

D'Urville, J. Dumont
Voyage de découvertes de
l'Astrolabe . . .

Vol. IV
part 2:

VOYAGE

DE

L'ASTROLABE.

CHAPITRE XXV.

EXPLORATION DES ILES VITI.

Au jour la houle du sud a beaucoup grossi, et la brise a varié au N. et au N. O., de sorte que nous n'avons guère pu porter qu'à l'ouest du monde. Le ciel s'est couvert dans la soirée; à onze heures il s'est chargé tout-à-fait, et la pluie a tombé. Comme nous ne pouvions rien distinguer en avant du navire, j'ai pris la cape tribord amures dans la crainte de rencontrer quelque banc inconnu sur cette route peu pratiquée. 1827. 22 mai.

A deux heures de la nuit une grosse pluie tomba par torrens, et des coups de tonnerre retentirent dans le lointain. Le ciel prit une apparence très-menaçante, 23.

1827. Mai. et nous diminuâmes de voiles. A quatre heures trente minutes le vent sauta subitement du N. au S., où il souffla grand frais, tandis que la pluie continuait de tomber à verse. Nous restâmes à la cape tribord amures jusqu'au jour, où le vent redevint plus régulier. Nous remîmes alors le cap en route, à l'O. 1/4 N. O., en filant quatre nœuds au travers d'une grosse houle. De temps en temps il passait d'énormes lames qui venaient évidemment des parages situés au-delà du tropique.

A cinq heures trente minutes du soir, le temps étant déjà fort obscur, et ne voulant pas m'exposer à dépasser l'île de la Tortue sans la voir, j'ai serré le vent tribord sous petite voilure. Il y a eu dix-huit milles de courant au N. O. dans les vingt-quatre heures. Je prévois déjà qu'avec les courans et les vents qui règnent, notre exploration des îles Fidgi ne sera pas sans dangers; cependant c'est un article trop intéressant de la campagne pour que je puisse me résoudre à y renoncer. Je tenterai du moins l'aventure, et les circonstances décideront du reste.

24. Au point du jour le cap est remis à l'O. 1/4 N. O.; le temps et la mer s'embellissent, et nous augmentons de voiles. La vigie des barres, à neuf heures quarante-cinq minutes, signale une île à vingt-cinq milles de distance dans l'O. S. O. : c'est l'île de la Tortue (île *Batoa* en langue *viti*). Nous gouvernons droit dessus.

A deux heures et demie de l'après-midi nous étions parvenus à quatorze milles de cette petite île, et sa position me paraissant bien déterminée, je me dirigeai au

N. 1/4 N. O. pour rallier les plus méridionales des îles Fidgi. Dès trois heures cinquante-six minutes, la vigie signala la terre dans cette direction, et à cinq heures trente minutes on la voyait facilement de dessus le pont, sous la forme de deux îles de médiocre hauteur. 1827. Mai.

Le courant observé à midi avait été de vingt milles au N.; pour me prémunir contre son action, je passai la nuit aux petits bords ou en panne.

A cinq heures trente minutes du matin, nous fîmes servir au N. N. O.; peu après la terre se montra à nos yeux, au travers de la brume, et je reconnus que le courant nous en avait sensiblement rapprochés. Nous gouvernâmes pour donner dans le canal formé par les deux îles les plus méridionales. 25.

A mesure que nous approchions de ce canal, nous remarquâmes que les terres de droite se composaient de deux îles de médiocre hauteur et de peu d'étendue, Ong-Hea-Lebou et Ong-Hea-Riki, entourées d'un récif qui leur était commun, et de deux îlots de sable, Nougou-Chonguia, aussi environnés d'un récif. A gauche une seule île plus considérable, Boulang-Ha, ceinte d'un brisant circulaire, nous montrait d'immenses forêts.

A neuf heures trente minutes, comme nous nous trouvions au milieu de cette passe inconnue, nous vîmes sortir des récifs de Ong-Hea-Lebou deux pirogues qui se dirigèrent immédiatement vers nous. A dix heures l'une d'elles accosta la corvette, et cinq des naturels qui la montaient grimpèrent lestement

1827. Mai. à bord sans se faire prier. L'un d'eux, qui était le chef, s'avança vers moi et m'apprit que lui et ses gens, au nombre de quinze ou vingt, étaient des habitans de Tonga-Tabou, établis à Laguemba sous la protection du chef Touï-Neao, et qu'ils parcouraient habituellement ces îles pour leurs affaires de commerce.

Ce chef, nommé Mouki, était fils de Vea-Tchi, et frère de Vea; il habitait depuis trois ans les îles Viti, où il paraissait jouir de quelque influence. Cette influence tenait surtout à ce qu'il possédait dix fusils, tandis que Touï-Neao lui-même n'en avait que six. En outre il était allé, à ce qu'il m'assura, sur un bâtiment anglais à Port-Jackson, à la Nouvelle-Zélande, et à Taïti.

Mouki est un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'une figure douce et de manières agréables. Il a sollicité la faveur de rester à bord de *l'Astrolabe* jusqu'à notre arrivée à Laguemba, faveur que je lui ai sur-le-champ accordée avec joie : il m'a été fort utile, en me donnant les véritables noms des îles, et m'indiquant à l'avance leur position et celle des récifs qui les entourent.

Par un hasard assez singulier, un des hommes de la pirogue de Mouki s'est trouvé être un insulaire de Gouaham; il avait vu *l'Uranie* dans son île, et se rappela MM. Quoy et Gaimard, avec lesquels il conversa long-temps en espagnol. Ce jeune homme, nommé Mediola, était venu, trois ans auparavant, aux îles Viti, sur un bâtiment espagnol qui comptait charger de bois de sandal à Boua sur la grande île Vanoua-

Lebou. Il nous dit qu'il avait été abandonné par ce navire, et que depuis cette époque il avait inutilement rôdé d'une île à l'autre dans l'espoir de rencontrer un bâtiment qui pût le reconduire dans sa patrie. Mediola m'a instamment supplié de le recevoir à bord de *l'Astrolabe*, et l'humanité m'a fait un devoir de consentir à ses prières. D'ailleurs il parle couramment la langue du pays, et pourra nous être utile comme interprète. 1827. Mai.

Mouki et Mediola m'ont confirmé l'existence d'une petite ancre sur Laguemba, appartenant à Toui-Neao; ils m'ont appris en outre qu'elle provenait d'un baleinier américain qui s'était perdu sur les brisans de Batoa, où se trouvaient encore deux autres ancres suivant Mouki. Je me proposai dès-lors de faire tous mes efforts pour me procurer l'ancre de Laguemba. Dans ce but je fis toutes sortes d'amitiés à Mouki, afin de me concilier toute sa bonne volonté dans cette négociation.

Du reste nous poursuivîmes notre route au N. N. O. et au N. O., tandis que M. Gressien recueillait avec soin tous les matériaux nécessaires pour dresser une carte exacte des îles Viti. De nouvelles îles se montraient devant nous, et de midi au soir nous laissâmes à tribord, à trois ou quatre milles de distance, un groupe de quatre îlots élevés, îles Ang-Hasa, et plus loin l'île plus grande de Namouka, munie d'une large ceinture de brisans. A babord et à huit ou dix milles de distance, nous vîmes successivement l'îlot de Marambo et les îles Kambara et Wangara.

1827. Mai. A six heures, nous trouvant à peu près à égale distance des petites îles Komo et Taboune-Siki, nous avons beaucoup réduit la voilure, et nous avons couru de très-petits bords. Les nuits sont fort obscures, les courans assez forts, et dans ces dangereux parages nous ne pouvons prendre trop de précautions pour ne pas tomber sur quelque récif inconnu. Toutefois Mouki m'a dit qu'il ne connaissait dans les environs qu'un danger isolé, situé à quelque distance dans l'ouest de Taboune-Siki, et il lui donna le nom de Navatou. Les pirogues de ce chef ont poursuivi leur route vers Laguemba afin d'annoncer aux habitans notre prochaine arrivée.

Lorsque j'opérai la reconnaissance de ces îles, je pensai qu'elles devaient être les mêmes que Wilson découvrit en septembre 1797. Son île Table me parut être la plus grande du groupe de Ang-Hasa; je rapportais son île Neat's-Tongue à Namouka, et ses îles Danger aux îles Moze, Komo et Holo-Roua. Mais en examinant de plus près notre travail, et le comparant avec le plan qu'il a dressé, j'ai remarqué de telles différences de configuration, de longitude et de latitude, que je doute fort de l'identité. Peut-être existe-t-il des îles encore plus à l'est que nous n'aurions point vues, et qui seraient celles de Wilson; ou bien, comme le suppose Arrowsmith, les longitudes de ce navigateur doivent-elles diminuer de vingt-trois minutes. Elles s'accorderont alors avec nos positions, mais la différence des configurations n'en existera pas moins. Il n'appartiendra qu'au navigateur qui passera à l'est des

îles Ong-Hea, Ang-Hasa et Moze et à peu de distance, de résoudre ce problème. 1827. Mai.

A cinq heures et demie du matin nous faisons servir au N. N. O. avec un vent d'E. assez frais, bien que le ciel demeure très-couvert et qu'il tombe une pluie fine et continuelle. Cette pluie nous a long-temps masqué la vue des terres; ce n'a été qu'à sept heures que nous avons pu reconnaître Holoroua, Wangara et Taboune-Siki; le courant nous avait sensiblement portés vers cette dernière. 26.

A sept heures quarante minutes nous avons parfaitement distingué les hautes terres de Laguemba, incorrectement nommée sur la plupart des cartes *Atekimbo*, et à dix heures dix minutes, comme nous n'en étions plus qu'à cinq milles environ, j'ai mis la corvette aux petits bords pour attendre l'arrivée des naturels et entamer mes négociations avec eux au sujet de l'ancre.

Vers onze heures une grande pirogue double appartenant à Mouki, et qui depuis long-temps gouvernait sur nous, a accosté la corvette; mais elle a manqué la bosse que nous lui avons envoyée, et elle a été forcée de manœuvrer très-long-temps avant de pouvoir nous rejoindre. Cette pirogue, d'une très-grande dimension, armée par vingt ou trente hommes, et surmontée de deux ou trois plates-formes, l'une au-dessus de l'autre, offrait un aspect vraiment imposant, et je conçois qu'à la voile elle eût pu couler bas notre chaloupe, toute solide qu'était cette embarcation.

Quelques momens après, une autre pirogue plus

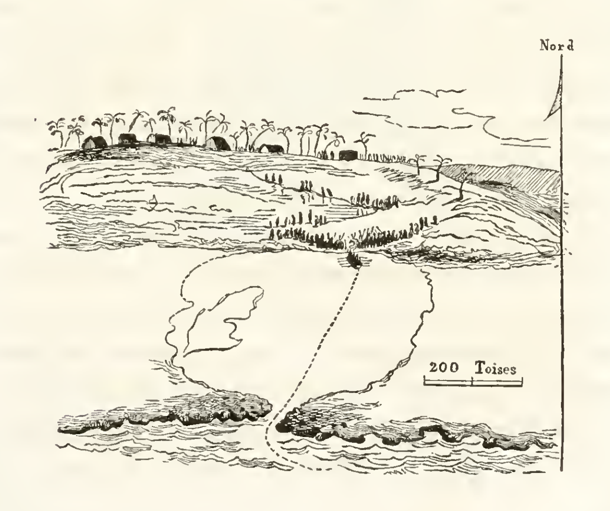
1827. Mai. petite a accosté le navire par l'arrière ; elle contenait trois Espagnols originaires de Manille, et qui étaient arrivés dans ces îles sur le même navire que Mediola. Ces trois malheureux m'ont supplié à genoux de les recevoir sur mon bord, et mon consentement les a transportés de joie. Comme ils m'ont encore confirmé l'existence d'une ancre à terre, et m'ont expliqué qu'elle était plus petite que nos ancres de poste, je me suis décidé à expédier sur-le-champ le grand canot pour la prendre s'il était possible. Mediola et Mouki devaient y embarquer comme interprètes, et je gardai à bord, comme otages, deux hommes et le fils de ce dernier.

A midi un quart le grand canot, armé par dix hommes d'équipage, partit sous les ordres de MM. Lottin et Dudemaine, et sous la direction de Mouki et de Mediola. Un moment auparavant la petite pirogue avait repris la route de l'île, en laissant à bord les trois Espagnols. J'avais bien recommandé à Mouki de hâter la négociation de manière à ce que l'ancre pût être embarquée sur-le-champ dans le canot : en même temps j'avais enjoint à M. Lottin de ne point laisser descendre ses hommes à terre, surtout de repartir aussitôt qu'il aurait l'ancre ; sous aucun prétexte il ne devait attendre la nuit pour s'en revenir.

Dès une heure trente minutes nous vîmes notre canot qui sortait à la voile des récifs de Laguemba, et je me doutai aussitôt qu'il n'avait pas réussi dans sa mission. D'une heure et demie à deux heures, notre temps fut consacré à une station géographique, et à

deux heures je laissai porter pour aller à la rencontre du canot. A deux heures dix minutes, MM. Lottin et Dudemaine rentrèrent à bord, encore tout épouvantés du danger qu'ils venaient de courir dans leur visite à Laguemba. 1827. Mai.

M. Lottin me rendit compte de sa mission : il s'était dirigé sur une tache rouge située vers le milieu de l'île, devant laquelle se trouvait le village du chef Touï-Neao, où était l'ancre. Le canot pénétra à l'intérieur du récif par une passe étroite entre les coraux. M. Lottin n'aperçut d'abord sur le rivage que quelques femmes et enfans. Mais à peine venait-il d'accoster la terre que les hommes accoururent à la plage; après avoir fait retirer les femmes et les enfans, leur nombre s'accrut successivement jusqu'à cinquante ou soixante.



Ils devinrent turbulens, leur attitude était mena-

1827. Mai. çante, et tout annonçait qu'ils étaient disposés à faire main-basse sur le canot, avec d'autant plus de vraisemblance qu'ils étaient tous armés. Il ne fut nullement question de l'ancre, et Mouki ne put exercer aucune influence sur eux. M. Lottin se défiant à juste titre de leurs dispositions, et voyant la foule se grossir à chaque instant de ceux qui arrivaient, releva le grapin et poussa au large, malgré les efforts de quelques naturels qui voulurent s'opposer au départ du canot. L'effroi avait tellement saisi Mouki, qu'au milieu de la bagarre, au lieu d'apporter son intervention entre les deux partis, il s'était couché à plat ventre dans le fond du canot.

Quand il se vit de retour à bord, Mouki avoua que, n'ayant pas avec lui ses hommes de Tonga, il lui avait été impossible de réprimer les Kaï-Biti, et il ajouta que les Français auraient dû tirer dessus pour les modérer. D'un autre côté, Mediola soutint constamment que les hommes de Laguemba n'avaient eu aucune intention malveillante, et que la curiosité seule les avait poussés en masse vers notre canot [1].

Toutefois je jugeai qu'on ne pourrait se fier sans imprudence à des hommes d'habitudes essentiellement cannibales; j'approuvai beaucoup la retraite de M. Lottin, et je renonçai même à envoyer aucune embarcation sur l'île. Je me bornai à engager Mouki à m'apporter l'ancre le long du bord dans sa grande pirogue. Pour cela, je lui promis une riche récompense, sa-

[1] *Voyez* note 1.

voir : un fusil de munition, des haches et autres menus objets. 1827 Mai.

Quelque temps après, il arriva une pirogue montée par quelques naturels, parmi lesquels on remarquait un chef d'une corpulence remarquable qu'on m'annonça être cousin du roi. Cet homme, dont le nom était Loua-Lala, monta sur-le-champ à bord sans aucune marque de défiance et y resta de même. Pl. XCVIII. Issu d'un père tonga et d'une mère kaï-biti, il avait le *facies* général et la tournure des habitans de Tonga, avec les cheveux crépus et le teint plus noir des Mélanésiens de Viti.



Mouki, un peu confus du mauvais succès de sa mission dans le grand canot, repartit aussitôt avec sa pirogue, en promettant d'arranger avec Touï-Neao l'affaire de l'ancre, et même de l'apporter le soir ou le lendemain matin à bord de la corvette.

Vers trois heures et demie, il est arrivé une petite

1827. Mai. pirogue montée par quatre ou cinq Kaï-Bitis, et l'on m'a prévenu que l'un d'eux, nommé Toureng-Toki, frère du roi, demandait la permission de monter à bord; ce qui lui a été sur-le-champ accordé. Cet
Pl. XCVIII. insulaire, par sa couleur, ses traits, son attitude et ses manières, m'a rappelé à l'instant le véritable type de la race noire océanienne, que j'avais déjà observée à la Nouvelle-Irlande, à la Nouvelle-Guinée et à la Nouvelle-Hollande.

Quand Toureng-Toki a appris que je désirais acquérir l'ancre de Laguemba, il a paru n'opposer d'autres obstacles à cette acquisition que la difficulté de l'apporter jusqu'à bord avec une grosse mer et un mauvais temps, comme celui qui régnait alors. Cependant, quand je lui ai représenté qu'ils avaient de grandes pirogues capables de porter un pareil poids, quand j'ai ajouté que je donnerais en retour deux mousquets et beaucoup de poudre, cette considération l'a déterminé, et il a promis que l'ancre nous serait apportée. En effet, sur les cinq heures du soir, il est arrivé un message du roi de Laguemba pour m'annoncer que l'ancre était embarquée dans un canot, et qu'une pirogue serait chargée de l'amener à bord cette nuit même, si je voulais approcher beaucoup plus près de la côte, dont je me trouvais alors à cinq ou six milles. Mais la mer avait beaucoup grossi; le ciel, très-chargé, menaçait de toutes parts, et je me souciais peu de me hasarder près des récifs de Laguemba, au travers d'une nuit obscure et sur la simple promesse de ces naturels. Je fis donc répondre

à Touï-Neao qu'il était trop tard, et qu'il faisait trop mauvais temps pour m'apporter l'ancre dans la nuit; mais que je me rapprocherais de Laguemba le lendemain de bon matin, et qu'ils pouvaient se tenir tout prêts pour me la livrer. Tomboua-Nakoro, l'un des *Kaï-Biti* qui venaient d'arriver par cette pirogue, monta à bord pour visiter la corvette et pour causer avec le frère du roi. Pendant ce temps, la pirogue s'éloigna en laissant à bord quatre naturels de Tonga et deux de Viti. Je fus obligé de prendre la bordée du large, et nous restâmes aux petits bords entre Laguemba et Banoua-Batou.

1827. Mai.

J'ai déjà adressé de nombreuses questions aux naturels et aux Espagnols, au sujet des vaisseaux de Lapérouse, mais on n'a pu me donner aucune réponse satisfaisante. L'ancre de Laguemba provient bien certainement d'un brick américain qui fit naufrage, il y a dix-huit mois environ, sur les brisans de Batoa. De là sans doute proviennent aussi un grand nombre de piastres que j'ai vues aujourd'hui entre les mains des naturels qui nous demandaient en échange des fusils et de la poudre.

Laguemba est une île de deux cents toises d'élévation, découpée et couverte de bois. Elle contient, dit-on, dix villages dont deux sont habités par des naturels de Tonga, et les autres par des Kaï-Bitis. Les îles qui l'entourent, savoir: Neaou, Eihoua et Banoue-Batou, sont de la même nature, mais plus petites et moins élevées. Laguemba est entourée d'un récif qui s'étend à un demi-mille du rivage, et sur lequel la

1827. Mai. mer brise avec une violence extrême. Les maisons, les palissades et les cultures, suivant les observations de MM. Lottin et Dudemaine, ont beaucoup de rapports avec celles que l'on observe à Tonga-Tabou. Les habitans de Laguemba sont fréquemment en guerre avec ceux d'une île peu éloignée au N. O., et nommée Dzizia ; les vainqueurs dévorent sans pitié les prisonniers qui tombent entre leurs mains.

27. Toute la nuit il souffla une forte brise de S. E., avec des rafales, un ciel très-chargé et une grosse houle. Pourtant, quand le jour revint, nous revîmes les îles au travers de la brume, et je m'aperçus que, contre mon attente, nous nous étions assez bien soutenus au vent. J'ai couru une bordée sur Laguemba pour nous en rapprocher ; mais les grains sont continuels et la mer très-grosse, de sorte que j'ai été forcé de m'en tenir à bonne distance. D'ailleurs les naturels qui sont restés à bord m'ont assuré qu'il était impossible à leurs pirogues de s'exposer en mer par un aussi mauvais temps.

Entre sept et huit heures du soir le ciel a paru s'éclaircir un instant, puis il s'est encore chargé de toutes parts, le vent a repris avec une nouvelle violence, et dans une effrayante obscurité, nous avons continué à courir des bordées de huit ou dix milles entre Laguemba et Banoue-Batou, au risque d'être entraînés malgré nous sur des brisans inconnus.

Dans la matinée, Audibert, notre maître voilier, m'a montré une pièce de cuivre que Guttierez, l'un des hommes de Manille, lui avait donnée à garder

avec un certain nombre de piastres. A la première 1827.
inspection, j'ai vu que c'était une médaille russe, que Mai.
j'ai soupçonnée provenir de l'expédition de Billingshausen, qui découvrit en 1820 l'île Ono. Ayant questionné Guttierez, il me dit d'abord que Loua-Lala l'avait rapportée du brick naufragé avec d'autres pièces. Mais, après de plus amples informations et des questions plus détaillées, je sus qu'un certain nombre de naturels d'Ono étaient venus à Batoa dans l'espoir de prendre part au butin, que l'un d'eux portait au cou la médaille en question, et qu'elle lui fut enlevée avec d'autres objets par Loua-Lala ou quelqu'un de ses gens.

Cette médaille portait d'un côté l'effigie d'Alexandre avec la légende ordinaire à l'entour. Sur le revers étaient écrites trois ou quatre lignes à demi-effacées par le frottement de la pièce contre la peau du naturel qui la portait suspendue au cou; mais on distinguait encore quelques mots et le millésime de 1818 [1]. Guttierez, qui ne la considérait que comme une simple pièce de billon, me la céda de grand cœur pour une chemise neuve, et j'en devins ainsi possesseur.

Je profitai de ce moment pour renouveler mes questions relativement aux frégates de Lapérouse : mais les habitans des îles Viti ne paraissaient en avoir eu aucune notion. Néanmoins ils se rappelaient parfai-

[1] Le capitaine Lütke, à qui je montrai cette médaille à Paris en 1829, reconnut sur-le-champ qu'elle appartenait au Voyage de Billingshausen, et lut même sur une des faces le nom du navire que montait ce navigateur, Востокъ (Orient).

1827. Mai. tement le naufrage de *l'Argo*, près de Laguemba, et celui de *l'Eliza*, sur les récifs de Neïrai. Un moment je crus être sur la voie, quand Loua-Lala m'assura avec beaucoup de sang-froid que les deux vaisseaux de *Toute*, Cook, avaient paru à Laguemba; mais je m'aperçus bientôt que ce rapport ne pouvait avoir trait aux navires de Cook ni à ceux de Lapérouse, quand il ajouta qu'il n'y avait que trois ans que ces navires avaient passé dans ces îles.

Le bâtiment qui avait apporté nos quatre Espagnols dans cet archipel se nommait *Concepcion;* il était armé de trente-huit hommes d'équipage, et était parti de Manille pour venir charger de bois de sandal aux îles Viti. Il fit naufrage sur un des nombreux récifs qui règnent entre les deux grandes îles Vanoua-Lebou et Viti-Levou. Une vingtaine d'hommes périrent dans le naufrage, et leurs corps furent mangés par les insulaires. Le reste se dispersa dans les diverses îles de l'archipel, où ils s'attachèrent au service des chefs pour manier les armes à feu et les suivre aux combats. A cette condition les chefs consentaient à pourvoir à leur entretien, et les traitaient même assez bien. Seulement ils devaient s'attendre à être dévorés par leurs ennemis quand ils tombaient entre leurs mains, accident qui était déjà arrivé à plusieurs de leurs camarades, et notamment au maître d'équipage du *Concepcion*.

Avant de pénétrer dans les îles Viti, *le Concepcion* avait touché à Tonga-Tabou, où Mediola avait déserté. C'était là qu'il s'était attaché au service du chef Mouki,

qu'il avait par la suite accompagné dans ses excursions mercantiles aux îles Viti. 1827. Mai.

Presque toutes les petites îles, et Laguemba entre autres, paient tribut à un chef puissant nommé Orivo, qui habite à Imbao, district situé sur la partie orientale de la grande île Viti-Levou. Mais les habitans de Takon-Robe, qui paraît faire partie de Vanoua-Lebou, ne reconnaissent point l'autorité d'Orivo, et sont même ses ennemis déclarés. Suivant Loua-Lala, Imboua ou Boua (*Sandal-Wood-Bay*), Taka-Nova et Bouna ne seraient que des cantons divers de Vanoua-Lebou; mais Tabe-Ouni est une île distincte, et un canal étroit la séparerait de la première. C'est à Imboua que tous les navires vont prendre le bois de sandal, bien qu'il soit beaucoup plus abondant à Mata-Likou.

Au moyen de questions adressées par M. Gaimard à Toki et à Tomboua-Nakoro, par l'organe de Gutierez qui parle couramment le viti, il a obtenu les noms de cent neuf îles ou îlots de cet archipel. Il est digne de remarque que chacune de ces îles a deux noms, l'un en dialecte viti, et l'autre en langue tonga. Ces noms diffèrent souvent d'une manière singulière; c'est ainsi que Laguemba, Taboune-Siki, Wangara, Kambara, Boulang-Ha, Anghasa, Batoa, etc., se nomment en langue tonga, Lakaba, Tabou-Natcheli, Foukafa, Kapala, Foulanga, Anganha, Fetoa, etc. Nous devons avertir le lecteur que nous avons adopté les désignations du peuple qui habite ces îles.

1827. Mai. La circoncision se pratique généralement parmi les peuples de Viti ; le kava est usité chez eux, et le bétel ne l'est point, bien que la noix d'arek se trouve sur leur sol. Ces îles sont donc la limite commune de la race cuivrée ou polynésienne et de la race noire océannienne ou mélanésienne. Les coutumes et les mœurs de la première y pénètrent peu à peu ; aussi est-il fort à désirer que ces peuplades soient bientôt étudiées et décrites par un observateur judicieux et assidu. Un pareil travail ne pourra manquer de jeter des lumières sur une question encore fort obscure ; celle qui a trait à la manière dont se sont peuplées les diverses îles de l'Océanie.

28. Après une nuit orageuse et très-noire, le jour est enfin revenu. Mais le vent du S. E. est encore très-violent et soulève une énorme houle. Je me suis aperçu que nous avions été entraînés au nord par les courans ; comme j'ignorais de quelle manière était occupé l'espace compris entre Laguemba et Neaou, j'ai pensé qu'il serait imprudent de rester plus long-temps dans cette position. D'ailleurs je n'avais qu'une médiocre confiance dans la promesse que m'avaient faite les naturels de m'apporter l'ancre ; enfin il était évident que la houle devait les empêcher de l'exécuter, quand ils en auraient eu l'intention. Je me décidai à poursuivre ma reconnaissance et à me mettre à l'abri de quelque île, si le vent venait encore à renforcer.

En conséquence je rassemblai mes six passagers, et par l'organe de Guttierez, je leur expliquai que, bien

qu'il m'en coûtât, le vent me forçait à continuer ma route, et que j'allais me diriger vers Tabe-Ouni. Puis je leur demandai sur quelle île ils désiraient que je les déposasse. 1827. Mai.

Tomboua-Nakoro qui, par un hasard assez singulier, se trouvait être un agent du roi d'Imbao, en ce moment en tournée pour percevoir au nom de ce chef les tributs des îles soumises à son autorité, Tomboua-Nakoro ne se montra nullement contrarié de la circonstance qui l'éloignait de Laguemba. Le frère de Touï-Neao, Toureng-Toki ou Sourangali, ayant observé qu'il était l'ami des habitans de Tabe-Ouni, fut aussi légèrement affecté de ce contre-temps. Mais les hommes de Tonga, surtout le métis Loua-Lala, en furent profondément désolés, et répétèrent plusieurs fois que tous les kaï-bitis, ceux de Laguemba seuls exceptés, étaient leurs ennemis et les mangeraient. Toutefois, après avoir conféré quelque temps avec Tomboua-Nakoro, qui leur promit sa protection, ils finirent par se résigner et même par déclarer qu'ils étaient satisfaits d'aller à Tabe-Ouni.

Cette affaire terminée, à neuf heures du matin, nous fîmes route à l'O. $^1/_4$ N. O., de manière à passer à trois lieues dans l'ouest de Neaou, île médiocrement élevée et deux fois moins grande que Laguemba. Je gouvernai ensuite pour passer à peu près à la même distance de Dzizia, île de la même hauteur, mais un peu plus étendue que Neaou.

Nos sauvages prirent assez bien leur parti, ils furent charmés particulièrement de recevoir des ignames

1827. Mai. pour leurs repas, car ils ne se souciaient guère ni de biscuit ni de légumes secs.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous étions à cinq lieues à l'O. N. O. de Dzizia; nous apercevions au nord, et à peu près à la même distance, le rocher de Batou-Bara.

Aucune autre terre ne se montrait à nos regards. Ainsi je pris le parti de passer la nuit aux petits bords sur cet espace. Elle fut sombre, la brise continuait de souffler avec force du S. E., et la corvette était travaillée par une forte houle. Mais ce qui m'inquiétait le plus, était la crainte du courant dont l'effet s'était trouvé à midi de dix-huit milles au nord; il y avait fort à redouter que son action prolongée ne finît par nous entraîner vers quelque cul-de-sac d'où il nous eût été impossible de nous relever.

29. A cinq heures quarante-cinq minutes du matin, j'ai laissé porter au N. E. pour me rapprocher de Batou-Bara, dont le courant m'avait beaucoup éloigné, et à neuf heures nous n'étions qu'à cinq milles à l'ouest de cette île, qui n'a guère qu'une demi-lieue de large à sa base, et dont le centre est surmonté par une roche fort élevée, d'une structure bizarre et unie comme une table à son sommet. Cet îlot, qui de tous côtés se voit de fort loin, est la meilleure reconnaissance dans cette partie de l'archipel Viti.

A dix milles au N. N. E. de Batou-Bara gît une autre île nommée Azata, assez élevée et de médiocre grandeur; en approchant nous reconnûmes qu'elle était accompagnée dans sa partie de l'O. S. O. de trois

îlots couverts d'arbres, situés sur un même récif et éloignés de cinq ou six milles d'Azata. Ces îlots sont désignés par les naturels sous le nom de Nougou-Tolou, les Trois-Sables. A dix heures et demie nous n'étions guère qu'à une demi-lieue des brisans de Nougou-Tolou; la brise avait beaucoup fraîchi, le temps était à grains, et la mer très-grosse; je ne voulus point poursuivre ma route au nord, et je préférai courir une bordée au S. O. $^1/_4$ S. pour attendre que le temps changeât, et reconnaître les îles Koro et Neïrai, les plus avancées vers l'est dans toute la portion occidentale de l'archipel Viti. 1827. Mai.

Au moment où nous quittions Nougou-Tolou, outre Batou-Bara et Azata, nous distinguions encore les sommets de trois autres îles que les naturels nous désignèrent sous les noms de Mang-Ho, Kanazea et Neïta-Oumba. Ces cinq îles m'ont paru se rapporter à celles que Wilson appela Cox, Sims, Direction, Hamilton et Haweis. Cependant il y a de si grandes différences entre ses positions et les nôtres, même en latitude, que je suis contraint de suspendre mon jugement à cet égard.

Malgré la distance de trente milles, nous découvrions dans le nord les hautes montagnes de Tabe-Ouni, dont l'aspect réjouit beaucoup nos passagers. Tomboua-Nakoro continuait de répondre avec beaucoup de complaisance et de sagacité aux questions qu'on lui adressait; c'était lui qui me donnait les véritables noms de toutes les terres en vue.

A deux heures après-midi nous commençâmes à

1827. Mai. distinguer les sommités de Koro, à douze lieues de distance environ, et à cinq heures, ayant reconnu ses terres et celles de Neïrai, je virai lof pour lof, et restai encore aux petits bords pour la nuit. Elle ne fut guère meilleure que les précédentes, mais je dormis un peu plus tranquillement, car je croyais mieux connaître l'espace sur lequel je me trouvais. Du reste je réfléchis avec douleur qu'il était impossible d'avoir un temps plus déplorable pour les travaux que nous voulions exécuter au travers de ces îles.

30. Toutefois, en jetant les yeux autour de nous au point du jour, j'ai reconnu plus clairement encore toute l'étendue des périls de notre navigation nocturne, quand j'ai vu que le courant nous avait entraînés, dans la nuit seule, de douze milles sur Tabe-Ouni. Une fois emportée sous le vent de Tabe-Ouni, la corvette courrait les plus grands risques, et avec le temps qui règne, je ne sais trop comment je pourrai sortir de ce dangereux labyrinthe.

Il est vrai que Tomboua-Nakoro persiste à dire qu'entre Tabe-Ouni et Takon-Robe, dont nous distinguons les cimes à trente et quarante milles de distance dans le lointain, il existe un passage; mais il explique qu'il est étroit, sinueux et semé de roches, peut-être même impraticable pour un navire aussi fort que le nôtre. Néanmoins, si le temps était maniable et la mer ordinaire, j'en tenterais l'aventure, et je ferais au moins dans ces parages quelque découverte intéressante. Mais je ne puis y songer dans la circonstance présente, et toute ma ressource est de doubler au

vent les îles Tabe-Ouni et Ongomea pour atteindre le passage par où Wilson s'échappa de ces îles et de leurs récifs. 1827. Mai.

Nous avons donc serré le vent tribord en forçant de voiles, et prolongeant la côte de Tabe-Ouni à la distance de deux ou trois lieues. Les terres de cette île sont hautes de cinq ou six cents toises au moins, partout escarpées et entièrement couvertes de bois depuis le bord de la mer, mais leurs sommités ont été continuellement entourées de nuages épais qui nous ont empêchés de bien distinguer leurs formes.

Tabe-Ouni est séparé de Ongomea par un canal d'une demi-lieue de large, que Tomboua-Nakoro m'a certifié être praticable. Je n'ai pas eu le désir de m'assurer si son rapport était exact, attendu que si une pareille tentative eût manqué, la corvette n'aurait pas pu en réchapper. Mes sauvages auraient bien désiré que je les déposasse sur Tabe-Ouni, mais c'était une chose impossible avec la houle qui battait en pleine côte.

Dans l'après-midi nous avons prolongé les côtes de Ongomea et de Laoudzala, qui paraissent entourées d'un récif commun, bien qu'elles soient séparées par un bras de mer fort étroit. Leurs terres sont aussi hautes et boisées, moins élevées cependant que celles de Tabe-Ouni. Sur la pointe E. de Laoudzala, on remarque un terrain plus bas et couvert de cocotiers, qui paraît habité.

Nous n'avons pas cessé de conserver en vue les hautes îles de Batou-Bara et d'Azata.

1827. Mai. Vers trois heures nous avons revu l'île Neïta-Oumba, sans doute île Direction de Wilson, et à cinq heures et demie nous avons aperçu la petite île basse de Nougou-Laoudzala, qui ne peut être autre chose que l'île Warner du même Wilson. A six heures du soir *l'Astrolabe* se trouvait à cinq milles environ de Laoudzala et de Nougou-Laoudzala, par conséquent sur la route du *Duff*. La nuit était arrivée, et je ne pouvais me hasarder au milieu des brisans qu'il eut à traverser. Je serrai le vent babord amures, et je conservai toute la voilure possible, de peur d'être entraîné par le courant. L'équipage entier passa la nuit sur le pont, car dans la position critique où nous nous trouvions, il fallait qu'il fût toujours prêt à agir sur-le-champ de toutes ses forces.

La brise continue de souffler avec force du S. E. à l'E. S. E.; et, quoique houleuse, la mer est moins mauvaise que les nuits précédentes. En outre, la lune, toute faible qu'elle est encore, nous éclaire déjà de ses pâles rayons jusqu'à neuf heures. C'est toujours trois heures enlevées aux ténèbres complètes des longues nuits équatoriales.

31. Les bordées à toutes voiles que nous avions courues dans la nuit nous avaient effectivement relevé de quatre ou cinq milles au vent; mais la brise ayant passé à l'E. S. E., tout ce que nous pûmes faire, fut de doubler à la distance d'une demi-lieue les redoutables brisans qui ceignent Laoudzala. A dix heures cinquante minutes, j'étais arrivé dans le chenal qui règne entre Laoudzala et Nougou-Laoudzala. Malgré

le vent qui soufflait avec violence et d'une manière inégale, malgré un horizon fort embrumé, je m'étais déterminé à poursuivre ma route au nord. Chacun était à son poste; M. Guilbert, des barres de perroquet, indiquait les dangers de la route. J'avais déjà laissé porter au nord, mais à onze heures quinze minutes, au lieu d'un canal de huit ou dix milles, comme l'indique Wilson, tout l'espace situé devant nous me parut presque entièrement barré par les brisans de Laoudzala d'un bord, et de l'autre par ceux qui s'étendent beaucoup à l'ouest de Nougou-Laoudzala. M. Guilbert lui-même, de la station élevée qu'il occupait, ne voyait guère qu'une bande continue de brisans. Sans doute *le Duff*, qui passa dans ces lieux par un très-beau temps et une mer très-calme, ne vit pas tous les dangers qu'il courut, et comme lui nous n'aurions pas eu les moyens de nous dégager promptement s'il nous était arrivé de toucher avec une pareille houle. Je réfléchis en outre que ce premier danger franchi, nous aurions encore près de soixante milles de navigation à faire à travers les brisans, et il ne nous restait plus que six heures et demie de jour. Je jugeai donc qu'il serait par trop imprudent de tenter ce périlleux passage avec un temps aussi peu favorable; convaincu d'ailleurs que j'avais rempli le but de mes instructions touchant cette partie de nos travaux, je virai lof pour lof, et repris la bordée du sud. Je me proposais d'explorer, si le vent me le permettait, la partie méridionale de l'archipel Viti, jusqu'alors presque entièrement inconnue.

1827.
Mai.

1827. Mai. Dans l'île Laoudzala, on ne peut méconnaître l'île Ross de Wilson; dans Tabe-Ouni, son île Lamberts; dans les îlots Ianoudza, son groupe de Clusters; enfin dans Rambe, son île Gillets. Suivant Tomboua-Nakoro, le véritable nom de Farewell serait Zigombia. Outre les rapports de configuration, il est à remarquer que les positions de *l'Astrolabe* et du *Duff* se rapprochent beaucoup les unes des autres; la longitude de la pointe orientale de Laoudzala, suivant nos calculs, ne diffère que de deux ou trois minutes de celle que lui assigna Wilson, en tenant compte des différences des longitudes adoptées pour le point de départ, Pangaï-Modou, suivant Cook et d'Entrecasteaux. Ce serait un motif de plus pour croire que les îles vues par Wilson, entre le dix-huitième et le dix-neuvième parallèle, seraient vraiment différentes de celles que *l'Astrolabe* a reconnues.

Pour me conformer au désir exprimé par M. de Rossel, dans les instructions qu'il rédigea pour le voyage de *l'Astrolabe*, je restituai à ces îles le nom d'*îles du Prince-Guillaume*, qui leur fut assigné par le célèbre Tasman qui les découvrit le premier, et je donnai le nom de cet habile navigateur au canal qui sépare Ongomea de Tabe-Ouni.

Toute la journée nous avons poursuivi la bordée du sud. Le soir nous n'avions plus en vue que les pitons élevés et solitaires d'Azata et Batou-Bara. Vers huit heures, le ciel, jusqu'alors constamment chargé, s'est un peu éclairci; mais le vent a soufflé avec tant de violence, et la mer a été si dure, que la corvette a

beaucoup fatigué dans les coups de tangage, et il a fallu carguer la grande voile pour la soulager. Heureusement la brise s'approche beaucoup de l'est, car si elle eût repassé au sud, nous tombions inévitablement entre Koro et Takon-Robe, où notre position fût devenue fort alarmante. 1827. Mai.

Combien j'eus à me féliciter de n'avoir pas persisté dans mon intention primitive de sortir de l'archipel Viti par le nord! Si j'eusse suivi cette route avec les vents violens qui régnèrent dans la journée, et surtout de huit heures à minuit, nous eussions eu bien peu de chances d'échapper aux dangers nombreux qui nous menaçaient.

En nous voyant revenir vers le sud, nos malheureux sauvages ont repris un peu de courage : leur désespoir avait été au comble quand, le matin, ils m'avaient vu laisser porter au nord entre les îles Laoudzala et Nougou-Laoudzala. Ils s'étaient imaginés que mon dessein était de les emmener en Europe pour les vendre. Sourangali et Loua-Lala pleuraient amèrement et déploraient leur sort, ils avaient même perdu toute envie de manger. Tomboua-Nakoro seul avait pris son parti avec courage; il gardait le silence, et quand on l'interrogeait il répondait avec une noble tranquillité qu'il était préparé à toute espèce d'événement, qu'il irait partout où l'on voudrait le conduire, et qu'il était accoutumé à voyager; que d'ailleurs il n'avait ni femmes ni enfans; mais il ajoutait qu'il plaignait le sort de Sourangali et de Loua-Lala, qu'ils étaient des

1827. Mai. hommes de distinction, ayant chacun une nombreuse famille, et que leurs femmes seraient sacrifiées si leurs maris étaient absens de chez eux plus d'un mois. Ce courage et ce sang-froid de la part de Tomboua-Nakoro redoublèrent la bonne opinion que j'avais déjà conçue de son caractère, et je me promis de faire tous mes efforts pour le rendre, ainsi que ses camarades, à leurs foyers. Certes, il avait fallu un temps aussi déplorable que celui qui régnait depuis notre entrée dans les îles Viti pour m'avoir réduit à les garder aussi long-temps; mais ce temps m'interdisait toute espèce de communication avec la terre.

1 juin. D'une heure à quatre heures, nous courûmes tribord amures, puis nous reprîmes la bordée du sud. Au jour nous revîmes le rocher de Batou-Bara dans l'E. N. E., à près de huit lieues de distance. Peu après, malgré les brumes épaisses de l'horizon, nous distinguâmes les sommets de Neïrai et de Nhao dans l'O. et à l'O. S. O., à treize et quatorze lieues de distance. Je me soutenais de mon mieux au vent de ces îles, dans l'espoir de reconnaître les îles Mouala, Totoua et Motougou, qui m'étaient indiquées dans ces parages par Tomboua-Nakoro, et dont j'étais jaloux de constater les positions.

A une heure et demie nous aperçûmes les sommets de Mouala, de l'avant à nous à dix ou douze lieues de distance. Comme cette île reconnaît l'autorité du roi d'Imbao, et qu'un des frères de Tomboua-Nakoro y remplit des fonctions semblables à celles dont il était lui-même chargé à Laguemba, je me propose de dé-

barquer nos passagers sur cette île, si le temps me le permet. Je leur ai fait connaître mon intention, qui les a comblés de joie. 1827. Juin.

Suivant Tomboua-Nakoro, Mouala ne compte que cinq cents habitans, ce qui n'est nullement en rapport avec son étendue. Je crois qu'en général les îles Viti sont faiblement peuplées.

Sur les cinq heures du soir, comme nous ne nous trouvions plus qu'à deux milles des brisans de Mouala, nous avons mis en panne pour faire une station géographique, et nous avons filé quatre-vingt-dix brasses de ligne sans trouver fond. Il était trop tard pour envoyer un canot à terre, d'ailleurs le ciel avait pris une mauvaise apparence. J'ai remis cette expédition au jour suivant, et j'ai couru un bord au large pour me soutenir au vent. Ce retard a contrarié mes hôtes, mais on leur a fait comprendre qu'il était indispensable. Leur abattement est d'autant plus grand que les ignames sont consommées depuis vingt-quatre heures, et qu'ils font un triste accueil à nos vivres ordinaires du bord.

L'île Mouala a une forme triangulaire, et peut avoir dix-huit ou vingt milles de circuit; elle est montagneuse, haute de trois cents toises environ et couverte de bois. Ses rivages offrent quelques bouquets de cocotiers; mais nous n'aperçûmes sur sa côte septentrionale ni pirogues ni cases, et Tomboua-Nakoro nous dit que les habitans s'étaient établis sur la partie S. O. de l'île. En certains endroits le récif s'approche beaucoup du rivage, mais en d'autres il s'étend jus-

1827. Juin. qu'à trois milles au large, et il est probable qu'on pourrait y trouver quelque mouillage praticable.

Ce jour étant le dernier que Tomboua-Nakoro devait passer avec nous, je l'ai appelé dans ma chambre, où je lui ai adressé quelques questions. Il a suivi avec beaucoup d'intelligence, sur une carte, les positions et les directions des îles Viti, et m'a confirmé leurs noms. Définitivement le nom de la grande île du nord est Vanoua-Lebou (grande terre); celui de Takon-Robe, par lequel on la désigne souvent, ne serait que celui d'une petite île où réside le chef principal dont elle est tributaire. Boua, Vouhia et Vaïlea, sont des cantons de Vanoua-Lebou. La grande île du centre se nomme Viti-Levou, ce qui signifie Grande-Viti : Fidgi ou Vitchi n'est qu'une corruption du mot Viti ou Biti en langue tonga. Les habitans de Viti sont des *Kaï-Biti*, ceux de Tonga des *Kaï-Tonga*, et les Européens des *Kaï-Papaling;* de la racine *kaï*, qui veut dire : manger, vivre, exister.

La grande île méridionale est Kandabon, dont les peuples sont ennemis de ceux de Viti-Levou. Sur la côte méridionale de la première, se trouve un port, mais Tomboua-Nakoro n'en connaît point sur la seconde. Imbao, résidence d'Orivo, chef souverain et oncle de Tomboua-Nakoro, est situé sur la partie orientale de Viti-Levou, devant la petite île de Lele-Oubia. Les noms de Atakembo, Takanova, Pau, etc., ont paru totalement étrangers à Tomboua-Nakoro.

Je me plais à répéter que Tomboua-Nakoro, homme de manières douces, d'un physique agréable, et d'un

caractère complaisant, se montra bien supérieur, à mes yeux, à tous les sauvages que j'avais jusqu'alors observés. La coupe et les traits de sa figure, son teint simplement basané, sa tournure et ses formes me rappelaient involontairement le type arabe; son intelligence ne le cédait guère à celle de ces hommes naguère si célèbres dans les arts et les sciences. 1827. Juin.



A bord, sa conduite offrit toujours une heureuse réunion de gravité, de décence, de réserve et d'égalité d'ame; jamais il ne s'abandonna, comme ses compagnons, à des transports immodérés de joie ou de douleur, de rage ou de satisfaction, suivant l'influence des circonstances. Sa chevelure, ample et frisée, se rapprochait déjà de celle des Papous, et en général des Mélanésiens; mais ce qui lui donnait surtout un aspect bizarre, c'est que toute la partie antérieure était d'un beau noir; tandis que celle de derrière avait une Pl. XCVIII.

1827. Juin. teinte rouge assez foncée, teinte qu'elle devait à l'effet de certaines préparations propres à ces insulaires.

2. Après avoir couru la bordée du large jusqu'à une heure du matin, avec une forte brise d'E. et une grosse houle, nous reprîmes celle de terre, et au point du jour nous revîmes Mouala à six ou sept milles de l'avant à nous. A sept heures quarante minutes, ne nous trouvant plus qu'à quatre milles de sa côte septentrionale, nous restâmes en panne le grand hunier sur le mât; la baleinière fut mise à l'eau pour recevoir nos six passagers et les porter à terre sous la conduite de MM. Pâris et Gaimard.

Avant de congédier mes hôtes, je fis présent à Tomboua-Nakoro d'une herminette et de trois aunes de drap bleu, qui lui firent beaucoup de plaisir; en outre je lui suspendis au cou, ainsi qu'à Sourangali, une médaille en bronze de l'expédition, en leur recommandant, à l'un et à l'autre, de la garder soigneusement pour la montrer aux Européens, et leur faisant remarquer que c'était l'image du grand *toureng-lebou* des Français. Guttierez leur expliqua tout cela; ils le comprirent, et nous quittèrent contens et reconnaissans de nos procédés envers eux.

La baleinière fut de retour à bord à neuf heures cinquante minutes, après avoir déposé les naturels sur un point où les récifs ne s'étendent pas à plus d'une demi-encâblure de la côte. Mais le ressac était trop violent pour permettre à nos hommes de débarquer, et il fut impossible à M. Gaimard de faire une course sur la plage, comme il se l'était promis. En

retour des attentions qu'on avait eues pour eux, nos passagers promirent à nos hommes que, s'ils voulaient attendre quelque temps, ils reviendraient leur apporter des cocos, des fruits et des ignames; mais M. Pâris, qui savait que je n'avais point de temps à perdre, aima mieux rejoindre la corvette sur-le-champ. 1827. Juin.

A deux milles des récifs, nous n'avions pas trouvé fond par quatre-vingts brasses. Quand l'embarcation eut été remise à poste, nous fîmes route en prolongeant à peu de distance la partie occidentale de Mouala, sans remarquer de passe dans le récif, bien qu'au dedans de cette ceinture la mer parût assez profonde pour offrir de bons mouillages. A onze heures nous aperçûmes les sommités de Totoua et Motougou, dans le S. S. E. et le S. A midi, nous étions précisément sur le parallèle des brisans les plus avancés vers le sud de Mouala, et à deux milles de distance seulement.

Le ciel qui s'était un peu éclairci vers sept heures s'était de nouveau complètement chargé. Le vent soufflait avec force de l'E., et dès que nous eûmes dépassé l'abri de l'île et de ses récifs, nous retrouvâmes une mer très-dure.

Nous avons couru au S. S. E. jusqu'à une heure cinquante minutes pour mieux reconnaître les îles Totoua et Motougou. A cette heure, la première qui se trouvait à six lieues de distance, nous parut aussi grande que Mouala, médiocrement élevée et entrecoupée de hauteurs et de terres plus basses. A la

1827. Juin. même distance Motougou semblait être une terre peu étendue, mais d'une élévation considérable. Aussi je m'étonnai qu'elle n'eût encore été aperçue par aucun navigateur.

Totoua et Motougou étaient certainement des découvertes de *l'Astrolabe*, et Mouala était si incorrectement placé sous le nom de Merla-Evou, que notre travail valait presque une découverte. On pourrait en dire autant de toutes les îles que nous avons déjà signalées dans l'archipel Viti.

J'ai peine à croire que Mouala, plus minutieusement exploré, ne pût offrir un bon mouillage entre ses récifs. Mais une pareille recherche ne pouvait nous convenir, à nous dénués de grelins et d'ancres à jet. Dès que nous eûmes terminé nos opérations sur les trois dernières îles, empressés de poursuivre nos explorations, nous laissâmes porter au N. O. pour nous rapprocher de Nhao et des terres plus à l'O. A cinq heures et demie, nous avons entrevu un instant les sommités de Nhao, à douze ou quinze lieues de distance. Puis nous avons couru de petits bords sous les huniers deux ris pris. Il fait un temps détestable, et le vent souffle à l'E. et à l'E. N. E., grand frais, avec un ciel très-chargé et une mer très-grosse.

3. A cinq heures cinquante minutes du matin, nous gouvernons au N. N. O., en augmentant de voiles. A sept heures cinquante minutes, à travers la brume, nous avons revu une terre très-haute, et à neuf heures vingt minutes nous avons tout-à-coup découvert au vent à nous, un récif dangereux fort éloigné

de terre, et qui nous a paru occuper une grande étendue. Le temps menaçant de toutes parts, j'ai repris un moment les amures à babord. Puis à dix heures et demie, dans une courte éclaircie, j'ai laissé de nouveau porter au N. O. $^1/_4$ N. pour approcher la terre. 1827. Juin.

A midi nous n'étions plus qu'à huit ou dix milles des terres, et à quatre milles des écueils sur lesquels la mer brisait avec fureur. Mais en ce moment le ciel s'est chargé des nuages les plus sombres, et le temps a pris la plus effrayante apparence; pour la première fois, depuis notre entrée dans l'archipel Viti, la latitude observée nous a manqué. Sous d'aussi tristes auspices, je ne pouvais songer à m'approcher des terres de Viti-Levou, et je fus obligé de reprendre la bordée du sud.

Le brisant que nous avons reconnu dans la matinée fait probablement partie de celui qui se trouve devant Neïrai, et sur lequel se perdit le navire *l'Eliza*. Il a fallu des circonstances aussi déplorables pour m'empêcher de l'explorer avec plus de soin.

Il n'y avait que quelques momens que nous avions repris la bordée du large quand l'orage qui nous menaçait depuis le matin éclata dans toute sa violence. Éclairs, tonnerre, rafales, et pluie par torrens tellement épaisse qu'on n'aurait pu rien distinguer à deux ou trois longueurs du navire; tout se réunit pour rendre notre navigation aussi pénible que dangereuse. Cela dura sans intervalle et sans diminution jusqu'à quatre heures et demie, où la pluie diminua un peu. A six heures elle reprit avec une nouvelle force, et

1827. Juin. ne discontinua plus jusqu'à minuit. Pendant tout ce temps le vent souffla de l'E. N. E. avec violence, et la houle était très-creuse. Nous fîmes en sorte de nous maintenir en place en courant de petites bordées.

Je m'étonne de plus en plus de rencontrer des temps aussi affreux et de pareils vents dans ces parages. Sans doute le voisinage des terres occasione ce dérangement singulier dans l'atmosphère, et nous éprouvons ce que Cook éprouva au nord des Nouvelles-Hébrides, Bougainville sur les côtes de la Louisiade, et Lapérouse dans les îles Tonga. Il faut convenir que rien n'est plus dangereux que d'exécuter des reconnaissances géographiques avec de pareils temps. Malheureusement la saison me presse, et il m'est impossible d'attendre des jours plus favorables.

4. Au point du jour la pluie a enfin cessé, et dans une éclaircie nous avons reconnu à six heures quarante minutes, dans le N. E. $^1/_2$ E., les terres de Mouala, et quelques minutes après, celles de Motougou au S. E. $^1/_4$ E. Cela m'a convaincu que les courans nous avaient beaucoup portés au S. O.

Nous avons serré le vent et forcé de voiles pour rallier les terres de Nhao que nous avons commencé à revoir dans le N. N. E. à une heure quarante-cinq minutes de l'après-midi. Mais la brise s'est rangée au N. E., et malgré toute la voile que nous avons pu faire, à six heures du soir nous étions encore à vingt milles au S. O. de Nhao. Il fallut donc nous remettre aux petits bords. Le vent s'est enfin modéré, la mer

n'est plus aussi dure, et la lune qui a dépassé son premier quartier abrège pour nous une partie des longues anxiétés de la nuit. 1827. Juin.

A cinq heures et demie du matin nous gouvernons au N. 1/4 N. O., avec une belle brise d'E. N. E., en forçant de voiles; bientôt nous relevons les deux extrémités de Nhao aux mêmes airs de vent que la veille au soir. Nous reconnaissons successivement les îles Batigui, Balaou et Motou-Riki, à vingt et quinze milles de distance. 5.

A midi nous n'étions qu'à cinq milles des deux îlots de Lele-Oubia; puis nous avons prolongé à trois, deux, et quelquefois moins d'un mille de distance, la redoutable ceinture de brisans qui environne les terres de la grande île Viti-Levou. *L'Astrolabe*, poussée par une belle brise d'E. S. E., filait avec rapidité le long de ces masses écumantes, et nos avides regards cherchaient en vain à découvrir une passe afin de pénétrer au dedans de cette barrière, et d'y laisser tomber l'ancre pour quelques jours. Le récif nous parut entièrement fermé dans toute cette étendue, et nous le suivions de si près qu'il est difficile de supposer qu'un passage y existe réellement. Le brisant s'étend assez uniformément à trois milles de la plage.

Toute la partie orientale de Viti-Levou n'offre que des terres basses et couvertes de cocotiers au rivage, ce qui m'a fait supposer qu'elle pouvait être bien peuplée. Ces terres s'élèvent rapidement vers l'ouest, où elles deviennent enfin des montagnes d'une hauteur

1827. Juin.

considérable. De distance en distance on aperçoit des feux, mais point de pirogues, ce qui annonce un peuple peu navigateur, attendu que les eaux à l'intérieur des récifs étaient tranquilles comme celles d'un lac.

Dans la station qui eut lieu à trois heures, à un mille du récif, nous sondâmes jusqu'à quatre-vingt-dix brasses sans trouver le fond; une brume grisâtre assez épaisse nous dérobait l'aspect des terres un peu éloignées.

A cinq heures du soir nous venions de dépasser deux petites îles basses, situées au dedans des récifs qui dans cet endroit s'étendent jusqu'à six ou sept milles du rivage. Ces deux îlots, qui nous avaient été désignés par Tomboua-Nakoro sous les noms de Nougou-Laho et Nougou-Loube, ont à peine chacun un mille de tour, et sont couverts d'arbres. Immédiatement à l'est de ces îlots, les récifs semblent s'ouvrir pour laisser un passage vers la côte. Il serait bien possible qu'on trouvât un mouillage sur ce point, et dans ce cas il serait d'autant plus intéressant qu'il se trouverait près des terrains moins escarpés de Viti-Levou et à la portée des îles environnantes.

Il m'aurait été facile de continuer l'exploration de la côte méridionale de Viti-Levou, mais je pensai que je rendrais à la géographie un service bien plus important si j'allais d'abord reconnaître l'île Kandabon (île Mywoolla de Bligh), et déterminer exactement sa situation et sa configuration, sauf à venir ensuite reprendre le fil de nos opérations sur Viti-Levou.

La carte de Krusenstern indiquait cinquante milles de distance environ entre Viti-Levou et Kandabon. J'en conclus qu'en faisant une trentaine de milles dans la nuit, je me trouverais encore le lendemain matin à une distance raisonnable de la dernière de ces îles. En conséquence je serrai le vent babord amures sous les basses voiles, et les huniers au ris de chasse; à huit heures le vent ayant fraîchi, le foc d'artimon avait remplacé la grande voile. *L'Astrolabe* cinglait tranquillement, à raison de trois nœuds sous cette voilure, avec une brise irrégulière du S. E. et au travers d'une houle assez pesante. Comme à mon ordinaire je m'étais étendu sur une des cages à poules, et fatigué des travaux de la journée, je sommeillais depuis une heure, quand à dix heures quinze minutes je fus éveillé en sursaut par le cri terrible de *brisans sous le vent!* A l'instant je m'élançai sur le bastingage, et l'on doit juger de ce que j'éprouvai en découvrant à moins de trois encâblures sous le vent une longue nappe argentée qui s'élevait et s'abaissait à longs intervalles. Jusqu'alors des nuages obscurs qui couvraient le disque de la lune nous avaient dérobé l'aspect de ces brisans, et ce n'avait été qu'au moment où les rayons de cet astre avaient pu se réfléchir sur le dos des lames écumantes qu'on avait pu les distinguer. Quelques minutes de plus d'obscurité, et *l'Astrolabe* allait se briser contre ces nouveaux dangers.

1827. Juin.

Je demandai aux hommes du gaillard d'avant si les récifs nous dépassaient de l'avant. On me répondit

1827. Juin. d'abord qu'ils s'avançaient jusque par babord; en conséquence j'avais déjà fait le commandement de virer lof pour lof, manœuvre presque désespérée et qui par sa lenteur nous eût sans doute jetés sur le récif, avant que la corvette eût pu revenir au vent sur l'autre bord. Heureusement M. Jacquinot qui aux premiers cris d'alarme s'était élancé de sa cabane sur le gaillard d'avant, me héla que le récif ne nous dépassait point et ne se prolongeait même qu'à un quart de notre route à tribord; il me conseillait de prolonger la bordée. Cet avis se trouvait d'accord avec ma propre opinion; je fis à l'instant rétablir la barre, et amurer la grande voile, en serrant le plus près, de manière cependant à porter bon plein.

On se fera sans peine une idée des angoisses que durent éprouver tous les habitans de *l'Astrolabe*, jusqu'au moment où l'on fut certain que les récifs étaient doublés. Dans un silence effrayant et solennel, chacun attendait l'instant fatal qui devait décider de notre sort. A dix heures quarante minutes, nous passâmes à une encâblure environ de la pointe la plus orientale du brisant, et nous vîmes ensuite avec la plus grande joie que sa direction s'éloignait un peu de celle de notre route. Certes, nous n'étions pas pour cela hors de toute inquiétude, car le récif pouvait de nouveau nous barrer le chemin; mais nous avions du moins la ressource de tenter à virer de bord vent devant, si toutefois la houle nous le permettait. Si le sort eût voulu que *l'Astrolabe* restât contre ces écueils, une bonne partie de l'équipage aurait d'abord

péri dans le naufrage. Parmi ceux qui se seraient sauvés sur les îles voisines, plusieurs seraient devenus la pâture des sauvages, et les autres auraient mené une existence misérable et semblable à celle qui avait été le partage des Espagnols du *Concepcion* parmi les naturels de Viti; mais il leur serait resté beaucoup moins d'espoir d'échapper à leur déplorable condition, attendu que les îles méridionales de l'archipel Viti ne se trouvent sur aucune route de navire. Ils n'auraient donc eu presque aucune chance de trouver un jour des Européens disposés à les délivrer. 1827. Juin.

Depuis cinq heures du soir où nous avions pris la bordée du sud, jusqu'au moment où nous tombâmes sur les récifs, nous n'avions couru que dix-huit milles, de sorte que je n'avais aucun sujet de m'attendre à une semblable rencontre. Ces dangereux brisans étaient donc une découverte de *l'Astrolabe;* ils reçurent le nom de notre corvette qui avait failli payer bien cher cet honneur.

Vers minuit, nous aperçûmes dans le S. S. O., 6.
malgré les ténèbres, une petite île haute au-delà des brisans, et successivement trois ou quatre autres îlots semblables, auxquels ces brisans servaient de ceinture dans l'E. Nous avons passé le reste de la nuit sur le qui-vive, craignant à chaque instant de faire quelque nouvelle rencontre aussi dangereuse que celle à laquelle nous venions d'échapper.

Quoiqu'il soufflât une brise assez fraîche, la mer était si lourde et si creuse, que nous avancions avec

1827. Juin.

une lenteur extrême, et qu'en cas d'urgence nos manœuvres fussent devenues très-incertaines. Heureusement nous ne fûmes point soumis à une aussi pénible épreuve. Après avoir été obligés de prolonger l'espace de onze milles le brisant, sans pouvoir nous en écarter de plus de un ou deux milles, il suivit tout-à-coup la direction du S. S. O. Il était alors quatre heures du matin, et nous prîmes la bordée de tribord pour attendre le jour.

Quand il parut, nous aperçûmes d'abord, dans l'ouest, une haute terre dont nous n'étions éloignés que de deux lieues; et quelque temps après nous revîmes, un peu au nord de cette terre, les nombreux îlots dont nous avions prolongé les brisans durant la nuit. La plus grande de ces îles se nomme Oumbenga; mais nous ignorons les noms des îlots.

A six heures cinquante minutes, nous laissâmes successivement porter au S. O. et S. O. ¼ S. pour rallier les côtes de la grande terre et en faire l'exploration. Bientôt nous nous assurâmes qu'Oumbenga n'était séparé de Kandabon que par un canal large au plus d'une demi-lieue, et qui me parut complètement barré par un brisant.

Favorisés par une belle brise d'E., nous prolongeâmes à trois milles de distance les côtes de Kandabon. Nous avons vu le récif s'écarter jusqu'à un mille ou deux de la côte, seulement un peu au sud du cap Bligh. Partout ailleurs, il nous a semblé qu'il n'en existait point, ou bien il était très-rapproché du rivage. Cette île, à laquelle nous avons assigné une

longueur de vingt-neuf milles sur une largeur moyenne de cinq milles seulement, a une forme très-irrégulière; son sol, extrêmement montueux, nous a paru peu susceptible de culture et, par conséquent, de population. Du reste, ses montagnes sont partout revêtues d'une végétation très-active; par intervalles, on aperçoit de beaux bouquets de cocotiers. Nous avons remarqué des fumées dans cinq ou six places, tant sur le rivage que sur la pente des montagnes, mais point de naturels ni de pirogues. Sans doute le revers septentrional de l'île, plus à l'abri des vents et des flots de la mer, offrirait un aspect moins âpre et moins sauvage, et je supposai que les habitans avaient dû s'y établir de préférence.

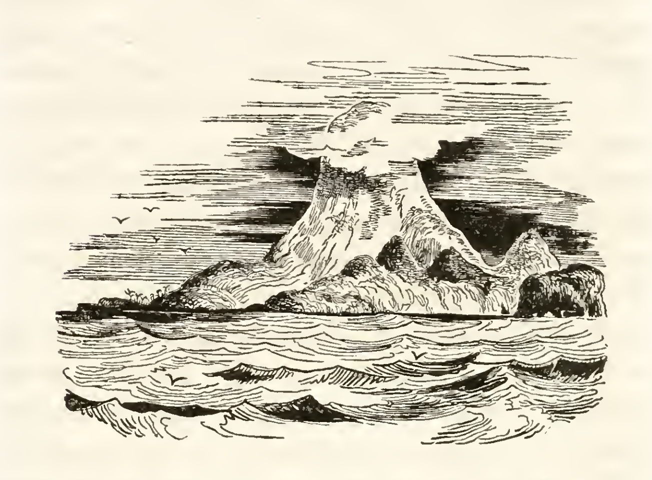
1827. Juin.

La configuration que donna Bligh à cette île n'a guère d'exact que son étendue. Ce fut sans doute aussi par suite de quelque méprise qu'il la nomma Mywoolla, puisque son véritable nom est Kandabon. Enfin, je cherchai en vain les quatre petites îles que Bligh a marquées à dix ou douze milles de la pointe ouest de Mywoolla. A la station de trois heures après midi, nous n'étions guère qu'à deux milles de cette pointe, et malgré le plus beau temps nous ne vîmes rien du tout au large. Sous la côte même, il existe réellement deux îlots, mais qui ne sont pas éloignés de plus de deux ou trois encâblures du rivage.

De cette station, nous pûmes jouir tout à notre aise de la vue du pic majestueux qui termine au S. O. l'île Kandabon. C'est une montagne en forme de cône largement tronqué au sommet, et dont l'arête des-

1827. Juin. Pl. XCVII.

cend en pente directe et rapide de la cime jusqu'à la mer. Je pense que ce pic doit avoir environ six cents toises d'élévation, et sa forme dénote une origine volcanique. C'est une excellente reconnaissance pour les navires qui fréquentent ces parages.



A quatre heures, nous avons tout-à-fait doublé l'île à l'O., et j'ai voulu serrer le vent tribord amures pour reconnaître la partie septentrionale de Kandabon. Mais de ce bord, la côte nous a paru fuir directement à l'E. N. E.; et avec la brise de l'E. N. E. il nous a été impossible de nous en rapprocher.

A six heures, nous sommes restés aux petits bords sous les huniers. La pointe de l'île nous abritait déjà en partie, et nous avons ressenti une mer beaucoup moins dure que nous ne l'avions constamment éprouvée depuis une dizaine de jours.

Les observations du jour nous ont prouvé que l'action des courans n'avait pas été moindre de trente milles au S. S. O., dans les vingt-quatre heures qui avaient précédé. Avec des courans aussi violens, à quels dangers un navire n'est-il pas exposé dans ces parages, surtout quand la mer est grosse et le temps orageux?... D'un autre côté, le capitaine qui voudrait s'en tenir aux règles ordinaires de la prudence n'ajouterait presque rien aux travaux de ses prédécesseurs. 1827. Juin.

La brise avait beaucoup molli, le ciel s'était chargé, et nous reçûmes plusieurs averses assez considérables de minuit à quatre heures : ensuite, le temps resta couvert. Toutefois, à six heures du matin, nous serrâmes le vent tribord amures, en forçant de voiles pour nous rapprocher des côtes de Kandabon; mais le courant nous en avait encore éloignés dans la nuit; et avec le vent à l'E. N. E., nous ne pûmes guère gouverner qu'au nord. 7.

Je comptais du moins rallier les côtes méridionales de Viti-Levou assez à l'est pour revoir les derniers points reconnus dans la soirée du 5 juin. Cet espoir fut encore trompé. Dès neuf heures dix minutes du matin, la vigie des barres signala dans le N. O. une terre basse qui ne tarda pas à être visible de dessus le pont. A l'aide d'une bonne brise d'E. N. E., malgré les nuages épais qui couvraient le ciel, je me proposais de la doubler au vent et de poursuivre ma route vers Viti-Levou, quand, vingt minutes plus tard, la vigie annonça un récif qui nous barrait en-

1827. Juin. tièrement le passage. A mesure que nous approchions, il s'étendait de plus en plus vers l'est, et je soupçonnai qu'il pouvait se rapprocher, et même faire partie de ceux que nous avions inopinément rencontrés dans la nuit du 5 au 6 juin.

A dix heures vingt-cinq minutes, comme nous n'étions plus qu'à trois milles de la partie la plus méridionale de ce récif, je laissai porter à l'ouest pour doubler l'île que nous venions de découvrir. Vers onze heures, nous passions à cinq ou six cents toises de la pointe méridionale de cette île, que nous sûmes plus tard se nommer Vatou-Lele; puis nous prolongeâmes sa côte occidentale à moins de deux milles de distance. Dans cette partie, le récif se réunit presque au rivage. De distance en distance, nous découvrions des groupes de naturels : à leur teint presque noir, à leurs cheveux crépus, et à leur unique vêtement qui se réduisait au *maro* ou simple pagne pour envelopper les parties naturelles, nous reconnaissions qu'ils appartenaient à la même race que ceux de Laguemba. A onze heures et demie, nous remarquâmes un groupe de huit ou dix naturels qui agitaient un morceau d'étoffe blanchâtre. Dans le nombre, nous crûmes distinguer un individu dont la couleur semblait beaucoup plus claire, qui ne faisait aucune sorte de démonstration extérieure. Cependant j'eus l'envie d'envoyer un canot à terre pour communiquer avec ces insulaires, et donner à MM. Quoy et Gaimard une occasion d'examiner avec plus de soin la constitution physique des hommes de la race viti. En consé-

quence, je fis mettre en travers, babord au vent, pour attendre que l'équipage eût fini de dîner et expédier ensuite la baleinière à la plage. Mais le vent, qui était déjà très-frais, augmenta dans ce moment, et il passa des risées si violentes, que je sentis qu'il serait impossible à l'embarcation d'atteindre la côte, et qu'en outre la corvette tomberait elle-même beaucoup sous le vent par l'effet du courant. Je renonçai à mon projet, et je me contentai de faire une station géographique, durant laquelle nous filâmes quatre-vingt-dix brasses de ligne sans trouver fond; puis nous continuâmes notre route au nord [1]. 1827. Juin.

L'île Vatou-Lele n'a pas moins de neuf milles de longueur du nord au sud, sur une largeur moyenne de deux milles. La belle végétation dont elle est couverte lui donne un aspect assez riant, et les cimes mobiles des cocotiers dominent çà et là les arbres d'une taille moins élevée; elle est fort basse dans toute son étendue, excepté dans sa partie du N. O., où elle offre des falaises de quarante ou cinquante pieds de hauteur, déchirées et taillées à pic au bord de la mer. Deux petits îlots l'accompagnent vers le nord, et un troisième est situé sur la partie de l'est. Nul voyageur n'avait encore fait mention de cette île.

Dès une heure quinze minutes de l'après-midi, à ma grande surprise, j'aperçus à peu de distance de l'avant à nous, et au travers de la brume, de hautes montagnes qui ne pouvaient appartenir qu'à l'île Viti-

[1] *Voyez* note 2.

1827. Juin. Levou, mais qui me démontraient que sa configuration avait été jusqu'à ce moment très-inexacte sur toutes les cartes.

A trois heures nous n'étions plus qu'à trois lieues des côtes ; nous fîmes une nouvelle station, où quatre-vingt-dix brasses de ligne ne trouvèrent pas encore le fond. De cet endroit, nous aperçûmes à vingt milles de distance un cap qui nous parut former la partie la plus méridionale de Viti-Levou, et être en même temps identique avec le point le plus éloigné que nous eussions relevé dans la soirée du 5 juin. Toutefois nous ne pouvons garantir ce fait, et nous conviendrons qu'il reste une étendue de côte de près de vingt-cinq milles qui demande une nouvelle reconnaissance. En échange de cette lacune, nous avons du moins offert à la géographie l'exploration du groupe de Kandabon et la découverte de Vatou-Lele.

Nous continuâmes à nous approcher de la côte jusqu'à cinq heures un quart, où nous n'en étions plus qu'à trois milles et demi, devant un endroit où elle est parsemée de dunes de sable. Mais le terrain environnant semble fertile et cultivé. Plusieurs feux ont annoncé sa population, bien que nous n'ayons vu aucune pirogue. Ici les brisans ne s'étendent guère qu'à une ou deux encâblures du rivage.

La brise avait graduellement tombé dans la soirée, et avait même fait place à un calme parfait. Le ciel s'était aussi éclairci, et nous promettait un changement de temps. En effet, à cinq heures et demie, nous avons eu une petite brise d'O. S. O., avec la-

quelle nous avons mis le cap au large. Mais à neuf 1827.
heures la brise est revenue au N. E., douce et mo- Juin.
dérée; nous avons encore couru un peu au large, et ensuite mis en panne.

Nous respirons enfin, nous jouissons d'un temps superbe, d'une mer tranquille et d'une température délicieuse. Que de tourmens, d'inquiétudes et de fatigues nous eussent été épargnés si nous avions éprouvé le même temps depuis notre entrée dans l'archipel Viti!...

A cinq heures j'ai fait servir pour me rapprocher 8.
de la côte à l'aide d'une douce brise d'est. Au jour j'ai reconnu avec surprise que le courant nous avait reportés dans la nuit au S. E., et nous avons revu Vatou-Lele au S. S. E. à dix milles de distance. A sept heures, étant à trois milles du rivage de Viti-Levou, et voyant plusieurs pirogues s'en détacher pour venir de notre côté, j'ai mis en panne pour les attendre, dans l'intention de communiquer avec les habitans de cette contrée.

A sept heures quarante-cinq minutes, trois de ces pirogues, contenant chacune de cinq à dix hommes, étaient arrivées près du bord, mais elles n'approchaient qu'avec beaucoup de réserve. Ce n'a été qu'au moment où l'un de nos passagers espagnols a adressé aux sauvages la parole dans leur langue, qu'ils ont commencé à nous accoster avec plus de confiance.

Tous ces hommes m'ont offert les divers caractères
que j'avais déjà observés dans les noirs océaniens, sa- Pl. XCVIII,
voir : la figure aplatie, le nez écrasé, les lèvres gros- C et CVI.

1827. Juin. ses, les pommettes saillantes, les cheveux crépus, la barbe du menton longue, la peau plus ou moins noire, le lobe des oreilles percé d'un large trou et dilaté à l'excès, le signe de l'étonnement exprimé en posant les doigts sur la bouche, puis en les secouant de manière à les faire claquer, les coquillages portés en colliers et en bracelets, les arcs et les flèches, enfin les grands pots en terre pour conserver le feu. Du reste ces insulaires étaient en général de beaux hommes dans leur race, assez propres, et peu d'entre eux étaient lépreux. Leurs cheveux étaient pommadés et poudrés à blanc, rouge, gris et noir, suivant le goût des divers individus. Point d'autre vêtement qu'une large bande d'une étoffe roulée en forme de *maro* autour de leur ceinture, uniquement pour couvrir les parties naturelles. Pourtant ils nous apportèrent et nous vendirent des pièces entières de ces étoffes, les unes tout-à-fait blanches, les autres lustrées et d'une fabrication semblable aux étoffes de
Pl. XCVII et CCXLI. Tonga. Leurs pirogues sont aussi semblables à celles de ce dernier archipel, mais plus grossières et plus maladroitement manœuvrées. La curiosité nous parut être l'unique sentiment qui attirât ces naturels, car sur plus de quinze pirogues qui parurent le long de la corvette, une ou deux seulement portaient quelques corbeilles d'ignames, que leurs possesseurs remportèrent à terre, attendu qu'ils ne demandaient rien moins qu'un couteau pour chaque igname.

Le chef d'un village de la côte nommé Nanrongha monta à bord avec plusieurs de ses guerriers.

Ce chef, dont la taille atteignait cinq pieds huit pouces et demi, était très-bien proportioné, sa figure était vraiment belle; son maintien, ses gestes et ses manières avaient une sorte de dignité calme, noble et pleine de douceur et de politesse. Il passa presque toute la journée à bord, où par sa conduite et ses procédés, il ne cessa d'avoir droit à notre estime et à notre bienveillance.

1827. Juin.

Les autres naturels semblaient avoir beaucoup de déférence pour lui; quand il leur arrivait de vouloir faire quelque chose qui ne fût pas convenable, un mot ou un signe de sa part suffisait pour les arrêter. Cependant cette obéissance de leur part semblait plutôt dériver d'un sentiment volontaire de vénération pour la personne d'Ounong-Lebou, que d'aucune autorité positive de la part de ce chef.

Il nous apprit que l'île que nous venions de découvrir la veille se nommait Vatou-Lele, qu'elle était bien peuplée, et il ajouta qu'il s'y trouvait encore un blanc échappé au naufrage de *l'Eliza*, qu'ils nomment *Otiale;* mais cette assertion fut ensuite démentie par d'autres sauvages.

Le peuple d'Ounong-Lebou est en guerre avec celui d'Imbao. Dans cette partie de l'île, il n'y a aucun Européen. Il n'y avait point non plus de bois de sandal, *iassi*, et ce bois ne vient que sur Boua ou Vanoua-Lebou. Viti-Levou est une terre plus grande, surtout plus large que Vanoua-Lebou.

Ces insulaires ne connaissent que trois nations, les Kaï-Bitis, les Kaï-Tongas et les Kaï-Papalings. Ils n'ont

1827. Juin. connaissance d'aucune autre terre au S. O. et à l'O. de Viti-Levou, ni de Tanna, ni de Koromango, etc.; ils pensent seulement que c'est de ce côté que les Papalings s'en retournent chez eux. Ils ont vu très-peu d'Européens; cependant l'année précédente un navire à un mât, peut-être le cutter *le Beveridge*, passa près de leur côte et communiqua avec eux; quelque temps auparavant ils avaient vu passer au large un navire à trois mâts. Le naufrage de *l'Eliza* était présent à leur mémoire, mais ils n'avaient connaissance d'aucun autre événement du même genre.

Ounong-Lebou et ses compatriotes firent beaucoup d'instances pour me déterminer à aller mouiller près de leur village, en me promettant quantité de cochons, d'ignames, de cocos, etc., surtout des femmes par des gestes non équivoques. Je ne fus point tenté de céder à leurs supplications. Leur côte, entièrement exposée aux vents depuis le S. E. jusqu'au S. O., ne pouvait m'offrir aucune sécurité, et j'aimai mieux tenir la mer. Surpris par le calme, le navire resta stationnaire à deux ou trois milles de la côte, ce qui rendit nos communications avec les habitans beaucoup plus longues que je ne m'y attendais. On nous désigna sous le nom de Toumba-Nivouai, la partie de la côte devant laquelle nous nous trouvions; à peu de distance à l'est coulait une rivière nommée Avouai-Neroka, et un peu dans l'ouest était le village de Cossila.

Vers une heure après-midi, une pirogue montée par plus de trente sauvages arriva à la pagaie, et ap-

portait un cochon d'une belle grosseur, que je fis 1827.
acheter pour l'équipage moyennant un kilogramme Juin.
de poudre. Il serait impossible de décrire le plaisir, le ravissement que ce marché causa aux naturels; sur-le-champ ils repartirent pour terre en promettant d'apporter d'autres cochons. La passion funeste des armes à feu et de la poudre paraît avoir fait le tour du globe; ce dernier objet est devenu la véritable monnaie des sauvages de la Polynésie. Ne dirait-on pas qu'après la nécessité de manger et de dormir, le besoin le plus impérieux de l'espèce humaine soit presque en tous lieux de s'entre-détruire?...

Nos hôtes ne se faisaient aucun scrupule de confesser qu'ils étaient anthropophages, et témoignaient qu'ils dévoreraient avec beaucoup de plaisir le corps de Tomboua-Nakoro qui était leur ennemi. Je ne me lassais point d'admirer la force, la vigueur et la haute stature de ces insulaires. L'un des nouveaux arrivés avait cinq pieds dix pouces et demi de haut, et son corps était bâti à proportion de cette taille. En général, pour la stature et la corpulence, ces naturels étaient bien supérieurs aux Français de *l'Astrolabe*. Quoiqu'ils se soient trouvés quelquefois au nombre de vingt ou trente à bord de la corvette, ils se sont toujours comportés avec réserve, décence et bonne foi. Nous n'avons pas eu la moindre plainte à porter contre leur défaut de probité, et ils n'ont pas une seule fois témoigné le désir d'obtenir quoi que ce fût par fraude, ni même par importunité.

Une légère brise de S. E. et S. S. E. s'étant élevée

1827. Juin. vers trois heures, j'en profitai pour faire route, et sur mon invitation nos hôtes prirent, quoiqu'à regret, le parti de nous quitter. Par précaution j'avais formellement exigé d'Ounong-Lebou qu'une de leurs pirogues restât derrière nous, toute prête à les recevoir : autrement ils paraissaient disposés à rester avec nous, et nous eussions pu les emmener où nous aurions voulu, tant leur confiance en nous était déjà bien établie!... Mais j'avais présent à la mémoire l'embarras que m'avaient causé Toumboua-Nakoro et ses compagnons, je n'avais aucune envie de me remettre sur les bras une charge semblable.

Je donnai à Ounong-Lebou, lorsqu'il me quitta, une médaille de l'expédition, qu'il me promit de conserver avec soin. Il avait fourni à M. Gaimard les noms de plus de deux cents îles dans l'archipel Viti, mais il est probable que dans ce nombre se trouvaient confondus de simples noms de districts pour les deux grandes îles.

Les communications étendues que nous venons d'avoir avec les naturels de cet archipel me confirment de plus en plus dans l'opinion que j'avais déjà conçue à leur sujet, savoir que ces insulaires, formant le dernier anneau de la race noire océanienne vers l'est, se seront sans doute opposés aux progrès de la race jaune ou polynésienne vers l'occident. Après un long état de guerre, ils en sont venus entre eux à des relations amicales; les Kaï-Tongas sont admis comme négocians et même comme colons sur plusieurs des îles Viti; des alliances fréquentes se for-

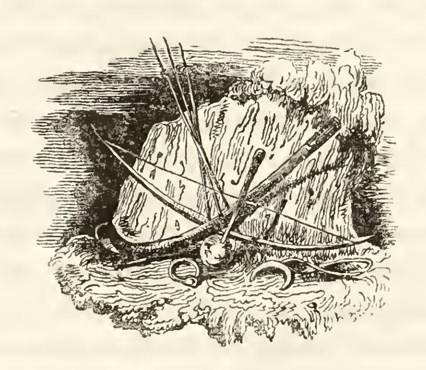
ment entre les deux races, et de leur mélange résulte 1827.
une race intermédiaire qui, dans un siècle ou deux, Juin.
formera peut-être la population principale de cet archipel.

La nuit a été délicieuse, et nous l'avons passée en panne ou aux petits bords. Nous jouissons d'un beau clair de lune, et la mer, aussi calme que celle d'un bassin, est à peine légèrement ridée par une faible brise d'E. Quel contraste avec les tourmentes continuelles des jours passés!

Vers quatre heures et demie du matin, le courant 9.
nous ayant reportés au large, nous faisons route au N. et au N. N. O. en forçant de voiles, pour nous rapprocher de la partie S. O. de Viti-Levou. Ce côté de l'île offre les sites les plus agréables, un terrain bien cultivé et une suite non interrompue de collines en pente douce, depuis les rivages de la mer couverts de cocotiers, jusqu'aux hautes montagnes de l'intérieur. On a remarqué un village considérable dont les maisons ont paru d'une très-grande dimension.

Vers neuf heures, comme nous n'étions qu'à deux lieues de la côte, le calme est revenu, et nous avons été rejoints par une douzaine de pirogues, qui depuis le matin voguaient vers nous de toute la force de leurs pagaies. Elles apportaient quelques cochons, des ignames, un petit nombre de cocos et de poules et des armes. Tous ces objets ont été achetés moyennant de la poudre, des haches et des ciseaux; car ces naturels ne faisaient aucun cas des étoffes, verroteries et autres articles de cette nature.

1827. Juin. Pl. XC. Toutes leurs armes sont moins artistement travaillées qu'à Tonga-Tabou, quoique absolument dans le même genre. Il faut cependant en excepter le casse-tête à main, formé d'un bouton sphérique de quatre pouces de diamètre, avec un manche d'un pied de longueur, taillé dans un seul morceau d'un bois très-dur, d'un poli parfait dans toute son étendue, souvent enrichi de ciselures au manche, et incrusté de dents humaines au bouton. Pour le rendre plus solide et plus pesant, ce bouton est ordinairement formé de la partie noueuse du bois. Cette arme, que les naturels portent constamment à leur ceinture, doit être fort dangereuse entre leurs mains; elle me paraît même plus redoutable que le *mere* des Zélandais, dont elle tient la place pour les Kaï-Bitis.



Ces pirogues amenèrent aussi quelques femmes qui étaient toutes fort hideuses. Mon ami Ounong-Lebou, chef de Nanrongha, qui portait avec orgueil, au cou, la médaille dont je l'avais décoré la veille,

voulait absolument me vendre une de ces femmes, 1827.
avec un cochon, pour un fusil : j'eus beaucoup de Juin.
peine à lui faire comprendre que je n'avais nullement besoin de femme à bord, et le cochon seul lui fut acheté moyennant un kilogramme de poudre.

M. Gaimard, en galant chevalier, et toujours docile au penchant qui l'entraînait vers le beau sexe, même quand il ne méritait guère cette épithète, M. Gaimard s'était élancé dans une pirogue pour se rapprocher de ces dames et leur offrir ses hommages. Une manœuvre imprévue, qu'il nous fallut exécuter, détacha du bord la pirogue où il se trouvait; et durant près de trois quarts d'heure il resta entièrement à la discrétion des sauvages et à une assez grande distance du navire. Les naturels auraient certainement pu emmener M. Gaimard à terre sans que nous eussions pu les en empêcher, et je ne crois pas qu'il nous eût jamais été possible d'obtenir sa délivrance, s'ils eussent tenu à le garder chez eux. Mais les insulaires ramenèrent leur hôte à bord, sans lui avoir fait aucun mal; seulement ils avaient commencé à se montrer fort importuns à l'égard de tous les objets que le docteur se trouvait avoir sur le corps. Cela me fit soupçonner que ces braves gens se seraient montrés à terre, à l'égard des Européens qui seraient allés les voir, beaucoup moins réservés qu'ils ne l'avaient été à bord. La crainte de nos armes entrait probablement pour beaucoup dans leur conduite honnête et pacifique.

Un peu au large de la partie la plus occidentale de Viti-Levou, et à plus de dix lieues de distance, nous

1827. Juin. apercevions déjà une île élevée que les naturels nommèrent Malolo. Vers midi, nous poursuivions notre route au N. O., au moyen d'une faible brise de S. S. O. Les pirogues, voyant que nous nous éloignions de leur canton, se retiraient à mesure qu'elles avaient vendu leurs marchandises; à trois heures nous fûmes complètement délivrés de nos hôtes.

A huit heures et demie du soir, nous restâmes en panne à trois lieues de la côte et à sept lieues au sud de Malolo. Un grain subit et violent, chargé de pluie et de vent, fit sauter la brise au N. E. vers neuf heures; il ne dura qu'une demi-heure, puis le ciel s'éclaircit, et le reste de la nuit il souffla une petite brise d'E. et nous eûmes beau temps.

Du 8 à midi au 9 à la même heure, il y a eu quatorze milles de courant au S. S. E. En jetant un coup-d'œil sur la carte que nous avons dressée de l'archipel Viti, on se rendra compte à l'instant de la manière dont la configuration des terres fait varier la direction des courans.

10. A cinq heures quarante-cinq minutes, j'ai fait servir et gouverner sur l'île Malolo. Sur les huit heures, comme nous prolongions les récifs à trois milles de distance, nous avons remarqué quelques pirogues qui voguaient au-dedans de leur enceinte; mais elles n'ont témoigné aucun désir de se diriger vers nous, et ont continué leur route le long de la côte. L'aspect des districts voisins continue d'être le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer; il annonce un sol fertile et qui paraît susceptible d'être facilement cultivé.

Dans l'est, et à une distance considérable, se montre 1827
un piton très-élevé, remarquable par sa cime aiguë. Juin.

Au nord, un grand nombre d'îles peu étendues, mais d'une assez grande élévation, apparaissent successivement à nos regards. Un récif commun les environne dans l'ouest; entre elles et la grande île, il est probable qu'on trouverait de bons mouillages.

Durant la station de neuf heures, à une lieue des brisans, quatre-vingt-dix brasses de ligne n'ont pu atteindre le fond. Peu après, le calme est survenu, et nous avons éprouvé une chaleur excessive. A trois heures du soir, nous avons pu remettre le cap au N. O., à l'aide d'un léger souffle du S. O., qui a fait place à cinq heures à une petite brise du S. E. Nous avons ensuite passé la nuit, qui a été fort belle, aux petits bords ou en panne, à sept milles des brisans, dont le bruit arrivait jusqu'à nous lugubre et monotone au milieu du profond silence de la nature. La houle du S. S. E., dont nous étions délivrés depuis trois jours, est redevenue sensible.

Dès quatre heures du matin, j'ai fait servir, en 11.
gouvernant au N. $^1/_4$ N. O. A cinq heures quarante minutes, la brise ayant fraîchi à l'E. S. E., j'ai forcé de voiles, en prolongeant la chaîne des îles en vue à quatre ou cinq milles de distance. J'admirais les formes bizarres que la plupart de ces îles développaient à nos regards, à mesure que leurs masses, d'abord confondues, se détachaient les unes des autres. Je me proposais de continuer ma reconnaissance au nord autant que le vent me permettrait de rester

1827. Juin. en vue des terres; je comptais même l'étendre jusqu'aux îles situées à l'ouest et sur le parallèle de Vanoua-Lebou.

Mais, à sept heures, nous remarquâmes le long du bord un clapotis irrégulier et très-marqué dont le mouvement augmentait en s'approchant du récif. A sept heures dix-neuf minutes, la vigie s'écria que la couleur du fond avait changé; au même instant, j'aperçus tout autour de la corvette des pâtés de coraux dont quelques-uns semblaient s'élever à quatre ou cinq brasses du niveau des eaux. Aussitôt je laissai porter à l'O. S. O. pour m'écarter à angle droit de la direction du récif.

La sonde signala d'abord dix brasses; le moment d'après, elle ne donna point de fond à trente brasses, et les coraux avaient disparu.

Nous venions de traverser un banc dangereux qui s'étend à six ou sept milles, et peut-être davantage, à l'ouest des îles que nous venions de reconnaître. Cette rencontre imprévue m'avait forcé de m'éloigner sous le vent de ces terres; elle me décida à terminer sur ce point l'exploration des îles Viti. Il m'eût fallu perdre beaucoup de temps pour me rapprocher des terres, et peut-être m'eût-il été impossible d'y réussir contre le vent et les courans du S. E., habituellement régnant dans ces parages. En conséquence, à huit heures, nous fîmes une dernière station géographique en vue de l'archipel Viti; puis, à l'aide d'une jolie brise du S. S. E., nous cinglâmes à l'O. S. O. pour nous diriger vers les îles Loyalty.

Il est très-vraisemblable que les dernières îles que nous venions de rencontrer dans l'ouest de Viti-Levou, devaient être identiques avec les îles signalées par Barber et par Maitland. Mais leurs positions étaient fort incorrectes, tandis que nos déterminations de longitudes sont immédiatement liées avec la position de Tonga-Tabou, et les erreurs relatives de ces longitudes doivent être resserrées dans les limites les plus étroites. 1827. Juin.

Ainsi se termina pour nous la pénible reconnaissance des îles Viti : elle avait duré dix-huit jours entiers, et, durant les quatorze premiers, nous avions été continuellement contrariés par de gros temps, un ciel couvert et une mer houleuse. Tout en nous exposant aux dangers les plus imminens, ces fâcheuses circonstances nous ont empêché d'accorder à nos travaux la précision, et surtout le développement que nous eussions désiré leur donner. Toutefois nous avons lieu de nous flatter de l'espoir que, tels qu'ils sont, ils mériteront l'estime et l'intérêt des navigateurs et des géographes. Qu'une nouvelle expédition exécute dans la partie du nord des travaux semblables à ceux de *l'Astrolabe* sur la partie méridionale des îles Viti, et il restera peu de choses à désirer sur ce coin de l'Océanie. Enfin, nous rappellerons au lecteur que, sans les pertes essuyées sur les récifs de Tonga-Tabou, nous n'eussions point quitté cet archipel important sans étudier avec attention les mœurs et les institutions de ses habitans, comme les productions diverses de son sol. Nous avons dû

1827. Juin. nous contenter des renseignemens obtenus par la bouche des Espagnols que nous avons arrachés à leur triste condition. Plus heureux que nous, d'autres voyageurs auront la satisfaction de procurer à la science des documens plus complets sur ces nombreuses îles [1].

[1] *Voyez* notes 3 et 4.

CHAPITRE XXVI.

TRAVERSÉE DES ILES VITI AU HAVRE CARTERET.

Échappés à la périlleuse navigation des îles Viti, 1827.
nous respirions enfin plus librement; la mer était 11 juin.
large, et notre corvette s'y trouvait désormais à l'aise. Grâce à une fraîche brise du S. S. E., *l'Astrolabe* se frayait assez rapidement un sillon pénible au travers d'une mer soulevée en houles pesantes.

Dans les deux journées qui suivirent, le vent se soutint à l'E. et à l'E. N. E.; nous poursuivîmes notre route sans que rien de nouveau vînt signaler notre navigation; seulement, dans chacune de ces journées, notre corvette était entraînée à l'O. par un courant de quarante milles. Quels dangers couraient les premiers navigateurs lorsqu'ils n'avaient que leur grossière estime pour se guider dans ce vaste Océan?... Il est vraiment étonnant qu'il n'en ait pas péri davantage.

Dans l'après-midi, le vent ayant un peu molli, nous 13.
fûmes ballottés par le roulis. Une brume épaisse ré-

1827. Juin. gnait sur tout l'horizon, et nous avait jusqu'alors caché toute vue de terres : mais à quatre heures quarante minutes, l'île Erronan se découvrit tout-à-coup à nos regards, sous la forme d'un cône isolé, à pans escarpés et largement tronqué au sommet. Bien que nous en fussions encore à plus de trente milles, son isolement et sa grande hauteur la faisaient paraître plus rapprochée qu'elle ne l'était réellement.

En conséquence, dès huit heures, dans la crainte que le courant ne nous fît dépasser cette île et celle d'Annatom dans la nuit, je restai aux petits bords. Car je tenais infiniment à rattacher de nouveau sur ce point nos observations à celles de d'Entrecasteaux.

14. A deux heures après minuit, nous laissâmes porter à l'O. N. O. Nous n'avions pas perdu de vue Erronan dont l'ombre prononcée ressortait encore sur celles de la nuit. Nous n'en passâmes qu'à quatre lieues au S. L'aurore me fit voir les sommets d'Annatom, et nous cinglâmes pour nous en rapprocher. A huit heures vingt-cinq minutes du matin, nous passâmes par le méridien de sa pointe orientale, et à neuf heures cinquante minutes, sur celui de sa pointe occidentale. Comme nous la prolongeâmes, à deux lieues de distance, dans une assez grande étendue, nous pûmes l'examiner avec attention.

Cette île est surmontée par de hautes montagnes qui ne laissent au rivage qu'une lisière de terre basse fort étroite ; sur cette lisière on remarque çà et là quelques touffes de cocotiers, et surtout un grand nombre d'arbres au feuillage rare, au tronc dépouillé,

qui de loin semblent autant d'ossemens blanchis plantés debout. A ce caractère, je supposai que ces arbres devaient appartenir à l'espèce *melaleuca leucadendron*, qui fournit aux Moluques la fameuse huile de *kaïou-pouti*. Les montagnes offrent peu de grands arbres, quoique généralement couvertes de verdure; en plusieurs endroits de larges taches rougeâtres annoncent une terre argileuse chargée d'ocre. 1827. Juin.

Cette île paraît exempte de récifs, au moins dans toute sa partie du nord et de l'ouest; nul indice ne put nous annoncer l'existence de l'homme sur son sol, ni case, ni pirogue, ni même aucune fumée. J'avais eu le désir d'envoyer un canot à la plage lorsque nous nous serions trouvés sous le vent de l'île; mais la brise soufflait avec force, et la mer était grosse, de sorte que je me vis contraint à poursuivre ma route pour ne pas perdre de temps.

L'horizon, très-embrumé, ne nous permit pas de voir pendant la nuit, ni dans la matinée, les terres ni le volcan de Tanna.

M. Pàris prit sur ces deux îles les relèvemens nécessaires pour en dresser la carte. De ses opérations il résulte qu'Erronan n'est qu'un énorme pâté de quatre à cinq milles de circuit au plus; tandis qu'Annatom a dix milles de longueur de l'est à l'ouest, sur six milles de largeur du nord au sud. Le sommet d'Erronan est au N. 25° E. de la pointe orientale d'Annatom, et à quarante-cinq milles de distance.

Nous avons définitivement placé le sommet d'Erronan par 19° 31' 20" latitude S., et 167° 45' 57" lon-

1827. Juin. gitude E., et la pointe occidentale d'Annatom par 20° 11' 25" latitude S., et 167° 15' 20" longitude E. Ces déterminations diffèrent considérablement de celles de Cook, qui sont de vingt ou trente minutes plus à l'est, mais elles se rapprochent beaucoup de celles de d'Entrecasteaux, qui ne sont que de cinq ou six minutes plus à l'ouest.

Notre tâche étant remplie en ce qui concernait l'extrémité méridionale de l'archipel du Saint-Esprit, je ne songeai plus dès-lors qu'à me transporter sur l'espace qu'occupait, dans la carte anglaise d'Arrowsmith, le groupe incertain des îles Loyalty. Krusenstern, si complet sur tout ce qui était déjà connu, n'avait pu donner aucuns détails ni sur leur position ni sur leur étendue : M. de Rossel doutait même de leur existence. C'était donc un point de géographie fort important à éclaircir.

Après avoir quitté les terres d'Annatom, une fraîche brise d'E. continua de nous pousser au S. O. et S. S. O. Quoique le thermomètre marquât encore 24° à l'ombre, l'effet de la fraîcheur agit tellement sur nous, que plusieurs personnes furent obligées de reprendre les vêtemens de drap. Comme nous étions enveloppés de brumes épaisses, il est probable que l'effet de l'humidité atmosphérique agissait encore plus que l'abaissement effectif de la température. Toute la nuit nous restâmes aux petits bords, sous les huniers, dans la crainte d'être entraînés par le courant ou la houle sur quelque île ou récif inconnu.

A quatre heures nous reprîmes notre route au S. O. 1/4 S. A midi nous nous trouvions par 21° 19' latitude S. et 166° 2' longitude E. ; et à midi vingt minutes la vigie signala la terre de l'avant à toute distance. Nous en étions alors à vingt-deux milles au plus. Elle fut bientôt visible de dessus le pont, et offrit à nos regards l'apparence d'une île d'une assez grande étendue. 1827. 15 juin.

Conformément à mes instructions, à trois heures sept minutes, j'avais atteint le parallèle de 21° 27' latitude S., et nous n'étions plus qu'à huit milles de la côte. Une première station eut lieu, et M. Guilbert fut chargé de tous les travaux hydrographiques qui allaient avoir pour objet l'archipel des îles Loyalty. A cette distance nous saisissions parfaitement tous les détails de cette côte qui n'offrait qu'une terre peu élevée, maigrement boisée, et presque sans accidens du sol. Le revers oriental de cette île courait presque droit, du N. au S., l'espace de douze milles, offrant sur tous ses points une falaise escarpée, avec une grève étroite et souvent nulle, excepté dans une petite calanque où la longue vue nous fit apercevoir une cabane alongée, semblable à une tente.

Dans la partie du sud nous remarquâmes des cocotiers et des pins. Quelques fumées éparses çà et là annoncèrent aussi la présence de l'espèce humaine sur ces plages si différentes, par leur aspect, des riantes îles de Tonga, et même des îles richement boisées de Viti. A la pointe S. E., nous crûmes distinguer aussi quelques îlots détachés de la terre princi-

1827. Juin. pale. Du reste aucun récif n'environnait l'île, et partout la lame venait briser à la plage.

Je laissai à cette île le nom de *Britannia*, en mémoire du navire qu'on suppose avoir le premier aperçu le groupe des îles Loyalty, bien qu'à ce sujet je n'aie pu me procurer aucun renseignement positif.

Le soir nous rangeâmes à moins d'une demi-lieue le cap Coster, qui termine au N. E. cette île, puis nous restâmes toute la nuit aux petits bords ou en panne, avec un temps nébuleux et une houle pesante.

16. Au point du jour nous reconnûmes que le courant nous avait considérablement entraînés au N. O., et nous avait rapprochés d'une île (île Boucher), située dans le nord de l'île Britannia, constituée à peu près de la même manière que celle-ci, mais beaucoup plus petite, puisqu'elle n'a guère plus de huit ou dix milles de circonférence.

Alors nous ralliâmes la côte septentrionale de Britannia, et en approchant nous nous assurâmes qu'elle forme un enfoncement assez vaste entre les deux caps Coster et Roussin. Ce dernier, qui figure une espèce de péninsule, est entouré de brisans qui ne s'étendent qu'à une encâblure ou deux au large. L'aspect de la terre est toujours le même, mais on remarque dans l'intérieur des monticules constamment découpés à angles droits, terminés par des lignes verticales ou horizontales, dont les formes équarries et régulières rappellent aussitôt celle de châteaux forts ou de hautes murailles. Cette forme et la couleur blanchâtre de ces mornes donnent lieu de croire que le

sol de ces îles est un calcaire, et probablement un calcaire madréporique. 1827. Juin.

Entre le cap Roussin et le cap Mackau, la côte creuse encore assez profondément, et de ce dernier au cap Coster l'étendue de Britannia n'est pas de moins de vingt-un milles.

A trois milles au N. O. du cap Mackau, vient une petite île (île de Molard) qui n'a guère plus de trois milles de circuit, mais qui est néanmoins habitée, puisqu'elle nous a offert d'épaisses fumées. En outre, sur une de ses pointes, s'élevaient plusieurs de ces pins, à forme bizarre, semblables à des colonnes, que Cook observa le premier sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie.

Trois autres petites îles suivaient encore au N. O., savoir : les îles Hamelin, Lainé et Vauvilliers. Nous les prolongeâmes toutes à une ou deux lieues de distance ; de sorte que nous pûmes fixer exactement leur position. Malheureusement le ciel, couvert dès le matin, se chargea de plus en plus ; enfin des grains chargés d'une brume très-épaisse et de pluie se succédèrent à fréquens intervalles, et nous contrarièrent beaucoup dans la navigation à faire au travers de ces îles inconnues. Dans la crainte de tomber inopinément sur la terre ou sur quelque récif ignoré, je mettais en panne au plus fort d'un grain, puis je faisais route dès que l'horizon s'étendait un peu devant nous. Ce mauvais temps dura toute la journée. Toutefois de courts intervalles, où le soleil parut, permirent à M. Jacquinot d'observer la latitude et la longitude.

1827. Juin.

Cette portion de la côte n'aura donc pas souffert de ces contre-temps pour la précision.

Nous cheminâmes au N. N. O. et N. O.; de deux heures à trois heures après midi, nous passions entre les îles Boucher et Vauvilliers, laissant la première à deux lieues sur tribord, et l'autre à une lieue à babord. Puis nous prolongeâmes, à quatre ou cinq milles de distance, la côte orientale d'une île beaucoup plus grande, à laquelle nous donnâmes d'un commun accord le nom de Chabrol, en mémoire du ministre qui avait accueilli le projet du voyage de *l'Astrolabe*, et avait arrêté son exécution. Malgré la brume épaisse qui nous masquait souvent la vue des terres, nous reconnûmes que cette île était plus élevée, plus montueuse et beaucoup mieux boisée que Britannia. Un promontoire avancé en forme de péninsule était couronné d'un massif de pins, ce qui nous l'a fait nommer cap des Pins.

A cinq ou six milles au N. E. du cap des Pins, et à la suite de la pointe Daussy, se trouve un vaste et profond enfoncement (la baie Châteaubriand) qui offrirait sans doute un bon abri contre les vents du S. O., mais où l'on serait complètement exposé aux houles et aux vents régnans de l'E.

A six heures du soir, nous trouvant à six milles environ dans l'est de la pointe N. E. de l'île Chabrol, ou cap Bernardin, nous diminuâmes de voiles et serrâmes le vent tribord amures pour ne pas dépasser cette pointe durant la nuit. Au soir le ciel s'éclaircit et la nuit fut assez belle.

Dès quatre heures du matin, à l'aide d'une jolie brise de l'E., nous laissâmes porter sur le cap Bernardin, dont nous nous étions peu écartés, et à six heures dix-huit minutes, nous commencions à prolonger toute la partie septentrionale de l'île Chabrol, à moins de deux milles de distance. Nos regards parcouraient facilement les moindres détails de la côte. Partout elle est taillée à pic, sauvage et revêtue seulement de buissons, d'arbrisseaux et de quelques bouquets de cocotiers rabougris, semés çà et là dans les ravines. Nulle apparence d'hommes ni d'habitations. Sur la partie du N. E., les longues houles du S. E. viennent briser avec fureur le long de ces falaises abruptes, et quelquefois elles ont réussi à saper leurs fondemens. Mais dès que nous eûmes dépassé le cap Nord, qui reçut le nom de cap Escarpé, nous voguâmes sur une mer calme et unie.

1827. 17 juin.

Nous passâmes devant un enfoncement situé immédiatement au sud du cap Escarpé, d'où les vents nous rapportaient des odeurs très-suaves. Je me disposais à serrer la côte de près, quand à neuf heures la vigie des barres annonça sur tribord un brisant au large, qui paraissait détaché de la côte. Un instant j'eus l'envie de passer entre cet écueil et la terre, mais je réfléchis que la tentative serait trop imprudente, d'autant plus que M. Guilbert, ayant monté sur les barres, m'annonça qu'il ne croyait point le passage praticable. Ainsi je revins sur tribord et prolongeai le récif à deux ou trois encâblures au plus dans le nord. Il n'a guère plus d'un mille d'étendue, sur un demi-mille de lar-

1827. Juin. geur, et est distant de la terre de deux milles et demi environ. Suivant toute apparence il y a passage dans cet intervalle, bien que l'on y ait vu l'eau décolorée.

Je cherchai ensuite à me rapprocher de la côte, mais cela me fut impossible, car le vent avait passé à l'E. S. E., et je ne pus guère gouverner qu'au S. $^1/_4$ S. O. Il fallut donc nous contenter de suivre à six ou sept milles de distance la côte qui, dans cette partie, semblait offrir entre deux pointes bien prononcées (pointes Aimé-Martin et Lefèvre), une baie spacieuse qui ne peut manquer d'offrir quelque bon mouillage pour les vents régnans de l'E.

A trois heures du soir nous venions d'explorer environ quatre-vingts milles des côtes de l'île Chabrol, au moins les trois quarts de son périmètre, et la terre fuyait désormais au S. E., sans que le vent nous permît de la suivre plus long-temps. Aucune autre terre ne se présentant ni dans le nord ni dans l'ouest, je ne songeai plus qu'à me diriger sur les îles Beaupré, ainsi qu'il m'était prescrit, croyant en avoir définitivement terminé avec les îles Loyalty.

En conséquence le cap fut mis à l'O. $^1/_4$ N. O., sous toutes voiles, avec une petite brise d'E. S. E., un beau temps et une mer très-paisible. Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis que nous suivions cette route, et nous n'avions pas encore perdu de vue les terres de l'île Chabrol, lorsque la vigie en signala de nouvelles de l'avant. A cinq heures elles furent visibles de dessus le pont, et s'annoncèrent sous la même apparence que celles de Britannia, c'est-à-dire

basses, uniformes et sans accidens de terrain bien 1827.
remarquables. Il était déjà trop tard pour en entre- Juin.
prendre la reconnaissance, et nous passâmes aux petits bords la nuit qui fut délicieuse. La nouvelle île reçut le nom d'île Halgan. Nous éprouvâmes une vive satisfaction en voyant que l'exploration des îles Loyalty acquiérait une importance à laquelle nous ne nous étions nullement attendus : ces îles allaient désormais former un archipel assez remarquable, au lieu du groupe insignifiant que nous croyions rencontrer dans ces parages.

Dès que le jour commença à poindre, je gouvernai 18.
sur l'île Halgan, distante de huit à neuf milles. Car cette fois le courant avait été presque insensible durant la nuit. Bientôt, de l'arrière à nous, nous distinguâmes cinq pirogues. Une d'elles semblait s'avancer dans nos eaux, et je fus curieux de communiquer avec ces insulaires pour vérifier s'ils appartenaient à la race de la Nouvelle-Calédonie décrite par Forster. En conséquence je mis en panne pour les attendre; mais lorsque la première pirogue, qui venait sur nous, ne fut plus qu'à une demi-lieue de distance, elle mit en travers et en laissa passer devant elle une autre qui fit aussitôt la même manœuvre. Les trois autres continuèrent leur route à l'ouest sans se déranger. Nous fîmes tous les signaux que nous jugeâmes les plus propres à les attirer vers nous : mais nos efforts furent inutiles, et leurs craintes furent probablement plus vives que leur curiosité.

Ce que nous avons pu remarquer à la longue vue,

1827. Juin. nous a prouvé que ces pirogues étaient assez larges, lourdes et mauvaises voilières. Leur forme était à peu près celle d'un grand coffre, ainsi qu'elles ont été figurées dans le second Voyage de Cook. Comme elles étaient chargées d'hommes, je présumai qu'elles revenaient de quelque expédition militaire sur l'île Chabrol : quelques-uns de ces hommes, plus en évidence que les autres, portaient de ces chapeaux cylindriques mentionnés par Cook et Forster, dont la couleur blanche contrastait singulièrement avec la teinte noire de leur peau.

Notre présence les gêna sans doute, car ils firent un moment fausse route; puis, remettant le cap au nord, les pirogues reprirent celle qu'elles suivaient d'abord, dès qu'elles virent que nous leur laissions le champ libre.

Comme je comptais alors revoir l'année suivante les îles Loyalty, et même y mouiller, je me consolai facilement de ne pouvoir communiquer avec ces hommes, et je repris la suite de nos explorations, en me tenant toujours au vent de ces îles, afin d'obtenir exactement leurs limites vers l'est.

Sur sa partie orientale, l'île Halgan se creuse en une baie large et peu profonde, qui s'étend l'espace de neuf milles depuis la pointe Saint-Hilaire au sud jusqu'à une autre pointe avancée au nord-est : mais cette baie ne peut offrir de resssources contre les vents habituels à ces mers.

Nous continuâmes notre route au nord afin de contourner l'île par ce côté; mais la brise était si molle

que nous avancions très-lentement, et à trois heures 1827.
du soir nous finîmes par rester en calme avec un Juin.
temps superbe. Au coucher du soleil, nous étions à trois lieues de terre, et nous passâmes la nuit en calme.

A peine les premiers rayons de l'aurore commen- 19.
cèrent à poindre, que nous fîmes route à l'aide d'une jolie brise de S. S. E. pour nous rapprocher de la côte septentrionale de l'île Halgan. Au soleil levant, nous avons revu très-distinctement les sommités de l'île Chabrol, aux environs de la pointe Aimé-Martin.

Notre corvette, glissant rapidement sur la surface d'une mer peu agitée, eut bientôt rallié la terre. A la station de neuf heures du matin, elle se trouvait à peine à deux milles de la pointe nord-est, qui est basse, bien boisée et couverte de cocotiers. Deux ou trois fumées s'élevaient du milieu des bois, et une quarantaine de naturels accoururent à la plage pour nous voir passer. Leurs gestes et leurs mouvemens annonçaient que la vue de notre corvette était pour eux un spectacle tout-à-fait inusité. Malgré la présence de l'homme, rien n'indiquait la moindre apparence de culture sur ces terres, et si ces îles contiennent des plantations, elles doivent être situées dans l'intérieur.

Sur la partie septentrionale de l'île Halgan, nous retrouvâmes une longue houle de l'E. qui venait briser à la côte avec fureur, et dont les terres de l'île Chabrol nous avaient mis à l'abri depuis vingt-quatre heures. Après avoir dépassé le cap le plus septentrio-

1827. Juin. nal, que nous avons nommé cap Rossel, et sur lequel on observe çà et là des bouquets de cocotiers et de pins, la terre se réduit à une chaîne d'îlots peu élevés, équarris et taillés à pic sur les flancs, couverts de bouquets de verdure, et qui semblaient réunis par une base commune de rochers sous-marins.

Nous n'en comptâmes pas moins d'une quinzaine. Notre route, alors assez rapide et rapprochée de terre, produisait, à mesure que nous filions devant ces îles, comme une suite de changemens à vue; les effets de perspective variaient à chaque instant comme par enchantement, et nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce ravissant spectacle. M. Guilbert, de son côté, ne perdait pas une minute pour faire, sur ces divers points, les relèvemens nécessaires afin de donner à son travail toute la précision désirable.

Vers quatre heures nos observations nous plaçaient fort près du petit groupe des îlots Beaupré. En effet, en examinant plus attentivement les positions relatives et l'aspect des trois dernières îles Loyalty, au nord-ouest, je restai convaincu que ce n'était pas autre chose que celles qui furent ainsi désignées dans le Voyage de d'Entrecasteaux. A cinq heures vingt-deux minutes du soir, nous n'étions qu'à un mille du récif qui les environne. Nous terminâmes notre reconnaissance des îles Loyalty en liant nos opérations, de la manière la plus immédiate, aux excellens travaux de d'Entrecasteaux. Nous désignâmes par le nom de Pléïades les petites îles situées entre l'île Halgan et le groupe Beaupré.

Au moment où nous prolongions ces derniers îlots, 1827.
je ne pouvais m'empêcher de songer au danger qu'a- Juin.
vaient couru les navires de d'Entrecasteaux dans la nuit qui précéda pour eux la découverte des îlots Beaupré. Le bon M. de Rossel, dans le peu de temps qui s'écoula entre le retour de *l'Astrolabe* et sa mort, ne pouvait sans frémir arrêter ses regards sur cette portion de notre carte des îles Loyalty. En effet, si dans cette nuit critique des volées d'oiseaux ne fussent pas venues par leurs cris éveiller la vigilance de l'officier de quart, et si, attentif à ce signal, cet officier n'eût prudemment mis en panne, les deux frégates poussées par un grand vent d'E. allaient s'engager dans les îlots situés au sud-est du groupe Beaupré, où un naufrage complet les attendait inévitablement. Par un sort fatal cette expédition eût péri à moins de deux cents lieues de distance des plages funestes qui virent la fin de celle de Lapérouse. Sur le désir de M. de Rossel, et pour rappeler cette circonstance mémorable de son voyage, j'ai fait graver sur ma carte la route de d'Entrecasteaux près des îles Beaupré.

On sent bien qu'en côtoyant les îles Loyalty j'avais plus d'une fois songé à la possibilité que les frégates de Lapérouse eussent aussi péri sur ces plages inconnues, en se rendant de Tonga-Tabou à la Nouvelle-Calédonie. Aussi nos regards interrogeaient avidement ces côtes pour découvrir si elles ne portaient pas quelque trace du séjour des Français. La moindre fumée, le plus léger accident du sol fixait toute notre

1827. Juin. attention; mais nous ne remarquâmes pas le moindre indice qui pût faire naître dans notre esprit un soupçon de cette nature. Sans doute, quelque près que je me fusse tenu de la terre, notre navigation n'eût point suffi pour détruire toute espèce de doute à ce sujet. Mais je le répète, je réservais à l'année suivante l'exploration facile des côtes occidentales des îles Loyalty. Une ou deux relâches sur ces îles et les communications que je me promettais d'établir avec les habitans m'eussent conduit à des renseignemens plus concluans. Je ne pouvais point deviner alors que quatre ou cinq journées de route au nord pouvaient me transporter sur le théâtre de cette grande infortune. Plus heureux que moi, Dillon venait d'obtenir, par le simple effet du hasard, ce que j'étais condamné à chercher encore si long-temps infructueusement.

20. Après avoir passé la nuit aux petits bords, à cinq heures du matin nous fîmes servir au N. O. $^1/_4$ O., avec une jolie brise du S. E. Dès neuf heures la vigie signala par un cri d'épouvante un récif isolé dans l'ouest. Sur-le-champ je donnai l'ordre au timonnier de laisser arriver, en disant à la vigie d'avertir lorsque nous aurions le cap droit sur le récif. Cela fait, je me contentai d'ordonner au timonnier de gouverner droit dans cette direction, et à la vigie de bien veiller et de prévenir quand elle verrait l'eau se décolorer sur notre route.

Je m'aperçus bientôt que l'équipage de *l'Astrolabe*, déjà intimidé au seul mot de *récif*, était cons-

terné de voir qu'au lieu de lui tourner le dos je me dirigeais droit dessus. Échappés à peine aux dangers imminens que leur avaient offerts la Nouvelle-Zélande, les îles Tonga et les îles Viti, ces pauvres gens ne rêvaient plus qu'écueils, et l'on pouvait facilement juger que leur moral était singulièrement ébranlé par la nature de notre voyage. Leurrés par les récits qu'ils avaient entendu faire des faciles navigations de *l'Uranie* et de *la Coquille*, qu'ils n'avaient considérées que comme de simples promenades, ils s'imaginaient en faire autant sur *l'Astrolabe*, et ils venaient d'être cruellement détrompés par une expérience plusieurs fois répétée. Ils n'étaient pas aussi bien convaincus que moi que le véritable but d'un voyage de découvertes était de chercher des terres inconnues ou d'explorer avec soin celles qui sont mal connues, et non pas d'éviter les dangers ou les écueils qui peuvent se présenter sur votre route. J'avoue néanmoins aujourd'hui que si j'avais pu dès-lors prévoir que des épreuves aussi cruelles, et des services aussi pénibles eussent dû être accueillis de la part du ministère de la marine avec autant d'indifférence, j'aurais un peu plus ménagé la sûreté de mes compagnons de voyage.

1827. Juin.

Quoi qu'il en soit, pour raffermir leur moral, du moins pour les distraire un peu de leurs sombres idées, je feignis de ne pas avoir remarqué leurs inquiétudes, j'eus l'air de me réjouir des découvertes que nous opérions, et je promis une piastre d'encouragement à quiconque annoncerait le premier une île ou un écueil que je n'aurais point signalé d'avance à

1827. Juin. l'attention de la vigie. Bientôt les hunes et les barres furent pleines de guetteurs, et tous, jusqu'au *coq* (le cuisinier de l'équipage), cherchèrent à gagner la prime. Cet empressement donna lieu à une foule de plaisanteries et de quolibets qui ramenèrent bientôt la gaîté parmi tous les hommes de l'équipage; ainsi fut promptement atteint le but que je me proposais.

Lorsque nous ne fûmes plus qu'à deux milles du récif, nous remîmes le cap en route; nous passâmes à moins d'un mille de la partie septentrionale qui est occupée par un îlot de sable presqu'au niveau de l'eau, sur lequel la mer brisait avec une violence extrême. Cet écueil peut avoir quatre ou cinq milles du nord au sud; mais nous n'en vîmes pas l'extrémité méridionale. Quelques années encore, et qu'un petit nombre de cocos et de graines de *barringtonia*, *pandanus*, *heritiera*, *hernandia*, *sonneratia*, *bruguiera*, *scævola*, *calophyllum*, etc., viennent s'arrêter sur cet écueil, et réussissent à y germer, ce sera une île véritable. Un demi-siècle suffira peut-être pour opérer cette métamorphose.

Nous avions à peine perdu de vue les derniers récifs, que la vigie en signala un autre de l'avant et à toute vue. Ce nouvel écueil, dont nous ne passâmes qu'à deux milles, s'étend comme le précédent dont il est éloigné de cinq lieues, l'espace de six ou sept milles du nord au sud. Je penche fort à croire qu'ils sont réunis l'un à l'autre par une chaîne plus reculée vers le sud-ouest et que nous n'avons pu apercevoir, de manière à former une espèce de fer-à-cheval,

comme la plupart de ceux qui sont connus dans la mer de Corail. 1827. Juin.

Ces écueils reçurent le nom de *Récifs de l'Astrolabe*, et sont d'autant plus redoutables, qu'ils sont éloignés de près de trente milles des îles Beaupré, et de soixante milles des côtes les plus voisines de la Nouvelle-Calédonie.

Avant de quitter les îles Loyalty, nous mentionnerons ici les positions de quelques-uns des principaux points de cet archipel :

	LAT. S.			LONG. E.		
Pointe N. des récifs de l'Astrolabe,	19°	40'	20"	163°	6'	20"
Pointe N. O. du récif des îles Beaupré,	20	18	00	163	38	00
Pointe N. de l'île Halgan (cap Rossel),	20	33	33	164	5	50
Pointe N. de l'île Chabrol (cap Escarpé),	20	40	25	164	39	40
Pointe E. de l'île Chabrol (cap des Pins),	21	4	30	164	59	39
Pointe N. de l'île Britannia (cap Roussin),	21	21	45	165	28	18
Pointe E. de l'île Britannia (cap Coster),	21	25	30	165	39	32

Notre travail une fois terminé, mes instructions me prescrivaient simplement de me rendre à la Louisiade; mais, chemin faisant, je crus qu'il ne serait pas sans intérêt pour la géographie de vérifier la forme exacte des récifs septentrionaux de la Nouvelle-Calédonie. M. d'Entrecasteaux avait fixé la position des pointes nord-est et nord-ouest de ces récifs dans deux années différentes, et quelques géographes avaient présumé que ces brisans pouvaient se prolonger encore plus au nord.

Une jolie brise de l'E. S. E., jointe à un temps

1827. Juin. superbe, me permettait de cheminer au N. O. $^1/_4$ O.; mais on conçoit facilement que la rencontre inattendue des deux derniers brisans devait m'engager à des mesures de prudence en ces dangereux parages.
21. Ainsi je passai la nuit en panne ; mais de bonne heure, le jour suivant, nous nous remîmes en route. Le vent souffla avec violence au S. E. ; le soir, de fortes raffales soulevèrent une grosse mer. A la nuit, nous mîmes à la cape, et courûmes des bordées de quatre heures chacune.

22. Vers trois heures du matin, le ciel se chargea, et nous essuyâmes quelques grains de pluie. A cinq heures nous fîmes route à l'O. N. O., filant six ou sept nœuds. La veille le courant nous avait portés de vingt-quatre milles au N. N. O., et les observations de la journée me prouvèrent que les courans n'avaient pas été de moins de trente-quatre milles au N. N. O. dans les vingt-quatre heures dernières. Avis aux navigateurs qui auront à fréquenter cette partie de l'Océan-Pacifique.

Dès que j'eus connaissance de ce fait, je me hâtai de mettre le cap au S. O., de peur de dépasser les récifs septentrionaux de la Nouvelle-Calédonie sans les voir. Nous suivions cette route depuis quelques minutes seulement, lorsqu'à midi quinze minutes, la vigie annonça leur présence sur babord, à sept milles de distance environ. Bientôt nous les vîmes de dessus le pont, et reconnûmes qu'ils formaient la pointe nord du récif oriental, exploré par d'Entrecasteaux en mai 1793. Nous passâmes à quatre milles de cette

pointe, poursuivant notre route au S. O.; et nous nous assurâmes que loin de se prolonger vers le nord, le brisant se replie sur lui-même, et forme un enfoncement de six milles de profondeur, sur treize milles de largeur. 1827. Juin.

La petite île Huon, basse, boisée et d'un mille de circuit, est la seule partie de ce récif qui s'élève au-dessus du niveau de la mer. A deux milles à l'ouest de cet îlot, le récif court presque directement au nord, l'espace de neuf milles, et se termine par une pointe étroite que surmontent quelques roches nues, et qui ne sont élevées que de quelques pieds au-dessus du niveau des eaux.

Il faut avoir soin de se tenir en garde contre l'approche de ces tristes brisans; tenté par le désir de les reconnaître plus exactement, je m'en approchai de trop près, et j'eus lieu de m'apercevoir que les courans portaient avec beaucoup de force à l'ouest. Il me fallut serrer tout-à-coup le vent tribord amures, et prolonger un moment ces coraux menaçans au vent et à moins d'un mille de distance. En de pareils momens, combien un capitaine fait de vœux ardens pour repousser un calme perfide qui le laisserait sans espoir de salut!...

Enfin à trois heures précises nous étions hors de tout danger; nous fîmes une station où M. Jacquinot observa des angles horaires, justement à deux milles au nord des rochers dont nous venons de parler. L'un d'eux surtout, haut de quinze ou vingt pieds, est plus remarquable que les autres, et le récif ne

1827. Juin. s'étend pas à plus d'un mille au nord. Aux environs de ces rochers et de ces brisans, on voit voltiger de nombreuses bandes d'oiseaux de mer, tels que frégates, sternes grises, fous et pétrels.

A ces rochers il nous fut aisé de reconnaître le terme des récifs vus par d'Entrecasteaux en juillet 1792. Cet habile navigateur avait donc eu raison de considérer ce point comme leur limite septentrionale. En outre il est difficile de mieux s'accorder que nous ne l'avons fait dans nos déterminations pour la pointe N. O., puisque nos longitudes ne diffèrent entre elles que de quelques secondes. Seulement au lieu de dix-huit minutes de différence indiquées par d'Entrecasteaux, entre le méridien de la pointe N. O. et celui de la pointe N. E., nous n'en avons mesuré que treize. A cet égard nous ferons observer que notre route entre ces deux pointes a été directe, tandis que les déterminations de d'Entrecasteaux ont dépendu des travaux de deux années différentes. D'un autre côté, l'action irrégulière du courant a pu altérer notre résultat.

Voici les positions assignées par *l'Astrolabe* à ces deux points :

	LAT. S.	LONG. E.
Pointe N. E. du récif septentrional de la Nouvelle-Calédonie,	17° 59′ 7″	160° 34′ 50″
Pointe N. O. du récif septentrional de la Nouvelle-Calédonie,	17 52 40	160 21 25

Ce point de géographie résolu, il me fallait désor-

mais parcourir l'espace qui sépare les récifs de la Nouvelle-Calédonie de la Louisiade. Suivant le rapport du capitaine américain cité dans mes instructions, sur cet espace, devaient se trouver les îles où il avait découvert des vestiges du naufrage de Lapérouse; et je devais vérifier ce fait. 1827. Juin.

En conséquence je recommandai aux vigies et aux officiers de quart, la plus grande vigilance à l'égard des terres que l'on pourrait découvrir d'un côté ou de l'autre de notre route. Comme j'avais reconnu que ma vue était une des meilleures du bord, souvent je montais moi-même sur les barres pour interroger, de mes avides regards, les limites les plus reculées de l'horizon. Enfin, pour multiplier nos chances de découvertes, j'eus soin de tracer dans la mer de Corail un sillon de vingt ou trente lieues plus reculé vers l'ouest que celui de d'Entrecasteaux, en mettant en panne toutes les nuits. Ces diverses précautions furent inutiles, nous n'aperçûmes aucune terre, ni même aucun indice qui pût en faire soupçonner la proximité.

Ce trajet, de deux cents lieues environ, n'exigea que six jours, malgré les haltes des nuits, et n'offrit aucun incident remarquable. Constamment une forte brise d'E. ou d'E. S. E., qui nous faisait filer cinq ou six nœuds, et une mer assez grosse; le jour, habituellement beau temps, quelquefois la nuit de légers grains de pluie. De temps en temps des poissons volans, des fous, des sternes et des phaétons à brins blancs. Voilà tout ce qui venait rompre pour nous

1827. Juin. l'uniformité d'une navigation d'ailleurs fort paisible. Pendant tout ce temps, nous gouvernâmes au N. N. O., et le courant oscilla entre les limites de douze à dix-huit milles par jour, de l'O. N. O. au N. O.

29. Assez pur toutes les journées précédentes, le ciel se couvrit de nuages le 29 juin au matin, surtout dans la partie de l'ouest, où l'horizon offrait un rideau sombre d'une teinte cuivrée. A midi nous fûmes environnés de toutes parts d'une brume épaisse, humide et fraîche, indice infaillible du voisinage des terres, mais qui nous en dérobait l'aspect. Je gouvernai de façon à atterrir sur la pointe S. E. de l'île Rossel, pour prendre connaissance du récif indiqué par Krusenstern, d'après Ruault-Coutance. A quatre heures du soir je ne devais être qu'à quatre ou cinq milles de terre. Ne voyant rien, je présumai que je devais avoir une différence de longitude considérable avec d'Entrecasteaux. J'ignorais dans quel sens pouvait être cette différence; si par hasard elle m'entraînait trop à l'ouest, je courais le risque de m'enfoncer entre l'île Rossel et les îles qui la suivent au S. E., sans trop savoir comment je pourrais m'en dégager. En outre, le temps avait pris une très-mauvaise apparence. De crainte d'accident, à quatre heures je courus un bord au N. 1/4 N. O., puis à quatre heures cinquante minutes, au N. N. E.; décidé à me maintenir, durant la nuit, sur l'espace reconnu avant qu'elle arrivât, car j'avais tout lieu d'être inquiet sur ma position actuelle.

Heureusement, à cinq heures vingt minutes, le jeune Cannac, sur la vigilance duquel je comptais

toujours dans les vigies importantes, signala du haut 1827.
des barres une petite île peu éloignée dans l'O. 17° S. Juin.
Cette heureuse découverte mit fin à mes inquiétudes, et fixa mes manœuvres. Je supposai sur-le-champ que cet îlot devait être celui que vit Ruault-Coutance au S. E. du cap de la Délivrance, désigné comme un simple rocher dans la carte de Krusenstern, mais que M. Freycinet a bien indiqué comme une île dans l'atlas du Voyage de Baudin, d'après le journal du capitaine Ruault.

Un quart-d'heure après, dans une éclaircie qui dura à peine cinq minutes, une haute terre, qui me parut n'être autre chose que le cap de la Délivrance, se présenta à mes regards dans l'ouest, à la distance de quinze ou dix-huit milles. Alors je fus complètement rassuré, et je vis seulement que nos montres nous donnaient pour ce cap une position beaucoup plus reculée vers l'ouest que celle de d'Entrecasteaux.

A six heures du soir nous restâmes sous les huniers, et nous courûmes des bordées de trois heures. Toute la nuit nous eûmes un ciel très-couvert, une brise lourde et inégale du S. E., avec des rafales, et une mer très-pesante.

Jusqu'à ce moment, malgré les pertes essuyées à Tonga-Tabou, j'avais résolu de poursuivre le plan de campagne qui m'était tracé, et d'entreprendre la traversée périlleuse du détroit de Torrès, pour peu que la saison me parût convenable. Mais le temps qui vint m'accueillir sur les côtes de la Louisiade, fut loin de m'encourager dans une pareille entreprise : je me

1827. Juin. voyais menacé de tribulations semblables à celles que Bougainville eut à essuyer, durant la même saison de l'année, dans ces dangereux parages. Avec de pareilles circonstances, sur ces côtes hérissées de récifs, une exploration géographique avec un seul bâtiment sans ancres à jet, ni grelins, était une affaire trop hasardeuse pour offrir quelques chances de réussite. D'un autre côté, si je voulais me borner à opérer la traversée par quelques-uns des passages déjà connus, il y avait sans doute beaucoup d'espoir de succès; mais cette navigation n'aurait rien ajouté à l'hydrographie, et ne remplissait nullement le but de ma mission.

Après de mûres réflexions, je pensai que le parti le plus sage, le plus profitable, et même le plus honorable pour l'expédition de *l'Astrolabe*, était d'exécuter sur-le-champ l'exploration de la côte méridionale de la Nouvelle-Bretagne et de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, en renvoyant à l'année suivante nos travaux sur la côte méridionale de cette dernière île. Malgré les difficultés et les dangers qu'offrait encore ce dernier parti, de nombreuses chances de succès s'y rattachaient, tandis que je n'en voyais aucune dans l'autre. Je fis part aux officiers de *l'Astrolabe* de ma nouvelle résolution, et je vis qu'elle leur était agréable. Braves et dévoués, ils m'auraient suivi, sans objections ni murmures, au milieu des dangers du détroit de Torrès, mais ils ne pouvaient pas plus que moi se dissimuler que notre perte aurait été presque inévitable.

A six heures vingt-cinq minutes du matin, la vigie signala, droit devant nous, la petite île de la veille, que je nommai île Adèle, du nom du brick que commandait Ruault-Coutance. Peu après elle fut visible de dessus le pont, ainsi que les hautes terres de l'île Rossel. A huit heures et demie nous étions parvenus sur le méridien, et à trois milles au nord de l'île Adèle. C'est tout simplement un banc de corail, de deux ou trois cents toises de diamètre, surmonté d'un bouquet d'arbres, et environné d'un récif qui va se joindre à l'île Rossel, dont l'île Adèle est cependant éloignée de près de sept milles. Cette chaîne de brisans rend l'approche du cap de la Délivrance fort dangereuse par un temps couvert. 1827. 30 juin.

Je gouvernai ensuite droit au nord du monde, tandis que M. Jacquinot profitait des moindres éclaircies pour observer des angles horaires et déterminer la position de l'île Adèle. A neuf heures quarante-cinq minutes, je gouvernai droit à l'ouest pour atteindre le méridien du cap de la Délivrance, ce qui eut lieu à dix heures et demie, et M. Jacquinot prit alors de nouveaux angles horaires.

De neuf à onze heures, nous nous trouvâmes à deux lieues des côtes de l'île Rossel, qui est composée de montagnes fort élevées et couverte d'une verdure très-épaisse. Quelques fumées nous ont fait connaître qu'elle était habitée. La direction de la côte et la comparaison des latitudes m'ont fait soupçonner que le cap désigné par d'Entrecasteaux, comme celui de la Délivrance, n'était que la partie N. E. de l'île

1827. Juin.

Rossel. Cependant, pour que le nôtre fût identique avec celui que Bougainville appela de ce nom, il faudrait que ce navigateur eût commis une grande erreur dans sa latitude qu'il porte à 11° 45' S. Il est possible que ce soit encore un autre point de l'île Rossel, situé plus loin vers le sud ou sud-sud-ouest.

Quoi qu'il en soit, voici la position que nous assignons à notre cap de la Délivrance :

Latitude méridionale,	11° 23' 25"
Longitude orientale,	151 56 28

Car, par un heureux hasard, le soleil, presque constamment voilé par d'épais nuages, parut à midi précis, et l'on put observer la latitude pour rendre notre travail complet.

Maintenant il entrait dans mon nouveau plan de campagne d'aller faire une relâche sur la Nouvelle-Irlande, pour remplacer le bois et l'eau consommés, avant d'entreprendre la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Guinée. Le groupe des îles Laughlan, découvert par le capitaine du *Mary*, en 1812, se trouvait à peu de distance de la route que j'avais à suivre, et je me proposai d'en opérer l'exploration sur mon passage.

Nous avons donc continué de faire route au N. ¼ N. O., avec un ciel très-chargé, une pluie presque continuelle, et une mer très-grosse et fort fatigante. Durant la nuit nous sommes restés aux petits bords.

Quoiqu'il vente très-fort, et qu'il tombe de la pluie, nous éprouvons une chaleur suffocante et dont l'impression est bien supérieure à ce que sembleraient annoncer les vingt-six degrés indiqués par le thermomètre. Cela tient peut-être à la disposition du bassin où nous venons d'entrer; entouré de terres très-hautes de tous les côtés, la chaleur s'y concentre et y devient plus accablante que dans les autres parages de l'Océan-Pacifique.

1827. Juin.

1 juillet.

A cinq heures et demie du matin, nous avons poursuivi notre route au N. ¼ N. O., filant sept nœuds sous les huniers seuls. De sept à neuf heures il a venté grand frais de S. E., avec une houle fort creuse et une mer très-dure. Mais ensuite le vent a été un peu moins violent. Des fous, des pétrels et des sternes se sont montrés autour de nous.

A midi l'observation de la latitude me prouva que le courant ne m'avait pas entraîné de moins de trente milles au nord, dans les vingt-quatre heures qui venaient de s'écouler. Nous avions atteint le parallèle des îles Laughlan, et je me hâtai de mettre le cap à l'ouest du monde. A peine je venais d'en donner l'ordre, que la vigie signala une île basse de l'avant, à douze milles de distance. Poussés par une brise très-fraîche, qu'augmentaient encore par intervalles de violentes averses qui obscurcissaient tout l'horizon, dès trois heures nous étions arrivés sur le méridien de la partie la plus orientale des récifs du groupe Laughlan, et nous n'étions guère à plus de trois milles des terres les plus voisines.

1827. Juillet.

A cette distance nous reconnûmes que ce groupe se compose de neuf îlots dont les deux plus grands ont tout au plus une demi-lieue d'étendue. Leur sol s'élève à peine de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer; néanmoins elles sont couvertes d'une riante verdure, et surtout de beaux cocotiers qui s'y pressent en foule. On dirait autant de vergers délicieux jetés au milieu de la surface aride des flots, pour en rompre un moment la désolante uniformité. Ces îlots semblent être la preuve immédiate de ce que j'avançais, il y a peu de jours, au sujet des récifs de *l'Astrolabe,* près des îles Loyalty. Car il est très-probable qu'un temps peu considérable s'est écoulé depuis que les îles Laughlan se sont tapissées de cette belle végétation; auparavant ce n'était que des masses de coraux recouvertes çà et là de monceaux de sable [1].

J'étais désolé que le gros temps ne me permît point d'envoyer un canot pour explorer le sol de ces îlots, et y prendre une cargaison de cocos, qui alors aurait été bien accueillie à bord de *l'Astrolabe.* Cette course eût été d'autant moins dangereuse, que malgré notre proximité de ces îles, nous ne remarquâmes ni hommes, ni cases, ni pirogues, ni fumée, ni aucun autre indice de population.

Ce petit groupe peut avoir cinq milles d'étendue de l'est à l'ouest, et autant à peu près du nord au sud, en y comprenant les récifs qui lui servent de ceinture.

[1] *Voyez* note 5.

D'après nos observations, sa partie la plus orientale se trouve située par : 1827. Juillet.

9°	19'	37"	latitude méridionale
151	18	47	longitude orientale.

A neuf milles, dans l'ouest de ce groupe, nous découvrîmes un petit rocher tout-à-fait isolé, haut de trente ou quarante toises, et couvert de broussailles, qui n'avait pas été vu par le capitaine Laughlan. Je lui laissai le nom de Cannac pour rappeler les bons services rendus par ce jeune homme à la mission de *l'Astrolabe.*

M. Gressien ayant terminé à quatre heures ses relèvemens sur les îles Laughlan et le rocher Cannac, je remis le cap au N. N. E. pour gouverner sur le cap Saint-Georges. Le mauvais temps continuant, et le courant ayant encore été de trente-six milles au N. O. 1/4 N. dans les vingt-quatre heures dernières, une partie de la nuit a été passée à la cape.

Dès trois heures du matin nous avons laissé porter 2.
au N. N. E. Le vent continue de souffler avec force à l'E. S. E., avec un ciel très-chargé et des grains violens. Dans quelques-unes de ces sombres rafales, notre corvette, d'ordinaire peu agile, filait huit et neuf nœuds sous les huniers seuls au ris de chasse. Du reste la mer est devenue moins dure, et la houle s'est apaisée, avantage que nous devons certainement à la proximité des îles Salomon.

Aujourd'hui j'ai ressenti plus vivement encore que les

1827. Juillet. jours précédens, un malaise universel et un engourdissement dans les membres, qui provient certainement du besoin de prendre l'air de terre et un peu de mouvement. A Tonga-Tabou, les événemens m'ont contraint à garder presque toujours le bord, et il y a près de trois mois que je n'ai pris un exercice presque indispensable à la nature de mon tempérament. Avec cette disposition, si j'avais été réduit à des alimens et à une eau corrompue, nul doute que le scorbut n'eût été la suite de ces symptômes. Mais grâce à nos caisses en tôle et à la bonne confection de nos caisses à vivres, l'eau est bonne et le biscuit bien conservé. Aussi tout le reste de l'équipage se porte assez bien.

3. Le ciel est toujours nuageux, et il tombe des grains fréquens. A six heures du soir mon point ne me plaçait qu'à huit ou dix lieues du cap Saint-Georges de la Nouvelle-Irlande; mais l'horizon était si chargé de toutes parts, qu'il fut impossible de rien voir. Je me décidai donc à serrer le vent babord pour éviter que le courant ne m'emportât à l'ouest. Peu après la pluie tomba par torrens, en même temps que le vent soufflait au S. E., tantôt avec une force extrême, tantôt presque calme. En un mot, la nuit fut détestable, et notre position était assez inquiétante; entourés de terres, exposés à l'action de courans aussi violens qu'irréguliers, et n'ayant aucun moyen de reconnaître leur approche au milieu des tourbillons de vent et de pluie qui nous enveloppaient à chaque instant.

4. Le jour revint, mais le temps resta mauvais, et la

pluie ne discontinua pas. Néanmoins, à sept heures trente-cinq minutes du matin, je me déterminai à laisser porter au N. O. $^{1}/_{4}$ N.; peu après, dans une courte éclaircie, j'entrevis, dans l'ouest et à huit ou dix lieues de distance, des terres fort hautes; elles ne pouvaient appartenir qu'à la Nouvelle-Bretagne, et devaient se rapporter aux montagnes voisines du cap Orford. Il fallait que le courant nous eût beaucoup entraînés vers l'ouest. Ainsi je me hâtai de serrer le vent au N. N. E., et même à l'E., de peur de manquer les mouillages situés dans le voisinage du cap Saint-Georges. 1827. Juillet.

Pour surcroît d'infortune, le soleil ne se montra pas un seul instant, et il fallut nous passer d'observations, ce qui prolongea mon incertitude. A défaut d'autre indice, à midi je laissai porter au nord, sur un point de l'horizon où les nuages, plus condensés encore que partout ailleurs, me faisaient soupçonner la présence de la terre. Enfin, à mon extrême contentement, à deux heures et demie, la vigie signala une pointe dans le N. E. Le cap fut mis sur cette pointe, et bientôt il ne me resta plus de doute qu'elle ne fût le cap Saint-Georges.

A six heures du soir nous n'en étions plus qu'à six ou huit milles; trois heures de jour de plus, et nous aurions pu atteindre le mouillage sur-le-champ. Mais c'était une chose impossible à tenter de nuit, et je dus encore, bon gré mal gré, me résoudre à louvoyer durant une nuit tout entière, au risque d'être entraîné sous le vent; car nous avions encore à lutter

1827. Juillet. contre des grains de pluie et de vent souvent répétés, et une mer très-dure.

5. Quand le jour reparut, l'horizon était si obscur que nous fûmes encore bien long-temps sans revoir aucune terre. Enfin, à sept heures et demie du matin, j'eus la satisfaction de découvrir le cap Saint-Georges sous le vent à nous dans le N. E. $^1/_4$ E., à quatre ou cinq lieues de distance. Je gouvernai pour m'en rapprocher, en forçant de voiles et laissant porter successivement à mesure que je ralliais la côte.

Ma première intention avait été de donner dans le canal formé entre l'île Lambom et la terre de la Nouvelle-Irlande, pour gagner ensuite le mouillage du port aux Anglais; car je ne me souciais point de revoir le port Praslin, si bien connu par les relâches de MM. Bougainville et Duperrey. Mais lorsque j'arrivai près de la côte, le ciel était si menaçant, et la brise si incertaine, que je commençai à craindre d'être surpris par des calmes ou des rafales contraires, dans un canal aussi profond et aussi resserré. Cela me détermina à passer par l'ouest et le nord de l'île Lambom. Dès onze heures et demie nous étions parvenus à moins de deux encâblures de la pointe occidentale de cette île, et nous suivions paisiblement le rivage, quand nous fûmes tout-à-coup assaillis par un grain furieux, et tellement chargé de pluie, que nous perdîmes de vue la terre dont nous étions si près.

Il me fallut serrer le vent babord amures pour attendre une éclaircie. Mais le ciel était complètement gâté, et les rares embellies qui eurent lieu étaient

mêlées de variations et de sautes de vent qui me jetèrent sous le vent du port aux Anglais. Obligé de renoncer à ce mouillage, je me décidai pour le havre Carteret, qui devait nous rester à quatre ou cinq milles sous le vent, et dont nous croyions parfois distinguer l'entrée. 1827. Juillet.

Le temps était détestable, de pesantes rafales, une mer dure et un déluge de pluie rendaient notre navigation extrêmement dangereuse, à cause des courans. Cependant jusqu'alors il y avait eu des intermittences de dix ou douze minutes, et je comptais que cela me suffirait pour entrer dans le hâvre sans accident.

En conséquence, à une heure cinq minutes, j'expédiai la yole sous les ordres de M. Lottin, pour aller reconnaître la passe, et revenir ensuite nous guider vers le meilleur mouillage. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis le départ de M. Lottin, lorsqu'un grain épouvantable, et plus épais que tous les précédens, nous fit perdre de vue le canot et les îles de l'entrée du hâvre, alors à peine éloignées de deux milles. Par une inconcevable fatalité, dans tout le reste de la journée, il n'y eut plus une seule embellie.

Je fus contraint de rester aux petits bords; cinq fois la terre s'étant montrée confusément au travers de la brume, cinq fois je tentai de gouverner sur l'entrée. Mais chaque fois, au bout de deux ou trois minutes, la pluie revenant à tomber par torrens, tout disparaissait à mes yeux, j'étais obligé de renoncer à mon dessein, et de reprendre le large. Ces diverses manœuvres, jointes au courant qui nous portait avec

1827. Juillet. force au nord, finirent par m'entraîner sous le vent de l'entrée du hâvre. La nuit approchait, et une fois lancé dans le canal Saint-Georges, il était impossible que le vent et le courant du sud me permissent de revenir devant cette partie de la Nouvelle-Irlande. Cependant le canot ne reparaissait point, et je me voyais sur le point d'abandonner un officier et huit matelots sur un sol entièrement dénué de ressources, et à la merci des sauvages les plus barbares de la mer du Sud. C'était les dévouer à une perte inévitable. Cette idée terrible me fit frémir, et j'en fus tellement frappé, que je résolus, à quelque prix que ce fût, de donner dans le hâvre.

Ainsi, bien que la prudence repoussât ce parti, je tentai un dernier effort en forçant de voiles pour doubler la pointe sud de l'île Leigh ; car je croyais alors que l'espace compris entre l'île Leigh et l'île aux Cocos était barré par des brisans. A travers les torrens de pluie qui ne cessaient de tomber, à peine si nous saisissions de temps en temps, et très-confusément, la forme de l'île Leigh, et le plus souvent nous ne voyions rien du tout.

Néanmoins, à quatre heures et demie, nous étions arrivés à deux encâblures au plus de la pointe méridionale, et je me flattais encore de l'espoir de la surmonter facilement, quand M. Guilbert, que j'avais envoyé sur les barres, me héla qu'il était impossible de doubler, et qu'il fallait sur-le-champ virer lof pour lof, pour éviter de nous perdre. J'avais suivi cet avis, quand un rapide coup-d'œil jeté autour de la corvette

me fit reconnaître combien cette manœuvre serait imprudente. La brise, très-fraîche jusqu'alors, avait presque entièrement tombé et venait de nous laisser à la merci d'une grosse houle et du courant; le bâtiment obéissait à peine à sa barre, et il allait être jeté sur les roches de la côte éloignées à peine de trente toises sous le vent, avant d'avoir repris sur l'autre bord pour s'en éloigner. Quant à faire naufrage, je pensai d'ailleurs qu'il valait mieux que ce malheur eût lieu le plus près possible de la pointe de l'île Leigh, afin de nous trouver plus voisins de l'entrée du hâvre, où la mer serait plus tranquille.

1827. Juillet.

Je donnai donc contre-ordre, la voilure fut rétablie; heureusement la corvette n'avait pas encore arrivé, et elle continua d'avancer par un mouvement presque insensible. Mais quand elle fut précisément devant la pointe, il y eut une longue pause, où il nous parut impossible que nous pussions la doubler. Nous n'étions pas à plus de dix toises des roches de la côte, mais la pluie tombait avec une telle violence, que nous pouvions à peine apercevoir les arbres suspendus sur nos têtes. Tout autour du navire, d'effrayantes têtes de coraux se montraient à trois ou quatre brasses sous l'eau. Certes, jamais un équipage ne contempla de plus près les approches d'un naufrage en apparence devenu inévitable. La plupart de nos hommes gardèrent un morne silence, effet naturel de leur consternation; quelques matelots néanmoins voulurent se livrer à de piteuses exclamations; mais, d'un ton sévère, je leur enjoignis le

Pl. CIII.

1827. Juillet.

silence, et je surveillai attentivement l'homme placé à la barre.

Enfin, après huit ou dix minutes d'angoisses, durant lesquelles *l'Astrolabe* sembla, pour ainsi dire, immobile, le courant la poussa dans l'intérieur du hâvre, et nous quittâmes la pointe fatale qui semblait devoir être le terme de nos longues caravanes [1].

On se demandera sans doute ce qu'étaient devenus, pendant ce temps, M. Lottin et ses compagnons? Le mauvais temps avait forcé M. Lottin à chercher un refuge dans l'anse située sur la partie sud-est du hâvre Carteret. Comme moi, cet officier connaissait les rapides courans du canal Saint-Georges, et il craignait déjà que la corvette, entraînée dans le nord, n'eût été forcée de l'abandonner avec ses compagnons sur cette terre inhospitalière. Il était plongé dans ces tristes réflexions, quand il fut agréablement surpris par la vue de *l'Astrolabe* qui s'avançait lentement vers le milieu de la baie. Aussitôt il s'empressa de nous rejoindre, et il m'apprit que partout où il avait sondé il n'avait pas trouvé moins de quarante brasses de fond [2].

L'île Leigh une fois doublée, nos craintes cessèrent, mais nos fatigues ne furent pas à leur terme. La brise étant très-molle, nous cheminâmes très-lentement dans le canal. A six heures le calme étant survenu, et le courant nous portant sur les brisans de l'île aux Cocos, il fallut mouiller et serrer toutes les

[1] *Voyez* note 6. — [2] *Voyez* note 7.

voiles. Puis nous travaillâmes à nous affourcher provisoirement pour la nuit. Cette pénible opération dut encore s'exécuter sous des torrens de pluie; l'équipage ne put se coucher qu'à dix heures du soir, accablé de fatigues. Pour ma part, j'étais debout sur le pont depuis trois heures du matin, et j'étais complètement exténué. Dans cette pénible journée, on peut dire sans exagération que la pluie tombait avec une telle pesanteur, qu'elle nous forçait à tenir la tête courbée. Les cataractes du ciel semblaient ouvertes et menacer le globe d'un nouveau cataclysme. Jamais nos climats n'offrent rien qui puisse être comparé à ces étonnans phénomènes.

1827 Juillet.

La pluie continua de tomber toute la nuit. Cependant elle s'apaisa au point du jour, et se réduisit à des grains passagers et tolérables. A six heures et demie du matin, je m'embarquai dans la baleinière pour aller reconnaître quel serait le point du hâvre Carteret le plus favorable pour y établir *l'Astrolabe*. Je reconnus bientôt que l'esquisse de Carteret est fort inexacte. Dans l'anse du nord, que j'ai appelée anse de l'Aiguade, on ne trouve douze ou quinze brasses de fond qu'à toucher même le rivage; mais j'y découvris un joli ruisseau d'eau douce, où il était facile de faire notre eau. Aux environs nous remarquâmes les restes d'un radeau construit en branches d'arbre grossièrement travaillées.

6.

Mes recherches ultérieures eurent pour résultat de me persuader que le meilleur mouillage serait une petite anse au nord-est de l'île aux Cocos, et dis-

1827. Juillet. tante seulement de quatre ou cinq encâblures de l'endroit où nous étions présentement mouillés.

En rentrant à bord, à huit heures et demie, M. Jacquinot m'apprit que l'ancre qui n'avait plus qu'une patte, était perdue sans retour, son grelin et son orin ayant successivement rompu, lorsqu'on avait voulu virer au cabestan. Cela nous réduisait définitivement à trois grosses ancres. Du reste, l'autre ancre fut relevée, et les canots nous remorquèrent vers le mouillage, où nous arrivâmes sur les dix heures et demie. Alors nous nous occupâmes de nous amarrer à poste, et, à deux heures après midi, je me flattais de voir cette opération terminée, quand on s'aperçut que le câble de l'une des ancres s'était entortillé avec la chaîne de l'autre ancre. Il fallut donc virer à la fois deux grosses ancres, une chaîne et un câble pour les dégager. Deux heures entières avaient été nécessaires à l'équipage, mécontent et fatigué, pour amener cet énorme poids à trois brasses de l'écubier, lorsque les garcettes ayant manqué, tout retomba à quatre-vingt-dix pieds de profondeur.

Confondu de ce contre-temps, je recommençais à en redouter les suites; je craignais surtout de voir notre cabestan, cédant à des efforts aussi violens, voler en éclats. Mais nos matelots se piquèrent d'honneur; ces hommes, qui venaient d'employer deux heures à la même manœuvre, l'exécutèrent cette fois en moins de vingt minutes. Le câble et la chaîne furent débrouillés, et cet accident se borna à la perte de vingt brasses de la grande touée. Enfin, à sept heures

du soir, nous fûmes définitivement amarrés à poste avec trente-deux brasses de câble de l'arrière sur une ancre, un grelin de l'avant attaché à un arbre, et par le travers à babord la grosse chaîne passée autour d'un rocher de la plage. Tranquille désormais sur le salut de *l'Astrolabe*, je pus reposer plus à mon aise.

1827. Juillet. Pl. CIV.

Depuis neuf heures du matin, quoique nuageux, le temps avait été assez beau ; il faisait même calme dans notre hâvre, bien qu'au large le vent soufflât encore avec force. La nuit fut belle.

Tandis qu'il se promenait, dans l'après-midi, le long de l'île aux Cocos, M. Guilbert rencontra un caïman de grande taille. Cette découverte nous porta à nous tenir sur nos gardes contre la surprise de ces dangereux animaux, tout en nous inspirant le désir de voir le squelette ou la peau de l'un d'eux accroître nos collections d'histoire naturelle.

En arrivant au mouillage, j'avais fait tirer quelques coups de canon pour annoncer notre présence aux habitans, certain que ce signal ne pourrait pas manquer de nous attirer leur visite.

CHAPITRE XXVII.

SÉJOUR AU HAVRE CARTERET. EXPLORATION DE LA NOUVELLE-BRETAGNE.

1827. 7 juillet. A une heure après midi, aussitôt que le pont a été dégagé des manœuvres qui l'encombraient, la chaloupe a été expédiée à l'anse de l'Aiguade, et a été de retour à quatre heures et demie avec une cargaison complète. L'eau se fait très-aisément, et est d'une excellente qualité; mais la houle oblige à prendre des précautions pour les embarcations.

Pl. CX. Au moment où la chaloupe quittait le bord, on a vu sur la rive opposée quatre ou cinq naturels occupés à pêcher. Ils ont eu des communications avec les officiers qui ont descendu à terre dans la chaloupe, et leur ont vendu un poisson et un phalanger, en témoignant le désir d'obtenir du fer, et de venir à bord pour cet objet. Ces sauvages sont de la même race que ceux que nous avons vus, il y a quelques années, au port Praslin; mais ils doivent être d'une tribu différente, attendu qu'ils n'ont paru se souvenir ni du navire ni d'aucun de nous.

L'équipage a été occupé, durant l'après-midi, à monter sur le pont toutes les manœuvres renfermées dans la cale, telles que câbles, orins, bouts de grelins et autres cordages, pour leur faire prendre l'air et mettre de l'ordre dans cette partie du bâtiment.

1827. Juillet. Pl. XCIX et CXIV.

Toute la journée et la nuit, la pluie a été continuelle. Il règne dehors un grand vent de S. E. et de S., mais les hautes montagnes dont nous sommes environnés ne le laissent point entrer dans la baie, et la mer y est parfaitement calme. Il serait triste que nous fussions destinés au même sort que d'Entrecasteaux; on sait que durant les huit jours que ce navigateur passa en ce mouillage, les torrens de pluie furent si constans, qu'on ne put se livrer à aucune observation astronomique. Déjà, vingt-cinq ans auparavant, Bougainville avait été exposé au même contretemps dans le port Praslin.

Néanmoins je ne pus résister au désir de faire une course à terre. Je sentais encore une pesanteur et un malaise général que j'attribuais au besoin de prendre quelque exercice. Aussi, dès neuf heures, accompagné du seul Jean Jacques, un des matelots du bord, homme fort vigoureux, je mis pied à terre sur l'île aux Cocos, derrière la corvette. Malgré la pluie qui ne cessait de tomber par torrens, je gravis jusqu'au sommet de cette île qui peut être élevée de quatre-vingts ou cent toises au-dessus du niveau de la mer. C'est une masse compacte de madrépores, avec une couche encore très-légère de terreau. Néanmoins sa surface entière est couverte d'arbres appartenant en grande

1827. Juillet. partie aux genres *pterocarpus*, *ficus*, *barringtonia*, *terminalis*, *mimosa*, *tectona*, *calophyllum*, *areca*, *caryota*, *corypha*, *cycas*, *piper*, etc., et de fougères d'espèces très-variées.

En dépit du nom qu'elle porte, ni ce jour ni les suivans, je ne pus y découvrir un seul cocotier, ni même aucun autre fruit susceptible d'être mangé. La cime de cette île offre un plateau considérable, assez uni, où il est facile de circuler à l'abri des grands végétaux qui lui forment comme un vaste dôme aérien, soutenu par des milliers de colonnes déliées. Mais il en résulte aussi qu'on ne voit autour de soi ni ciel ni mer; et, par un temps très-couvert, rien ne saurait vous indiquer votre chemin. J'errai durant plusieurs heures, au milieu de ces immenses bosquets, avant de pouvoir retrouver l'endroit de la plage où notre navire était mouillé. Après avoir fait deux ou trois fois le tour de ce plateau, et m'orientant de mon mieux sur le bruit des brisans, vers trois heures, je réussis à rallier la plage vis-à-vis la corvette, et je rentrai à bord très-fatigué, trempé jusqu'aux os, et ne rapportant de mon excursion qu'un petit nombre d'oiseaux, d'insectes et de coquilles. Parmi celles-ci, les plus remarquables étaient quatre cyclostomes vivans, d'une belle taille, que j'avais trouvés sur des feuilles d'arbres.

Dans cette excursion, je n'avais pas observé une seule graminée, ni une seule cypéracée. A peine si la flore de l'île aux Cocos eût offert dix plantes herbacées, malgré le luxe étonnant de sa végétation.

En rentrant à bord, je fus étonné de voir le pont couvert de tronçons de moëlle de *cycas*, et je demandai ce que l'on voulait en faire. M. Jacquinot me répondit que Béringuier, notre maître charpentier, et son aide, les avaient coupés par mon ordre, et pour les distribuer à l'équipage. Je me rappelai en effet qu'en descendant à terre j'avais désigné à Béringuier des aréquiers, en lui recommandant de choisir les plus gros et de les abattre, pour employer leurs sommités en guise de choux-palmistes. Le pauvre maître s'était trompé d'arbre, et il était tombé sur les *cycas*, dont il avait fait un énorme abattis. 1827. Juillet.

Non content de cela, lui et son aide en avaient mangé avec avidité, et pour cela j'avoue qu'il leur fallait un grand courage ou un appétit incroyable de végétaux frais. Car, lorsque je voulus en porter un morceau à la bouche pour y goûter, j'en trouvai le goût si repoussant que je fus obligé de le rejeter à l'instant. Je voulus essayer d'en faire bouillir, espérant que la cuisson pourrait enlever à cette substance sa mauvaise qualité, comme cela a lieu pour l'*arum esculentum* et pour le *jatropha manihot*; mais ce fut inutilement. Je finis donc par donner l'ordre de jeter le tout à la mer, car nous n'avions pas le temps ni les moyens de faire subir à cette fécule les préparations habituelles dans les contrées où les habitans en tirent des ressources alimentaires.

Quant à Béringuier et à son aide Chieusse, ils portèrent la peine de leur imprudence. Cet aliment funeste leur causa, surtout au premier, des maux d'en-

1827. Juillet. trailles déchirans, et qui ne cédèrent qu'aux soins réitérés du docteur Gaimard; encore Béringuier n'en fut jamais radicalement guéri, et ces maux finirent par le conduire au tombeau trois mois plus tard. Moi-même, qui ne fis guère que goûter à cette substance malfaisante, j'en éprouvai sur-le-champ un malaise qui ne fut que passager; pourtant il n'est pas sûr que son action n'influât pas sur les maux terribles que j'éprouvai quelques jours après, et qui se sont convertis, pour ainsi dire, en une maladie chronique. Sans doute les fatigues du voyage durent contribuer pour beaucoup à ces tristes accidens. Néanmoins je crois remplir un devoir d'humanité en prévenant les navigateurs de ne jamais chercher une ressource alimentaire dans la moëlle du *cycas*, même dans le plus pressant besoin.

8. La pluie a cessé à neuf heures du matin, et le temps a été ensuite assez beau; ce qui a permis à M. Jacquinot d'entamer les observations astronomiques, et à M. Pâris de commencer le plan du hâvre dont je l'avais chargé. Il a apporté à ce travail tout le zèle et le dévouement dont il est animé. De leur côté, MM. les naturalistes ont poursuivi avec ardeur leurs recherches, et M. Sainson a augmenté la collection de ces dessins charmans qui doivent un jour donner un si vif intérêt à la publication du Voyage.

La chaloupe a fait un voyage à l'eau, et nos hommes ont reçu la visite de huit sauvages. Deux d'entre eux se sont décidés à venir à bord; l'un est un homme de quarante à quarante-cinq ans, et l'autre un jeune

homme de quinze à dix-huit ans. Tous deux sont complètement nus, noirs et d'un extérieur peu agréable. Leurs cheveux sont crépus, la cloison du nez percée et traversée par un os. Ces deux sauvages n'ont montré ni intelligence, ni vivacité, ni même de curiosité pour les objets nouveaux qui s'offraient à leurs yeux. Ils paraissaient avides de fer, mais n'étaient nullement disposés à nous faire la moindre avance pour en obtenir. Vainement nous cherchâmes à leur expliquer, par tous les moyens possibles, que s'ils voulaient nous apporter des cochons, du poisson, des cocos, et même des ignames et des bananes, ils recevraient du fer en abondance. Un regard stupide et hébété était leur unique réponse, et ils prêtaient à peine une attention fugitive à mes explications. La vue de mon cacatoës a seule vivement excité leur curiosité, ce qui annoncerait que cet oiseau n'existe point à la Nouvelle-Irlande. Le mot de Liki-Liki a été compris par ces insulaires, et leurs gestes nous ont démontré que cet endroit leur était connu. D'après leur demande, à trois heures ils ont été déposés à terre, et ont sans doute repris le chemin de leurs foyers.

1827. Juillet.

Le beau temps m'a engagé à faire une nouvelle excursion. A onze heures je me suis embarqué, et me suis dirigé vers la passe du nord. La pointe des Crocodiles est très-acore, et à vingt toises de la plage il y a grand fond pour la corvette. Les roches qui bordent la rive de la grande terre ne forment qu'une lisière assez étroite, de sorte que ce canal offre un passage très-sûr avec un fond régulier de vingt-cinq ou trente

1827. Juillet. brasses. Mais plus en dehors, et aux environs de la pointe Carteret, un banc de roches s'étend à deux ou trois encâblures en mer, avec quatre ou cinq brasses d'eau seulement, de sorte qu'il faut ranger de préférence la côte de l'île aux Cocos, qui présente partout un grand fond. Une houle énorme, qui venait du sud, brisait avec une grande violence sur ce banc, et me défendit l'approche de la terre. J'en eus d'autant plus de regret que la pointe Carteret est le seul point du hâvre où le sol, plus bas, plus uniforme et moins obstrué d'arbres et de fourrés, parût favorable aux recherches du naturaliste. En outre, j'avais des raisons pour croire que c'était là qu'habitait la peuplade dont nous avions vu quelques individus. Mais il me fallut ajourner l'exploration de ce point à un jour où le ressac permît à nos canots d'aborder à la plage.

De la pointe des Crocodiles, j'eus une vue très-développée des côtes et des montagnes de la Nouvelle-Bretagne. Puis, accompagné de Jean, je m'enfonçai dans les bois de l'île aux Cocos. Cette fois, à cause du beau temps, nous vîmes quelques oiseaux, et nous entendîmes les chants de plusieurs autres que nous ne pouvions découvrir; car ils se tenaient prudemment retranchés sur les sommités touffues des arbres gigantesques qui nous couvraient de leur feuillage; notre chasse fut donc très-peu fructueuse. En outre, nulle part on ne trouve d'eau sur l'île aux Cocos, ce qui rend la promenade fort peu agréable par les chaleurs étouffantes de ce climat. Avant de rentrer à

bord, je m'amusai long-temps à contempler, sur la plage, les ébats d'une foule de poissons qui circulaient en tous sens au travers des coraux. Les riches et brillantes couleurs dont ils sont décorés, leurs formes bizarres et presque fantastiques, et leur agilité singulière étaient un véritable objet d'admiration. Les poissons de nos contrées, avec leurs couleurs ternes et uniformes, diffèrent tellement de certaines espèces de l'Océanie intertropicale, que l'Européen est toujours disposé à regarder celles-ci comme les jeux d'une imagination capricieuse. 1827. Juillet.

Quelques-uns de nos officiers qui ont suivi le rivage de l'île aux Cocos ont encore aperçu un caïman. Nous avons eu probablement une des belles soirées de ces humides contrées; mais cela n'a pas duré, car la pluie a recommencé à dix heures du soir, et n'a pas cessé de tomber toute la nuit et le lendemain, jusqu'à 10.
dix heures du matin.

La chaloupe a encore fait deux voyages à l'eau; une corvée a été occupée à couper du bois à brûler sur l'île, et la yole a été employée toute la journée à sonder sous les ordres de M. Pâris.

Dans l'après-midi, une petite pirogue, montée par quatre sauvages, est venue le long de *l'Astrolabe*. Pl. CXX et CXIV.
Ces hommes sont restés quelque temps à bord, où ils ont été accueillis amicalement; en partant ils ont promis de nous rapporter demain des cochons et des fruits. Ces rafraîchissemens nous seraient fort utiles, et pour ma part je les paierais fort cher; car les environs de notre mouillage ne nous offrent absolument

1827. Juillet. aucune ressource, et la pêche est peu productive. Mais je compte à peine sur la parole de ces insulaires ;



quand bien même ils auraient la volonté de nous procurer des vivres, ce qui est fort douteux, leurs moyens ne le leur permettraient guère, car je les crois bien misérables. Leur stupidité, leur indolence et leur apathie n'annoncent ni un peuple cultivateur ni même aucunes dispositions pour la chasse ou la pêche. Les coquillages, les fruits du cycas, et quelques racines grossières, la plupart spontanées, doivent constituer leur nourriture habituelle.

Pour changer de théâtre, suivi de M. Gressien et de Jean, je me transportai à la plage de l'Aiguade. Nous suivîmes long-temps le lit d'un large torrent, tapissé de vertes fougères, et ombragé par des arbres d'une immense hauteur. Malgré les pluies excessives qui venaient de tomber durant les jours passés, je m'aperçus que, jusqu'à quinze ou vingt pas de la mer,

Pl. CIX.

le lit de ce torrent était partout à sec. Ce fait me parut d'abord extraordinaire; mais je reconnus bientôt que la base du sol, tout entière de nature madréporique, était percée de nombreuses crevasses, qui donnaient aux eaux pluviales le moyen de s'écouler rapidement par des issues souterraines. Ces ravines ne sont remplies d'eau qu'au moment même où elle s'épanche du ciel en vraies cataractes; quelques heures d'intermittence suffisent pour la faire disparaître du lit des torrens. 1827. Juillet.

Sous ces admirables voûtes de verdure, qui sembleraient devoir donner asile à des légions d'oiseaux et d'insectes, en cinq heures de temps je ne pus tirer qu'un drongo à longue queue. A l'exception de quelques thérates, tricondyles, altises, etc., et d'un petit nombre de papillons difficiles à saisir, mes récoltes en entomologie furent très-bornées. Quelle différence avec les riches moissons que m'avait offertes quelques années auparavant la station du port Praslin! Cette différence doit-elle s'attribuer à la localité ou bien à la saison? C'est ce qu'on ne pourrait décider qu'après une plus ample connaissance des lieux.

A la distance d'un mille environ du bord de la mer, nous fûmes arrêtés par l'escarpement des roches qui formaient le lit du torrent. Sur la gauche, un petit sentier fort rapide, mais évidemment pratiqué par les naturels, nous eût conduits sans doute à quelqu'une de leurs habitations dans l'intérieur. C'était un fait curieux à vérifier; mais une faiblesse accablante qui ne m'avait plus quitté depuis mon arrivée au mouil-

1827. Juillet. lage m'en détourna, et je rentrai à bord vers trois heures, peu satisfait des résultats de ma course.

Afin d'être fixé positivement sur nos ressources actuelles et sur la nature des travaux que je pourrais encore entreprendre, j'ordonnai un recensement général de tous les vivres qui restaient à bord de *l'Astrolabe*.

La pluie recommença quelques minutes après ma rentrée à bord et dura une partie de la soirée. La brise dépendait toujours du S. E.; mais nous la ressentions à peine à la station que nous occupions. Pourtant j'éprouvais la vérité de l'observation faite jadis par d'Entrecasteaux; ce mouillage était plus aéré que celui du port Praslin, la chaleur y était moins étouffante, et cette raison doit le faire préférer.

10. La journée tout entière s'est écoulée sans pluie pour la première fois depuis notre arrivée. Les travaux du bois et de l'eau ont été continués.

Pl. XCVI. Dans la matinée, il est arrivé deux pirogues montées chacune par six ou huit sauvages. Ils nous ont vendu quelques bananes vertes, un petit nombre de taros et d'ignames, et un seul cochon très-petit pour lequel j'ai donné une hache. Ces insulaires ne veulent recevoir dans leurs échanges que du fer, des haches et des étoffes; encore se montrent-ils fort difficiles et fort exigeans dans leurs marchés. Ce qui achève de me persuader que leur tribu doit être fort pauvre, c'est qu'aucun d'eux ne porte de ces beaux bracelets en coquille de tridacne, et qu'ils n'ont point de ces grandes pirogues sur lesquelles les habitans de Pras-

lin vinrent nous rendre visite. J'ai acquis d'eux deux ou trois morceaux d'écaille d'une assez belle qualité, et ils ont apporté deux de ces fruits jaunes et oblongs que Bougainville nomma prunes de Mombin, et Carteret prunes de la Jamaïque. 1827. Juillet.

Ces hommes, malgré leur aspect hideux et leur saleté, se sont montrés doux et soumis, sans doute par timidité; car d'autre part leur penchant au vol est très-grand et leur défiance excessive. Jamais ils n'ont voulu nous indiquer où se trouvaient leurs habitations; et M. Gaimard a vainement épuisé près d'eux tous les genres de séduction possibles pour les amener à le conduire dans leur village. Pl. CXIV et C.



Mon malaise a été plus prononcé aujourd'hui, et des douleurs d'estomac assez fortes m'ont contraint de garder le bord malgré le beau temps.

Mon malicieux cacatoës, ayant réussi à rompre sa chaîne, a brisé le seul baromètre marin que nous avions pris à Toulon : dès-lors il a fallu nous servir

1827. Juillet. d'un des instrumens fournis par Lenoir à Paris. Je me suis aperçu qu'ils ne sont point munis d'un tube capillaire, ce qui rend déjà leur usage très-difficile avec le faible mouvement du navire au mouillage. A la mer, ils nous deviendront complètement inutiles. Qui jamais aurait pu imaginer que, pour une pareille expédition, on nous enverrait des instrumens incapables de servir!...

A partir d'aujourd'hui, deux hommes armés couchent à terre pour veiller à la forge qui est établie sur la plage. Les naturels nous ont paru l'examiner avec Pl. CV. une curiosité avide et intéressée, et nous avons de justes motifs pour soupçonner leur probité. Au premier signal d'alarme, un canot se porterait au secours de nos deux gardes.

11. Nous profitons de la suite du beau temps pour continuer de faire notre eau et notre bois : en outre, on travaille à bord à remettre en vergue diverses voiles réparées et à nettoyer complètement le navire.

Mes douleurs persistent et m'empêchent de me livrer à mes recherches. La température à l'ombre s'élève à 27 et 28° du thermomètre centigrade, et cette chaleur est d'autant plus gênante que nous sentons à peine la brise à l'endroit où se trouve la corvette.

12. Le temps, assez beau dans la matinée, a été suivi de grains de peu de durée. L'eau a été complétée, et l'on a exécuté quelques réparations dans le gréement.

Les sauvages se sont montrés de temps en temps à quelque distance du navire. Leurs trois pirogues ne

sont montées chacune que par six ou huit hommes, 1827. Juillet.
et leurs intentions ne paraissent nullement hostiles. Toutefois, pour éviter toute occasion de querelle entre eux et nos hommes, j'ai défendu qu'on les laissât débarquer à l'endroit où notre forge est montée et où les matelots coupent le bois. On leur a fait connaître cet ordre, et ils n'ont point insisté.

Ce matin mes douleurs de ventre ont pris un caractère plus intense. Cependant je ne les ai considérées encore que comme une simple attaque de coliques, indisposition à laquelle je suis sujet; et j'ai cru qu'avec une volonté ferme et un exercice forcé, je parviendrais à les chasser comme à l'ordinaire. Après un déjeuner fort léger, j'ai pris mon fusil, et, suivi de Jacques, je me suis enfoncé dans les forêts de l'île aux Cocos. Durant deux ou trois heures, j'ai réussi à dompter le mal; mais sa violence est devenue telle, qu'il m'a fallu reprendre le chemin du bord, non sans de grandes peines et sans être obligé de m'arrêter à chaque instant pour reprendre haleine, tant j'étais faible et même défaillant. Je n'ai rien pris, et me suis mis au lit à quatre heures, espérant que la nuit et le repos me soulageraient; mais les souffrances ne m'ont pas permis de fermer l'œil.

La moitié de l'équipage a été envoyée à terre pour 13.
laver son linge à l'aiguade, et l'autre a continué de travailler au gréement. La journée a été superbe, ainsi que la nuit qui l'a suivie.

Pour moi, les douleurs sont devenues insupportables, et le siége du mal, invariablement fixé dans

1827. Juillet. le bas-ventre, a convaincu le docteur Gaimard que j'étais atteint d'une entérite ou inflammation des intestins grêles. J'ai voulu me borner à la diète pour unique traitement; mais, dans la soirée, les souffrances sont devenues si cruelles que j'ai cédé aux représentations de M. Gaimard. Les sangsues et les lavemens ont donc été administrés, mais sans aucun résultat, et j'ai passé une nuit affreuse sans avoir un seul instant de répit.

14. A six heures du matin, je suis entré dans un bain très-chaud. Durant le temps seulement que j'ai pu y rester, les souffrances ont sensiblement diminué d'intensité, mais pour reprendre avec une force égale quelques minutes après la sortie du bain. En conséquence, je me suis établi sur un coin du pont entouré de toiles, et trois fois par heure je me plongeais dans un bain dont on avait soin d'entretenir l'eau très-chaude. Ainsi se sont écoulées la journée tout entière et la nuit suivante; j'observai du reste une diète absolue et ne pris pas le plus léger bouillon. En cette occasion, le docteur Gaimard, voyant les ressources de son art infructueuses, me prodigua des soins et des attentions soutenues dont je lui garde encore aujourd'hui une vive reconnaissance.

Les douleurs que j'éprouvai dans la soirée et la nuit furent si déchirantes et si continues, que je craignis de succomber sous leur atteinte; il est vrai de dire que c'eût été alors un véritable soulagement. Aujourd'hui même, j'aimerais mieux mourir à l'instant que d'être exposé huit jours à un pareil supplice.

Du reste, j'avais prévu le cas où j'aurais succombé à cette maladie. J'avais rédigé une sorte de mémoire pour guider M. Jacquinot dans le reste de la campagne, et le mettre en état de compléter la tâche que j'avais commencée. En fermant les yeux, j'aurais eu du moins la consolation de penser que ce digne officier n'eût pas laissé mon entreprise imparfaite. 1827. Juillet.

La journée entière a été fort belle. La moitié de l'équipage a eu la permission de passer la soirée à se promener sur l'île aux Cocos. Vers deux heures, un caïman s'est montré entre deux eaux, à peu de distance de la corvette. Plusieurs de nos officiers et de nos maîtres, armés de fusils, ont sauté dans deux canots, et ont donné au monstre amphibie une longue et vigoureuse chasse. Il a dû recevoir un grand nombre de balles dans le corps; mais enfin il a réussi en plongeant à se soustraire aux poursuites dont il était l'objet : toutefois il n'est pas probable qu'il puisse réchapper des blessures qui lui ont été faites. 15. Pl. CVII.

Grâce aux bains chauds, dans lesquels je me plonge de demi-heure en demi-heure, je réussis à me procurer quelques instans de relâche aux tourmens que j'endure.

Dans la soirée, la violence du mal a un peu diminué, et il était temps, car il m'eût été difficile d'y résister davantage. Du reste je suis encore obligé de différer notre départ du hâvre Carteret qui devait avoir lieu demain. Tout était prêt pour cela; mais, avec la meilleure volonté du monde, ce serait chose impossible pour moi de m'occuper de la manœuvre.

1827. 16 juillet. On a encore fait du bois et de l'eau, et l'on a nettoyé les murailles du navire en les frottant avec du sable. Les naturels sont encore revenus dans leurs deux pirogues, apportant quelques racines et de très-petits cochons pesant au plus six ou huit livres. Mais comme ils se montrent singulièrement exigeans dans leurs demandes, les marchés ont été peu animés, et ils ont été obligés de remporter avec eux la plus grande partie de leurs provisions.

Enfin mes douleurs se sont sensiblement apaisées. Pour la première fois, depuis soixante-douze heures, j'ai pris quelques bouillons dans la journée, et dans la nuit j'ai dormi deux ou trois heures d'un sommeil tranquille, symptôme infaillible d'un prompt rétablissement.

17. La journée a encore été agréable, à cela près d'un grain violent qui a duré depuis deux heures jusqu'à quatre. Je regrette fort ces journées de beau temps qui auraient été si utilement employées le long des côtes de la Nouvelle-Bretagne, mais il faut se soumettre aux lois de la nécessité. Néanmoins je vois avec plaisir mes douleurs apaisées, et je commence à prendre quelques alimens fort légers. Il me reste encore une lassitude extrême, un accablement général dans toutes les parties du corps, et ce n'est qu'avec peine que je puis risquer quelques pas sur le pont.

18. Le grand canot a fait un premier voyage à l'eau, puis un second pour prendre du sable. En revenant de celui-ci, il a ramené à la remorque le crocodile poursuivi, dans la journée du dimanche 15, par nos

chasseurs, et dont M. Dudemaine a trouvé le corps flottant à la surface de la mer dans le canal. MM. Quoy et Gaimard ont voulu préparer cet animal pour le rapporter en France, mais ses chairs étaient corrompues et répandaient déjà une odeur infecte : nos naturalistes ont été contraints de renoncer à leur projet, et se sont contentés de faire prendre, par M. Sainson, le dessin de cet animal, et de conserver sa tête dans l'alcohol. Ce monstrueux reptile n'avait pas moins de douze pieds trois pouces de longueur, des dents fortes et acérées garnissaient sa large gueule, et son dos était muni, dans toute sa longueur, d'une double arête d'écailles redressées qui formaient un véritable sillon bordé de deux lames tranchantes. Les sauvages qui nous tiennent compagnie depuis hier ont paru stupéfaits en voyant le corps de ce monstre percé par nos balles, et cette observation a dû leur donner une haute opinion de la puissance des armes européennes.

1827. Juillet.



1827. Juillet. Malgré les représentations du médecin, qui assurait que quelques jours de repos me seraient nécessaires, je n'ai pu résister plus long-temps au désir de poursuivre nos travaux. Quoique très-faible encore, j'ai quitté le lit, et j'ai fait prendre toutes les mesures nécessaires pour que l'appareillage ait lieu demain, à moins d'obstacles imprévus. La chaloupe a été embarquée dans la soirée, et la petite chaîne a été remise à bord.

19. Dès quatre heures et demie, je me promenais sur le pont, attendant avec impatience l'apparition du jour pour commencer les manœuvres du départ. Tout autour de moi était plongé dans un profond sommeil; la plupart des matelots, chassés du faux-pont par la chaleur, dormaient étendus sur le tillac, les uns presque nus, les autres simplement enveloppés d'une légère couverture ou d'une natte plus légère encore. Je repassais en silence, dans ma mémoire, les nombreuses épreuves qu'avait subies notre corvette. Combien de fois ces corps étendus autour de moi avaient failli être ensevelis dans les flots!... Quoi de plus précaire que l'existence de ces hommes soumis à la volonté d'un de leurs semblables, et contraints de se laisser traîner partout où il lui plaira de les conduire, à travers les vents et les flots menaçans, à travers les écueils plus périlleux encore!... Et moi-même, la veille terrassé par une maladie cruelle, encore débile et languissant, devais-je espérer, malgré la volonté la plus puissante, de conserver la force et l'énergie nécessaires pour lutter contre de nou-

veaux assauts? Mais à quoi bon se livrer à d'inutiles hésitations?... Tentons d'abord, et les événemens décideront du reste [1]. 1827. Juillet.

Au jour, le grelin de l'arrière fut largué et remis à bord, et l'ancre de l'avant fut dérapée. Tandis que l'on travaillait à la mettre en haut, nos canots nous remorquaient, et j'espérais en filant le long de l'île atteindre la passe du Nord : mais l'équipage, sans doute mal disposé, montra tant de mollesse au cabestan et dans les canots, qu'à sept heures et demie un léger grain du N. E. nous repoussa sur les récifs de la côte. Au moment où l'avant de la corvette allait donner contre les coraux, l'ancre, en retombant à quatre brasses de profondeur, empêcha le navire de terminer son évolution et par là même de s'échouer.

Au bout d'un quart d'heure, le calme étant revenu, nous relevâmes l'ancre, et les canots agissant sur l'arrière du navire le ramenèrent vers le milieu du chenal. Toutefois, la brise et le courant n'ayant d'abord aucune direction fixe, une risée d'E. un peu plus fraîche allait me forcer à mouiller de nouveau, quand le courant réussit à nous faire doubler à vingt brasses au plus de distance la pointe des Crocodiles. Ensuite le courant nous porta plus rapidement au S. O., et le vent s'étant établ au S., nous eûmes bientôt doublé la pointe Carteret; puis nous fîmes route sur la côte de la Nouvelle Bretagne. En passant devant les

[1] *Voyez* note 8.

1827. Juillet. terres basses et boisées de cette pointe, nous vîmes deux ou trois fumées qui nous annoncèrent que les naturels dont nous avions reçu les visites devaient habiter aux environs de cet endroit. De nouveau je regrettai que ma maladie m'eût obligé de renoncer au projet de faire une excursion vers cette partie de la côte, afin de pouvoir observer ces hommes dans leur intérieur.

Une mer dure et clapoteuse, sans être très-grosse, retarde beaucoup notre sillage. Néanmoins, à deux heures après midi, comme nous n'étions plus qu'à huit milles de la partie de la côte de la Nouvelle-Bretagne située sur le parallèle du hâvre Carteret, nous fîmes une station durant laquelle on ne trouva point fond dans le détroit, en filant quatre-vingt-dix brasses de ligne. A cette distance, les terres de la Nouvelle-Bretagne nous ont paru aussi couvertes de bois, aussi peu cultivées que celles de la Nouvelle-Irlande; mais leur pente est moins escarpée vers les bords de la mer, bien qu'à l'intérieur les montagnes atteignent une plus grande hauteur. En outre, la côte paraît saine et sans dangers.

Le vent se maintenant au S. S. E. avec un ciel couvert et une grosse mer, nous avons continué de courir des bordées le long de la côte pour nous soutenir contre le vent et le courant. Au coucher du soleil, des coups de tonnerre et des éclairs répétés nous ont annoncé le retour des orages, et dès dix heures les grains ont recommencé chargés de pluie et de vent. Nous avons passé la nuit aux petits bords,

et non sans de vives inquiétudes sur les effets des courans sur notre marche, le long d'une côte inconnue et peuplée de sauvages inhospitaliers. 1827. Juillet.

En outre, les fatigues de la journée ont eu une influence marquée sur l'état de ma santé; ce soir je me suis senti un redoublement de malaise général et certains frissons fébriles. Mais je suis décidé à passer outre, et à ne renoncer à l'exploration de la côte méridionale de la Nouvelle-Bretagne qu'après une lutte vigoureuse contre les élémens.

Après une nuit très-fatigante sous tous les rapports, au jour le vent a diminué, mais la pluie n'a pas cessé et la houle est toujours très-dure. J'ai continué de louvoyer. A huit heures du matin, ayant pu revoir la côte dans de courtes éclaircies, j'ai vérifié qu'au lieu de perdre dans le nord, nous avions au contraire sensiblement gagné vers le sud. 20.

A midi, nous nous trouvions à dix milles à l'E. S. E. du cap Buller, vis-à-vis du vaste enfoncement qui règne entre le cap Buller et le cap Orford, et qui, dans cet endroit, doit réduire à une presqu'île très-resserrée la partie nord de la Nouvelle-Bretagne. Un pic assez remarquable, situé à trente milles dans l'ouest, se rapporte parfaitement à celui que d'Entrecasteaux nomma pic Deschamps.

M. Lottin, maintenant chargé des opérations hydrographiques, met à profit les moindres intervalles d'un temps un peu lucide pour se procurer tous les relèvemens nécessaires à son travail.

A deux heures un quart, nous virâmes de bord

1827. Juillet. à sept milles du cap Buller : il est formé par de hautes montagnes couvertes d'arbres qui descendent sur plusieurs plans jusqu'à la mer.

Parfois, malgré la brume et les averses, nous relevons le cap Saint-Georges, ce qui nous donne le moyen de suppléer en partie aux observations dont nous sommes privés.

Toute la nuit nous avons couru des bordées devant la baie spacieuse, pour nous soutenir contre le vent et
21. la houle du S. O. Mais, à cinq heures du matin, nous avons remis le cap sur la terre; en approchant, quelques éclairs nous ont donné tout lieu de croire qu'il n'y a point de passage en cet endroit, mais que la terre de la Nouvelle-Bretagne, au fond de la baie spacieuse, se réduit à un isthme fort étroit. Toutefois c'est une question qui ne sera définitivement résolue que par le navigateur qui aura exploré ce vaste enfoncement, car il est certain qu'il pourrait très-bien se terminer par un chenal étroit et sinueux, impossible à distinguer du large.

Quoi qu'il en soit, à neuf heures quinze minutes du matin, nous virâmes de bord à moins de quatre milles de la partie septentrionale du cap Orford. Ce promontoire, qui forme la partie S. E. de la Nouvelle-Bretagne, se compose de trois pointes émoussées, et dominées par des montagnes d'une grande hauteur. Près de la mer, quoique généralement couvertes d'arbres, les terres offrent quelques clairières qui feraient soupçonner l'existence de lieux défrichés et cultivés. Non loin du rivage, l'eau change de couleur, ce qui doit

provenir de la nature du fond ; néanmoins on n'aperçoit ni récifs ni rochers, et la lame paraît briser à la côte même. Plusieurs bonites ont accompagné la corvette, et l'on a réussi à en prendre quelques-unes, ce qui nous a procuré un régal extraordinaire. 1827. Juillet.

J'ai louvoyé pour me maintenir auprès du cap Orford, dans l'espoir d'obtenir quelques observations pour fixer sa position. Mes efforts ont été vains, le temps a été si mauvais qu'il a été impossible de saisir aucune hauteur du soleil. A deux heures nous avons viré de bord à une lieue au plus du cap Orford lui-même, formé par une falaise très-haute et taillée presque à pic, surmonté à quelque distance à l'intérieur par d'énormes montagnes. Mais le temps est si sombre, et les terres tellement chargées de brumes et de nuages, qu'à peine on peut en saisir par intervalles quelques détails fugitifs. Le reste de la soirée et une partie de la nuit furent passés au plus près tribord amures sous petites voiles, afin de ne pas nous éloigner de la côte, et dans l'espoir que le temps pourrait enfin devenir plus favorable à nos opérations.

Mais la journée du 22 fut encore plus mauvaise que toutes les précédentes. La pluie fut presque continuelle, notre horizon ne s'étendit jamais à plus d'une demi-lieue du navire, et il fut impossible de songer à aucune reconnaissance. A peine éloignés de trois ou quatre lieues de terres élevées, et visibles facilement à plus de quinze lieues de distance, nous n'en avons pas eu un instant l'aspect. Privés d'observations, notre position devient même fort inquiétante, eu égard 22.

1827. Juillet. à l'irrégularité et à l'incertitude des courans. Enfin mon malaise redouble, et je crains de ne pouvoir résister aux fatigues d'une navigation aussi pénible. Ensevelis sous des flots de pluie, et dans une atmosphère étouffante, il nous faut une volonté bien opiniâtre pour surmonter de pareils obstacles, et ne pas quitter sur-le-champ d'aussi tristes parages.

23. Enfin, à six heures et demie du matin, la pluie ayant cessé de tomber, je profitai de la brise du S. S. E. pour laisser porter successivement à l'O. S. O., à l'O., et même à l'O. N. O., dans le dessein de rallier la côte dont je ne m'estimais qu'à quatre ou cinq lieues à l'E. Sur notre route nous trouvâmes une foule de troncs d'arbres et de paquets d'herbes entraînés des côtes par le courant. A midi, après avoir couru plus de sept lieues à l'O., aucune terre ne s'était encore montrée à nos regards, et je ne savais à quel motif attribuer cette singulière circonstance. La hauteur méridienne du soleil que M. Jacquinot put saisir dans une courte apparition de cet astre, nous donna le mot de l'énigme, en prouvant que depuis deux jours les courans nous avaient portés de plus de soixante milles au sud et de trente milles à l'ouest, fait bien extraordinaire, quand on fait attention aux vents violens du S. et du S. S. O. que nous avions constamment éprouvés. Probablement les terres du cap Orfort divisent la masse des eaux de la mer, généralement transportée du S. E. au N. O., en deux branches, dont l'une file directement au N. par le canal

Saint-Georges, et l'autre au S. O. le long de la côte de la Nouvelle-Bretagne. 1827. Juillet.

Dans la crainte de dépasser le cap Orford, sans en avoir repris connaissance, je m'empressai de gouverner au nord, en forçant de voiles, et à six heures du soir ce promontoire se montra à nous dans le N. 5° E. à trente-six milles de distance; une autre terre se montrait à la même distance environ dans le N. O.; tout cela confusément et au travers d'un horizon chargé d'une brume très-épaisse.

Comme à l'ordinaire, la nuit fut une suite de grains et de rafales qu'il fallut essuyer en courant de petites bordées sous les huniers au ris de chasse et le petit foc. Au point du jour, nous revîmes le cap Orford au 24.
N. 18° O., et je laissai porter sur ce point de manière à me trouver précisément sur son méridien à l'instant des angles horaires. Après une longue attente et de grandes difficultés, M. Jacquinot réussit enfin à s'en procurer à huit heures et demie et à neuf heures et demie du matin. Nous n'étions alors qu'à quinze milles au sud du cap Orford, dont nous reconnûmes aisément la partie la plus saillante au bord de la mer. La côte court ensuite au S. O.; je mis le cap à l'O. S. O. pour la prolonger. Je me dirigeais alors vers une pointe peu éloignée et voisine d'un pic énorme (pic Quoy), très-remarquable par sa position isolée. Entre le pic Quoy et le cap Orford, dans une étendue de vingt-cinq milles, la côte est uniformément haute, escarpée et couverte de forêts épaisses. La pointe Owen se trouve dans cette portion de côte.

1827. Juillet. A une heure nous étions déjà parvenus devant le cap Quoy, et à moins de trois milles du rivage, et je comptais poursuivre ma route à l'ouest au-delà de cette pointe, devant un enfoncement considérable. Mais la terre se montra tout-à-coup jusqu'au S. O. $^1/_4$ O. L'eau, très-sensiblement décolorée, pouvait faire craindre des hauts-fonds, enfin le courant nous portait visiblement sur la terre, bien que je fisse tous mes efforts pour serrer le vent. Il fallut virer de bord et reprendre les amures à tribord, au risque d'être forcé contre la côte, si le vent eût varié ou molli; par bonheur il se soutint au sud, et à cinq heures et demie nous nous retrouvions au sud du cap Orford, à peu près au même point où la station du matin avait eu lieu.

25. Nous avons eu lieu de nous féliciter d'avoir repris le large, car la nuit a encore été fort mauvaise; constans dans nos efforts, après avoir revu au jour le cap Orford, à vingt-cinq milles de distance, nous laissâmes porter de nouveau pour nous rapprocher de la terre. Les nuages qui la couvraient s'éclaircirent un peu, et nous reconnûmes la partie de côte explorée la veille entre le cap Orford et le cap Quoy. Au-dessus de ce dernier, le pic Quoy se dessinait majestueusement sous la forme d'un cône immense et fort régulier du côté de la mer. Près de la pointe Quoy, une petite île laissait échapper une fumée qui annonçait l'existence de créatures humaines. L'enfoncement qui vient dans l'ouest a pris le nom de baie Jacquinot et se termine au S. O. par le cap Cunningham.

Dans la journée, on a pu obtenir des observations de latitude et de longitude qui ont été très-utiles à M. Lottin pour donner à son travail plus de précision que dans les dernières journées. 1827. Juillet.

A une heure après midi, le cap Cunningham ne restait plus qu'à neuf milles à l'ouest, quand la prudence me força de nouveau de reprendre les amures à tribord, pour ne pas rester affalé sur ces côtes inconnues. En effet le courant nous entraînait encore au N. O., ce qui semblerait indiquer qu'il existe en cet endroit un passage, ou du moins un canal qui pénètre fort avant dans les terres. Tout en serrant le vent tribord, la corvette fut portée près du cap Quoy et passa sur la limite des eaux décolorées déjà observées la veille.

Cette considération me détermina à prolonger long-temps la bordée du large, et ce ne fut qu'à une heure après minuit que nous reprîmes celle de terre. 26.
Au jour, le cap Orford a encore été revu au nord du compas, éloigné de nous de vingt-cinq milles ; la côte a été prolongée à dix-huit milles de distance. Mais les grains sont si fréquens et si violens, la brume est tellement persistante sur les terres, qu'elles n'apparaissent qu'à rares intervalles et de la manière la plus incomplète. Le pic Quoy ne s'est montré qu'un instant dans la matinée, puis il est resté constamment enveloppé de nuages impénétrables.

Néanmoins, à une heure après midi, nous étions parvenus à seize milles au sud de la pointe Cunningham et nous voyions la terre se prolonger au S. O.

1827. Juillet. de cette pointe. Un temps maniable nous eût permis de poursuivre sans peine cette exploration ; mais le ciel se chargeant de plus en plus, il fallut encore reprendre le large. Triste destinée qui nous condamne chaque jour à nous éloigner de la terre, aussitôt que nous avons pu nous en rapprocher un instant! C'est le supplice de Tantale....

27. Dans la journée suivante, la pluie a été à peu près continuelle, le ciel ne s'est pas éclairci un seul instant, et nous n'avons pu revoir la terre d'aucun côté. Nous avons dû borner nos efforts à nous maintenir autant que possible au même endroit, sauf l'effet des courans qui varient à chaque instant et qu'il est presque impossible de prévenir.

28. A cinq heures et demie du matin, le temps paraissant un peu moins mauvais et la mer moins dure, nous avons laissé arriver successivement à l'O. 1/4 S. O., à l'O., à l'O. 1/4 N. O., et même à l'O. N. O. Par momens la terre se montre dans le N. et le N. O., à grande distance et d'une manière très-confuse. Toutefois elle paraît offrir une côte continue et sans interruption.

Midi passe sans que nous puissions obtenir d'observations, et les grains deviennent fréquens et violens. A une heure et demie, un cap (la pointe Beechey) se montra tout-à-coup, à moins de dix milles de l'avant; nous gouvernâmes alors à l'O. et peu après à l'O. S. O.; à cinq heures du soir, nous nous trouvions directement au sud et à neuf milles de distance d'une pointe élevée, escarpée, très-prononcée

et qui me parut devoir se rapporter à la partie orientale du port Montagu de Dampier ; aussi je lui imposai le nom de cet infatigable navigateur. 1827. Juillet.

En effet, plus à l'ouest, on voit un enfoncement très-marqué, qui doit être le port Montagu lui-même, avec trois îles de diverses grandeurs, dont une est remarquable par sa forme conique. Le mauvais temps ne me permit point de tracer avec plus de détails cette partie importante de la Nouvelle-Bretagne ; j'en vis néanmoins assez pour m'assurer que la côte est partout continue, et pouvoir presque affirmer qu'il n'existe point de passage en cet endroit, bien que la terre s'y trouve encore réduite à une langue fort étroite.

A la nuit, le vent ayant passé au S. E., je suis venu au plus près babord amures. La mer s'est sensiblement embellie, le ciel s'est éclairci, la lune et les étoiles ont brillé d'un éclat inaccoutumé, et je me suis flatté de l'espoir d'un changement de temps. Cette illusion a été de courte durée. Dès dix heures, le ciel s'est assombri de nouveau de toutes parts, et les grains ont recommencé comme de plus belle. Des rafales de vent très-violentes ont été accompagnées de torrens de pluie. Jusqu'à onze heures du matin du jour suivant, on eût dit qu'un nouveau déluge me- 29.
naçait de faire disparaître les terres du globe. Il faut avoir, comme nous, pratiqué ces parages et dans les mêmes circonstances, pour se faire une juste idée de ces incroyables averses ; il faut, en outre, avoir à exécuter des travaux semblables à ceux qui nous

1827. Juillet. étaient imposés, pour juger sainement des soucis et des inquiétudes qu'entraîne une pareille navigation... Rarement notre horizon s'étendait à cent toises de distance, et nos manœuvres ne pouvaient être que fort incertaines, puisque notre vraie position était toujours un problême. A midi, le vent tomba et nous fûmes ensuite abandonnés à de folles brises de l'E. S. E. à l'E. N. E., ballottés par une houle énorme et toujours inondés par la pluie. Il fallut remplacer le grand hunier et le perroquet de fougue par les voiles de rechange, et réparer diverses autres avaries dans le gréement, suite inévitable des temps affreux que nous venions d'essuyer.

Il n'y a pas eu d'observations dans la journée, et l'on n'avait entrevu la terre que deux ou trois fois entre les grains. Mais à cinq heures du soir, la pluie ayant cessé durant quelques instans, nous avons clairement distingué la côte aux environs du port Montagu, à douze ou quinze milles de distance; nous avons revu les îles de la veille, et nous nous sommes de nouveau assurés que la terre se prolongeait en une chaîne de montagnes élevées à l'ouest du port Montagu.

Quelque détestable que soit le temps, désormais le vent s'étant établi à la partie de l'E., je ne puis songer à reprendre la route du canal Saint-Georges; bon gré mal gré, il faut me diriger par le détroit de Dampier. On doit convenir que des terres noyées par des pluies aussi fréquentes et aussi extraordinaires doivent offrir à l'espèce humaine un séjour peu agréable et peu sa-

lubre. Aussi suis-je bien revenu de l'opinion avantageuse que j'avais conçue de la Nouvelle-Bretagne, d'après le récit de Dampier et les conjectures du président Desbrosses. Si celui-ci eût partagé les misères de notre campagne, certainement il n'aurait point choisi cette contrée pour devenir le siége de la colonie qu'il voulait fonder sur cette partie du globe. Jamais, en aucun pays, je n'avais rien observé de semblable aux torrens de pluie qui nous ont submergés depuis douze jours entiers. Bougainville et d'Entrecasteaux avaient eu le même sort dans leurs mouillages à Praslin et à Carteret. Plus heureux, il est vrai, sur la *Coquille*, nous avions eu généralement un beau temps au port Praslin. Mais il paraît que ces cas sont rares, et il ne faudrait point y compter.

1827. Juillet.

Du reste je dois faire observer qu'il n'existe pas en ce moment un seul malade dans l'équipage de *l'Astrolabe*, malgré l'humidité continuelle qui règne dans l'intérieur du navire, et les fatigues du service avec un si mauvais temps. Seul je souffre encore assez vivement des suites de ma maladie, jointes aux tribulations de notre navigation actuelle.

Nous avons tenu la cape babord, toute la nuit, sous
30. une pluie battante et non interrompue. Au jour, le vent a fraîchi et a soufflé avec une violence considérable durant quelques heures, puis il a diminué après midi. Quant à la pluie, plus abondante que jamais, elle n'a cessé de tomber en véritable déluge toute la journée; elle a pénétré dans toutes les parties de ma

1827. Juillet. chambre, et mes cartes, que j'avais réussi à préserver jusqu'à ce moment, ont été mouillées ; j'ai même vu le moment où elles allaient être tout-à-fait détrempées. C'est une vraie confusion des élémens; on ne voit ni ciel ni terre, et c'est à peine si nous distinguons la mer le long du bord.

31. Enfin la pluie a diminué de violence peu après minuit, et a cessé vers le point du jour. Mais dès sept heures et demie le ciel s'est couvert de nouveau, et les grains ont repris. Comme je m'estimais alors à une distance de quarante milles au moins de terre, avec le vent de S. E., je laissais porter en toute confiance au N. O. et même au N. N. O. Qu'on juge de ce que je dus éprouver, lorsqu'à huit heures et demie la terre se montra subitement devant nous à trois milles de distance au plus, et environnée d'un large récif sur lequel la mer brisait avec fureur!

Comme j'ignorais complètement la direction que la côte prenait plus à l'ouest, je commençais à être fort inquiet sur la route à tenir. Heureusement, en ce moment même, le vent passa à l'E. N. E., et nous pûmes serrer le vent babord pour nous éloigner de cette côte inattendue.

Dans de courtes éclaircies, nous la vîmes s'étendre jusqu'à l'O. N. O., où elle se terminait par une île peu élevée. Toute la partie de terre en vue était elle-même fort basse, couverte de grands arbres, et semblait se composer d'une foule d'îlots placés en avant de la grande île de la Nouvelle-Bretagne. Les terres de celle-ci, beaucoup plus élevées, étaient plus recu-

lées dans l'intérieur, et rarement visibles à cause des grains et de la brume. 1827. Juillet.

Le long de la côte régnait une zône d'eaux troubles qui s'étendait à plus de quatre milles au large, et dont la direction semblait être celle de l'est à l'ouest. Elle formait une ligne de démarcation très-distincte avec les eaux du large, et nous fûmes obligés de la traverser en partie.

Il est constant que ces terres forment la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Bretagne, et M. Lottin les a figurées du mieux qu'il a pu sur la carte de cette île. Mais comme nous fûmes privés d'observations dans toute la journée du 31, il est certain que nos déterminations sont susceptibles d'erreurs assez graves, et demanderont à être vérifiées. En général notre travail entier sur la Nouvelle-Bretagne, nonobstant les peines inouies qu'il nous a coûtées et les périls qu'il a fait courir à *l'Astrolabe*, est loin d'être comparable, pour l'exactitude, aux autres reconnaissances de la campagne. Cinq journées d'un temps ordinaire nous eussent suffi pour remplir notre tâche, et nous avons eu à lutter contre les circonstances les plus funestes de la navigation!... Au moins aurons-nous la satisfaction d'avoir tenté tout ce qui était humainement faisable pour accomplir notre tâche, et de n'avoir cédé que devant la nécessité la plus absolue.... *Nil intentatum reliquimus....*

Dès une heure après midi un grain violent nous enleva la vue de la terre, et rien ne reparut du reste

1827. Juillet. de la journée. Durant toute la nuit nous courûmes des bordées, non sans de vives inquiétudes d'être exposés à une rencontre semblable à celle du matin. Les courans ont une direction si variable, et la côte a été si grossièrement figurée dans l'ébauche laissée par Dampier, qu'il est impossible de diriger sa route avec la moindre sécurité.

1 août. Au point du jour le ciel est encore entièrement couvert; mais, comme la pluie a cessé, je me décide à faire route au N. N. E. pour reconnaître la terre à quelque prix que ce soit. A six heures et demie la vigie annonce une petite île basse de l'avant; nous en approchons rapidement, et par momens nous distinguons la côte de la Nouvelle-Bretagne qui s'étend depuis l'E. jusqu'au N. O., en passant par le nord, et sans interruption. Du reste ces terres sont presque constamment chargées de nuages, et ne se découvrent que rarement et partiellement à nos regards, de sorte qu'il nous est impossible d'en bien saisir ni l'ensemble ni les détails.

Nous passâmes à moins de six milles des deux îlots Roos; puis nous revînmes successivement au N. O., O. N. O., et même à l'O. pour nous diriger vers un groupe d'îles plus considérable, situé également au devant des terres de la Nouvelle-Bretagne, et qui reçut le nom d'îles Gracieuses.

Nous avons eu, dans la matinée, des angles horaires, et à douze minutes du méridien des hauteurs du soleil, qui nous ont procuré la latitude; ce qui a été une vraie fortune pour nous, après la privation

complète d'observations à laquelle nous étions réduits 1827.
depuis plus de quatre jours. Août.

En outre, quoique nébuleux encore, le ciel s'embellit sensiblement, la brise est plus régulière au sud, et la mer s'est beaucoup calmée. Nous poursuivons paisiblement notre route à l'O. S. O., afin de prolonger la côte et de nous rapprocher de la partie occidentale de la Nouvelle-Bretagne, dont les montagnes sont visibles depuis deux heures après midi dans le N. O.

Avec les vents du sud qui règnent habituellement depuis que nous sommes sur cette côte, je n'ai pas cru devoir me rapprocher trop de terre, de peur de ne pouvoir doubler, à la bordée, le cap Ann, si le vent revenait au S. O. D'un autre côté je suis resté de bonne heure aux petits bords afin de ne pas m'engager durant la nuit sur les basses qui faillirent être funestes aux vaisseaux de d'Entrecasteaux.

Au coucher du soleil l'horizon était déjà si dégagé que nous saisissions les sommets de l'île Rook dans le N. O., et ceux du cap King-William, à la distance de quinze et dix-huit lieues.

Le temps fut très-beau toute la nuit; dès que le 2.
jour commença à poindre, je fis route au nord et au nord-ouest pour rejoindre la terre. Le ciel était clair, mais l'horizon embrumé ne permettait point de voir les terres. A sept heures la vigie signala de petites îles basses dans l'ouest-nord-ouest, à dix ou douze milles de distance. Je ne pus douter que ces îles ne fussent celles dont je voulais éviter l'approche.

1827. Août.

Au lieu de rester en place, durant la nuit, le courant m'avait entraîné de près de vingt milles dans l'ouest. Cependant, comme je me trouvais encore à près de dix milles dans l'est de la route de M. d'Entrecasteaux, en mettant promptement le cap au N. N. E., je me flattai de l'espoir d'échapper aux dangereux écueils qui obstruent dans l'ouest le canal de Dampier.

En effet, poussés par une jolie brise du S. E., nous approchions à vue d'œil les côtes de la Nouvelle-Bretagne qui sortaient peu à peu des nuages épais dont elles étaient couvertes, et nous nous félicitions d'une navigation devenue plus agréable. Tout-à-coup la vigie poussa un cri rauque et inarticulé, indice d'un grand effroi. J'allais la questionner, quand un choc brusque et prolongé nous annonça que nous franchissions une basse; la quille de *l'Astrolabe* sillonnait en ce moment la crête d'un massif de coraux. Toutefois elle ne s'arrêta point, et je cherchais à suivre une eau plus profonde, quand la corvette toucha une seconde fois plus rudement que la première; puis elle continua sa route sur une mer désormais exempte d'écueils.

M. Gressien que j'avais envoyé sur les barres du petit perroquet, pour nous indiquer la meilleure direction à suivre, remarqua que le banc que nous venions de traverser s'étendait à deux ou trois milles à tribord, jusqu'à un endroit où la lame brisait légèrement et que je distinguai moi-même très-visiblement. Sur babord, ce banc allait se rattacher à une île de sable, dans la direction des îles basses situées plus à

l'ouest, et qui était probablement la même que d'Entrecasteaux laissa sur tribord. 1827. Août.

Ainsi ces dangereux récifs barrent dans la plus grande partie de son étendue l'ouverture du détroit de Dampier du côté du sud ; pour les éviter, il faut ranger de près la côte de la Nouvelle-Bretagne. Dampier qui fait mention des îles basses situées au sud de l'île Rook, eut le bonheur d'éviter le banc de corail ; probablement il n'est pas continu et il laisse des canaux où l'on peut passer en sûreté.

Malgré notre accident, combien nous dûmes nous féliciter que le temps et la mer fussent devenus si favorables ! Quarante-huit heures plus tôt, le premier choc eût suffi pour défoncer la corvette ; une partie de l'équipage périssait sur la place, et l'autre aurait peut-être atteint, avec les canots, les Moluques après une navigation de cinq cents lieues et d'horribles souffrances.

Sauvés encore une fois du plus imminent danger, nous filâmes rapidement vers le détroit. A dix heures du matin, nous étions parvenus sur le parallèle du cap Ann, et nous continuâmes à prolonger de très-près la partie occidentale de la Nouvelle-Bretagne. Durant plus de deux heures nous cinglâmes à deux milles de distance de ces côtes, et de notre corvette nous en saisissions tous les détails, comme si nous eussions été à terre.

Comme à Dampier et à d'Entrecasteaux, cette terre nous offrit un aspect délicieux ; rarement la nature imprime aux pays dont la main de l'homme n'a

1827. Août. point modifié la surface, des accidens aussi agréables, des effets de perspective aussi gracieux, aussi variés. Partout une côte saine, accessible et baignée par des flots tranquilles ; un sol s'élevant doucement en amphithéâtre sur divers plans, tantôt ombragé par de sombres forêts, tantôt couvert de fourrés moins élevés, tantôt enfin de vastes pelouses dont la teinte jaunissante contraste avec la nuance plus sombre des forêts et des bocages environnans. Les deux pitons du mont Glocester couronnent de leurs masses imposantes cette riante scène, et cachent fréquemment leurs cimes majestueuses sous les nuages de l'équateur.

Dans toute la partie de l'ouest et à douze milles de distance, notre horizon était occupé par les lignes ondulées de la grande île Rook qui forme avec la Nouvelle-Bretagne le détroit de Dampier.

Nous avons passé à moins de deux lieues de l'île du Volcan qui servit de fanal à Dampier il y a plus d'un siècle, et que d'Entrecasteaux vit encore couronnée de fumées, il n'y a que trente-quatre ans. Son cratère m'a paru complètement éteint, et sa surface, dépourvue d'arbres, est cependant tapissée d'une belle verdure. Sa forme est celle d'un cône très-régulier, échancré au sommet, haut de quatre cents toises environ, sur six cents toises de diamètre à sa base. La forme de cette protubérance et son escarpement remarquable sur toutes ses faces indiquent assez qu'elle a surgi immédiatement du sein des flots, et qu'elle a été probablement la dernière de ces masses brûlantes

qui formaient encore, il n'y a guère que deux siècles, 1827.
comme une chaîne de soupiraux enflammés dans le Août.
nord de la Nouvelle-Guinée. Sans le dénuement où nous étions d'ancres à jet et de grelins, j'aurais laissé tomber un pied d'ancre sous la pointe de la Nouvelle-Bretagne, rien que pour envoyer un canot sur l'île du Volcan et visiter ses abords [1].

Sous le rapport géographique, un temps admirable et l'horizon parfaitement éclairci ont permis à M. Jacquinot d'obtenir les observations les plus satisfaisantes. D'après la marche moyenne de nos montres depuis le hâvre Carteret, la position du cap Ouest de la Nouvelle-Bretagne ne s'est trouvée différer que de deux minutes en moins de celle de d'Entrecasteaux. Nous avons adopté pour nos cartes la moyenne de ces deux positions qui s'est trouvée de 145° 56' 40" long. E. La latitude de l'île du Volcan a été fixée à 5° 32' 20" S.

Cet accord entre nos observations et celles d'un voyage justement estimé pour la précision de ses opérations est du plus heureux augure pour les travaux qui nous restent à exécuter le long des côtes de la Nouvelle-Guinée.

Là s'est terminée pour *l'Astrolabe* l'exploration de la côte méridionale de la Nouvelle-Bretagne; exploration sans doute plus glorieuse pour la mission, que satisfaisante dans ses résultats. Elle aura prouvé du moins aux navigateurs futurs ce que la persévé-

[1] *Voyez* note 9.

1827. Août. rance la plus opiniâtre peut tenter contre les élémens conjurés ; elle aura fixé la configuration générale de cent lieues de côtes vaguement tracées ; elle aura fait connaître plus exactement diverses îles à peine indiquées ; enfin elle aura ouvert une voie plus sûre au capitaine qui, favorisé par de meilleures circonstances, pourra compléter la reconnaissance de cette grande île.

CHAPITRE XXVII.

EXPLORATION DE LA COTE SEPTENTRIONALE DE LA NOUVELLE-GUINÉE.

A une heure et demie après midi, notre route coupa celle de d'Entrecasteaux ; ce navigateur cingla au N. E., pour aller reconnaître les îles situées au nord de la Nouvelle-Bretagne, et nous nous dirigeâmes au N. O., vers l'île située au nord du volcan, île que Dampier et d'Entrecasteaux laissèrent sans désignation et qui reçut de nous le nom d'île Tupinier. 1827. Août.

Nous prolongeâmes à moins d'une lieue de distance sa côte septentrionale. Cette île est fort haute et tombe de toutes parts en pente douce à la mer ; elle n'a pas moins de douze milles de circuit et doit être peuplée, puisque des fumées se firent voir en divers endroits.

Au-delà de l'île Tupinier, les terres de la grande île Rook continuaient de se développer à nos regards, jusqu'au cap King qui forme sa partie la plus saillante au N. O.; malgré la distance, nous pouvions, à cause de la pureté de l'atmosphère, saisir tous les

1827. Août. accidens de la côte. A l'intérieur, s'élèvent de hautes montagnes qui offrent les lignes les plus imposantes. Rook nous a paru avoir vingt-deux milles d'étendue, sur une largeur de dix ou douze milles.

En quittant l'île Tupinier, nous fîmes route sur une autre île haute, située à vingt-cinq milles plus à l'ouest, dans l'espoir de l'atteindre avant la nuit. Mais, à six heures un quart, nous en étions encore à plus de quinze milles, et nous passâmes la nuit aux petits bords sous les huniers. Déjà, dans l'ouest, la cime de l'île Couronne se montrait distinctement au-dessus de l'horizon, quoique éloignée de près de vingt lieues; et, comme une ligne bleuâtre déjà fort élevée, se dessinait dans le S. et le S. O. la chaîne immense des monts Finistère qui s'étendent depuis le cap King-William jusqu'au golfe de *l'Astrolabe*.

Quelle différence de notre navigation actuelle avec celle des journées précédentes!... Par le plus beau temps du monde, nous sommes doucement poussés sur une mer paisible. Un ciel pur, un horizon bien terminé permettent à nos regards avides d'interroger les terres à une distance énorme, et nous sommes enfin délivrés des inquiétudes continuelles auxquelles nous étions en proie. Pour combler mes vœux, le disque de la lune est à peu près complet, sa douce lumière supplée durant la nuit à l'absence du soleil; le cas échéant, elle pourrait même suffire pour nous faire éviter toute rencontre dangereuse.

3. Dès cinq heures du matin, je fis route à l'O. et à six heures à l'O. S. O., avec une jolie brise de S.

E., un temps superbe et une mer à surface aussi unie que celle d'un lac. A huit heures un quart, nous faisions une station à dix milles au nord de l'île Lottin ; c'est encore un cône immense de trois ou quatre lieues de circuit à sa base et de cinq ou six cents toises d'élévation, couvert d'une belle verdure, avec une lisière habitable au bord de la mer, et sans doute habitée comme nous l'ont annoncé quelques fumées. Une large échancrure sur la partie du N. E. indique encore l'emplacement de l'ancien cratère.

1827. Août.

Devant nous s'élève peu à peu la masse de l'île Couronne, et nous commençons à distinguer les terres de l'île Longue, remarquable, comme l'observe fort bien Dampier, par deux pitons plus saillans, situés l'un au nord et l'autre au sud, et que nous avons nommés pics Réaumur et Cerisy. Dans le S. O., la chaîne du Finistère dessine aux bornes de l'horizon sa longue bande d'un azur cendré.

Le vent et le courant ne me permettant point de passer à l'est de l'île Longue, je me décide au moins à donner entre cette île et l'île Couronne. Poussée par une belle brise, notre corvette avance avec rapidité. A une heure après midi, nous étions déjà sous les flancs escarpés et déchirés du pic Réaumur qui paraît avoir été aussi un volcan, et nous prolongions à moins de deux milles de distance les plages silencieuses de l'île Longue.

Cette île reçut assez incorrectement ce nom de Dampier, qui s'en tint probablement au premier aspect qu'elle offre au navigateur ; car elle aurait

1827. Août. plutôt une forme arrondie, et son circuit n'est pas de moins de quarante milles. Le sol, aux environs du rivage, paraît plus aride que sur toutes les autres îles, et nous ne vîmes point de cocotiers, ni aucune trace d'habitation.

L'île Couronne qui n'est pas éloignée de plus de sept milles au N. O. de l'île Longue est un pâté de quatre ou cinq milles de circuit et d'une grande hauteur. Son sol, bien que tourmenté, ne m'offrit point ces pitons aigus et saillans qui lui firent donner le nom qu'elle a reçu de Dampier, soit que ces aspérités se soient en partie effacées avec le temps en se couvrant de forêts, soit que ce navigateur, ayant passé plus près que moi de cette île, pût mieux saisir ses accidens. Elle ne nous présenta non plus ni fumées ni habitans ; la mer était si belle qu'il est probable que nous eussions aperçu quelques pirogues, si elle eût été peuplée.

A trois heures et demie, après une station au milieu du canal, nous fûmes surpris par un calme qui nous causa quelques inquiétudes, à cause d'un récif qui s'étend à une bonne distance au large de l'île Longue, et sur lequel le courant portait *l'Astrolabe*. En outre, je craignais l'approche de ceux que Dampier signala autour de l'île Couronne, mais qui doivent être beaucoup plus rapprochés de la côte.

Une petite brise de S. E. se réveilla à cinq heures dix minutes et nous permit d'écarter les brisans. Au coucher du soleil, les montagnes de la Nouvelle-Guinée se dessinèrent encore dans toute leur splen-

deur. Nous passâmes la nuit aux petits bords et à 1827.
quatre ou cinq milles sous le vent de l'île Couronne ; Août.
les rayons de la lune dessinaient si bien sa forme et sa masse, qu'elle nous semblait presque suspendue sur nos têtes.

Dès cinq heures du matin nous serrâmes le vent 4.
babord, pour nous rapprocher de la côte de la grande terre et commencer son exploration détaillée ; mais à neuf heures trois quarts, nous fûmes surpris par le calme qui dura jusqu'à midi. Dans le N. E., nous avions en vue l'île Couronne et les deux pitons de l'île Longue réunis par une terre beaucoup plus basse ; au N. O. l'île Rich distante de trente-trois milles, et parfois la pointe gauche de l'île Dampier, dont la cime était enveloppée de brouillards ; enfin au S. et au S. O., certaines parties de la Nouvelle-Guinée.

Toute l'après-midi, nous avons serré le vent babord et à six heures nous n'étions plus qu'à quatre lieues de la côte. Dans toute cette partie, elle est haute, bien boisée et dominée par une chaîne de montagnes d'une immense hauteur ; à quelques milles plus loin au N. O., la terre forme un coude considérable dans le S. O., pour revenir ensuite au N. E., vers l'île Dampier. Les vapeurs qui couvraient cette dernière île se sont tout-à-coup dissipées et nous ont laissé voir un pic majestueux et d'une large charpente, descendant de toutes parts en pente douce à la mer. Sur la côte de la Nouvelle-Guinée, de nombreuses fumées nous ont fait supposer une population assez considérable.

1827. 5 août. Après avoir passé paisiblement toute la nuit en panne, à quatre heures et demie du matin, nous avons gouverné au plus près pour rallier la terre : mais nous avons été contrariés par les folles brises et les calmes qui nous ont à peine permis de bouger de place.

Nous nous trouvons précisément par le travers du golfe dont j'ai déjà parlé hier, et qui a reçu le nom de notre corvette. Les deux caps Rigny et Duperré forment les deux pointes de son entrée qui n'a pas moins de vingt-quatre milles de largeur, et sa profondeur paraît être de dix-huit ou vingt milles. Malgré la brume, par momens, nous pouvions suivre de l'œil la ligne des montagnes qui embrassaient tout le contour du golfe de l'Astrolabe, même dans l'endroit où il pénètre le plus dans les terres.

La chaîne des énormes montagnes du Finistère s'abaisse en arrivant près du golfe de l'Astrolabe ; sa côte septentrionale est encore dominée par une chaîne élevée, mais qui le cède pourtant considérablement à celle de la partie méridionale. Aujourd'hui nous avons encore remarqué un grand nombre de fumées à la côte.

A quatre heures après midi, il s'éleva une petite brise d'E. S. E. ; mais, comme mon intention était de passer entre la grande terre et l'île Dampier, je résolus d'attendre au lendemain. En ce moment, l'île Rich ne nous restait plus qu'à quatre lieues au nord ; c'est une masse semblable à l'île Couronne, un peu plus grande, mais un peu moins élevée.

La nuit fut délicieuse, mais au point du jour le ciel se couvrit. Toutefois, à cinq heures, je gouvernai à l'O. 1/4 N. O., et à six heures et demie au N. O. 1/4 O., pour donner dans le canal formé par la côte de la Nouvelle-Guinée et l'île Dampier, canal qui n'a pas moins de huit milles de largeur dans l'endroit le plus resserré. Un promontoire bien marqué, précisément en face de l'île Dampier, reçut le nom de cap Croisilles. 1827. 6 août.

Au sud et au nord de ce cap, la côte offre un aspect fort agréable. Partout de beaux bois entrecoupés de nombreuses savanes verdoyantes donnent au pays un air cultivé. De jolies plages au bord de la mer et dans l'intérieur des montagnes, qui sont d'une élévation modérée, doivent présenter les sites les plus variés. La côte n'offre aucun danger, et nous l'avons prolongée à cinq ou six milles de distance, de manière à en saisir tous les détails.

L'île Dampier, à laquelle on peut sans exagération donner huit cents toises de hauteur, forme un cône aigu au sommet, mais à base très-élargie de trente-six ou quarante milles de circuit. Quoique cette île semble susceptible de culture, nous n'avons pu découvrir aucune fumée sur toute son étendue. Un nuage blanc était stationnaire sur le sommet de cette île et nous permettait rarement d'en voir la cime à découvert. Sans doute, ce fut ce nuage qui nous empêcha de découvrir cette haute île à bord de *la Coquille*, le 25 août 1823, puisque, dans l'après-midi de cette journée, nous ne dûmes pas en passer à plus de huit

1827. Août. lieues et qu'elle est visible à une distance presque double. Combien je regrettais alors les ancres et les précieux cordages dont *la Coquille* était complètement approvisionnée, et qui nous eussent rendu notre travail si facile! Je n'ai jamais conçu et je ne concevrai jamais que M. Duperrey ait pu, dans les circonstances les plus favorables, prolonger la côte entière de la Nouvelle-Guinée à douze ou quinze lieues de distance sans avoir le désir d'en opérer la reconnaissance, d'autant plus que tous ses officiers brûlaient du désir de visiter cette grande terre. Du reste, le souvenir des regrets amers que j'éprouvai moi-même dans ce temps devenait pour moi un nouveau motif de redoubler d'efforts sur *l'Astrolabe*, malgré le dénuement où je me trouvais.

A onze heures, un grain épais, et qui dura une heure, nous priva de la vue des terres de l'île et de la Nouvelle-Guinée dont nous n'étions pas éloignés de plus de deux lieues, et, ce qui nous fut plus désagréable, de la hauteur méridienne. Heureusement les positions intermédiaires se trouvent immédiatement liées à celles des îles Dampier et Vulcain, qui reposent sur des observations très-exactes, de sorte que cette lacune ne peut influer sur l'exactitude de notre travail.

Après midi, nous continuâmes à suivre la côte à deux lieues de distance, chassés par une jolie brise de S. E. Dès deux heures, au travers de la brume, et malgré la distance de quarante-cinq milles, la cime imposante de l'île Vulcain se montra précisément

devant nous. Rien ne rend la navigation plus facile 1827.
que ces pitons plantés sur la surface de l'Océan, Août.
comme pour servir de jalons aux navires et les guider dans la route qu'ils veulent suivre le long d'une côte inconnue.

Une station eut lieu à trois heures, devant un enfoncement qui reçut le nom d'anse Francklin et qui se termine au nord par le cap Gourdon : celui-ci forme une saillie assez marquée, mais peu élevée. En général, à mesure que nous avançons, les montagnes de la côte s'abaissent sensiblement.

A six heures du soir, n'étant plus qu'à seize milles de l'île Vulcain, nous courûmes un petit bord au large, puis nous restâmes en panne.

Le retour du jour nous montra que le courant nous 7.
avait portés, depuis la veille au soir, de près de dix milles au large. Il fallut piquer au plus près pour rallier la côte au vent de l'île Vulcain. Au sud de cette île, une anse assez profonde offre à son ouverture deux îlots (îles Legoarant), et sur la pointe du sud de cette baie se trouve un village composé de plusieurs cases. La côte plus escarpée entre le cap Gourdon et cette anse ne tarde pas à s'abaisser de nouveau plus au N. O. : les bords de la mer offrent les sites les plus agréables.

A l'ouest-sud-ouest de l'île Vulcain, une jolie petite baie présente encore un petit îlot (île Laing). Ses plages sont couvertes de touffes de cocotiers ; sous leur ombrage, on distingue de nombreuses cases, et la lunette nous fit apercevoir plusieurs groupes de

1827. Août. naturels sans doute occupés à contempler la marche de notre corvette.

A midi, nous nous trouvions précisément sur le parallèle et à trois milles à l'ouest de l'île Vulcain; c'est encore un cône immense revêtu de la plus belle végétation, et qui n'a pas plus de douze milles de circuit. A deux milles au nord-ouest s'élève une autre île beaucoup plus petite, mais encore fort élevée, que M. Duperrey a nommée île Aris, en la figurant incorrectement sous la forme de deux îlots. Depuis onze heures, nous distinguions, au travers de la brume et à plus de trente milles de distance, la plus orientale des îles Schouten, nommée par M. Duperrey île Lesson; car nous adoptons la nomenclature de ce navigateur, fidèles à la loi que nous nous sommes imposée de rendre rigoureusement à chacun ce qui lui appartient.

Avec une brise assez fraîche du S. E., nous prolongeâmes de très-près la côte qui, dans cet endroit, est fort basse et couverte de grands arbres. Nous traversions une baie ouverte, dominée par le mont Jullien, lorsque nous nous trouvâmes tout-à-coup au milieu d'eaux décolorées : leur teinte était d'un vert très-sale, et plus près de la côte tout-à-fait jaunâtre. Persuadé que cet accident n'était dû qu'à la présence d'une rivière sur cette partie de la côte, je voulais poursuivre ma route le long de la terre : mais je vis que l'équipage était épouvanté de ma résolution. Plusieurs matelots s'écrièrent qu'ils distinguaient les brisans sous l'eau; le jeune Cannac que j'envoyai en

vigie, soit conviction, soit effet de la frayeur, appuya lui-même cette opinion. Par malheur, en ce moment la brise était très-fraîche et le clapotis assez violent, tellement que nous eussions été entraînés sous le vent avant de pouvoir envoyer un canot en reconnaissance. La prudence me contraignit donc à serrer le vent tribord pour sortir de la limite des eaux décolorées ou des prétendus brisans. Cette considération fut cause que nous traçâmes d'une manière moins précise les vingt lieues de la côte de la Nouvelle-Guinée, comprises depuis le cap della Torre jusqu'à l'île Gressien. Aujourd'hui je regrette d'autant plus cette lacune que je suis convaincu que le danger n'existait point, et que cette partie de la côte devait être bien peuplée. Tout donne lieu de croire que c'est là que Schouten et Le Maire eurent des communications avec les canots des habitans, qu'ils nous désignent comme des hommes parfaitement semblables aux Papous. Leurs maisons, comme celles de ces derniers, étaient aussi exhaussées sur des piliers de huit ou dix pieds au-dessus du sol [1].

1827. Août.

Quoi qu'il en soit, notre nouvelle route nous conduisait au milieu des îles Schouten. A six heures du soir, nous étions à peu près à mi-chemin des îles Lesson et Blosseville et à cinq milles de chacune. La première est encore un cône fort élevé, assez régulier, de cinq ou six milles de circuit; l'autre est trois fois moins grande et deux fois moins élevée. L'une et l'autre ont un abord sain et sont couvertes d'une riche verdure.

[1] *Voyez* l'Appendice à la fin de ce volume.

1827 Août. Pour la première fois depuis notre arrivée sur la côte de la Nouvelle-Guinée, le ciel s'est chargé et a pris une apparence menaçante. Toutefois nous en avons été quittes pour une brise assez fraîche du S. E. et un grain de pluie peu considérable vers onze heures et demie.

Nous avons passé toute la nuit en panne; mais le
8. courant nous entraînait au N. O., car au jour j'ai reconnu que nous avions de beaucoup dépassé l'île Garnot, et notre route avait déjà coupé celle de *la Coquille*. Peu jaloux de suivre cette trace, je m'empressai de serrer le vent. Toutefois il me fut impossible de doubler l'île Jacquinot, et il fallut me contenter de passer sous le vent de cette île aussi près que le permettait la prudence.

L'île Garnot est un cône de forme assez régulière, de sept ou huit milles de circuit, accompagné d'un petit îlot dans sa partie du S. O. Un peu plus considérable, l'île Jacquinot présente une forme plus irrégulière et une élévation moins grande. A neuf heures, nous fîmes une station sur son méridien et à moins d'une lieue de distance : de belles plages semées de cocotiers et d'agréables collines couvertes de frais ombrages me donnèrent un moment la tentation d'expédier un canot pour la visiter. Mais la brise était fraîche, la houle assez forte et le courant violent, circonstances réunies qui pouvaient me forcer à perdre la journée entière pour attendre le retour de l'embarcation. Je me décidai à gouverner sur l'île Roissy, en laissant sur babord la petite île

Deblois, beaucoup plus basse que toutes les autres. 1827. Août.

Malgré notre éloignement, nous saisissions certains points de la côte de la Nouvelle-Guinée, et les relèvemens pris sur ces points aidaient M. Lottin à tracer la direction de la côte, au moins d'une manière approximative. Le long du bord, nous ne cessions de voir passer des troncs d'arbres, des arbres entiers, des cannes à sucre, des souches d'*arum*, des touffes de *pandanus*, et quantité de fruits de *barringtonia*. Nul doute que ces débris ne fussent amenés par les eaux de quelque fleuve ou de quelque torrent considérable dont les eaux débouchent à la mer, près du cap della Torre.

A deux heures après midi, nous avons commencé à contourner à deux milles de distance l'île Roissy. Plus grande que toutes les précédentes, elle n'a pas moins de douze milles de circonférence; son sol est montueux et couvert de la plus riante végétation. Un rideau de superbes cocotiers garnit ses belles plages, et jusqu'à sa cime on voit des palmiers balancer leur élégant feuillage au-dessus des autres arbres. Nous n'avions point vu de traces d'habitans sur les autres îles Schouten; mais nous ne pûmes pas douter que celle-ci ne fût habitée, car à deux heures et demie trois pirogues se sont détachées du rivage et deux d'entre elles se sont dirigées vers nous. A trois heures, j'ai mis en panne pour la station, dans l'espoir qu'elles en profiteraient pour nous rejoindre; mais la plus avancée a paru attendre ses compagnes, comme si ceux qui montaient ces pirogues eussent voulu se

1827. Août. Pl. CXX consulter sur la manœuvre à faire. Cette indécision m'a impatienté, et j'ai préféré mettre à profit la brise qui venait de s'élever, pour me rapprocher de terre avant la nuit. En restant trop au large, j'avais à craindre d'être ensuite entraîné par le courant hors la vue de terre.

A six heures du soir, nous diminuâmes de voiles et courûmes des bords toute la nuit sous l'île Roissy, pour nous soutenir contre l'action des courans. Toute-
9. fois au jour nous reconnûmes qu'ils nous avaient encore sensiblement rapprochés de l'île d'Urville située à vingt-quatre milles à l'O. S. O. de l'île Roissy. C'est ici le lieu de faire observer que, malgré la grande distance à laquelle M. Duperrey passa des îles occidentales de Schouten, le travail fait à bord de *la Coquille* diffère très-peu de celui de *l'Astrolabe*. Cependant, à bord du premier bâtiment, on ne faisait jamais de station géographique, et l'on ne se servait habituellement que du compas pour les relèvemens; tandis qu'à bord de *l'Astrolabe* on prenait les précautions les plus minutieuses pour rendre le travail géographique susceptible de toute l'exactitude possible. Cela prouve qu'en effet, dans beaucoup de circonstances, les moyens les plus simples et les plus expéditifs peuvent atteindre à un degré d'exactitude suffisant pour les exigeances de la navigation.

Nous avons côtoyé à une lieue de distance toute la partie septentrionale de l'île d'Urville, et à neuf heures nous faisions une station, durant laquelle quatre-vingt-quinze brasses de ligne ont été filées, sans trou-

ver fond. L'île d'Urville est médiocrement élevée, longue de huit milles, sur deux ou trois milles seulement de largeur, et sur sa pointe ouest se trouve une jolie anse qui doit offrir un bon mouillage entouré d'une belle plage. Cette île n'est séparée que par un chenal fort étroit de l'île Gressien qui paraît en faire partie au premier coup-d'œil. A l'ouest de celle-ci et tout proche de la côte, viennent les deux ou trois petites îles basses qui ont reçu le nom d'îles Paris. La côte de la Nouvelle-Guinée, éloignée de notre route de trois lieues, présentait à l'intérieur de hautes montagnes avec un terrain plus bas au rivage [1].

1827. Août.

Le ciel s'est entièrement couvert, et il a commencé à tomber une petite pluie qui n'a cessé qu'à quatre heures et demie après midi et nous a beaucoup contrariés. Toutefois, nous avons poursuivi notre route à l'O. N. O. et à l'O.

A midi, nous passions à un ou deux milles au nord de deux petites îles basses, distantes de dix milles de la côte. Celle de l'est qui a été nommée île Guilbert a quatre milles de longueur et offre à sa pointe E. un très-petit îlot couvert par un bouquet de grands arbres, et entouré d'un récif. Elle n'est séparée de l'île occidentale (île Bertrand) que par un canal d'un demi-mille au plus. Cette dernière n'a guère plus de deux milles et demi d'étendue. Toutes les deux sont fort basses et couvertes d'une agréable verdure.

Au moment de notre passage, quatre pirogues

[1] *Voyez* note 9.

1827. Août. montées chacune par cinq ou six naturels sortirent du récif de la pointe E. de l'île Guilbert et tentèrent de s'avancer vers nous ; mais le courant nous entraînait rapidement dans l'ouest et les naturels furent obligés de renoncer à leur dessein.

Nous fîmes peu de route dans l'après-midi, en suivant la terre qui est haute, escarpée et bordée seulement par une lisière étroite. A cinq heures et demie, deux pirogues se sont montrées près de la côte ; la mer est couverte le long du bord de troncs d'arbres, de branches et de fragmens de plantes.

Nous trouvant à huit milles de terre à six heures, nous courûmes un petit bord au large, puis nous passâmes la nuit en panne. Cette journée a encore eu cela de désagréable, que nous n'avons pu obtenir aucune observation.

10. Malgré mes précautions, le courant nous a encore portés dans la nuit de douze à quinze milles dans l'ouest ; tellement qu'au jour nous avons revu la terre à six ou sept milles au plus devant nous. De huit à onze heures nous faisions route à trois milles au nord de plusieurs îles situées très-près de la côte. L'île le plus à l'E. est accompagnée de deux petits îlots et a été nommée île Sainson ; les deux qui suivent dans l'ouest ont été appelées îles Faraguet et Dudemaine ; les deux premières sont basses et couvertes de grands arbres parmi lesquels on distingue quelques touffes de cocotiers. L'île Dudemaine seule sur sa partie occidentale présente un petit morne de cent ou deux cents pieds de hauteur qui se remarque d'assez loin,

au milieu des terres basses dont il est environné. 1827. Août.

Sur ce point, la lisière qui borde la côte s'élargit considérablement et semble former une grande vallée entre deux chaînes de montagnes fort hautes. Cette disposition du sol fait présumer qu'une rivière considérable doit couler au milieu de cette vallée. Enfin les îles Sainson, Faraguet et Dudemaine étant réunies par une chaîne de brisans, il est probable qu'elles doivent offrir au dedans de cette enceinte un mouillage assuré, avec une passe étroite dans la partie de l'ouest. Ce serait un fait fort important pour la navigation, et que nous recommandons vivement à l'investigation des capitaines qui auront l'occasion de visiter cette partie de la Nouvelle-Guinée.

Comme nous passions le long de ces îles, six pirogues se montrèrent tout-à-coup entre les îles Sainson et Faraguet; après avoir vogué quelque temps vers nous, elles reprirent le chemin de terre.

A l'aide d'une jolie brise d'E. S. E., nous continuons de suivre la côte à trois ou quatre milles de distance, ce qui nous permet d'en distinguer toutes les sinuosités. A quatre heures, nous passons devant un endroit où elle se relève en falaises escarpées, et un brisant paraît la défendre jusqu'à un mille au large. Cette partie offre un aspect peu agréable. Loin dans l'intérieur, on aperçoit les sommets de montagnes très-élevées.

A sept heures du soir, la brise a varié au N. N. E. et au N.; des éclairs vifs et fréquens sillonnent tout l'horizon, et le ciel a pris une apparence menaçante.

1827. Août. Il n'en est pourtant résulté que des grains légers et suivis d'un calme presque complet durant la nuit entière ; aussi notre navigation n'offre-t-elle guère d'autres désagrémens que les inquiétudes assez naturelles produites par l'action de courans violens et la proximité de côtes jusqu'alors inconnues.

Les observations de la journée nous ont appris que le courant n'avait pas été de moins de cinquante-huit milles à l'ouest dans les quarante-huit heures écoulées. Heureusement jusqu'à présent, chaque matin nous avons régulièrement revu les points quittés la veille au soir, ce qui nous empêche de laisser ni lacune ni indécision dans notre exploration.

11. Les calmes de la nuit ont fait place, au point du jour, à de petites fraîcheurs de S. O. et S. S. O., qui nous ont permis de ranger la côte à deux lieues au plus de distance. Après avoir dépassé l'entrée d'une rivière, à midi, nous sommes restés quelque temps en calme, devant une plage agréable, couverte de beaux ombrages et de nombreux bouquets de cocotiers. A trois lieues à l'intérieur, le mont Eyriès élève son double piton au-dessus des nuages. Plusieurs pirogues se promènent le long du rivage, mais aucune ne témoigne l'envie de venir à nous.

Livrés au calme le plus parfait, nous sommes néanmoins entraînés à l'ouest par le courant qui nous porte à moins d'une demi-lieue de terre. Déjà l'eau décolorée m'annonce le fond, et la sonde accuse effectivement cinquante brasses. Vainement je veux profiter de quelques risées folles et impuissantes du N.

N. O. au N. N. E., pour écarter la côte; mes manœuvres n'aboutissent qu'à me jeter de plus en plus vers la terre, et déjà je crains d'être réduit à la nécessité de laisser tomber une grosse ancre en pleine côte, ce que je voudrais éviter à tout prix. 1827. Août.

En outre, vers cinq heures, les naturels qui nous observaient depuis long-temps, et qui s'étaient sans doute consultés sur ce qu'ils devaient faire, jugèrent probablement l'instant favorable pour faire main-basse sur la grosse pirogue qui venait flotter si près de leurs côtes. Ils s'embarquèrent dans une vingtaine de pirogues qui portaient chacune de trois à huit hommes, et s'avancèrent vers nous de toute la vitesse de leurs pagaies. Ils étaient armés d'arcs et de flèches, et n'apportaient absolument rien autre chose; aussi je n'eus pas le moindre doute sur la nature de leurs intentions, et je m'apprêtai à les repousser. Arrivés près de la corvette, ils s'avancèrent avec circonspection, et s'arrêtèrent à la distance d'une demi-encâblure pour s'entr'attendre. En même temps ils nous firent long-temps des signes pour nous engager à aller à terre, en criant et discourant à haute voix les uns avec les autres.

Je les laissai faire, décidé à ne point les effrayer, s'ils se montraient bien disposés, mais en ayant soin de me tenir sur mes gardes. Je leur adressai même quelques démonstrations amicales qui ne produisirent aucun effet. Au bout d'un quart d'heure, ennuyés sans doute de voir que je ne conduisais point le navire à terre suivant leurs désirs, un des sauvages de la pi-

1827. Août. rogue la plus avancée lança une flèche qui vint tomber aux pieds d'un groupe d'officiers postés sur la dunette.

Je n'attendais que ce signal ; à l'instant je fis tirer par-dessus cette pirogue deux coups de fusils chargés à balle, qui leur firent aussitôt tourner le dos à la corvette et ramer vers le rivage. Pour leur imprimer plus de terreur, et me débarrasser tout-à-fait de leurs importunités, je fis tirer en outre par-dessus leurs têtes un coup de canon chargé à mitraille et pointé à toute volée. Alors ils poussèrent des cris de détresse, redoublèrent d'efforts pour s'éloigner; l'on en vit même qui, pour mieux se soustraire au danger, quittèrent leur pirogue pour sauter à l'eau et se mettre à la nage. Du reste aucun d'eux ne fut blessé, car nous vîmes les balles et la charge de la mitraille tomber bien au-delà des pirogues.

Pl. CXI.

Ces sauvages sont de moyenne taille ; par les traits, le teint et la tournure, ils ressemblent fort aux habitans de la Nouvelle-Irlande. Chez quelques individus la chevelure se rapproche de celle des Papous, mais sans avoir son ampleur démesurée. Des bracelets ornent leurs bras, et sur les parties naturelles ils portent quelque chose d'oblong et de rougeâtre que j'ai supposé être une moitié de *mitre* ou autre coquille semblable. Leurs pirogues sont petites, grossièrement taillées et ornées d'une proue sculptée. Ces naturels paraissaient en général aussi misérables que méchans et perfides [1].

[1] *Voyez* note 10.

Nous avons nommé anse de l'Attaque la partie de 1827.
la côte d'où sortirent ces naturels, et il est probable Août.
qu'un petit navire pourrait y trouver un mouillage commode. Toute la journée nous avons eu en vue, dans l'ouest, la cime imposante du mont Bougainville, qui s'élève à une hauteur considérable au-dessus de toutes les montagnes environnantes.

Enfin une légère brise d'ouest nous permit de mettre le cap au large et d'éloigner lentement la côte dont la proximité devenait déjà fort inquiétante pour nous tous.

Il a beaucoup plu toute la nuit; bien que je me sois constamment maintenu à deux lieues de terre, la
brume nous a empêchés d'en distinguer les accidens 12.
jusqu'à huit heures et demie, où la pluie a cessé et le ciel s'est un peu éclairci. Par malheur le calme est survenu, et nous n'avons pu faire route qu'à dix heures, à l'aide d'une faible brise du S. O. variable au S. E.

Toutefois, à midi, nous sommes parvenus devant un vaste enfoncement qui creuse fort avant dans les terres, surtout dans la partie du S. E. Son ouverture n'étant que de quatre milles, je présume qu'on doit y trouver d'excellens mouillages, et plus que jamais je gémis d'être privé des objets nécessaires pour tenter avec quelque succès d'y conduire la corvette.

Réduit à passer devant cette baie sans pouvoir l'explorer, je lui ai laissé du moins le nom d'un des premiers voyageurs du siècle, de Humboldt, le seul aussi des savans qui se soit intéressé d'une manière

1827. Août. active à l'exécution du voyage de *l'Astrolabe* [1].

Des deux points qui marquent l'entrée de la baie Humboldt, celle du nord-ouest a reçu le nom de pointe Caillié, et celle du sud-est le nom de pointe Bonpland. Elles sont l'une et l'autre d'une hauteur médiocre, escarpées, et la première est dominée par un petit pic assez remarquable.

D'un côté les monts Cyclopes, et de l'autre le mont Bougainville, comme deux sentinelles gigantesques, signaleront aux navigateurs l'approche de la baie Humboldt à plus de vingt lieues de distance. Il est probable que ces deux énormes montagnes sont les mêmes que Bougainville nomma *Cyclopes;* mais je n'ai conservé ce nom qu'à celle qui se trouve à l'ouest de la baie Humboldt, et qui offre une hauteur plus considérable, avec divers pitons à peu près égaux.

Nous avons établi l'entrée de la baie Humboldt par 2° 23' latitude S. et 138° 24' longitude E. C'est un point qui mérite toute l'attention des navigateurs futurs, et qui probablement deviendra d'une haute importance lorsque la Nouvelle-Guinée offrira quelque intérêt aux spéculations commerciales.

Au moyen d'une faible brise du S. E., nous continuâmes à suivre la côte à dix milles de distance. Sous

[1] Aujourd'hui, complètement et pour toujours désabusé des illusions de ma jeunesse, touchant le mérite positif de la plupart de nos académiciens, payé surtout pour être éclairé sur leur esprit de justice, je désire néanmoins que M. de Humboldt trouve dans cette espèce d'hommage une preuve de ma gratitude pour les services qu'il rendit à la mission de *l'Astrolabe* avant qu'elle fût décidée.

les flancs des monts Cyclopes, elle est haute, escarpée, couverte d'arbres jusqu'à la mer, et sans clairières ni lisières, ce qui lui donne un aspect sauvage et désert. 1827. Août.

Des baleines se jouent à la surface des flots, et les gerbes d'eau qu'elles lancent par leurs évens imitant de loin l'effet des brisans, tiennent souvent notre vigilance en haleine.

Le calme a régné toute la nuit. Comme il a persisté, 13.
au retour du jour, nous n'avons pu avancer qu'avec une grande lenteur. A l'ouest des monts Cyclopes, la côte descend en pente plus douce jusqu'à la plage, et elle offre quelques calanques accompagnées de pointes plus ou moins saillantes. Plus profonde que les autres, l'anse Matterer [1] offrirait sans doute un mouillage contre la plupart des vents du sud et de l'est. A l'ouest de cette crique, une pointe basse et couverte d'arbres (la pointe Brama) s'avance beaucoup au nord-ouest, et à la suite de cette pointe la côte creuse de nouveau pour former la baie Walckenaër.

A l'aide d'une petite brise du nord et du nord-est, nous avons pu avancer encore de quelques milles dans l'après-midi; mais cette direction du vent nous enga-

[1] M. Matterer, mon ancien compagnon de voyage dans le Levant et la Mer-Noire, commandait un bâtiment sur la rade de Toulon à l'époque où j'armais *l'Astrolabe*. Loin d'imiter l'égoïsme peu généreux des autres capitaines de la rade, il s'empressa de remettre à ma disposition deux matelots de bonne volonté qui s'offraient pour servir sous mes ordres. Si j'eusse trouvé partout d'aussi nobles sentimens, l'équipage de *l'Astrolabe* eût été tout autrement composé, et bien des soucis et des inquiétudes m'eussent été épargnés, ainsi qu'aux braves officiers appelés à me seconder.

1827. Août. geait à nous tenir à trois ou quatre lieues de la terre, de peur d'accident.

A six heures du soir nous nous trouvions au nord, et à dix lieues de distance d'une haute montagne (mont Benoist) située dans l'intérieur. A cinquante milles derrière nous, les monts Cyclopes élevaient encore leur cime au-dessus de l'horizon; et à la même distance, dans l'ouest sud-ouest, une chaîne de hautes montagnes fixait déjà notre attention. Nous lui donnâmes le nom de monts Gauttier [1].

Dans la nuit il y a eu des averses, et le vent a varié au sud. Comme la côte reprend assez brusquement la
14. direction du nord-ouest, il est arrivé qu'au jour nous nous sommes retrouvés assez près de terre. Elle est basse au rivage, et bordée d'arbres et de cocotiers. Loin dans l'intérieur, on aperçoit plusieurs pitons, et celui du mont Benoist se distingue par son isolement et sa hauteur.

Au devant et à deux ou trois milles de distance de la plage, se succèdent plusieurs petites îles qui ont

[1] M. Gauttier, capitaine de vaisseau de la marine française, dans cinq campagnes consécutives, depuis 1816 jusqu'à 1820, fut chargé de relever toutes les côtes de la Méditerranée et de la Mer-Noire. Il accomplit cette grande tâche de la manière la plus scrupuleuse et la plus honorable. Sans aucun doute, depuis une trentaine d'années, nulle autre navigation n'avait offert en France à l'hydrographie des résultats aussi importans, aussi dignes de la reconnaissance des navigateurs. Je m'honore d'avoir appris à l'école de M. Gauttier quelle marche on doit suivre dans ces expéditions pour donner aux travaux géographiques toute l'exactitude désirable. Mes braves compagnons, MM. Jacquinot, Lottin et Gressien, étaient aussi des élèves de M. Gauttier.

reçu les noms de Merkus, Lesson, Renaudière, Mé- 1827.
rat, Tastu et Duperrey. La plus grande, l'île Mérat, Août.
n'a pas plus de trois ou quatre milles de circuit. A la distance où nous en avons passé, de trois milles environ, elles nous ont semblé autant de bouquets d'arbres et de cocotiers.

Au sud de l'île Tastu, et peu éloigné du rivage, un mont surmonté d'un piton très-aigu a reçu le nom de mont Amable.

Dès deux heures après midi, et à plus de dix lieues de distance, nous avons commencé à voir les îles Arimoa. Au coucher du soleil nous n'en étions plus qu'à douze milles, et elles se montraient alors sous la forme d'une seule île médiocrement élevée et bien boisée. Au sud-ouest, une terre qui nous a paru se détacher de la côte et former une île, a semblé par sa latitude se rapporter à l'île Moa de Schouten. C'est là que vient se terminer à la côte la chaîne des monts Gauttier. Plus à l'ouest, les terres de la Nouvelle-Guinée sont fort basses, et peuvent à peine se distinguer à la distance de quatre ou cinq lieues.

Dans la crainte d'être entraîné sur ces côtes désormais si basses, je me décidai à faire route toute la nuit. De neuf heures à onze, nous ne passâmes pas à plus d'une demi-lieue des îles Arimoa, et nous reconnûmes qu'elles se rapportaient parfaitement à celles que Bougainville vit dans la journée du 14 août 1768. Celle du milieu n'est qu'un îlot, et les deux autres n'ont pas plus de trois ou quatre milles d'étendue. La plus élevée est celle de l'ouest.

1827. 15 août. Quoiqu'il fît presque calme, le courant continuait de nous emporter à l'ouest. Quand le jour revint, nous vîmes que la côte continuait de courir à l'ouest-nord-ouest, toujours très-basse et couverte d'arbres. Son aspect donnait même lieu de conjecturer que ce que nous voyions n'était que des îles placées en avant de la côte. Dans l'intérieur, et à une grande distance, quelques pitons se montraient çà et là.

Toute la journée la brise a été si molle et si incertaine, que nous avons fait très-peu de chemin. Des grains fréquens nous ont beaucoup contrariés, et je n'ai pu me rapprocher de la côte comme je l'aurais désiré. Aussi sa configuration est-elle loin d'être tracée d'une manière précise. Du reste la mer est si calme que la corvette, amarrée dans le bassin de Toulon, ne serait pas plus immobile. Si nous avions eu des ancres à jet, je n'aurais pas hésité à toucher sur quelque point de cette côte pour avoir une idée du pays et de ses habitans.

La nuit a été pluvieuse, et nous l'avons passée aux
16. petits bords. A six heures du matin, le ciel s'étant dégagé, nous avons vu la terre, comme la veille, à trois ou quatre lieues dans le sud-ouest, basse, boisée et offrant plus que jamais l'apparence d'îles nombreuses placées en avant de la côte. A l'intérieur on ne découvrait ni montagnes ni même aucune éminence; il est vrai que l'horizon n'était pas très-pur, et la brume pouvait nous masquer les terres éloignées.

A huit heures l'eau de la mer prenant sur notre route une teinte verdâtre, j'envoyai le petit canot pour

sonder sur cet espace. Il ne trouva point de fond à cinquante brasses, et je dirigeai la corvette au milieu de cette bande décolorée. A dix heures et demie un nouveau changement de couleur bien plus marqué se montra partout devant nous à une demi-encâblure de distance. Cette fois l'eau était tout-à-fait jaunâtre et bourbeuse, au-dessus voltigeaient de nombreuses bandes d'oiseaux, et l'on voyait les poissons s'agiter et sauter fréquemment hors de l'eau. La mer semblait briser légèrement le long de cette zône suspecte; le matelot en vigie, et M. Guilbert lui-même, crurent distinguer çà et là des espaces à sec.

1827. Août.

Quoique bien convaincu que cette apparence des eaux de la mer n'était encore qu'un effet de courant, j'envoyai M. Gressien sonder sur cet espace, tandis que je me tenais en panne, attendant son rapport. Cet officier ne trouva pas encore fond à cinquante brasses; à onze heures nous donnâmes tout au travers de ces eaux décolorées, et nous traversâmes plusieurs lits de courans très-rapides et très-bruyans. Une quantité de branches d'arbres, de fruits détachés et de débris de plantes, des poissons et des hydrophis flottaient à la surface de ces eaux. A onze heures et demie, dans l'endroit où leur teinte était la plus fangeuse, l'eau que nous puisâmes n'était plus que très-légèrement saumâtre. Toutefois, en ce lieu même, nous n'eûmes pas fond par cinquante brasses.

Ce qui me prouva d'ailleurs que cette décoloration n'était que superficielle, c'est que le navire dans sa marche, sillonnant l'eau à une certaine profondeur,

1827. Août. rendait à celle du sillage sa couleur bleue naturelle. La couche fangeuse paraissait avoir au plus deux ou trois pieds de profondeur. En général les lignes de courans se dirigeaient du S. E. au N. O., et le courant lui-même affectait la même direction.

Je regardai donc comme un fait positif que ces eaux provenaient de quelque rivière considérable qui se décharge dans la mer sur cette partie de la côte. Bougainville observa le même fait au même endroit, et en tira la même induction. Précisément dans cette partie, la terre de la Nouvelle-Guinée forme une pointe basse et fort avancée en mer (pointe d'Urville). Tout porte à croire que cette pointe a été formée par les attérissemens d'un torrent considérable.

Les observations de M. Jacquinot ont placé la pointe d'Urville par 1° 24' latitude S. et 135° 27' longitude E. Les terres, ou plus vraisemblablement les îles qui forment cette pointe, sont bien certainement les mêmes que Bougainville indiqua au nord-ouest du géant Moulineaux. Nous n'avons pourtant rien vu qui ressemble à cette montagne. Sans doute la brume nous en déroba l'aspect.

Vers midi deux pirogues se détachèrent de la côte et parurent se diriger vers nous.

En ce moment nous doublions la pointe d'Urville à cinq ou six milles de distance. Au-delà de cette pointe la côte fuit rapidement au sud-ouest, conservant la même apparence, c'est-à-dire fort basse et toujours bordée de grands arbres, très-rapprochés, qui lui donnent de loin l'aspect d'un mur immense. De dis-

tance en distance des touffes d'arbres, deux fois plus élevés que le reste, semblent autant de bastions arrondis destinés à flanquer cette longue muraille. 1827. Août.

Vers une heure les courans et les remoux ont été si violens qu'ils nous ont empêchés, durant plus d'une demi-heure, de gouverner en route, quoique nous fissions vent arrière sous toutes voiles. A deux heures et demie, après avoir traversé plusieurs lits très-rapides, nous sommes sortis des eaux bourbeuses pour entrer dans une zône simplement verdâtre. La bande des eaux fangeuses n'a pas moins de dix ou douze milles de largeur, ce qui annonce une dimension considérable pour le fleuve qui les produit.

Presque au même moment les deux pirogues qui marchaient vers nous, et qui étaient parvenues à un mille de l'arrière de la corvette, se sont arrêtées et ont amené leurs voiles. Un des hommes qui les montaient nous a fait signe avec son chapeau de l'attendre; mais pressé que j'étais de sortir des courans où nous étions engagés, je continuai ma route. Les deux pirogues étaient montées chacune par huit ou dix hommes, et portaient l'une et l'autre un double balancier. Au bout d'un certain temps, voyant qu'ils ne pouvaient pas nous atteindre, ces sauvages reprirent le chemin de terre.

A cinq heures cinquante minutes du soir, nous traversâmes un fort remoux, et rentrâmes enfin dans la Mer bleue. En même temps, et à une distance de près de vingt lieues, nous apercevions déjà les pitons de l'île Jobie. Nous mîmes en panne à six heures et nous y passâmes toute la nuit.

1827. 17 août. Au jour, nous vîmes que le courant nous avait éloignés de la terre, et nous serrâmes le vent babord jusqu'au S. O. et S. S. O. pour nous en rapprocher; mais nous restâmes à peu près à six lieues de la côte de la Nouvelle-Guinée. Comme elle est fort basse, tout ce que nous pouvions faire était de suivre des yeux sa direction.

Du reste les sommités de l'île Jobie s'élevaient peu à peu, et à six heures du soir nous commencions à découvrir sa pointe E. à vingt milles de distance. Une île d'élévation médiocre paraissait occuper la plus grande partie du canal entre la pointe orientale de Jobie et la partie correspondante de la Nouvelle-Guinée. Cette dernière terre qui forme en même temps la pointe orientale de la grande baie de Geelwink n'est remarquable que par un petit monticule, au-delà duquel la côte continue de courir au S. O.

La prudence ne me permettait point de me hasarder au sud de l'île Jobie; mais je me décidai du moins à donner dans le long canal formé par cette grande île et l'île Mysory, afin de tracer la géographie d'un détroit encore très-vaguement connu. En conséquence nous courûmes de petits bords durant la nuit, et nous reçûmes plusieurs grains de pluie.

18. Au point du jour, nous avons reconnu que nous avions à peine changé de place. J'ai voulu me rapprocher de l'entrée de la baie du Geelwink; mais le vent variant au S. S. E. et au S., il a fallu me contenter de porter au S. O. et O. S. O.

A huit heures, nous étions à quinze milles de la

pointe E. de Jobie et de l'île voisine qui a été appelée île Quoy. Cette île a huit milles de longueur, elle est médiocrement élevée, bien boisée et d'un aspect agréable. Un canal de trois milles seulement la sépare de la pointe du Geelwink formée par un monticule peu élevé. Un canal de même largeur la sépare de la pointe E. de l'île Jobie, qui descend en pente très-douce à la mer. 1827. Août.

Au même instant, nous commencions à voir les îles des Traîtres dans le N. O. à vingt milles de distance.

N'étant poussés que par de faibles brises du sud, de l'est et du nord, nous n'avons pu avancer que très-lentement dans le canal. A trois heures et demie, nous avons filé quatre-vingt-quinze brasses de ligne sans trouver fond, et à six heures du soir nous avions déjà prolongé environ trente milles de la côte de l'île Jobie, à trois lieues de distance. Les terres de cette île sont hautes, escarpées et couvertes de bois sans clairières. De hautes montagnes forment l'arête centrale de cette île. Au contraire, les îles des Traîtres sont petites et très-basses.

Un grain violent qui menaçait depuis quelque temps a éclaté à dix heures quarante-cinq minutes, et a produit d'abord une brusque et violente bourrasque, accompagnée d'éclairs très-vifs et d'un tonnerre assourdissant qui a duré quinze minutes ; à cet orage a succédé un déluge de pluie durant une demi-heure. Puis tout s'est calmé et le reste de la nuit a été tranquille. Il est heureux que des grains aussi violens soient d'aussi

1827. Août. courte durée, autrement ils rendraient notre navigation fort épineuse ; mais l'expérience que nous avons acquise nous a prouvé que, dans cette saison du moins, le mauvais temps n'est guère durable sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée.

19. Dès cinq heures dix minutes, nous remettons le cap à l'ouest, afin de poursuivre notre route dans le détroit de Jobie. Les terres de cette île conservent le même aspect de la manière la plus uniforme, et la côte dans toute son étendue ne paraît offrir aucune anse, aucune crique propre à recevoir un bâtiment de notre dimension. Nous laissons derrière nous les îles des Traîtres. Les terres de Mysory se montrent peu à peu ; fort basses dans leur partie orientale, elles se relèvent par degrés vers l'ouest, et présentent quelques monticules de hauteur médiocre.

On voit peu de fumées sur Jobie et point de traces de culture, ce qui annonce une faible population.

Vers quatre heures du soir, une pirogue, qui s'était détachée de Mysory, semblait faire route sur nous ; mais, après avoir amené ses voiles, elle est retournée vers la terre avec ses pagaies.

A six heures du soir, nous n'étions pas à plus de quatre milles au N. E. de deux petits îlots situés à quatre milles de la côte de Jobie ; mais nous ne vîmes point de traces du grand brisant qui les environne sur la vieille carte hollandaise de la baie du Geelwink. A cette heure, nous distinguions déjà la pointe O. de Jobie, les sommets de Bultig, et dans le nord le mont Schouten sur Mysory, qui paraît être la par-

tie la plus orientale de cette île aperçue par d'Entrecasteaux. 1827. Août.

Toute la nuit, il a fait à peu près calme, et nous avons filé à peine un demi-mille. Toutefois, par l'effet du courant, nous nous étions beaucoup avancés dans l'O. N. O. et nous avions déjà perdu de vue les deux îlots. 20.

Les montagnes de Jobie s'abaissent de plus en plus vers sa pointe occidentale ; le canal qui les sépare de Bultig n'a que six milles de largeur. Bultig est une île montueuse, de forme irrégulière, et qui sur une longueur de dix ou douze milles n'a pas plus de quatre milles de largeur. Trois îlots arrondis, nommés les Trois-Sœurs, se trouvent près de sa pointe E.; et devant sa pointe O., sont deux petits îlots semblables que j'ai nommés les Frères.

Une pointe assez remarquable, dans le S. O. de Mysory, a reçu le nom de pointe Lair ; du reste nous passons à une trop grande distance de cette île, pour tracer avec exactitude les contours de ses côtes.

Nous continuons d'avancer, plus en quelque sorte par l'action du courant que par celle du vent, tant il est faible et variable. Des morceaux de bois et des arbres entiers passent souvent le long du bord, et par l'effet du mirage prennent de loin l'apparence de pirogues ou de rochers à fleur d'eau, au point que nous y sommes le plus souvent trompés.

A six heures du soir, et à dix-huit milles devant nous, se déploient à nos regards les terres basses et uniformes de l'île Longue. Nous passons en panne la

1827. nuit qui est sombre, calme et parfois pluvieuse.
21 août. Le jour nous retrouve à sept ou huit milles de la partie N. E. de l'île Longue. Nous n'avons pu figurer correctement que sa côte septentrionale, le reste nous est demeuré mal connu ; cette île est assez étendue et son sol est généralement peu élevé. De nombreux bouquets de cocotiers s'élèvent sur ses plages ; sous une touffe de ces arbres, nous avons vu plusieurs naturels rassemblés, mais aucun d'eux n'a été tenté de venir nous rendre visite, bien que le calme nous ait retenu la matinée tout entière vis-à-vis de leur île.

A midi, malgré la distance de près de soixante-six milles, les pitons des monts Arfak au-dessus de Doreï se sont montrés déjà fort élevés au-dessus de l'horizon.

Dans l'après-midi, le courant, nous portant au nord, nous a rapprochés de la pointe orientale de Mysory que nous avons nommée cap Saavedra. Du haut des barres on voyait déjà la petite île de la Grande-Providence.

22. Toute la nuit, nous sommes restés livrés à un calme profond, accompagné du plus beau temps. Au lever du soleil, le cap Saavedra nous restait dans l'E. à six lieues, et la Grande-Providence nous restait dans le N. E., à la même distance environ. C'est une petite île médiocrement élevée et couverte d'arbres.

Dans toute la journée, nous n'avons pu faire que quatre ou cinq lieues à l'O. S. O., avec de faibles brises de S. S. E. et de S. E. La chaîne immense des

monts Arfak s'agrandit peu à peu, et le soir nous commençons à distinguer les terres voisines de Doreï. C'est dans ce port que je veux conduire *l'Astrolabe*, pour lier nos opérations à celles de *la Coquille*, et donner aux naturalistes le moyen d'étudier les productions de la Nouvelle-Guinée, puisque la fortune nous a refusé la satisfaction de visiter toute autre partie de cette grande terre. 1827. Août.

Des calmes désespérans nous tiennent cloués en place, et pour ainsi dire en vue du port. Dans l'après-midi, à l'aide d'une petite brise du S. S. E., j'approchais déjà du cap Mamori, quand le calme est revenu et nous a livrés au courant, qui nous a portés toute la nuit au nord. 23.

Toute la journée suivante, j'ai profité d'une légère brise du N. E. au N. pour nous élever beaucoup au S., et nous tenir en garde contre le courant qui menaçait de nous faire manquer le mouillage de Doreï. Les terres de cette partie de la côte, depuis le port Doreï jusqu'au cap Oran-Souari, sont si hautes et si escarpées, qu'à la distance de seize ou dix-huit milles il nous semblait que nous naviguions tout proche du rivage. La chaîne imposante des monts Arfak domine toute cette partie et cache souvent son front dans les nuages. 24.

Grâce à la précaution que j'avais prise, le courant eut peu d'action sur nous pendant la nuit. Dès qu'il fit jour, nous laissâmes peu à peu porter vers le port Doreï dont nous étions encore à près de dix lieues. Nous marchions fort lentement avec une lé- 25.

1827. Août. gère brise du S. E.; mais le courant doublait heureusement notre vitesse, de sorte qu'à quatre heures du soir nous pûmes donner dans le canal formé par la côte de Mana-Souari et la côte de Guinée.

Là nous fûmes surpris par un calme plat. Je tremblais d'être exposé à manœuvrer de nuit de grosses ancres le long de ces côtes acores. Je fis armer les avirons de galère, et, favorisés par le flot, nous atteignîmes à six heures et demie le même mouillage que nous occupions trois ans auparavant, au fond du hâvre de Doreï. On doit juger de la satisfaction que nous éprouvâmes en nous voyant solidement affourchés au fond de ce tranquille bassin. Nous venions de terminer un travail de la plus haute importance, et nous voguions désormais si près d'une colonie européenne, de l'hospitalière Amboine, que nous regardions déjà nos épreuves comme arrivées à leur terme. Nous comparions surtout avec délices notre position actuelle avec la perspective qui s'offrait à nous lorsque nous échappâmes aux récifs de Tonga-Tabou. Aux inquiétudes d'une navigation longue et périlleuse succédaient désormais les souvenirs des dangers affrontés, et la jouissance d'avoir accompli de grands travaux géographiques!

Du moment où nous donnâmes dans le chenal, un grand nombre de pirogues vint nous accoster avec confiance, et les sauvages nous traitèrent comme d'anciennes connaissances. Malheureusement, attirés par la simple curiosité, ils ne nous apportèrent pas la moindre espèce de vivres frais, pas même un poisson.

Il fallut encore nous contenter de prendre en soupirant notre triste ration de haricots et de lard salé du bord. Sans être gastronome, j'ai toujours trouvé ce régime diététique peu agréable; et cette fois, à deux doigts de la terre dont la brise nous apportait les fraîches émanations, après l'espoir dont je m'étais flatté, cet ordinaire me parut doublement affligeant. Par une sorte de compensation, toute la nuit, comme pour célébrer notre arrivée, les hôtes emplumés des forêts voisines de notre mouillage ne cessèrent de faire entendre leurs mélodieux accens, et nous étions pour ainsi dire doucement bercés au son de cette musique aérienne.

1827. Août.

CHAPITRE XXVIII.

SÉJOUR AU HAVRE DOREI.

1827. 26 août. Dans la matinée, nous avons achevé d'amarrer la corvette à poste fixe et d'une manière si solide, qu'il ne faudrait rien moins qu'un tremblement de terre pour lui faire quitter son poste.

Un grand nombre de pirogues ont environné la corvette, et les sauvages ont sur-le-champ communiqué librement avec nous. Plusieurs d'entre eux se sont parfaitement rappelé le navire, et ils en agissent avec nous comme avec des personnes de leur connaissance. Toutefois, parmi nous, personne n'a eu l'occasion de reconnaître un ancien ami. Bien différens des peuples de Taïti, de la Nouvelle-Zélande, de Tonga, ces insulaires conservent toujours une sorte de réserve, on pourrait dire de défiance innée, qui les empêche de se lier avec les Européens. Il est vrai que leur misère, leur saleté et leur ignorance profonde ne sont guère capables d'engager ceux-ci à leur faire des avances d'amitié bien suivies : enfin l'extrême

jalousie de ces naturels concernant leurs femmes est encore un obstacle péremptoire à ce qu'ils communiquent plus intimement avec les étrangers. Il est bien singulier que, dans tout l'Océan-Pacifique, les races noires, où les femmes sont communément hideuses, soient les seules dans lesquelles les hommes tiennent aussi rigoureusement à soustraire leurs femmes, mariées ou non, aux regards des Européens. 1827. Août.

Ces Papous montraient autant d'empressement et plus d'habileté encore dans leur commerce qu'à l'époque de notre passage sur *la Coquille*. Les oiseaux de paradis devinrent bientôt l'objet presque unique de tous ces marchés. Par l'avidité des Français, ces objets, qui dans les circonstances ordinaires ne valent pas plus d'un schelling, montèrent dès le premier instant aux prix de trois à cinq piastres, c'est-à-dire que la valeur fut sur-le-champ portée à vingt fois au-dessus de son cours habituel. Quelques années auparavant, MM. les Papous étaient enchantés de recevoir en paiement des bracelets en fer-blanc bien luisant et des couverts en composition : mais cette fois ils rejetèrent avec dédain ces articles lorsqu'on voulut leur en offrir. Les piastres seules et les piastres d'Espagne à colonnes étaient admises en paiement, ou tout au moins des étoffes d'une valeur à peu près équivalente.

On sera sans doute curieux de savoir ce que ces hommes voulaient faire de piastres. Des bracelets. Comme ils ne connaissent point les moyens de fondre

1827. Août. ni de couler l'argent, ils se contentent de le ramollir au feu de la forge, et ils le battent ensuite pour en fabri-



quer ces ornemens. On sent bien qu'ils doivent faire un gaspillage considérable de ce précieux métal : aussi ne leur faut-il pas moins de trois ou quatre pièces pour fabriquer un bracelet ordinaire. Ces sauvages, laids, sales et mal bâtis, ordinairement nus, portent quelquefois dans leurs grands atours jusqu'à trois ou quatre bracelets à chacun de leurs bras, suivant leur fortune. Du reste, notre séjour leur aura procuré sans doute plus d'argent qu'ils n'en avaient encore vu jusqu'alors; car je ne crois pas exagérer en estimant à cinq cents piastres le nombre total de ce qu'ils reçurent pour leurs oiseaux de paradis.

Nous ne pûmes obtenir de ces naturels que très-peu de rafraîchissemens en cocos, poulpes et cala-

vanzas (espèce de petits *dolichos* d'un assez bon goût); 1827.
du reste point de cochons, de volailles, et même fort Août.
peu de poissons. Cette peuplade est naturellement pauvre; d'ailleurs le commerce des oiseaux de paradis absorbe toutes leurs facultés.

Impatient de me procurer le plaisir de la promenade, à neuf heures j'ai pris mon fusil et me suis dirigé vers la plage de Fanidi; puis je me suis enfoncé le long du grand torrent de l'ouest, dont j'avais si souvent parcouru les rives trois ans auparavant. Dans l'espace de deux cents pas environ, les abords de la forêt, fermés par des fourrés épais et hérissés de buissons épineux, sont très-difficiles à franchir; mais quand on a dépassé cette barrière, on se trouve sous une double voûte d'arbres, dont la plus élevée atteint souvent de cent cinquante à deux cents pieds d'élévation, tandis que l'inférieure qui est en même temps la plus compacte n'est pas à moins de quatre-vingts à cent pieds au-dessus du sol. Sous ces gigantesques enfans du règne végétal, le sol est assez dégagé; il ne présente guère que des arbrisseaux clair-semés, des fougères de petite taille et fort peu de plantes herbacées.

Du temps de *la Coquille*, j'avais coutume de faire, sous ces vastes forêts, d'abondantes récoltes d'insectes rares et curieux et de papillons aux brillantes couleurs; mais sur *l'Astrolabe* je fus moins heureux. Bien que je me retrouvasse en ces lieux à la même époque, il paraît que quelque temps avant notre arrivée la saison avait été fort pluvieuse. Le sol était

1827. Août. souvent fangeux et très-peu praticable; les localités elles-mêmes avaient subi de si étranges altérations, qu'il me fut impossible de retrouver l'endroit où j'allais à l'affût des manucodes. Cette humidité générale empêchait les oiseaux et les diverses races d'insectes de voltiger en aussi grand nombre que je l'avais jadis observé. Dans ma promenade, il est vrai, j'entendis les cris glapissans de plusieurs émeraudes mâles; mais retranchés sur les sommités des arbres les plus élevés, il était fort difficile de les apercevoir et presque impossible de les atteindre. Après une chasse fort stérile, dès une heure je rentrai à bord ennuyé et fatigué. Mon tempérament altéré ne pouvait plus se prêter à ces longues excursions qui n'étaient qu'un jeu pour moi dans mes campagnes du Levant, et que je répétais encore sans peine dans le voyage de *la Coquille*.

L'équipage a eu toute la journée pour se reposer. Comme le plan du hâvre de Doreï levé par les officiers de *la Coquille* ne laisse rien à désirer, nous devons nous dispenser de tout travail hydrographique. Nos soins se réduiront à remplacer l'eau et le bois consommés, et à poursuivre les recherches d'histoire naturelle en tout genre. M. Sainson continuera d'accroître les richesses d'un porte-feuille déjà volumineux.

27. Le ciel a été très-couvert toute la journée, et il a plu à de fréquens intervalles. J'ai cependant encore fait une promenade du même côté que la veille, de une heure à quatre, souvent trempé jusqu'aux os. La

chasse a été peu fructueuse, et je n'ai tué qu'un guê- 1827.
pier à longs brins et un beau martin-pêcheur. Août.

On a commencé à faire l'eau au limpide ruisseau de Wirsi, et le bois un peu plus bas, entre Wirsi et Arkauki, mais de manière que les deux corvées fussent en vue de la corvette et sous la protection de nos canons. L'observatoire a été replacé sur la petite plage de Ninou-Kamoudi au même point où fut établi celui de *la Coquille.*

Le commerce des oiseaux de paradis a continué, mais il n'y a guère eu que MM. Jacquinot, Lottin et Bertrand qui aient pu s'en procurer pour quelques vases de porcelaine, qui tout-à-coup sont devenus des objets de haut prix pour MM. les Papous. Les autres étaient obligés de solder en belles et bonnes piastres.

Un de ces naturels, qui m'a paru avoir quelque crédit parmi ses concitoyens et plus d'intelligence que la plupart d'entre eux, m'a demandé en mauvais malais combien de temps nous resterions encore à Doreï. Sur l'assurance que je lui ai donnée que nous ne partirions pas avant neuf jours, il m'a appris que deux pirogues allaient mettre à la voile pour Embarbaken, afin d'en rapporter une nouvelle provision d'oiseaux. C'est de cet endroit situé à soixante milles environ de Doreï, que les naturels nous parlaient, lors du séjour de *la Coquille*, comme du point où l'on se procurait aussi le plus grand nombre d'émeraudes. Il est probable qu'à Embarbaken, ces oiseaux sont plus fréquens et surtout plus faciles à approcher

1827. Août. qu'à Doreï ; car ici les courtes flèches des naturels ne pourraient jamais les atteindre sur le sommet des grands arbres qui composent toutes les forêts du pays.

Les insulaires ont commencé à apporter un peu de poisson, et je les ai encouragés à continuer, en les payant libéralement ; cette ressource serait pour nous d'autant plus précieuse, que notre pêche est très-ingrate.

28. La nuit a été très-pluvieuse, et il est tombé encore de l'eau plusieurs fois dans la journée. Cependant, à neuf heures et demie, je suis descendu à terre du côté de Fanidi, et j'ai couru les bois durant six ou sept heures avec Lauvergne et Jean, sans faire aucune rencontre intéressante. Tout était trempé par la pluie, le sol était fort glissant et souvent submergé. Les oiseaux se montraient peu, ainsi que les insectes.

Deux naturels m'avaient accompagné dans le commencement de ma course, et j'étais très-étonné de l'air timide et cauteleux qu'ils prenaient dans ces bois que je parcourais journellement avec tant de confiance. Ils me firent entendre qu'ils redoutaient la rencontre des Arfakis, les habitans des montagnes et leurs ennemis jurés. Ces hommes parcourent les forêts et viennent quelquefois jusqu'aux portes des Papous, pour tâcher de les surprendre. S'ils sont les plus forts, ils tombent sur les Papous, leur coupent la tête et l'emportent en triomphe chez eux. De leur côté, les Papous cherchent à leur rendre la pareille ; mais ce cas-ci doit être plus rare que l'autre, car les

Papous sont des gens timides, et je ne pense pas qu'ils s'aventurent souvent sur les brisées de leurs rivaux. 1827. Août.

Mes deux compagnons marchaient constamment l'oreille au guet, faisant, avec leurs pieds nus, le moins de bruit possible, et leurs flèches en arrêt au plus léger bruissement des feuilles. Ils paraissaient très-vexés du peu de précautions que nous prenions pour dissimuler notre marche ; mais leur inquiétude devint excessive, lorsque nous entendîmes tout-à-coup un bruit confus de voix sauvages à quelque distance de nous. Nos deux Papous voulurent prudemment prendre la fuite; mais, rassurés par la vue de nos fusils que nous tînmes armés, ils nous suivirent en se tenant derrière nous. Bientôt nous nous trouvâmes sur un petit monticule plus dégagé que le reste de la forêt, où quatre ou cinq sauvages étaient occupés à essoriller deux sangliers et quelques phalangers. Nos deux compagnons reconnurent dans ces hommes des camarades occupés à chasser dans la forêt, et ils restèrent à causer avec eux de leur capture et d'autres affaires. Pour moi, après avoir recommandé aux chasseurs de porter les sangliers à bord, en leur assurant qu'ils seraient généreusement payés, je continuai ma promenade dons la forêt.

En effet le plus petit des sangliers fut apporté le soir à bord, et je le payai deux piastres pour engager les sauvages à en apporter d'autres ; mais ils ne revinrent point. Le commerce des oiseaux était beaucoup plus productif pour eux et leur coûtait moins de peines ; sans compter qu'il ne les privait point d'un ali-

1827. Août. ment qui paraît rare et très-recherché de ces insulaires. Comme tous les hommes de l'équipage, sans exception, se portaient bien, je ne vis point d'inconvénient à ce qu'ils fussent réduits à leur ration ordinaire. J'étais celui dont la santé était la plus précaire, et je pris moi-même mon parti de bonne grâce.

M. Guilbert s'était dirigé aujourd'hui, avec quelques autres officiers, vers les cabanes des Arfakis, au-dessus de Raoudi, et il a tué un oiseau de paradis mâle et deux femelles.

Ces messieurs ont assuré que ces oiseaux étaient plus fréquens et plus faciles à approcher dans cette partie du hâvre.

29. La matinée a été belle, et il est tombé plusieurs grains dans l'après-midi. J'ai gardé le bord toute la journée, et je me suis souvent amusé à considérer l'activité que déployaient les naturels dans leurs marchés. Ils continuent d'apporter du poisson, du tabac et des coquilles. Les premiers jours ils nous avaient aussi offert de l'écorce de massoï; mais, voyant que cette denrée n'avait pas cours parmi nous, ils l'ont laissée de côté.

A sept heures du matin, désirant étendre mes courses plus avant dans l'intérieur, accompagné de Lauvergne et de Jean, je descendis en canot au grand village de Dorcï.

Quatre jeunes Papous, à qui j'avais promis en récompense quelques bagatelles, devaient me conduire aux lieux que fréquentaient les oiseaux de paradis.

Après avoir marché durant dix minutes dans une

agréable vallée qui borde le rivage, on arrive à une côte d'une pente assez rapide, mais médiocrement élevée et généralement couverte de très-grands arbres. Les pluies avaient rendu le sentier très-glissant et difficile à pratiquer. Quand on a gravi à la hauteur de cent toises environ, l'on se trouve sur une espèce de plateau habité et cultivé par une tribu d'Arfakis, amie des Papous de la plage. Toutefois une défiance réciproque règne toujours entre ces deux peuplades. Lors du voyage de *la Coquille*, quand je découvris pour la première fois la résidence de cette tribu, les Papous de la plage employèrent tous les moyens possibles pour m'empêcher d'avoir aucune communication avec ces montagnards, tantôt m'affirmant qu'ils allaient me tuer et me couper la tête, tantôt en disant que c'étaient des imbéciles semblables aux animaux, incapables d'entendre mon langage non plus que le leur, et qui ne méritaient que mon mépris. Il était évident que ces Papous désiraient conserver le monopole du commerce, et paraissaient très-contrariés de voir les Arfakis participer aux avantages qu'ils retiraient de leurs relations avec nous. 1827. Août.

A cette époque la tribu tout entière des Arfakis, qui me parut composée d'environ cent cinquante personnes, habitait deux immenses cabanes en bois, perchées sur des pieux de trente ou quarante pieds de hauteur, et dans lesquelles on montait par une pièce de bois entaillée. Cette pièce de bois se retirait durant la nuit et aux approches de l'ennemi. Chaque famille avait une cellule particulière, et chacune des caba-

1827. Août. nes ou hangars contenait une vingtaine de cellules.

Ces Arfakis me reçurent alors avec beaucoup de politesse, et, plus hospitaliers que les Papous, ils m'offrirent même quelques rafraîchissemens, ce que les autres n'avaient point l'habitude de faire.

Dans la position qu'occupaient primitivement les deux cabanes sur le bord d'un ravin profond et de la plate-forme qui les terminait, on jouissait de la vue la plus ravissante. L'ensemble du hâvre de Doreï, les riantes îles de Mana-Souari et de Masmapi, la côte entière fuyant vers le sud jusqu'aux limites de l'horizon, et par-dessus tout cela la chaîne imposante des monts Arfakis, formaient un tableau véritablement admirable. C'était la nature sauvage dans tout son luxe, dans toute sa sévérité. Sous les feux de la ligne, le voyageur contemple avec étonnement cette puissance de végétation, cette surabondance de sucs, qui couvre d'arbres, de fougères et de plantes parasites les terrains en apparence les plus arides et les plus rocailleux. Nulle part au monde je n'ai observé des végétaux d'une hauteur si démesurée; les dimensions ordinaires des arbres de ces forêts surpassent tout ce que j'ai jamais pu voir en ce genre.

Aujourd'hui ces deux grands hangars sont abandonnés et en ruines. Les Arfakis se sont logés dans cinq édifices plus petits, construits dans le même genre, mais moins élevés et situés à deux ou trois cents pas plus loin. Ils sont entourés de belles plantations de taro, de courges, de maïs, de calavanzas,
Pl. CXXII. bananiers, etc. Ces hommes sont venus amicalement

au devant de moi, et m'ont offert quelques rafraîchissemens; mais je les ai remerciés et j'ai passé outre. 1827. Août. Pl. CXXII.

Bientôt nous nous sommes retrouvés au milieu de vastes et sombres forêts; alors mes guides m'ont assuré que là se trouvaient les oiseaux que je cherchais. Soit à cause de la pluie qui avait tombé dans la nuit, soit pour tout autre motif, je ne vis aucun de ces brillans volatiles, et je n'entendis pas même leur cri habituel *koua, koua*, etc., si perçant et si remarquable parmi tous les autres chants d'oiseaux. Ces forêts, peu garnies de sous-bois, sont faciles à traverser, et présentent même une promenade agréable sous leurs immenses et impénétrables dômes de verdure, au moment le plus brûlant de la journée.

Après avoir marché à grands pas durant plus de deux heures, après avoir franchi plusieurs ravins et quelques fourrés très-épais, sans faire aucune rencontre intéressante, nous descendîmes par une pente beaucoup plus douce que celle que nous avions suivie en montant, et nous nous retrouvâmes sur le bord de la mer, près de l'entrée du canal de Doreï, entre le cap Wakalo et la pointe Ambla.

Toute la portion de côte qui règne depuis cet endroit, jusqu'aux villages, forme une vallée d'un mille environ de largeur le long de la plage occupée par des plantations de diverse nature. Sans être bien entretenues, ces plantations offrent du moins un terrain plus découvert et plus praticable que partout ailleurs, autour du hâvre Doreï. De petits sentiers bien battus permettent à l'Européen de s'y promener sans fatigue.

1827. Août. Je remarquai aussi que les diverses espèces d'insectes sont beaucoup plus variées et plus fréquentes dans ces lieux cultivés que dans ceux qui sont encore abandonnés aux mains de la nature. Sur le petit nombre de grands arbres qui ont été conservés au milieu de ces plantations, j'ai vu voltiger quelques émeraudes; mais il m'a été impossible d'en approcher un seul à portée de fusil.

J'ai cheminé le long du petit sentier qui suit la direction du rivage, et qui m'a ramené aux villages de Doreï et Kouao. A notre approche les femmes ont encore témoigné quelque timidité, mais les hommes et les enfans sont tout-à-fait familiarisés avec nous, et nous accompagnent sans peine partout où nous voulons aller. Après avoir conversé quelque temps avec eux, à l'ombre d'un bel *artocarpus*, vers trois heures je suis rentré à bord. La pièce la plus curieuse de ma chasse était un beau mainate, oiseau que j'avais vu trois ans auparavant à Soura-Baya, chez le colonel Bonelle, et qui est susceptible d'un certain degré d'éducation, comme en France le merle ou l'étourneau.

Pl. CXVI et CXXI.

M. Quoy a tué un émeraude arrivé à l'instant où il ne possède encore que les deux filets de la queue et la gorge métallique, sans avoir ces flancs orangés qui donnent tant de prix à sa robe comme objet de parure. Divers autres chasseurs ont tué plusieurs colaos et gouras ou pigeons couronnés.

31. Une partie de l'équipage a été envoyée à l'aiguade pour laver son linge et ses hamacs. Les naturels ont

cessé d'apporter du poisson, sans doute à cause du peu de profit que leur présentait cette branche de commerce comparativement à celle des oiseaux de paradis. 1827. Août.

A neuf heures, j'ai mis pied à terre près du village de Doreï, et je me suis long-temps promené dans les bocages et les plantations voisines. Une sorte de langueur générale, un affaiblissement dans toutes les parties du corps, m'a fait perdre le goût des longues excursions : la relâche de Doreï n'a pas produit sur ma santé tout l'effet que j'en attendais.

A l'approche d'un grain fort noir, vers une heure après midi, j'ai frété une pirogue de naturels pour me ramener à bord. Comme j'y arrivais, le grain a éclaté, et la pluie a tombé par torrens jusqu'à cinq ou six heures du soir. La crue subite des torrens a couvert la rade d'eaux très-fangeuses : ces eaux roulaient vers la mer avec autant de rapidité que celles d'une rivière, et entraînaient une quantité prodigieuse de morceaux d'arbres et de débris de plantes arrachés aux forêts du rivage. Peu avant la nuit, le ciel s'est éclairci, et il a fait ensuite beau temps et calme.

1 septembre. Le reste de l'équipage est allé laver ses effets à l'aiguade. Les naturels ont cessé tout-à-fait d'apporter du poisson, et notre pêche à la seine comme au trémail est très-stérile, de sorte que nous sommes dans une grande pénurie de vivres frais. Nous sommes à peu près réduits aux corps des oiseaux tués à la chasse et préparés pour les collections d'histoire na-

1827 Septembre. turelle : on assaisonne ces restes du mieux qu'il est possible, et on les mange avec plaisir, qu'ils aient appartenu à des pigeons, des colombes, des loris et des perruches, ou à des cacatoës, des martins-chasseurs ou pêcheurs et des oiseaux de paradis. Ceux-ci néanmoins ont une chair sèche et très-coriace.

A neuf heures, je suis descendu au torrent de Fanidi, et j'ai parcouru tous ses environs accompagné de quatre naturels qui m'ont été parfaitement inutiles. Après une course de six heures, souvent très-fatigante, à travers les broussailles et les lianes, je revins à bord, rapportant de ma chasse un manucode, un martin à longs brins et une grosse pie cendrée. Je remis toutes ces pièces à M. Quoy pour la collection du Muséum.

2. Aujourd'hui dimanche, l'équipage a eu repos complet. De dix heures à deux heures après midi, j'ai erré dans les bois voisins de l'aiguade et du côté d'Arkauki : là se trouve dans la forêt une grande percée, qui forme une tonnelle immense, où la promenade est moins pénible qu'aux environs. C'est là que j'ai passé la plus grande partie de mon temps, rêvant à l'avenir de notre campagne et à la direction que je devais lui donner en quittant Amboine.

Le résultat de cette course s'est borné à un pigeon nicobar et à un petit nombre d'insectes. Mes récoltes d'entomologie sont en quelque sorte devenues plus fructueuses à bord, car j'ai accoutumé les petits Papous à m'y apporter tout ce qu'ils trouvent en ce

genre, et je leur paie chaque individu un grain de verre, qu'il soit bon ou mauvais. Aussi sont-ils enchantés de ce nouveau genre de spéculation, et c'est à qui se présentera avec des poignées de thérates, tricondyles, punaises, cigales, etc., etc. 1827. Septembre.

La chaloupe est allée faire du sable, et le grand canot a été envoyé à la pêche sur la pointe Pazanzoa. Pour la première fois, il est revenu avec une quantité de poisson suffisante pour en donner à tout le monde, et notamment avec deux raies énormes. 3.

Maintenant que la conjonction approche, les marées augmentent beaucoup, et la mer découvre complètement au jusant jusqu'à une demi-encâblure du navire, vers le fond du hâvre; puis la profondeur passe immédiatement à cinq ou six brasses. C'est le seul endroit où le rivage soit bordé par un banc, et ce banc s'est trouvé formé sans aucun doute par les atterrissemens dus aux torrens du fond du hâvre.

Toute la journée, je me suis senti très-affaibli; et dans la soirée j'ai même failli me trouver mal : il m'a fallu de nouveau recourir à une diète sévère. Tout le reste de l'équipage se porte bien, hormis le maître charpentier qui décline visiblement.

Il a fait calme, et le ciel a été nuageux une partie de la journée. Comme à l'ordinaire, un grand nombre de chasseurs courent les bois dans toutes les directions, isolément et accompagnés chacun d'un ou deux naturels qui leur servent de guides. Mais comme je compte remettre à la voile après-demain, j'ai prévenu M. Jacquinot que demain les officiers 4.

1827. Septembre. et les maîtres pourront seuls quitter le navire, le reste des hommes étant nécessaire aux travaux.

5. Le temps étant au beau, les voiles ont été mises au sec, et la chaloupe a été envoyée faire un dernier voyage à l'aiguade pour emplir les pièces qui restent vides sur le pont. La mer n'étant pas tout-à-fait basse, elle a dû attendre assez long-temps afin de pouvoir faire son eau plus facilement.

Comme de coutume, les chasseurs couraient les bois depuis le point du jour. Nous n'avions vu paraître à bord que deux ou trois naturels et quelques enfans. Pourtant j'étais loin de m'attendre à rien de fâcheux, et notre confiance à tous était montée au plus haut degré à l'égard de nos hôtes.

Nous nous occupions donc paisiblement des apprêts du départ, lorsqu'à neuf heures et demie du matin, nous entendîmes tout-à-coup des cris aigus du côté de la chaloupe. Plusieurs de nos hommes parurent en désarroi à la plage, criant de toutes leurs forces, qu'ils étaient attaqués à coups de flèche par une troupe de sauvages. L'un d'eux, Grasse, dans sa frayeur, s'écria que la chaloupe était crevée, et s'élança à la nage pour regagner le bord.

A cette sinistre nouvelle, je fis sur-le-champ embarquer dix ou douze hommes armés pour aller au secours des chaloupiers, et en même temps je fis tirer un coup de caronnade chargée à boulet pour rappeler ceux qui se trouvaient à la chasse. Ceux-ci étaient MM. Quoy, Guilbert, Dudemaine, Bertrand, les maîtres Audibert et Imbert, et les matelots Rey et

Imbert. Leur sort m'inspira la plus vive inquiétude, et je craignis un moment, de la part des Papous de Doreï, une perfidie semblable à celle des naturels de Tonga. 1827. Septembre.

Dès le premier moment d'alarme, les enfans des sauvages qui restaient à bord s'étaient enfuis dans leurs pirogues avec précipitation, frappés d'épouvante et criant d'un ton de terreur : *Arfaki, Arfaki!* Un instant après, la chaloupe parut hors de l'entrée du ruisseau, et fut de retour avec le grand canot, ramenant le matelot Bellanger grièvement blessé d'un coup de flèche. Ce trait, qui était un simple roseau garni d'une pointe très-acérée, était entré par le dos, avait profondément pénétré dans les chairs, et était ensuite tombé dans le mouvement que Bellanger avait fait pour s'enfuir.



1827. Septembre.

Après avoir repris leurs sens, Quemener et Vigneau racontèrent qu'étant tous les deux occupés à puiser de l'eau avec Bellanger, ils avaient tout-à-coup vu tomber celui-ci percé par la flèche. Au même instant, deux sauvages s'étaient précipités au milieu d'eux pour se saisir d'un seau qu'ils avaient à la main. Nos hommes s'étaient enfuis en toute hâte vers la chaloupe, et de leur côté les sauvages avaient disparu à travers la forêt. Les hommes que j'avais envoyés dans le grand canot n'avaient pu rien découvrir, et s'étaient contentés de ramasser la flèche meurtrière qu'ils m'avaient apportée et que j'ai conservée.

D'après ce récit, il me parut vraisemblable que c'était aux Arfakis seuls, habitans des montagnes et ennemis jurés des Papous, que nous devions attribuer cet outrage. Les cris des enfans en quittant le navire, et la conduite constamment amicale des Papous, donnaient un nouveau poids à cette opinion.

Toutefois, pour ne négliger aucune des précautions nécessaires en pareille circonstance, et pour protéger le retour de nos chasseurs, j'expédiai le grand canot bien armé vers le village de Doreï, sous les ordres de MM. Gressien et Pâris. Je leur donnai l'ordre de se tenir à bonne portée du village, et d'observer avec soin les mouvemens des naturels ; si ces mouvemens étaient évidemment hostiles, ils devaient revenir sur-le-champ à bord ; sinon, leur consigne était de ne faire eux-mêmes aucune démarche suspecte ni imprudente, et d'attendre paisiblement le retour des chasseurs pour les ramener à bord. Au cas où les na-

turels eussent agi hostilement, j'étais décidé à conduire immédiatement la corvette près de leur village, pour le détruire de fond en comble; un châtiment prompt et sévère pouvant seul arrêter ces insulaires dans le cours de leurs attentats. 1827. Septembre.

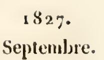
Mais vingt minutes après le départ du canot, Audibert, Imbert, Rey et Jean, qui s'étaient peu éloignés du navire, parurent successivement sur la plage de Ninou-Kamoudi. Chacun d'eux était accompagné de Papous qui avaient continué de se montrer à leur égard dans les mêmes sentimens de bienveillance et d'amitié; ce qui me tranquillisa déjà beaucoup sur le sort des autres personnes.

Bientôt M. Bertrand arriva tout tremblant d'effroi dans une petite pirogue conduite par le capitan Oukema, le seul Papou qui dans cette alerte eût osé se hasarder à venir à bord. L'honnête capitan se trouvait à la pêche; au bruit du canon et au son des conques qui résonnaient parmi les sauvages, il s'était rapproché des villages, avait pris M. Bertrand dans sa pirogue et avait eu la complaisance de le ramener à bord. Celui-ci avait vu tous les habitans des deux villages prêts à prendre la fuite dans les bois; les hommes étaient armés de toutes pièces, les femmes et les enfans étaient chargés des ustensiles les plus nécessaires. Ces malheureux semblaient redouter à la fois l'irruption des Arfakis et la vengeance des Européens.

Enfin, vers onze heures et demie, le grand canot fut de retour à bord, ramenant sains et saufs les trois Pl. CXV.

1827. Septembre. derniers chasseurs qui nous manquaient encore, MM. Quoy, Guilbert et Dudemaine. Ces messieurs n'avaient rien observé qui pût donner lieu aux moindres soupçons sur la bonne foi des naturels. Ils étaient dispersés fort avant dans l'intérieur, quand ils entendirent le coup de canon. A ce signal, ils imaginèrent que nous étions aux prises avec les Papous, et comme ils se trouvaient entièrement au pouvoir de ceux-ci, on peut deviner quelle fut leur inquiétude. Mais elle se dissipa à leur arrivée devant le village; les naturels s'occupaient uniquement à chercher leur propre salut dans une prompte retraite, et ils firent à peine attention aux Français qui n'eurent aucune peine pour rejoindre le grand canot.

Alors le bon Oukema s'efforça de nouveau, moitié en malais qu'il parlait passablement, moitié par gestes, de me convaincre que les Arfakis seuls avaient pu commettre cet attentat contre nos hommes. Ces Arfakis, leurs ennemis irréconciliables, parcourent les bois, se tiennent des journées entières à l'affût pour surprendre un Papou; quand ils réussissent, ils le percent de flèches, puis s'élancent sur leur victime, lui tranchent la tête et l'emportent en triomphe pour la suspendre aux portes de leurs cabanes. Mais les Papous en agissent de même avec leurs ennemis, et les têtes que nous avions remarquées sur quelques-unes de leurs cabanes et sur leurs tombeaux provenaient de ces sortes d'expéditions.


1827.
Septembre.



Du reste notre capitan assurait que ni les Papous, ni les Arfakis, n'étaient anthropophages. Mais les *Harfours*, habitans de l'intérieur, ne se font aucun scrupule de cette pratique horrible; ce sont eux qui tuent les oiseaux de paradis et les vendent aux Papous, pour des haches, des couteaux et des étoffes, et le principal entrepôt de ce commerce paraît être à Embarbaken. Les Arfakis ne tuent point d'oiseaux de Paradis, mais ils cultivent une grande quantité de tabac.

A mon tour, je mis en usage toute mon éloquence pour persuader à Oukema que les Papous n'avaient rien à redouter de nous, et pour gage de mes bonnes dispositions, je lui fis présent de deux mouchoirs et d'une médaille en bronze, dont je lui expliquai la destination. Il suspendit la médaille à son cou, et noua les deux mouchoirs autour de sa tête en façon de turban; puis il me demanda la permission d'aller les montrer à ses compatriotes.

1827. Septembre.

Une heure après, les pirogues sont revenues le long du bord, plus nombreuses que jamais, et les naturels ont recommencé leurs marchés avec la même confiance et la même sécurité qu'auparavant.

M. Gaimard avait, au premier abord, jugé l'état du blessé alarmant, en ce que la pointe de la flèche avait pénétré près des poumons ; mais, en examinant plus attentivement la blessure, elle lui donna plus d'espoir. Oukema a voulu voir la flèche et la blessure ; après un examen sérieux, il a prononcé que ce ne serait rien. Il nous a expliqué, avec beaucoup de sagacité, dans quel cas de semblables blessures peuvent devenir dangereuses et même mortelles.

Nous avons terminé tous les préparatifs nécessaires pour que notre départ puisse avoir lieu demain de bon matin. Les naturels ont quitté le navire fort tard, et le capitan s'est retiré le dernier de tous, après avoir fait ses adieux, le cœur gros de soupirs. Il est vrai qu'il avait bu un peu trop copieusement de l'eau-de-vie (*rak*) dont il était très-friand, et ses libations avaient pu donner une nouvelle énergie à sa tendresse.

Le résultat des observations de M. Jacquinot a placé notre observatoire de Doreï par 0° 51' 43" Lat. S. et 131° 39' 30" Long. E. Notre longitude diffère de six minutes de celle de M. Duperrey, et cette différence provient d'une part de ce que cet officier a adopté pour la plus occidentale des îles Mispalu une longitude plus forte que la nôtre, et de l'autre en ce qu'il a trouvé une plus grande différence que nous entre la longitude de Mispalu et celle du hâvre Doreï.

Des observations plus suivies et plus rigoureuses concilieront par la suite ces légères différences. 1827. Septembre.

Avant de quitter Doreï, nous allons présenter ici d'une manière succincte le résumé des observations d'ailleurs peu complètes que nous avons pu réunir sur les habitans et les productions de cette partie de la Nouvelle-Guinée.

Bien que Saavedra, Gaëtan, Schouten, Tasman et Dampier eussent tour à tour exploré quelques-unes des parties de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, les relations de leurs voyages ne nous avaient laissé que des notions très-vagues sur les habitans de cette grande terre. L'Anglais Forrest, qui visita le hâvre Doreï en février 1775, fut le premier qui donna aux Européens des renseignemens exacts et détaillés sur les mœurs des Papous et sur les productions du pays. Après lui le lieutenant de vaisseau Duperrey visita le même point au mois d'août 1824, et passa quinze jours en ce mouillage. Les officiers de *la Coquille* levèrent un plan fort exact du hâvre et de ses environs, et les naturalistes de l'expédition recueillirent une foule de matériaux pour la science dans les règnes divers de la nature. Quant à ce qui a trait aux relations des Français avec les Papous, et aux observations recueillies sur le compte de ces insulaires, le public attend encore la relation de M. Duperrey.

Le hâvre de Doreï se trouve immédiatement situé au sud du cap Mamori, qui forme la pointe occidentale la plus extérieure de l'entrée de la grande baie du Geelwink.

1827. Septembre. On pénètre dans le hâvre par un canal étroit de trois milles de longueur, formé d'un bord par la côte de la presqu'île Mamori, de l'autre par les îles Mana-Souari, Masmapi, et par deux bancs à fleur d'eau. Le hâvre lui-même n'a pas plus d'un demi-mille de profondeur, sur deux cents toises de largeur, avec un fond régulier de douze brasses, sable et coquilles. Malgré l'exiguité de ce bassin, les bâtimens de tout rang peuvent y compter sur un mouillage sûr et abrité contre les vents et la houle du large. Mais comme il se trouve environné de forêts profondes, et que le fond offre beaucoup de vases souvent à sec, à la longue ce séjour serait sans doute peu salubre pour des Européens, surtout dans la saison des pluies.

Tous les environs du hâvre proprement dit sont occupés par des forêts à l'état de nature, situées sur un sol entièrement madréporique qui s'élève en pente très-douce. Mais les lits des torrens sont semés de nombreux cailloux de nature granitique, entraînés probablement des stations plus élevées. Déjà, à cent toises au plus au-dessus du niveau de la mer, les roches voisines des cabanes des Arfakis sont des masses compactes de granit, à angles émoussés, à faces souvent verticales et aplanies. Tout annonce que la charpente entière des monts Arfak appartient à ce genre de formation considérée comme primordiale par les géologistes du jour.

Comme à la Nouvelle-Irlande, les forêts de la Nouvelle-Guinée sont principalement composées de *pterocarpus*, *inocarpus*, *mimosa*, *croton*, *scævola*, *bru-*

guera, *sonneratia*, *hibiscus*, *pandanus*, *sagus*, *cycas*, etc., etc., et d'une foule de fougères. Le *tectona* est aussi fort commun, mais il est à remarquer que ce bel arbre ne forme ordinairement dans ces forêts que les voûtes du second ordre. Celles-ci sont dominées par les tiges des *pterocarpus* et des *mimosa* qui semblent de loin former une seconde forêt au-dessus de la première.

1827. Septembre.

Comme je l'ai déjà dit, les terres cultivées ne commencent qu'aux villages, et s'étendent tout le long de la rive septentrionale du canal. La terre est d'une nature si riche qu'il suffirait de la remuer et d'arracher les mauvaises herbes pour obtenir les plus abondantes récoltes. Mais les Papous sont aussi paresseux que peu intelligens en fait de culture, et les plantes alimentaires sont le plus souvent étouffées par le mélange des plantes parasites. Les plantations d'*arum* seules m'ont paru un peu plus soignées.

Les habitans de Doreï semblent provenir d'origines très-mélangées, et le caractère de leur physionomie varie à l'infini. Toutefois j'ai cru découvrir que toutes ces variétés devaient se rapporter à trois nuances principales, l'une que je nommerai *Papou*, du nom qu'elle porte habituellement dans le pays; la seconde variété se compose de métis tenant plus ou moins à la race Malaise ou Polynésienne; enfin je désignerai la troisième par le nom de *Harfour*, qu'elle a reçu depuis long-temps dans les diverses îles Moluques.

Pl. CXVII, CXVIII, CXXVIII, et CLXIV.

Les Papous proprement dits, du moins d'après l'opinion de la plupart des voyageurs, sont des hommes

1827. Septembre. au corps grêle, à la taille moyenne, svelte et dégagée, et aux membres peu fournis. Leur physionomie est agréable, le tour du visage ovale, les pommettes sont légèrement saillantes, les lèvres assez minces; la bouche est petite, le nez arrondi et bien dessiné; leur peau douce, lisse, est d'un brun très-foncé sans être noire. Elle offre peu de barbe et de poils sur les diverses parties du corps; les cheveux sont naturellement crépus, mais c'est l'habitude de les friser continuellement qui leur donne cet air ébouriffé, et charge leurs têtes de ces énormes crinières qui frappèrent vivement les premiers Européens. Cette race paraît être d'un caractère timide et peu entreprenant. Elle a fixé sa résidence sur les bords de la mer, où elle habite de longues cabanes en bois élevées sur des pieux enfoncés dans les eaux mêmes de l'Océan. Les Papous constituent la majorité de la population des rivages depuis l'île Waigiou jusqu'à Doreï. Nos données sur les habitans des parties plus orientales de la Nouvelle-Guinée sont trop vagues pour rien affirmer à cet égard.

Mélangés avec ces Papous, en nombre un peu inférieur, vivent des hommes plus petits, trapus et d'une constitution beaucoup plus vigoureuse. Leur physionomie est toute différente, leur figure est presque carrée, aplatie et anguleuse, leurs traits heurtés, leurs pommettes très-saillantes, la bouche grande, les lèvres épaisses, le nez plus épaté et souvent pointu. Leur peau plus rude offre toutes les nuances depuis le brun foncé et luisant des Papous, et la teinte sale

et enfumée des Harfours, jusqu'au simple basané des Malais. Ces hommes ne portent presque jamais leurs cheveux en boule arrondie et frisée comme les Papous, mais ils se contentent de les relever et de les soutenir en chignon au moyen d'un peigne, ou de les couvrir avec un mouchoir ou un morceau d'étoffe roulé en forme de turban. 1827. Septembre.

Enfin, quoique beaucoup moins nombreuse, se distingue une troisième variété d'hommes petits, agiles et vigoureux comme les précédens. Mais leurs traits sauvages, leurs yeux hagards, leur teint fuligineux et leur maigreur habituelle rappellent à l'instant le type ordinaire des Australiens, des Nouveaux-Calédoniens, en général des Océaniens de la race noire. Ces hommes, fidèles aux usages de leur race, pratiquent le tatouage par cicatrices, marchent habituellement nus ou couverts seulement d'une ceinture, et laissent flotter leurs cheveux à l'aventure, ou se contentent de les tortiller en mèches, comme dans les autres îles de l'Océan-Pacifique. Je ne doute nullement que ces derniers hommes ne soient les vrais indigènes du pays : les Arfakis et les Harfours, que j'ai eu l'occasion de voir, se rapportent à cette variété, et le fait sera avéré si l'on reconnaît un jour que les habitans de l'intérieur de la Nouvelle-Guinée appartiennent aussi à la même famille.

Les individus de la seconde variété ont tout-à-fait l'air d'être des hybrides dus au mélange des Malais les plus orientaux avec les Papous ou les noirs océaniens. Quelques-uns ne diffèrent presque aucunement des

1827. Septembre. habitans de Guebe ou de Guilolo, tandis que d'autres se rapprochent par des nuances insensibles des Papous ou des Mélanésiens.

Mais les véritables Papous noirs, à la figure douce, aux formes molles et arrondies, et à la chevelure en ballon, doivent appartenir à une race étrangère, dont il serait aujourd'hui très-difficile de tracer l'origine, et qui vint un jour occuper tous les rivages de Waigiou et de la Nouvelle-Guinée, au moins jusqu'à Doreï.

A ces nuances de couleur et de constitution, m'a paru se rattacher directement l'influence des divers individus dans l'ordre social. Les koranos, les capitans, les rajas, en général tous les chefs sont pris dans la seconde variété; c'est aussi dans cette classe que se trouvent les véritables négocians, ceux qui font des voyages en pirogues ou en korokoros le long de la plage. Leur ton de supériorité se décèle à l'instant dans leurs rapports avec les hommes des autres classes, et la plupart d'entre eux savent parler le malais plus ou moins couramment.

Les Papous forment la masse du peuple; parmi eux je n'ai presque point vu d'individus qui affectassent une autorité positive sur les autres. Ils ne connaissent ordinairement que très-peu de mots malais; ils parlent le papoua, qui en diffère essentiellement; et ils portent rarement les étoffes indiennes ou chinoises dont sont presque toujours vêtus les métis un peu aisés.

Les véritables indigènes sont les plus misérables.

La plupart semblent réduits à un état de servitude ou au moins de domesticité. Il est probable qu'ils sont les descendans d'une race conquise. Nous avons déjà raconté que les Arfakis des environs de Doreï vivent dans un état d'hostilité perpétuelle avec les Papous, à l'exception d'une petite peuplade qui avait fait alliance avec ceux-ci. Néanmoins ces derniers Arfakis ne parlaient ni le malais ni le papoua, et les Papous exerçaient une sorte de monopole sur les productions de leur sol.

1827. Septembre.

Tous les habitans de Doreï reconnaissent la suzeraineté du sultan de Tidore, et, malgré la distance, chaque année un navire va porter à ce souverain les hommages et les tributs de ses sujets de Doreï. Ces tributs consistent en esclaves des deux sexes, écailles de tortues, oiseaux de paradis, cire, etc.

Les habitans de Doreï sont distribués en quatre villages situés au bord de l'eau; deux sont sur la rive septentrionale du hâvre, et les deux autres sur les îles Mana-Souari et Masmapi. Chaque village renferme de huit à quinze maisons établies sur des pieux; mais chaque maison se compose d'une rangée de cellules distinctes, et reçoit plusieurs familles. Quelques-unes de ces maisons contiennent une double rangée de cellules séparées par un couloir qui règne dans toute leur étendue. Ces édifices, entièrement construits en bois grossièrement travaillé, sont percés de toutes parts à jour et branlent souvent sous les pas du voyageur. Du reste, les jolis dessins de M. Sainson en donnent l'idée la plus exacte. Toute

1827. Septembre. la population de Doreï ne doit pas monter à plus de quinze cents ames.



Naturellement défians et très-jaloux de leurs femmes, les Papous ne nous admettaient dans leurs cases qu'avec la plus grande répugnance, de sorte que nous ne présenterons aucuns détails sur leurs habitudes domestiques. Nous garderons le même silence sur leurs cérémonies religieuses et la forme de leur gouvernement, matières sur lesquelles nous sommes réduits à de simples conjectures.

Toutefois les idoles que l'on trouve sur leurs tombeaux, les amulettes qu'ils portent au cou et aux oreilles, et leur maison sacrée, annoncent évidemment des traces d'un culte quelconque. Divers morceaux de leurs grossières sculptures rappellent le style égyptien dans son enfance. Les coussinets en bois ornés de deux têtes de sphinx ont une parfaite identité avec les ustensiles de même nature que l'on

Pl. CXXX. Pl. CXXV.

trouve tous les jours dans les tombes égyptiennes. 1827.
Cette similitude est telle, que la première fois que je Septembre.



visitai le cabinet de feu M. Denon, je crus que ces objets avaient été rapportés de la Nouvelle-Guinée et placés par erreur parmi ceux d'industrie égyptienne. Enfin, les fréquentes effigies de crocodiles, de chiens, et autres animaux qu'on trouve sur leurs maisons, sont-ils de simples ornemens, ou ne se rapportent-ils pas plutôt à une sorte de culte rendu à ces animaux? Il est certain, dans tous les cas, que les Malais ont apporté à ce peuple quelques notions confuses de l'islamisme.

Les habitans de Doreï rendent certainement une espèce de culte aux restes de leurs parens; leurs tombeaux sont entretenus avec un grand soin, et garnis d'offrandes qu'on a soin de renouveler à certaines époques. Quelques-uns de ces tombeaux, dans leur Pl. CXXXI.
construction, offrent certaines idées de goût et même d'élégance.

1827. Septembre.

Ces peuples fabriquent des nattes en feuilles de bananier qu'ils teignent des plus brillantes couleurs et qu'ils ornent de franges artistement découpées. Leurs femmes travaillent une poterie fort grossière qui suffit à leurs besoins bornés.

Leurs armes habituelles sont l'arc et les flèches dont ils se servent avec dextérité, la lance et un bouclier long et étroit : en outre, chacun d'eux possède ce couperet d'un acier fortement trempé que les Malais ont nommé *parang*, et qui leur sert à la fois d'arme et d'instrument tranchant pour tous les besoins de la vie. Aussi ces sauvages ne faisaient que très-peu de cas de nos couteaux, de nos bracelets, et même de nos meilleures haches.

Leur nourriture consiste principalement en chair de tortue, pain de sagou, poissons, coquillages, et dans les fruits et racines que leur sol produit avec profusion. Les fours souterrains des Polynésiens leur sont inconnus, et ils se bornent à faire rôtir leurs alimens sur les charbons ardens, ou bien à les placer sur des treillages élevés à une certaine hauteur au-dessus du foyer. Ce dernier moyen est surtout employé pour préparer des quantités considérables de poisson ou de chair de tortue. Aussi rencontre-t-on souvent le long de la côte ces sortes de grils toujours prêts à servir en cas de besoin.

Tous ces sauvages ont adopté l'usage de mâcher le bétel mélangé avec l'arek et la chaux. Le kava leur est inconnu, et je ne leur connais aucune liqueur

enivrante, bien qu'ils aient un penchant pour toutes les boissons spiritueuses. 1827. Septembre.

Les Papous proprement dits pratiquent le tatouage ponctué par dessins, mais toujours avec réserve, et borné ordinairement à certaines figures isolées ou à des lignes éparses sur diverses parties du corps. Les Harfours se bornent au tatouage par incisions profondes. L'ornement favori de tous consiste en ces bracelets de coquillages ou d'écaille de tortue bien polis et bien travaillés dont l'usage a pénétré si loin vers l'Orient : ils ont aussi des bagues, des pendans d'oreilles de la même matière. Le comble de la magnificence et le dernier degré du luxe est pour eux de pouvoir se procurer ces ornemens en argent.

Ces naturels fabriquent en pailles peintes de *pandanus* et de bananier une foule de petits coffrets carrés, ronds et ovales, fort bien travaillés et d'une surprenante solidité, eu égard à la fragilité de la matière dont ils sont composés. Mais il est évident que ce genre d'industrie leur a été apporté par les Malais.

Parmi les Harfours, quelques-uns ont la cloison du nez percée et traversée par un petit cylindre en bois, en os ou en coquillage bien poli.

Leurs instrumens de musique sont le tam-tam recouvert à une de ses extrémités par une peau de lézard, une guimbarde grossière faite avec une lame de bambou, le syrinx ou flûte de pan et la coquille percée du *murex tritonis,* qui se trouvent dans toute la Polynésie.

1827. Septembre. Pl. CVIII. Pl. CII.

Leurs embarcations affectent toutes les formes, depuis les radeaux les plus grossiers et les pirogues les plus simples jusqu'aux légers et élégans korokoros des Malais. Le petit navire sur lequel la députation de Doreï va chaque année porter le tribut au sultan de Tidore, m'a paru se rapprocher singulièrement du gabarit d'une chaloupe ou plutôt d'un pilote-boat de quinze ou vingt tonneaux.

Ce peuple n'élève qu'un petit nombre de cochons et de volailles. Pourtant les forêts nourrissent beaucoup de ces premiers animaux à l'état sauvage. Autant que nous avons pu nous expliquer avec ces hommes, le babiroussa leur serait inconnu, et ils ne nous ont indiqué aucune espèce de grand quadrupède. Il serait néanmoins surprenant qu'une île aussi étendue fût dépourvue de grands quadrupèdes. Du reste, nous y avons trouvé le casoar, le phalanger kouskous, le kangarou d'Arrow et une petite espèce de mammifère nouvelle.

Nous réservons pour un autre temps le peu d'observations que nous avons à présenter sur la langue des Papous. Ici nous rappellerons seulement que, comme toutes celles des peuples noirs, elle nous a paru varier de tribu à tribu et ne reposer sur aucun principe fixe.

CHAPITRE XXIX.

TRAVERSÉE DE DOREI A AMBOINE ET SÉJOUR DANS CE PORT.

Dès cinq heures et demie du matin l'ancre fut levée; à l'aide du courant, du grand canot qui nous remorquait, et de nos avirons de galère, nous réussîmes, malgré le calme, à filer près d'un nœud le long du canal. Au moment où nous passions devant les villages de Doreï et de Kouao, une foule de pirogues se détachèrent du rivage et se dirigèrent vers la corvette, dans l'espoir de commercer encore une fois avec nous. Mais il était important de ne souffrir aucun motif de distraction pour les hommes de l'équipage, et je fis défendre sévèrement à tout autre naturel qu'au capitan Oukema de monter à bord. Les pauvres Papous, désappointés après nous avoir tristement regardés et nous avoir suivis durant quelque temps, prirent enfin le parti de se retirer chez eux; à huit heures nous étions complètement débarrassés de leur présence.

1827. 6 Septembre.

Le calme nous retint long-temps en travers et à

1827. Septembre. moins d'un mille de la pointe Ambla. Enfin à dix heures du matin une faible brise du N. E. nous permit de nous écarter un peu de la côte ; comme nous nous trouvions à une demi-lieue environ au large de la pointe Ambla et de la pointe Mangueao, on vit tout-à-coup le fond sous la quille du navire. La sonde rapporta successivement neuf, douze et quinze brasses, fond de corail, puis elle cessa de rencontrer le fond. Ce plateau de corail, au milieu des grands fonds qui l'environnent, pourrait être utile aux navires qui, arrivant trop tard pour donner dans le hâvre, seraient tentés d'y jeter un pied d'ancre pour éviter l'effet incertain des courans durant la nuit. Dans l'espace voisin, et même dans l'intérieur du chenal, les officiers de *la Coquille* n'avaient pas trouvé de fond à cinquante brasses. Ce plateau isolé ne serait-il pas la base d'une île qui s'élève lentement du sein de la mer, et qui pourra se revêtir un jour d'une végétation active comme celles de Mana-Souari et de Masmapi ?

La brise faible, incertaine et variable du N. O. à l'O. N. O., nous permet à peine dans toute la journée de nous écarter à une distance raisonnable de la côte de Mamori.

Nous quittons Doreï avec notre provision complète d'eau et de bois renouvelée. Malgré la privation de vivres frais, tout l'équipage se porte bien ; la relâche a procuré à M. Quoy une quantité de matériaux intéressans pour ses travaux sur les mollusques ; la collection du Muséum s'est accrue d'un grand nombre

d'oiseaux rares et précieux, et les cartons de M. Sainson ont reçu une foule de nouveaux dessins pleins de charme et de vérité. Chacun des membres de l'expédition s'est procuré, par des échanges, un nombre plus ou moins grand d'émeraudes préparés par les sauvages. Mais peu de personnes ont pu tuer elles-mêmes ces brillans oiseaux et posséder leurs dépouilles complètes, car il n'y a eu que douze de ces oiseaux tués par les chasseurs, savoir : trois par M. Guilbert, trois par M. Bertrand, trois par le commis aux vivres, Imbert, un par M. Gressien, un par M. Gaimard, et un par Audibert. Sur *la Coquille,* on s'en était procuré cinq ou six de plus ; le temps étant généralement plus beau, ces oiseaux se montraient alors bien plus fréquemment.

1827. Septembre.

Le calme persiste, et n'est quelquefois interrompu que par de faibles risées de vent du N. O. au S. O. Aussi nous gouvernons à peine ; le courant de l'est a même beaucoup perdu de son action, et nous restons à cinq ou six lieues de terre, exposés à une chaleur accablante de 29 et 30° à l'ombre. 7.

Malgré les ennuis d'une semblable navigation, ces contre-temps ne m'affectent que médiocrement. Nous nous trouvons devant une portion de côte déjà explorée par d'Entrecasteaux, et la petite lacune de vingt-cinq lieues qu'avait laissée ce navigateur avait déjà été remplie par M. Duperrey. Peu jaloux de revenir sur des travaux déjà faits, nous nous sommes bornés à prendre de temps en temps des relèvemens pour vérifier les opérations de nos prédécesseurs, et

1827. Septembre. nous nous sommes trouvés parfaitement d'accord avec eux.

8. Dans la nuit, il a passé des grains assez violens. Mais le jour suivant, vers onze heures du matin, la brise s'est établie à l'E. S. E., et nous avons fait route plus régulièrement le long des côtes de la Nouvelle-Guinée, devant l'enfoncement où doit se trouver le petit port du Geelwink. Au soir le temps est redevenu orageux, le vent a sauté à divers airs du compas, et nous avons fait peu de route dans la nuit.

Bellanger, dont la blessure avait d'abord causé de l'inquiétude à M. Gaimard, se rétablit à vue d'œil, et sera bientôt en état de reprendre son service.

9. Sur les dix heures du matin il s'est formé une petite brise d'est qui nous a permis de poursuivre tout doucement notre route. Le matin nous passions à trois lieues des terres du cap Embarbaken, et le soir nous étions arrivés à peu près à la même distance de la pointe Toupet : l'espace compris entre ces deux promontoires creuse dans les terres, qui sont généralement acores, couvertes de bois et sans aucune apparence de culture. Deux ou trois fumées isolées, les seules que nous ayons remarquées, indiquent une faible population. Dans l'intérieur, continue de régner la haute chaîne des monts Arfak qui de Doreï s'étend jusqu'au cap de Bonne-Espérance et même au-delà. Deux pitons plus élevés encore que le reste de la chaîne dominent le cap Embarbaken.

Nous avons poursuivi lentement notre route jusqu'à minuit, pour nous rapprocher des îles Mispalu

que je tiens beaucoup à reconnaître demain dans la journée. Depuis deux jours le courant est très-faible. 1827. Septembre.

A cinq heures et demie du matin j'allais faire servir à l'ouest, avec une jolie brise d'E. N. E., quand j'ai tout-à-coup découvert les deux îles Mispalu à peu de distance dans le sud-sud-ouest. Déjà nous avions dépassé le cap de *Goede-Hoop* (cap de Bonne-Espérance). C'est le cas de faire observer, en passant, que ce nom fut donné primitivement par Schouten à la pointe occidentale de l'île Mysory, et c'est par erreur qu'il a été transféré à une pointe de la Nouvelle-Guinée beaucoup plus reculée vers l'ouest. Dampier nous paraît être le premier voyageur qui ait fait cette méprise; tous ceux qui l'ont suivi ont adopté sa désignation, et nous avons pensé que cet abus de noms était consacré par un trop long emploi pour essayer de le détruire. Nous nous sommes contentés de le signaler. 10.

Je manœuvrai de manière à me placer sur le méridien de Mispalu au moment des observations d'angles horaires; à neuf heures dix minutes, M. Jacquinot put en observer, tandis que nous nous trouvions précisément à dix milles au nord du monde du plus occidental de ces deux îlots.

Le résultat des observations de cette année plaça l'île Mispalu occidentale par 129° 43' longitude est, c'est-à-dire quatre minutes plus à l'ouest que d'Entrecasteaux, et cinq minutes et demie plus à l'ouest que M. Duperrey.

Cette opération terminée, il ne s'agissait plus que de poursuivre, le plus lestement possible, ma route

1827. Septembre. vers Amboine. Les vents malheureusement établis au S. O. et O. S. O. me forcèrent de renoncer au projet que j'avais formé depuis long-temps de me diriger, par le détroit de Dampier, entre Waigiou et Batanta. Malgré ma répugnance, il me fallut suivre la route tant rebattue par les navigateurs, au nord de la première de ces îles. Depuis le matin les pitons sourcilleux qui la couronnent se montraient aux bornes de l'horizon, à plus de vingt lieues de distance, et le soir nous découvrions une grande partie de ses terres, bien qu'éloignées encore de dix ou douze lieues.

Le courant a repris toute son action; nous cinglons précisément sous l'équateur, et nous subissons tous l'action d'une chaleur accablante que redouble le voisinage des grandes terres de la Nouvelle-Guinée.

11. A neuf heures du matin, nous trouvant sur le méridien de la pointe Pigot, on a observé des angles horaires qui l'ont placée, d'après nos déterminations définitives, par 128° 55' longitude est. Dans l'après-midi nous passions entre les îles Aïou et Manouaran, et nos yeux reconnaissaient avec satisfaction les diverses parties de Waigiou que nous avions déjà vues deux fois sur *la Coquille*. La forme bizarre de la *Corne-de-Buffle* nous rappelait surtout notre séjour au hâvre de Fofahak, nos paisibles communications avec les naturels, et nos actives recherches dans les forêts qui environnent de toutes parts ce beau bassin.

Malgré le calme et le beau temps, nous n'aperçûmes, dans la soirée, qu'une seule pirogue qui se rendait des îles Aïou vers la pointe orientale de Wai-

gion. Le matin nous avions aussi observé un brick devant nous, à deux lieues de distance, et qui faisait en apparence la même route que nous; mais il disparut à nos regards au commencement de la nuit. 1827. Septembre.

La brise fixée encore une fois au S. O. et O. S. O. nous réduit à courir des bordées pour avancer dans l'est. Heureusement le courant nous entraîne dans cette direction. A midi nous passons à huit milles au nord de l'île En, et durant la nuit nous contournons, avec une brise incertaine et variable, à deux ou trois milles de distance, la chaîne escarpée des îles Vayag ou Quoy, Stéphanie et Quélen. Nous avions soin de porter l'attention la plus vigilante à nos manœuvres. 12.

Aussitôt que le jour a reparu, nous avons forcé de voiles pour donner dans le passage entre les îles Syang et Quélen. Une jolie brise de S. S. E. nous poussait doucement sur la plus belle mer du monde; à midi nous avions déjà franchi ce pas, et nous naviguions dans la mer des Moluques. Près de la pointe ouest de Syang, nous distinguâmes un petit îlot remarquable par deux ou trois arbres isolés et fort élevés. 13.

Pour avancer vers le sud, il nous a fallu louvoyer contre des vents légers et variables du S. S. E. au S. S. O. Chemin faisant nous avons reconnu que l'île Joï était fort incorrectement placée sur la carte de M. Freycinet, et l'indication d'Horsburgh était beaucoup meilleure. Du reste, à mon retour en France, j'ai vu que M. Duperrey avait déjà redressé cette erreur.

1827. Septembre. Nous passâmes la nuit aux petits bords entre les îles Guebe, Gagui et Rouïb. Le cône immense de cette dernière île s'aperçoit de toutes parts dans cet archipel à une grande distance, et procure une reconnaissance très-commode.

14. J'avais le dessein de passer entre Gagui et Waigiou, afin d'explorer la partie occidentale de celle-ci, et j'ai voulu en tenter l'aventure. Mais le vent, toujours fixé au S. E. et S. S. E., m'en a empêché; j'ai donc filé sous le vent de Gagui, en me tenant à six ou sept milles de sa côte occidentale.

Dans la soirée, nous nous sommes trouvés à six lieues de la petite île Doïf dont nous avons fixé la position. Elle est médiocrement haute, et l'on dirait qu'elle est accompagnée de quelques îlots dans l'ouest. Nous avons observé plusieurs lits de courant qui rendent la mer très-clapoteuse, et font murmurer ses eaux comme celles d'un torrent rapide.

15. Poursuivant lentement notre route, à huit heures et demie du matin, des angles horaires furent observés à six milles au nord de la plus occidentale des îles Boo. Elles forment un petit groupe de terres très-basses et de dix ou douze milles d'étendue de l'est à l'ouest. En même temps nous distinguions le sommet beaucoup plus élevé des îles Popo, distantes de plus de trente milles, et la cime aiguë de Pisang surgissait déjà sur l'horizon le plus pur et le mieux terminé.

Sur les onze heures, comme nous avions déjà dépassé les îles Boo, nous découvrîmes dans le sud-ouest un koro-koro, portant pavillon hollandais, qui

faisait mine de se diriger sur nous. Lorsque nous n'en fûmes plus qu'à un mille, nous vîmes qu'il était couvert de monde, de caisses et d'objets divers. Sur la haute plate-forme qui se trouve au centre, on distinguait des personnages vêtus de brillantes tuniques en étoffes chinoises, à la façon des Malais, et la tête ceinte d'une espèce de turban. Les rameurs battaient en cadence les flots tranquilles de la mer, au son d'une musique retentissante de tam-tams, goum-goums, etc. Ce petit bâtiment était couvert de bannières, de flammes et de banderoles de toutes les formes et de toutes les couleurs; mais le pavillon hollandais se détachait plus spécialement sur l'avant, sur l'arrière et au sommet du grand mât. 1827. Septembre.

A midi et demi je laissai porter à l'O. N. O. pour donner au koro-koro le moyen de communiquer avec nous, comme il avait paru d'abord en avoir le désir. Mais il continua sa route vers les îles Boo sans se déranger, de sorte que nous reprîmes la nôtre. Je conjecturai que ce koro-koro était monté par quelque raja de Guebe, de Ternate ou de Tidore, en ce moment en tournée pour percevoir les tributs dus à son souverain; qu'à la vue de notre navire qu'il avait d'abord pris pour un hollandais, il avait eu l'envie de nous rendre visite; mais qu'ayant vu un autre pavillon, il avait jugé convenable de continuer son chemin.

A deux heures nous virâmes de bord à trois lieues de la haute et verdoyante île Pisang, qui s'élève du sein des flots comme une tour immense. Elle est ac-

1827. Septembre. compagnée dans l'ouest par les îlots moins élevés de Laun et Kekek.

16. Dans le cours de cette journée, la faiblesse et l'inconstance des brises ne nous ont permis de faire que très-peu de progrès vers le sud : sans le courant, nous bougerions à peine de place. Mais grâce à son action nous avons vu fuir derrière nous le double piton de Pisang, et dans la soirée, au travers de la brume, nous avons entrevu quelquefois les hautes montagnes de la grande île Ceram.

17. J'avais projeté d'aller mouiller deux ou trois jours dans la baie de Savaï, sur la côte septentrionale de Ceram, pour jeter un coup-d'œil sur les productions d'une île encore à peine connue. Mais le vent du S. S. E., ou plutôt le calme joint au courant, me force à renoncer à cette attrayante relâche, et je me dirige lentement vers le détroit de Bourou.

18. Malgré les brises variables et un temps très-chargé, je cherchais à suivre cette direction, quand à midi et demi, la brume s'étant dissipée, je reconnus avec surprise que je n'étais pas à plus de deux milles des terres de Ceram et de Bourou, et déjà à l'entrée du canal formé entre ces deux îles. Ne voulant point m'engager dans cette étroite passe, je profitai d'une légère brise du sud pour contourner Bonoa par le nord.

A trois heures quarante-cinq minutes du soir, des angles horaires furent observés, tandis que nous n'étions qu'à trois milles au nord de la pointe N. O. de cette île qu'accompagnent trois ou quatre roches iso-

lées, à un ou deux milles dans l'ouest. Puis nous passâmes la nuit en panne devant les îles du détroit de Bourou. 1827. Septembre.

19. Une brise du sud, opiniâtre et très-fraîche, nous contraignit tout ce jour à courir des bordées devant le détroit, et le soir tout ce que nous avions gagné se borna à nous être rapprochés de douze milles de Manipa et de Kelang. Nous restâmes toute la nuit à sept milles de la côte septentrionale de Manipa. La violence des courans occasione fréquemment des remoux rapides et bruyans que l'on prendrait pour l'effet des brisans, si l'on n'était instruit d'avance de la cause qui les produit.

20. Dès la pointe du jour, malgré le vent toujours fixé au S. et S. S. E., j'ai recommencé à louvoyer sous toutes voiles pour donner dans le détroit. Favorisés par la marée, nos efforts ont eu du succès. A midi nous étions parvenus sur le parallèle et à trois milles de la pointe N. O. de Manipa, et le soir nous avions tellement gagné que nous avions déjà doublé la pointe S. E. de la même île.

En approchant d'assez près la côte orientale de Bourou, nous n'avons point vu de traces du grand récif qui l'environne sur la carte dressée par M. Duperrey dans l'atlas de *l'Uranie*. Mais en prolongeant toute la côte méridionale de Manipa, à quatre milles de distance, nous avons remarqué un joli village avec deux mosquées, et quelques bateaux tirés à la plage; puis un peu plus à l'est, la petite île basse nommée Touban, sur la même carte de M. Duperrey.

1827. Septembre. Les hautes terres de Bourou ont été presque toujours enveloppées d'un épais brouillard.

Le vent soufflant continuellement du S. ou du S. S. E., et le courant portant sans cesse au N., il a fallu passer les trois journées suivantes en efforts impuissans pour atteindre l'entrée de la rade d'Amboine. On imaginera facilement quels devaient être notre impatience et notre dépit, d'être ainsi réduits à l'abstinence la plus rigoureuse, tandis qu'à quelques lieues de nous régnaient l'abondance et toutes les jouissances de la civilisation. Nos regards se promenaient avidement sur les riantes campagnes d'Amboine, et nous eussions libéralement récompensé le bateau qui eût bien voulu nous apporter quelques provisions. Mais les réglemens sévères établis par les Hollandais pour le maintien de leur monopole, impriment aux malheureux Malais une profonde terreur, et ils se garderaient bien d'approcher un navire étranger avant d'en avoir reçu la permission de la part des autorités. Du reste, dans notre patrie même, les réglemens sanitaires commandent de semblables prohibitions. C'est ainsi que le mal, ou l'abus, se trouve toujours près du bien, quel que soit le degré de civilisation.

22. A six heures du soir nous venions de virer à quatre milles de la pointe Allang; nous avions reconnu le village de Larika, situé sur cette pointe, et nous avions remarqué surtout une jolie maison carrée, blanche, tout au bord de la mer, et qu'au pavillon flottant au devant de sa façade, nous avions jugé être celle de l'agent hollandais. Mais nous reprenions

tristement la bordée du large, quand à huit heures nous entendîmes tout-à-coup les sons du tam-tam, et peu après nous entrevîmes dans l'ombre une embarcation. Bientôt elle nous eut atteints : elle était entièrement armée par des Malais; l'un d'eux monta à bord et me remit un papier. D'après la forme de ce papier, je jugeai qu'il s'agissait d'y inscrire les noms du bâtiment, du capitaine, des lieux d'où il venait et de ceux où il comptait se rendre. Après avoir souscrit à cette formalité, j'adressai quelques questions à cet homme en malais, la seule langue qu'il connût. Tout ce que je pus apprendre fut que le nom de son chef à Larika était M. Barber, que le gouverneur actuel d'Amboine était M. Morrees, et que son bateau ne contenait aucune espèce de provisions. Sur quoi il prit congé de nous et regagna ses foyers, tandis que nous continuâmes à lutter contre les flots.

1827. Septembre.

Pl. CXXVI.

23. Ce fut encore une journée de désappointement. Au moment où je croyais atteindre l'entrée de la rade, le courant m'entraîna sous le vent, et à midi quinze minutes nous virions encore une fois de bord à une demi-lieue du village de Larika. Au même moment une petite goëlette, sous pavillon hollandais, sortait de la rade et se dirigeait dans l'ouest.

24. Dans la nuit le courant nous avait entraînés considérablement au large. Toutefois, à l'aide d'une jolie brise d'E. S. E. qui s'éleva vers dix heures du matin, je pus mettre le cap au vent de la pointe Noessa-Niva, et à quatre heures nous l'avions dépassée. Je cherchai ensuite à faire route vers le fort Vittoria en sui-

1827. Septembre. vant le plus près possible la côte orientale de la baie. Mais à mesure que nous entrions, la brise mollissait, et le jusant très-prononcé retardait considérablement notre marche.

A six heures dix minutes du soir le lieutenant de vaisseau Elgeneuze, capitaine du port à Amboine, que j'avais vu trois ans auparavant à Sourabaya, monta à bord et y resta jusqu'au moment où la corvette fut mouillée. Mais ce ne fut qu'avec des fatigues infinies que nous pûmes atteindre la ville. Encore le courant qui avait alors reversé nous entraîna-t-il au-delà du mouillage convenable, et à onze heures et demie, dans la nuit, il fallut laisser tomber l'ancre par trente-six brasses près d'un baleinier anglais en relâche sur cette baie.

M. Elgeneuze, qui m'a fait toutes les offres de service possibles, m'a confirmé que M. Morrees était effectivement gouverneur par intérim, en l'absence de M. Merkus pour le moment en tournée; mais il a ajouté que cela ne m'empêcherait point d'obtenir tous les objets de remplacement dont j'avais un besoin si pressant. Cette assurance m'a comblé de joie, et je me suis vivement félicité du parti que j'avais adopté de diriger ma route vers Amboine. Nous allons enfin réparer nos pertes, et nous procurer, à des prix modérés, des objets que j'aurais deux mois auparavant payés volontiers au poids de l'or.

25. Au point du jour nous avons relevé l'ancre mouillée dans la nuit; nous nous sommes rapprochés du pont d'embarquement, et nous nous sommes

amarrés à poste fixe le plus près possible de la terre. 1827. Septembre.

A sept heures et demie j'ai envoyé M. Lottin chez M. Morrees pour le saluer de ma part, lui présenter les lettres de recommandation de son souverain, et la note des objets dont j'avais besoin, enfin pour traiter du salut. Cet officier est rentré une heure après à bord, après avoir rempli sa mission.

Moi-même, accompagné de six personnes de l'état-major, je suis descendu à terre pour faire les visites de politesse aux autorités de la place. Au même instant notre corvette a salué le fort de vingt-un coups de canon qui lui ont été sur-le-champ rendus par un nombre égal.

Nous nous sommes d'abord transportés chez M. Morrees, qui nous attendait avec MM. Paape et Paoli; M. Morrees nous a fait l'accueil le plus amical et le plus cordial, il m'a répété plusieurs fois que tous les objets que je demanderais me seraient immédiatement accordés, et m'a fait toutes sortes d'offres de service plus obligeantes les unes que les autres.

Ensuite nous nous rendîmes successivement chez le colonel Styman, commandant militaire, chez MM. les capitaines Paoli, Elgeneuze, Roos et Lang, qui tous à l'envi nous comblèrent de politesses et d'amitiés. Certainement des compatriotes ne nous eussent pas fait un accueil plus généreux et plus honorable; il nous rappelait les jours heureux que nous avions déjà passés à Amboine trois ans auparavant.

M. Lang, directeur du parc d'artillerie, nourrissait chez lui un jeune babiroussa : témoin du désir

1827. Septembre. que nous avions de nous procurer un de ces animaux pour la collection du Muséum, il porta la générosité jusqu'à l'offrir à notre mission. Son offre fut acceptée avec une vive reconnaissance, et il fut convenu entre lui et moi qu'il garderait cet animal pour nous le remettre l'année suivante, lorsque nous reviendrions à Amboine après avoir traversé le détroit de Torrès.

Impatient de voir tous mes doutes terminés touchant les objets que je tenais tant à remplacer, je me fis ouvrir par M. Elgeneuze les magasins de la marine; il ne me resta plus rien à désirer quand j'eus vu que ces magasins pourraient me fournir tout ce que je demandais en ancres et grelins.

Désormais rassuré sur ce chapitre, je fus d'un autre côté affligé de voir qu'aucune nouvelle de France ne nous fût parvenue en cette colonie lointaine. Le silence du ministère m'affecta particulièrement; j'avais compté sur l'obtention de quelques faveurs bien méritées pour trois ou quatre personnes de l'état-major, et demandées vivement par mon rapport de Port-Jackson. J'ignorais alors jusqu'à quel degré ce ministère devait pousser son insouciance à notre égard, et combien il était éloigné de porter à nos pénibles travaux l'intérêt que nous avions la simplicité de lui supposer.

Nous apprîmes bientôt que le sultan de Djoutchou-Karta, dans l'île de Java, avait déclaré la guerre aux Hollandais, et leur avait déjà fait subir des pertes considérables. A cette époque les conséquences de

cette guerre causaient une inquiétude marquée à la plupart des fonctionnaires de la colonie. 1827. Septembre.

Avec quel plaisir nous quittâmes le triste ordinaire auquel nous étions réduits depuis notre départ de Tonga-Tabou, pour voir nos tables chargées à la fois des mets de l'Europe et des productions des tropiques!... Nous n'avions plus que l'embarras du choix. Cependant nous avons souvent éprouvé qu'après de longues privations, s'il nous arrivait de nous trouver à une table abondamment servie, notre appétit se trouvait bien plus tôt satisfait que nous ne l'eussions imaginé, et nous étions tout étonnés de ne pas faire plus d'honneur aux mets qu'on nous présentait.

A onze heures du matin, accompagné de MM. Jacquinot et Bertrand, et des maîtres Collinet et Audibert, je me transporte chez le maître du port pour procéder au choix des ancres et des grelins que nous devons prendre. Après un mûr examen nous nous sommes décidés pour deux grelins, dont l'un de neuf pouces, et l'autre de sept pouces, et pour une aussière de quatre pouces, enfin pour trois ancres de sept cents, cinq cents et quatre cents livres. De là, nous sommes allés aux magasins des vivres, et comme le biscuit s'est trouvé de bonne qualité, j'en prendrai quatre mille kilogrammes, et seulement quinze cents du riz dont la qualité est fort ordinaire. Il est convenu que les voiliers travailleront à confectionner les huniers neufs sous un des hangars de M. Elgeneuze, et que l'observatoire sera établi dans l'un des jardins de ce fonctionnaire. 26.

1827. Septembre.

A quatre heures du soir je suis redescendu à terre avec sept officiers pour me rendre chez M. Morrees, où nous étions tous conviés à dîner. Là nous avons trouvé presque toutes les autorités principales de la colonie rassemblées. Le repas a été somptueux, parfaitement servi, sans étiquette fatigante et de la plus grande gaieté. M. Morrees m'a renouvelé plusieurs fois ses protestations de dévouement et ses offres de service ; il m'a assuré que sa maison de ville, comme sa maison de campagne, étaient entièrement à ma disposition et à celle des officiers de *l'Astrolabe*. Il aurait même voulu que je me fusse installé tout-à-fait dans son joli ermitage, et j'ai eu assez de peine à lui faire comprendre que les besoins du service et le désir que j'avais d'abréger le plus possible mon séjour à Amboine, ne me permettaient point de quitter le bord. Toutes les autres personnes de la colonie me témoignaient la même bienveillance, et dans leur société nous passâmes la plus agréable soirée.

Toutefois le banquet finit par devenir fatigant pour moi par son extrême longueur, surtout par l'atmosphère chargée de fumée de tabac, qui remplissait la salle, suivant la coutume hollandaise, et dont je déteste l'odeur. On ne quitta la table qu'à onze heures, puis les hommes dansèrent au son de la musique des régimens. Enfin à minuit je me retirai très-fatigué de la séance, mais charmé des dispositions de nos généreux hôtes, et particulièrement de l'espoir de posséder bientôt à bord les moyens de poursuivre sans inquiétude ma campagne.

A onze heures du matin nous avons reçu la visite 1827.
de MM. Morrees, Stymann, Paape, Lanaker, Elgeneuze et Paoli, auxquels nous avons offert des rafraîchissemens. Ces messieurs ont passé trois heures à examiner les dessins de M. Sainson et les gravures de la zoologie du voyage de *l'Uranie*. La richesse et la beauté de ces gravures ont excité toute leur admiration; en effet de pareilles publications sont des titres glorieux pour les gouvernemens qui en font les frais, et honorent plus une nation que tant d'autres dépenses prodigieuses et sans but. 27 septembre.

Sur la proposition du docteur Gaimard, je consentis à ce que le maître Bérenguier et le matelot Aubry, tous deux malades, fussent transportés à l'hôpital de la colonie, où ils seraient plus à portée de recevoir les secours convenables à leur état qu'à bord.

A quatre heures après midi, je suis allé dîner chez M. Morrees avec cinq personnes de l'état-major. Nous avons quitté la table à cinq heures pour nous rendre à la métairie de cet administrateur. Elle n'est éloignée que d'un quart de lieue de la ville; la maison est petite, mais fort jolie, dans la situation la plus agréable et pourvue de tout ce qui peut contribuer aux jouissances de la vie. Un bosquet de superbes mangoustans Pl. CXXXIX.
la protége contre les ardeurs du soleil; un beau bassin de l'eau la plus limpide et la plus fraîche invite à goûter les douceurs du bain, et de nombreux troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, et même de cerfs, errent paisiblement dans un riant et fertile verger.

1827. Septembre. Les étables de ces animaux sont toutes entretenues avec cette propreté minutieuse qui caractérise la nation hollandaise.

En revenant de la campagne de M. Morrees, la conversation est tombée sur le sujet des perles que l'on nourrit de riz pour leur faire produire d'autres perles. Je vis que cette fable ridicule était implicitement adoptée par MM. Morrees, Paoli, Elgeneuze, et plusieurs autres personnes notables de la colonie. Le dernier s'engagea même à me donner des preuves matérielles de ce singulier phénomène.

Trois des naufragés espagnols, natifs de Manille, que nous avions recueillis aux îles Viti, trouvant ici des occasions pour rejoindre leur patrie, m'ont demandé la permission de quitter le navire : elle leur a été accordée avec des attestations qui constataient la bonne conduite qu'ils avaient tenue durant leur séjour à bord. Le jeune Mediola seul, natif de Gouaham, a témoigné le désir de rester à bord. Comme j'étais aussi content de lui, je lui en ai accordé l'autorisation, et j'ai même donné l'ordre à l'agent comptable de le porter sur les rôles du bord comme matelot à vingt-quatre francs, car il m'a paru juste que ce brave garçon touchât la paie de ses services.

Le ciel s'est chargé dans la soirée ; la pluie a commencé à tomber par torrens à dix heures et demie, et a continué toute la nuit : elle n'a diminué qu'au point du jour. Les habitans m'ont raconté que la saison pluvieuse, qui n'avait cessé que quinze jours au plus avant mon arrivée, avait été beaucoup plus humide

que d'ordinaire. Dans les mois de juin, juillet, août et septembre, Amboine avait été inondé par des torrens de pluie presque continuels, qui avaient rendu son séjour très-maussade et qui avaient fait beaucoup de tort aux productions de la terre. Cette circonstance se rapportait assez bien aux temps affreux que nous avions essuyés le long des côtes de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Bretagne, dans la même saison et sous la même latitude. 1827. Septembre.

Sur l'observation qui m'a été faite par le maître d'équipage, que les petits câbles de l'arsenal d'Amboine ne pouvaient faire aucun service durable, attendu que le chanvre en était échauffé, et sur l'éloge que m'a fait M. Elgeneuze des cordages en *gomotou* (ou fibres du *gomutus* de Rumph), je me suis décidé à prendre un petit câble de cette dernière espèce. Je serai bien aise d'en faire l'essai et de vérifier jusqu'à quel point le *gomotou* pourrait être utile au service de la marine. 28.

M. Elgeneuze m'ayant cité avec beaucoup d'éloges les connaissances étendues d'un M. de Haart sur les productions des Moluques, connaissances acquises par vingt années de séjour et d'observations dans le pays, je me suis rendu dans la soirée chez le capitaine du port avec M. Quoy. Notre but était de converser avec M. de Haart et de nous aider de ses lumières; mais nous eûmes bientôt reconnu qu'elles étaient fort limitées, et même que ce brave homme partageait la crédulité de ses compatriotes touchant diverses opinions fabuleuses, comme celles de la reproduction

1827. Septembre. des perles, l'origine de la mouche-feuille, etc. Du reste, il nous raconta que le douyong se trouvait à Saparoa; il s'en était procuré deux de la taille de huit ou neuf pieds pour le docteur Reinwartz; mais ils avaient été perdus, n'étant arrivés qu'après le départ de ce naturaliste. — M. de Haart a souvent vu le véritable animal du nautile flambé qui recouvre en partie la coquille lorsqu'il est déployé. Dans la mousson d'ouest, il est commun à la pointe d'Allang. — Le muscadier mâle est nécessaire pour féconder les plantes femelles, et l'on a toujours soin d'en laisser à cet effet un de ce sexe sur cinquante, dans les plantations. — Il n'y a qu'un giroflier mâle dans Saparoa, et on n'a jamais pu le faire reproduire, de quelque façon qu'on s'y soit pris; ses boutons ne fleurissent jamais, et cet arbre paraît être un monstre dans son espèce. — A l'égard de la reproduction des perles, M. de Haart diffère d'opinion avec M. Elgeneuze, en ce que le premier pense que ce phénomène n'a lieu que dans l'eau de mer, tandis que l'autre prétend qu'il faut nourrir les perles avec des grains de riz.

La pluie a recommencé à neuf heures du soir et a duré toute la nuit. Une chaloupe du port a apporté
29. notre biscuit et notre riz.

Un jeune officier de la garnison m'a expliqué que le prince Dipo-Nigoro, régent de Djoutchou-Karta, était bien le même que j'avais vu prisonnier à Amboine lors de mon passage sur *la Coquille*. A peine avait-il obtenu sa liberté, qu'au lieu de servir les

Hollandais, comme on l'avait espéré, il avait levé des troupes, et avait marché contre Sourabaya et Samarang. Il avait tenu ces deux villes cernées tout l'été, et la mousson d'hiver seulement l'avait forcé de se retirer avec ses troupes. Dipo-Nigoro était un homme d'un caractère énergique, et son cœur était profondément aigri par les mauvais traitemens qu'il avait reçus des Hollandais. 1827. Septembre.

Dans la soirée, nous avons encore eu un déluge de pluie accompagné d'éclairs et de tonnerre.

A dix heures, j'ai annoncé à tous les hommes de l'équipage rassemblés sur le pont que chacun d'eux avait reçu un avancement en paie, et que je demandais au ministre la confirmation de cette proposition. J'ai profité de cette occasion pour leur adresser une courte allocution, et les exhorter à redoubler de zèle et de dévouement pour le reste de la campagne. Tous ont paru satisfaits de la nouvelle que je leur annonçais, et j'espère qu'elle produira un effet favorable sur leur esprit. Du reste, cette faveur est bien légère, et tout me porte à croire que chacun d'eux l'eût obtenue, quand bien même il n'eût été attaché qu'à une campagne ordinaire et sans avoir pris part aux périlleuses épreuves de *l'Astrolabe*. Mais il m'était défendu de faire plus pour eux.... 30.

C'était aujourd'hui dimanche; il y a eu repos complet, et plusieurs matelots ont obtenu la permission d'aller passer la soirée en ville.

Après mon dîner, je suis allé faire un tour au quartier chinois et au bazar. Comme je l'avais déjà

1827. Septembre. fait jadis, j'ai admiré la propreté, la tranquillité et l'honnêteté de ces petits marchands, sous tous ces rapports bien supérieurs aux Européens si fiers de leur civilisation. J'ai poussé ma promenade et mes observations jusqu'à un pont brisé hors de la ville, où j'ai été contraint de m'arrêter et de revenir sur mes pas.

Plusieurs personnes de l'état-major sont allées assister à une soirée musicale avec danses chez monsieur et madame Paape. Ces réunions imprégnées de fumée de tabac ne m'offrent que peu d'attraits.

1 octobre. Le navire baleinier anglais *le Castor* est mouillé sur la rade d'Amboine depuis quelques jours, et le motif de sa relâche avait été la maladie de son capitaine, qui se trouve très-mal, et qui s'est fait transporter à l'hôpital dans l'espoir de s'y rétablir plus promptement. Ce bâtiment devait repartir demain, sous le commandement du second, pour continuer sa pêche dans les Moluques et revenir plus tard reprendre son capitaine. Mais le gouvernement hollandais s'y opposa formellement, et le départ se trouva ainsi retardé. Héritier du caractère défiant et ombrageux de l'ancienne compagnie, le gouvernement local a placé à bord de ce navire six ou huit soldats pour épier les moindres actions des hommes de l'équipage, et nul canot ne peut déborder sans gardes. On nous a fait entendre que ce n'a été que par une faveur spéciale que nous avons été exemptés de ces dispositions rigoureuses.

L'année dernière, *le Castor* toucha à la baie des

Iles, où il prit quatre Nouveaux-Zélandais à Korora-Reka pour renforcer son équipage. 1827. Octobre.

Notre fidèle Kokako a renouvelé connaissance avec ses compatriotes qui appartiennent à de bonnes familles du pays, et qui, le voyant bien vêtu et bien traité à bord de notre navire, lui ont fait beaucoup d'amitiés, et l'ont même sollicité de passer avec eux sur *le Castor*. Kokako, pauvre esclave dans Korora-Reka, a été tellement flatté de se voir ainsi accueilli par des hommes d'une condition bien supérieure à la sienne, qu'il a bien vite cédé à leurs instances : il est venu non sans quelque embarras me demander son débarquement. Comme je n'avais aucun droit positif sur sa personne, et qu'au fond il y aurait eu de ma part quelque apparence d'injustice à lui refuser les moyens de revoir son pays, je lui accordai sur-le-champ sa requête. Le cœur gros et l'air honteux, il prit congé de *l'Astrolabe* pour se rendre sur *le Castor*. Sans doute il n'aura pas été long-temps à se repentir du changement. A la place du service doux, de la bonne nourriture et des égards qui étaient son partage à bord de *l'Astrolabe*, il n'aura trouvé que les fatigues, les privations, la mauvaise chère, et surtout les mauvais traitemens auxquels les sauvages sont exposés sur les baleiniers. La veille encore, Kokako me jurait dans toute l'effusion de son ame qu'il ne voulait jamais remettre les pieds dans son pays, et qu'il voulait m'accompagner en France pour y rester avec moi.... Véritable enfant, incapable d'une réflexion suivie!... Du reste, je me suis souvent féli-

1827. Octobre. cité par la suite qu'il ne m'ait pas suivi en France, car j'eusse été à la fin fort embarrassé de sa personne, et il n'est aucunement probable que le gouvernement m'eût indemnisé des frais que l'entretien de cet homme m'aurait occasionés. On sait ce qui arriva à Bougainville au sujet d'Aoutourou, et j'eusse peut-être éprouvé des désagrémens semblables pour Kokako.

2. J'ai consacré toute cette journée à travailler à mon courrier pour la France. Dans la soirée, je suis descendu dans la ville avec M. Jacquinot pour faire quelques visites; mais presque toutes les personnes chez lesquelles nous nous sommes présentés étaient absentes. Madame Paape, la seule que nous ayons eu l'avantage de rencontrer chez elle, nous a appris que toutes les autorités d'Amboine assistaient en ce moment aux fiançailles d'un Chinois opulent, cérémonie dans laquelle ces peuples déploient toute leur étiquette. Cette dame nous a fait voir la tunique, le chapeau et le costume complet du capitaine chinois pour le moment en fonctions. Quelque bizarre que nous paraissent ces ajustemens, si différens de nos
Pl. CXLIII. modes françaises, on est forcé de convenir que ces vêtemens ont une certaine élégance, et qu'ils sont surtout d'une grande magnificence.

3. L'équipage a travaillé toute la journée à rider les haubans et les étais. MM. Gressien et Guilbert se sont rendus à l'invitation de quelques jeunes gens de la colonie qui leur avaient proposé une partie de chasse au cerf et au sanglier ou *babi;* mais leur chasse a été infructueuse et ils n'ont rien tué.

Toujours affaissé sous le poids d'un accablement 1827. Octobre.
et d'une faiblesse générale, je quitte peu le bord, où ma présence est d'ailleurs utile pour que notre départ d'Amboine éprouve le moins de retard possible. Je tiens beaucoup à remettre en mer avant que la mousson d'ouest ait eu le temps de se déclarer.

Comme je descendais à terre, dans la matinée, en 4.
passant devant la maison de la douane, j'ai vu une foule considérable assemblée, et j'ai appris que l'on procédait à la vente des effets du capitaine baleinier pour subvenir à la solde de ses dettes. La plupart des acheteurs étaient des Chinois qui sont, dans toute cette partie de l'Orient, pour l'esprit de négoce et d'usure, ce que sont les juifs en Europe.

M. Paape m'a conduit chez le jeune Chinois qui se marie, et dont la maison reste ouverte au public durant tout le temps qui doit s'écouler entre ses fiançailles et son mariage. L'époux est un jeune homme de dix-huit ou vingt ans, d'une complexion faible et délicate, avec des traits doux et agréables, bien qu'efféminés ; au demeurant ayant dans toute sa personne le type chinois au suprême degré. Sa maison, petite et fort propre, n'offrait rien de curieux que le lit nuptial composé d'une double estrade, dont l'une, celle du fond, plus large que l'autre, est aussi plus élevée de trois ou quatre pouces. L'on m'a dit que c'était Pl. CLV.
celle que le mari occupait. L'appartement nuptial offrait en outre quelques fauteuils, des cassolettes, des caisses contenant les hardes et les bijoux, quelques talismans et deux inscriptions chinoises en let-

1827. Octobre. tres d'or. Le jeune homme et son frère nous firent beaucoup de politesses, et nous offrirent des rafraîchissemens que nous n'acceptâmes point.

Je passai ensuite chez M. Morrees, où je trouvai M. Bertrand en altercation assez vive avec lui, touchant le prix des fournitures livrées par l'administration. Malgré la promesse qu'il m'avait faite, M. Morrees exigeait une hausse de cinquante pour cent sur les prix fixés par les tarifs du gouvernement hollandais, comme cela se pratique à l'égard des navires du commerce qui reçoivent ces objets des magasins de la colonie. Par l'entremise de M. Paape, j'obtins que cette hausse serait réduite à quinze pour cent, et que dans le prix du biscuit celui des sacs ne serait point compris, attendu que nous ne les prenions pas. Ce dernier objet ne montait pas à moins de six cents florins.

D'après les comptes arrêtés par M. Bertrand, la somme totale de nos dépenses à Amboine ne s'est élevée qu'à douze mille six cents francs environ, et dans le compte il n'y a eu que trois mille cinq cents francs pour les ancres, grelins et autres menus objets de remplacement pour le service de la mission. Sans doute il était difficile de réparer avec plus d'économie les pertes faites sur les récifs de Tonga-Tabou. Six mois auparavant, j'eusse souscrit sans hésiter un billet de cent mille francs à celui qui eût pu me les procurer.

La première fois que mes lettres patentes du roi de Hollande furent présentées à M. Morrees, il arriva un incident assez comique. Par politesse, sans doute, le

gouvernement des Pays-Bas avait fait rédiger cet écrit en langue française, et le roi lui-même avait signé *Guillaume*. M. Morrees, accoutumé à voir tous les actes signés *Willems*, ne voulait point reconnaître l'autre signature, répétant sans cesse pour unique raison que le nom de son souverain était *Willems*, et non *Guillaume*. M. Paape seul, après d'assez longs raisonnemens, put lui faire entendre que le roi de Hollande, régnant en même temps sur la Belgique, avait sans doute aussi adopté une signature française. Je conviens que le cas était assez singulier, et pouvait embarrasser le méticuleux administrateur; car je crois que c'est peut-être la seule occasion où un roi ait employé deux signatures différentes.

1827. Octobre.

Du reste je prévis sur-le-champ que la difficulté qui avait eu lieu près de M. Morrees pourrait se reproduire dans quelque autre colonie hollandaise, dont le chef pourrait bien se refuser à toute espèce de raisonnement. Pour éviter un pareil inconvénient, je priai M. Morrees de me donner une traduction en langue hollandaise de ces lettres patentes, et d'y apposer sa légalisation. Cet administrateur se prêta à ma demande, et M. Paape m'assura qu'avec cette nouvelle pièce je pourrais désormais me présenter tête levée dans toutes les Moluques.

J'ai dîné chez M. Morrees, et en sortant de table nous avons fait une promenade en voiture au jardin des Cocos. C'est une petite habitation fort agréable, située à une demi-lieue de la ville, au bord de la mer, et dans une position charmante; elle sert ordinairement de

1827. Octobre. but de promenade et de rendez-vous aux sociétés qui viennent y respirer le frais, fumer le cigare et vider quelques bouteilles de vin ou de bière. Nous sommes revenus au clair de la lune : en ces climats brûlans, rien n'est délicieux comme la fraîcheur qu'on respire au commencement de la nuit; en outre nous étions obligés de passer le long du cimetière chinois, et l'aspect de ces tombeaux d'une blancheur éclatante, dont la forme imite presque celle des anciennes chaises
Pl. CXLII. curules, et disséminés à larges intervalles sur les flancs d'un coteau tapissé de verdure et d'arbrisseaux en fleur, semble inviter à la méditation et au recueillement. Ces terrains sont incultes et sans valeur, de sorte que chaque famille a son tombeau isolé; leur ensemble occupe un espace assez considérable.

En revenant, nous fîmes une station dans l'agréable palais du gouverneur, à Batou-Gadja, pour prendre le thé et le café. Toutes les jouissances de la vie sont réunies dans cette charmante habitation, et je concevais que le gouverneur qui aurait pu joindre à ses fonctions administratives, par elles-mêmes peu fatigantes, le goût des études ethnographiques et des observations de physique et d'histoire naturelle, pourrait aisément couler dans cette île des jours fort heureux et utilement remplis pour les progrès des sciences.

5. A dix heures et demie du matin nous avons trouvé qu'au fort de la marée montante le courant filait 1^{n}, 1 au N. E. vers l'intérieur de la baie. Dans le remoux

formé par le courant, M. Quoy a découvert une foule d'objets curieux à étudier. 1827. Octobre.

La journée a encore été très-pluvieuse. J'ai observé une grande différence entre la température actuelle d'Amboine et celle qui y régnait lors de notre passage sur *la Coquille*, bien qu'à la même époque de l'année.

Comme je dînais encore aujourd'hui chez M. Morrees, avec plusieurs personnes de l'état-major de *l'Astrolabe*, la conversation est tombée sur la découverte d'une jolie statuette en porcelaine. Elle a été trouvée ces jours derniers par un habitant d'Amboine, à six ou huit pieds sous terre, en faisant creuser pour asseoir les fondemens d'une nouvelle construction.



Sur le désir que j'ai témoigné de la voir, on s'est empressé d'aller la chercher, et j'ai eu effectivement sous les yeux une charmante statue en porcelaine de dix-

1827. Octobre. huit pouces environ de hauteur. La pâte de la porcelaine est d'une finesse extrême, et le travail d'un goût remarquable. Les traits de la figure se rapportent au caractère chinois; mais l'ensemble de la statue, pour la pose, les vêtemens et la couronne placée sur sa tête, semble rappeler les figures de madones italiennes ou espagnoles. En outre cette pièce est admirablement conservée, et n'offre pas la plus légère cassure ou fêlure.

Chacun des assistans s'épuisa en conjectures sur l'origine et l'objet de cette figure. Pour moi, je conjecturai qu'elle avait été fabriquée par des Chinois, d'après quelque dessin venu d'Europe, et qu'ils s'étaient seulement permis de donner à la figure quelque chose de leur caractère national, en conservant fidèlement le costume étranger. Ensuite elle aurait été achetée par des Européens, et transportée à Amboine. Il ne serait pas même impossible qu'elle datât de l'époque où les Portugais possédaient ces îles, et qu'elle eût servi réellement de madone à ce peuple dévot.

J'aurais été charmé d'acquérir cette intéressante pièce. Mais le propriétaire y attachait une valeur bien supérieure à mes facultés, et je fus obligé de laisser cette vierge mystérieuse dans l'attente de quelque amateur plus curieux, ou, pour mieux dire, plus riche que moi.

Pour satisfaire au désir que m'en avait témoigné M. Morrees, je lui remis une note succincte sur les événemens et sur les opérations du voyage de *l'Astrolabe* depuis son départ d'Europe jusqu'à son pas-

sage à Amboine. Il se proposait de l'envoyer à Batavia 1827.
pour la faire insérer dans les journaux de cette colonie. Octobre.
En effet, c'était un moyen infaillible de faire parvenir de nos nouvelles en France, dans le cas où nos lettres se seraient égarées dans le trajet.

A trois heures j'ai été dîner chez M. Paape avec 6.
quelques officiers, et à quatre heures et demie nous nous sommes rendus à la maison du jeune Chinois, où les cérémonies étaient déjà commencées. Comme elles ne m'ont que très-peu intéressé, et que dans la position où je me trouvais je souffrais beaucoup de la gêne et de la chaleur, je me contenterai d'indiquer sommairement ce que je pus observer.



1827. Octobre. Pl. CLIV.

D'abord le futur époux et son père firent ensemble plusieurs génuflexions et quelques libations devant un petit autel élevé dans la première pièce de la maison. Puis le jeune homme fit trois génuflexions devant son père, deux à sa mère, et une à sa sœur. Ensuite il monta dans un palanquin, et alla chercher sa future dans sa maison, au son de divers instrumens, aux acclamations du peuple, et entouré d'hommes qui portaient des banderoles au bout de leurs bâtons.

Au bout d'un certain temps, les deux fiancés revinrent, chacun dans un palanquin. Le père du futur introduit d'abord celui-ci dans la chambre nuptiale, en tenant un tamis suspendu sur sa tête. Puis l'époux va chercher sa fiancée et l'introduit à son tour dans la chambre, en observant le même cérémonial. La jeune fille est voilée du haut en bas, entourée en outre de plusieurs étoffes qui déguisent complètement sa taille et ses formes. Du reste elle ne marche qu'à pas très-lents, et semble une machine animée par des rouages, tant ses mouvemens sont lents, raides et mesurés. Arrivée dans la chambre, elle fait encore quelques gestes des deux bras avec la même lenteur. Enfin le futur lève le voile, et c'est là le moment où, suivant les mœurs nationales, l'époux est censé voir pour la première fois le visage de celle qui doit devenir sa moitié; si cette coutume était rigoureusement observée, on doit concevoir quelle serait en ce moment l'inquiétude du futur, et combien il devrait être souvent désappointé. Mais la chronique assure

que les infractions à cette règle sont plus nombreuses 1827.
que les cas même où elle est observée. Octobre.

Du reste, dans la circonstance actuelle, l'époux n'aurait eu sans doute qu'à se louer de son destin. Pour une Chinoise, la jeune mariée était fort bien ; son teint était d'une délicatesse extrême, ses traits Pl. CXLVIII. fort réguliers et agréables, et son visage ne manquait pas de fraîcheur. Mais le type ordinaire de la race chinoise s'y retrouvait tout entier, et me rappela sur-le-champ celui de la statue de porcelaine. Il y avait même entre la coiffure et les vêtemens de la statue et de la fiancée, certaine ressemblance qui pouvait me faire croire que l'artiste n'avait pas eu besoin d'un modèle étranger pour exécuter son œuvre.

Le voile soulevé, il y eut diverses cérémonies qui consistaient en libations devant un petit autel, échanges de places, présentations réciproques, entre les deux époux, de thé, sucre, etc. Tout cela exécuté, comme par ressort, avec une lenteur insupportable, tellement que le moindre mouvement exigeait deux ou trois minutes de temps.

Dans la chambre nuptiale la chaleur était suffocante, à cause de la foule qui s'y pressait ; et dans l'antichambre où se trouvaient servis des mets et des rafraîchissemens de toute espèce, les Européens causaient, buvaient, mangeaient et fumaient sans aucune retenue, ce qui contrastait d'une manière si singulière avec la décence et la réserve extrême observée par les Chinois, que j'en étais moi-même choqué. C'en eût été assez pour faire connaître sur-le-champ le carac-

1827. Octobre. tère national des deux peuples ; et néanmoins ces Européens si frivoles, si étourdis, comparés aux sujets du céleste empire, étaient des Hollandais ou des Belges qui passent pour fort graves, au jugement des autres nations de l'Europe.

Fatigué par la chaleur, et plus encore par la tabagie des Hollandais, je me retirai à six heures du soir, et je renvoie le lecteur, pour le reste de la cérémonie, aux récits de MM. Gaimard et Sainson qui eurent plus de patience que moi [1].

7. A deux heures après midi *le Castor* a mis sous voiles, laissant enfin son capitaine malade à Amboine, où il reviendra le prendre dans un mois. En attendant il va continuer sa pêche dans les Moluques. C'est du second qui est venu me voir dans la matinée que je tiens ces détails ; ce marin, qui paraît être un homme intelligent, m'a communiqué la note des découvertes faites à bord du *Castor*. Ce sont, 1° deux récifs près de la ligne; 2° un groupe d'îles à l'est de la Nouvelle-Irlande, et qui est identique avec celui que signale la liste du pilote Siddins, sous le nom d'îles Abgarris ; 3° enfin deux petites îles basses sur la côte de la Nou-Guinée, qu'on avait nommées, sur *le Castor*, îles Nicholls et Gantz, et qui sont les mêmes que nous avons appelées îles Guilbert et Bertrand. La montre marine du *Castor* ne se remonte que tous les huit jours, et sa marche est très-régulière. En effet, j'ai admiré le degré d'exactitude que donne cet unique garde-temps

[1] *Voyez* notes 12 et 13.

pour diverses positions qui m'ont été communiquées. 1827. Octobre.

A une heure après minuit, une goëlette de guerre, de la colonie, nommée *le Daphne*, comme je l'ai su plus tard, a mouillé près de nous. Ignorant quelle espèce de bâtiment était *l'Astrolabe*, le capitaine nous a hêlé de quitter notre mouillage pour le lui céder; on sent bien que je ne fis pas la moindre attention à cet ordre. Au jour, en me faisant sa visite, le capitaine s'est excusé de son erreur, et m'a fait en outre toutes sortes d'offres de service. *Le Daphne* arrivait en ce moment de Ternate; son équipage est de quatre-vingts hommes, dont dix seulement sont des Européens, le reste se compose de Malais. 8.

Toutes les dispositions nécessaires ont été prises pour nous tenir prêts à appareiller demain, si le temps le permet. J'ai fait mes visites d'adieu à tous mes généreux et aimables hôtes d'Amboine, en leur promettant de revenir les voir l'année suivante, lors de notre retour en Europe.

M. Elgeneuze s'est chargé de faire passer en Europe mon courrier renfermé dans une boîte en fer-blanc bien soudée, recouverte de toile goudronnée, et adressée à l'ambassadeur français à La Haie. J'envoie au ministre de la marine le rapport détaillé de toutes nos opérations depuis notre départ de Port-Jackson jusqu'à notre départ d'Amboine, et les calques d'un grand nombre de cartes déjà terminées, grâce à l'admirable activité des officiers. En même temps j'appelle vivement l'attention du ministre sur

1827. Octobre. ces officiers, et sollicite pour eux diverses récompenses méritées à bien juste titre.

En retour des bons offices que nous avions reçus de M. Elgeneuze, surtout de la part active qu'il avait prise, comme chef de la marine, à nous faire obtenir tous les objets de remplacement qui nous étaient si nécessaires, je lui ai offert, au nom de la mission, un des micromètres de Rochon qu'elle possédait. L'acquisition de cet instrument était pour lui un objet d'un grand prix, et celui qui nous restait suffisait pour nos travaux. Il était heureux pour nous de pouvoir reconnaître à si bon marché les services importans que cet officier nous avait rendus.

La pluie a encore tombé par torrens durant la nuit,
9. et n'a cessé qu'à neuf heures du matin. Le calme ou de folles risées de l'ouest ont suivi ces averses. A une heure la brise ayant soufflé à l'E. N. E., assez fraîche, j'ai cru que je pourrais sortir de la rade. Les ancres ont été levées, et trois embarcations du port placées de l'avant pour nous remorquer. Mais à peine commencions-nous à nous mettre en mouvement que le vent a repris au S. O., et la corvette a été entraînée sur les pêcheries devant le quartier malais.

Pour éviter de tomber sur le banc, il a fallu de nouveau mouiller; puis je me suis décidé à passer encore cette journée en rade, remettant notre départ au lendemain, car je ne me souciais point d'être obligé de passer la nuit à courir des bordées dans un canal où le vent varie à chaque instant, et qui n'offre pas

un seul endroit où laisser tomber l'ancre, tant ses rives sont acores. 1827. Octobre.

Dans la soirée un brick est venu mouiller sur la rade; j'espérais qu'il arrivait de Java, et qu'il allait y retourner bientôt pour y porter nos lettres. Mais j'ai appris que ce navire venait de Timor, chargé d'oignons et de pommes de terre qui ne croissent point à Amboine. Ce sont les Chinois qui achètent ces cargaisons en bloc, pour les revendre ensuite en détail aux prix qui leur conviennent, aux Malais et même aux Européens.

Toute la nuit la pluie a encore tombé en abon- 10.
dance, et, loin de cesser au jour, elle a même redoublé. Néanmoins en exécution de la demande que j'avais adressée à M. Elgeneuze, les canots du port et du *Daphne* s'étaient rendus à mes ordres. A six heures du matin j'ai fait déraper les ancres et gouverner pour sortir de la baie. A sept heures les huniers et perroquets ont été bordés pour profiter des faibles souffles de vent qui venaient par intervalles rider la surface des eaux.

Du reste la pluie n'a guère cessé de tomber par torrens, avec du tonnerre et des éclairs. Il en résultait une brume si épaisse qu'elle nous cachait parfois la vue de la côte que nous suivions à moins d'un demi-mille de distance. Heureusement nous fûmes aidés par le jusant qui nous conduisit hors de la baie. A dix heures et demie la brise s'établissant au N. E., les basses voiles furent amurées, et je congédiai les trois embarcations hollandaises. De onze heures à

1827. Octobre. onze heures quarante minutes, nous restâmes encore en calme plat sans gouverner. Puis le vent revint à l'E. S. E., où il souffla avec plus de force. Enfin à midi nous nous trouvions précisément entre les deux pointes Noessa-Niva et Allang, et à un mille de la première. Désormais le courant nous emporta rapidement au large vers l'O. S. O.

Nous quittons Amboine avec cinq hommes malades de la fièvre, savoir : M. Faraguet, les deux maîtres Collinet et Bérenguier, et les deux matelots Aubry et Fabry. Le troisième seulement nous inspire de vives inquiétudes sur son état. Son moral est profondément affecté, et il paraît convaincu de l'idée que le terme de son existence est proche. Toutefois je me plais à espérer que cet estimable marin verra son état s'améliorer peu à peu par son retour dans des climats plus tempérés.

Sous tout autre rapport la relâche d'Amboine a été très-utile à la mission. Toutes les pertes faites à Tonga-Tabou sont réparées; les vivres consommés sont remplacés, et l'équipage, fatigué et presque démoralisé par les dangers qu'il avait courus, a repris de la confiance et de nouvelles forces. J'ai lieu d'augurer d'heureux résultats pour le reste de notre laborieuse entreprise.

Mon projet, en quittant Amboine, est de me diriger vers la Tasmanie, de visiter Hobart-Town, chef-lieu de cet intéressant établissement; lieu qu'aucun navire français n'a vu depuis que d'Entrecasteaux en fit la découverte. Puis je me rendrai sur les plages de

la Nouvelle-Zélande pour explorer la côte occidentale d'Ika-Na-Mawi, comme nous avons déjà exploré sa côte orientale; de-là nous nous porterons dans le détroit de Torrès, d'où nous opérerons notre retour en France. Cette seconde partie de la campagne, bien remplie, doit assurer à l'expédition de *l'Astrolabe* de nouveaux titres à l'estime des géographes. 1827. Octobre.

CHAPITRE XXX.

TRAVERSÉE D'AMBOINE A VAN-DIEMEN'S-LAND.

1827. Octobre. Le jour de notre départ nous ne fîmes que très-peu de chemin, à cause des brises faibles et variables de la partie du S. E. au S. S. E. Nous avions en vue beaucoup de baleines, des bandes nombreuses de fous et des troupes de marsouins.

11. A trois heures après midi nous eûmes calme plat; le ciel se chargea de toutes parts, et, durant huit ou dix heures de suite, il tomba de l'eau par véritables torrens, avec des éclairs redoublés et de violens coups de tonnerre. La nuit fut très-obscure : heureusement nous nous trouvions alors sur un espace dé-
12. gagé d'îles, ce qui nous délivrait de toute inquiétude.

Au moyen de faibles brises de l'E. et de l'E. S. E., nous avons continué à nous avancer lentement au sud.

A six heures du soir nous passions à huit ou dix milles, dans l'ouest, des petites îles de la Tortue. Ce sont trois îlots bas, boisés et rapprochés les uns des autres. En même temps on distinguait déjà confusé-

ment, de la hune d'artimon, les îles Lucapinha dans le S. S. O., et à douze ou quinze milles de distance. Les relèvemens pris sur ces deux groupes d'îles nous ont servi à diriger notre route durant toute la nuit. A huit heures et demie un feu s'est montré quelques instans à babord, dans un grand éloignement, et provenant sans doute du dernier de ces groupes. 1827. Octobre.

La brise du S. E., mieux établie, nous pousse aujourd'hui plus régulièrement. Vers deux heures et demie, après midi, l'île Gounong-Api s'est tout-à-coup montrée au travers de la brume, à deux quarts au vent à nous. Notre route nous en a fait passer à huit milles environ à l'ouest, ce qui m'a fort étonné, car je comptais la laisser à cette même distance dans l'ouest. J'en ai conclu que la carte d'Arrowsmith plaçait mal cette île par rapport à Amboine. 13

Gounong-Api (*Mont de Feu* en malais) est un cône peu régulier, échancré au sommet, à peu près nu dans toute son étendue, d'un demi-mille de diamètre, et de deux ou trois cents toises de hauteur. Du reste il ne m'a pas offert plus d'apparence de feu, ni même de fumée, qu'à l'époque de mon passage sur *la Coquille*. A trois heures huit minutes du soir, ce rocher nous restait au sud du monde, et à six heures trente-deux minutes à l'est.

En dirigeant toujours ma route d'après la carte d'Arrowsmith, je m'attendais à donner aujourd'hui dans le canal formé par Wetter et Roma. Je restai donc assez surpris en voyant au point du jour que la partie la plus occidentale des hautes terres de Wetter 14.

1827. Octobre. nous restait déjà au S. S. O., c'est-à-dire presque droit devant nous.

Le mot de cette énigme me fut donné par les observations de longitude qui m'apprirent que d'un côté le courant nous avait entraînés de près de vingt-deux milles à l'O. S. O. dans les vingt-quatre heures qui venaient de s'écouler, et que d'un autre côté la carte d'Arrowsmith plaçait effectivement les terres de Wetter à vingt-cinq milles trop à l'ouest par rapport à Amboine.

Il a fallu me résoudre à suivre la route de *la Coquille*, et à passer à l'ouest de Wetter : en conséquence j'ai mis le cap sur l'île Dog, et à midi nous étions à cinq milles environ au nord-ouest de cette île. Au travers d'une brume fort épaisse, nous n'entrevoyons qu'à peine les terres de Kambing.

Nous avons ensuite prolongé les côtes occidentales de Wetter et de Babi, à deux lieues de distance au plus, doucement portés sur la mer la plus calme. Toutes ces côtes, naturellement fort élevées et sillonnées de ravins profonds, présentent en masse, vues de la mer, un aspect aride et dépouillé de végétation. Malgré la proximité où ces terres sont de l'équateur, on ne reconnaît plus ces îles verdoyantes des Papous, ni même celles des Moluques, où les forêts prédominent encore, malgré de nombreuses clairières. Ici l'œil ne saisit plus que des arbres très-clair-semés sur un terrain généralement nu ou couvert seulement d'herbes fanées. Les rochers sont eux-mêmes dépouillés de verdure. Est-ce au sol? est-ce à la main

de l'homme que l'on doit attribuer ces énormes différences? Sans doute il n'appartiendra qu'à celui qui visitera ces lieux de prononcer, mais je suis porté à croire que cette sécheresse tient à la nature même des terres. Il me semble que cette portion du grand archipel d'Asie ou de la Malaisie s'éloigne peu à peu de la prodigieuse fertilité des terres de la Polynésie, de la Nouvelle-Guinée et des Moluques, pour se rapprocher par degrés de la sécheresse des terres de l'Australie et de la Nouvelle-Calédonie; ces contrastes, suivant moi, se rattachent immédiatement aux différences qui existent dans la constitution géologique de ces mêmes terres. 1827. Octobre.

En traversant ces îles, je me suis abstenu de tout travail géographique. Elles ont été successivement reconnues par MM. d'Entrecasteaux, Freycinet et Duperrey, et je pense que l'on peut désormais s'en tenir aux déterminations de ces trois navigateurs. Il m'a paru plus convenable de réserver le zèle des officiers de *l'Astrolabe* pour des occasions plus importantes, et je me suis contenté de tenir note de quelques-uns des résultats obtenus par nos montres.

Ce matin nous donnions dans le canal formé par Ombai et Kambing, et nous prolongions la côte occidentale de cette dernière à deux lieues de distance. 15.

Le calme est survenu, avec une forte chaleur, des vapeurs épaisses suspendues comme un voile sur les terres, et une houle bien prononcée du S. O. Cette houle nous annonce que nous avons déjà quitté le paisible bassin des Moluques pour ressentir les pénibles

1827. Octobre. oscillations des grandes mers australes, presque toujours soulevées par les tempêtes du S. O.

Malgré le calme, le courant nous a entraînés rapidement vers le S. O. et nous approche sensiblement des côtes de Timor. A midi, nous nous trouvions à six milles au sud de la pointe S. E. d'Ombai et à peu près au milieu du canal, entre Timor et Ombai; et dans la soirée, nous rangions à quatre ou cinq milles de distance les terres du cap Batou-Loti. Elles sont basses et boisées au rivage, mais la côte se relève rapidement : çà et là on distingue des montagnes de quatre ou cinq cents toises d'élévation au moins, dont quelques-unes affectent la forme de pitons aigus et solitaires.

A une heure et demie, un koro-koro, qui traversait le canal et se rendait d'Ombai à Timor, a passé à une lieue de l'avant à nous. Dans la nuit, on a vu quelques feux à la côte.

Aujourd'hui le soleil, au méridien, atteignait à peu près notre zénith, et le plus souvent nous avons eu calme. Aussi avons-nous éprouvé une grande chaleur. Néanmoins j'ai remarqué que cette température ne pouvait se comparer à celle que j'éprouvai en 1820 dans les plaines de l'Argolide, à la fin du mois d'août. D'autres voyageurs ont déjà observé que les chaleurs les plus violentes ne se font pas toujours sentir sous la ligne, même sous un soleil vertical : mais diverses circonstances locales, surtout la présence des sables, déterminent plutôt ces atmosphères enflammées qui règnent quelquefois au Sénégal, dans les plaines de

la Lybie, dans les déserts du Sahara, de l'Arabie, 1827.
ou dans les sables arides de Payta au Pérou, etc. Octobre.

N'ayant eu toute la nuit qu'une très-faible brise 16.
du S. au S. E., je ne pensais pas avoir fait plus de douze ou quinze milles en route. Quelle fut ma surprise au point du jour de me trouver à cinq ou six milles au nord de la petite île Goula-Batou! Pour cela le courant avait dû nécessairement nous entraîner l'espace de près de cinquante milles au S. O. en douze heures. Cette incroyable vitesse du courant m'a empêché de comparer avec aucun succès mes relèvemens avec les positions de mes devanciers.

La côte qu'enveloppent en partie d'épaisses vapeurs continue d'offrir le même aspect. La masse imposante du mont Bolerata domine toutes les montagnes voisines, et son pic, peu éloigné de la côte, offre une reconnaissance utile, ainsi que le coin de mire qui, vu d'un peu loin, semble être une petite île médiocrement élevée et peu éloignée de la grande terre.

Vers midi, le peu de brise, ayant tourné au N. et N. O., a ramené une violente chaleur. D'immenses lames du S. O., qui soulèvent paisiblement notre corvette, annoncent qu'un coup de vent violent de cette partie a dû souffler récemment dans les mers australes.

En passant devant Coupang, si la brise eût varié à l'O. ou au S. O., j'étais résolu de jeter l'ancre pour un jour ou deux sur cette baie, afin de me procurer quelques rafraîchissemens. Mais le vent étant revenu au S. E. et à l'E. S. E., je renonçai à ce projet

1827. Octobre. et passai outre, afin de ne pas perdre un temps précieux pour sortir de l'archipel d'Asie, atteindre Hobart-Town, et ensuite la Nouvelle-Zélande, dans la saison convenable à nos travaux. En outre, le climat de Timor, de tout temps réputé funeste aux Européens, ne me disposait guère à conduire *l'Astrolabe* sur ces plages insalubres.

17. L'horizon, chargé de vapeurs, ne nous a permis de revoir la terre qu'à neuf heures un quart. Alors nous avons reconnu à une assez grande distance dans le S. E. les terres peu élevées de Roti.

A six heures du soir, nous n'étions pas à plus de sept milles au nord de l'île Dou, qui nous a paru être une île basse, peu étendue et couverte de grands arbres. Peu après, nous nous sommes trouvés définitivement hors de l'archipel d'Asie et de nouveau lancés sur le grand Océan Indien. Un courant très-fort continue de nous entraîner au S. O. et à l'O. S. O.

Durant les premiers jours de notre navigation, le vent fixé au S. E., et soufflant très-légèrement, ne nous permettait d'avancer qu'assez lentement. Toutefois, comme nous cheminions en route, nous prenions patience d'autant mieux que nous avions un temps superbe et une mer très-douce.

19. Ce jour nous prîmes un requin dont le flanc était percé par une arête de raie. Il est probable qu'une flèche de sauvage lui avait fait cette blessure.

20. Les vents tournent au S. et au S. S. O. et sont directement opposés à notre route, ce qui nous réduit

à louvoyer. Dans les momens de calme, la corvette roule horriblement et la chaleur est insupportable. L'équipage éprouve l'influence de cette température et compte déjà huit ou neuf hommes hors de service. L'état du pauvre Béringuier empire sensiblement. 1827. Octobre.

De faibles brises, opiniâtrément fixées à l'O. et à l'O. S. O., m'obligent à conserver les amures à tribord. Durant dix journées consécutives, le vent ne quitte point cette partie, et, malgré moi, je suis obligé de poursuivre ma bordée au sud beaucoup plus loin que je n'eusse desiré. Heureusement les courans qui portent avec force dans l'ouest empêchent *l'Astrolabe* de trop dériver vers l'est. 21.

Les chaleurs deviennent très-violentes et s'élèvent jusqu'à 29 et 30° à l'ombre.

Toute la journée s'est presque passée en calme. Pas un souffle d'air ne vient rider la triste uniformité des flots; mais ils sont lentement soulevés par des lames sourdes et pesantes qui balancent continuellement le navire. Quelques poissons semblables à des mulets rôdent autour de la quille de *l'Astrolabe*, et un hydrophis grisâtre, avec des taches blanches près de la queue, paraît un moment au niveau des eaux. 22.

Depuis huit jours, le ciel est si pur que nous pouvons observer matin et soir l'amplitude, ce que nous n'avions pu faire deux jours de suite seulement depuis le commencement du voyage. Il résulte de ces observations réitérées que la variation de l'aiguille est nulle dans ces parages. 23.

1827. Les courans, qui jusqu'à ce moment ont porté à
24 octobre. l'ouest, changent de direction, et portent de vingt milles et plus à l'est dans cette journée et les suivantes.

26. Un ou deux coryphènes aux brillans reflets (*dorades* des marins) sont devenus nos fidèles compagnons de voyage; mais ils sont très-défians, et nul appât ne peut les engager à mordre à la ligne.

Le courant a repassé tout-à-coup dans le sens inverse et nous a portés de trente milles à l'O. S. O. Ces brusques variations ne paraissent guère susceptibles de s'expliquer que par les divers renversemens de marées provenant du détroit de Torrès et du grand archipel d'Asie.

Dans les huit jours passés, tous mes efforts n'ont abouti qu'à avancer de soixante et dix lieues au S. S. O. Empressé comme je le suis d'aller reprendre dans l'Océan-Pacifique la suite de mes travaux, je suis cruellement contrarié par ces nouveaux retards; mais les épreuves déjà subies m'ont accoutumé à la patience.

27. J'ai profité du calme pour reprendre nos expériences thermométrographiques depuis si long-temps suspendues. L'instrument envoyé à une profondeur verticale de quatre cents brasses, sans rencontrer le fond, nous a prouvé que la température de la mer n'était plus que de 7°, 7 à cette distance, tandis qu'à sa surface elle s'élevait jusqu'à 28°. Ainsi, dans ces parages voisins de la grande terre australienne, les températures sous-marines suivaient encore une loi sem-

blable à celle que nous avions si souvent observée 1827.
dans les mers tout-à-fait ouvertes. Octobre.

Quelques coryphènes et autres poissons entourent la coque du navire. A une certaine distance des bandes nombreuses de gros souffleurs s'agitent à la surface des eaux.

Renvoyé à deux cents brasses de profondeur, le 28.
thermométrographe n'indique plus que 7°, 5 de différence en moins pour la température des couches inférieures, les supérieures se trouvant toujours à 28°, 2.

Je désirais vivement reconnaître les dangereux écueils situés dans ces parages, mais les vents d'O. ne me permirent point d'accomplir ce projet. A dix heures et demie du matin, *l'Astrolabe* devait passer à dix lieues dans l'est de l'écueil où se perdit le navire *le Lively*, et à la même heure, dans la soirée, nous passions à huit lieues dans l'est du récif du *Mermaid*. Le seul indice qui eût pu nous faire soupçonner le voisinage des écueils du *Rowley*, a été le calme parfait qui de huit à dix heures du soir a tout-à-coup succédé aux longues houles du S. O. Il semblait vraiment qu'un obstacle puissant devait seul arrêter l'effet de ces immenses oscillations.

Si j'ai éprouvé quelque regret de ne pouvoir conduire *l'Astrolabe* sur le bord des écueils du Rowley, j'ai dû m'en consoler à l'aspect de la carte que nous en a donnée le capitaine King. Ce savant navigateur a offert aux marins le travail le plus satisfaisant sur ces bancs dangereux, encore si mal connus avant qu'il les eût explorés.

1827. Octobre. Déjà nous ne sommes plus qu'à quarante lieues de distance des côtes de l'Australie septentrionale. Si ces vents-ci persistent, je pousserai jusqu'à la vue des terres, et j'irai mouiller dans le golfe d'Exmouth, près le cap Guillaume. Tous les matériaux qu'on pourrait recueillir sur cette plage à peine connue, doivent offrir beaucoup d'intérêt aux sciences physiques.

29. A six heures du soir la sonde a enfin rencontré le fond avec une ligne de cent vingt brasses, et le suif a rapporté du sable vasard, de la glaise et des débris de coquilles. La température de ce fond n'était que de 3°, 7 inférieure à celle de la surface qui était de 27°.

Toute la journée la mer a été couverte de méduses de diverses espèces; quelques-unes, jaunâtres et globuleuses, sont fort grosses.

Nos malades se rétablissent, et il ne reste plus au poste que Béringuier, Aubry et Blanchet. Encore ces deux derniers sont sensiblement mieux.

Le vent ayant enfin varié à l'O. N. O., désormais nous gouvernons plus près de la vraie route que nous avions à faire.

30. A midi et à six heures la sonde a indiqué quatre-vingt-quinze brasses, fond de sable vaseux et fragmens de coquilles. Mais à minuit elle n'a plus donné que quatre-vingts brasses.

Les observations d'amplitude qui ont lieu régulièrement soir et matin s'accordent à nous donner encore une variation nulle.

31. A mesure que nous avançons lentement au S. O.,

le fond a décru assez régulièrement, et à dix heures du soir il n'était déjà plus que de cinquante-cinq brasses. Si nos longitudes s'accordaient avec celles de King, en ce moment nous n'étions pas à plus de dix lieues dans le nord des îles Bedout. La brise avait beaucoup fraîchi à l'O. N. O., et nous avons pris les amures à babord. 1827. Octobre.

A trois heures un quart après midi, nos yeux ont été subitement frappés par un changement de couleur très-prononcé dans les eaux. Tout à l'entour de cet espace décoloré, la mer était plus calme et plus irrégulièrement agitée par un petit clapotis. 1 novembre.

Ces divers indices étant tout-à-fait semblables à ceux qui se manifestent sur les haut-fonds ou bancs à fleur d'eau, j'expédiai M. Pâris dans la petite yole pour en connaître la cause. Cet officier sonda dans les eaux décolorées, à diverses reprises, jusqu'à cinquante brasses sans trouver fond; il reconnut en même temps que ces eaux n'étaient salies qu'à la surface de la mer, et cette apparence ne pouvait s'attribuer qu'à un lit de courant assez considérable.

La bordée que nous avons courue au nord nous a encore une fois rapprochés des écueils du Rowley, et à midi nous avons dû virer de bord à seize milles au plus au S. S. O. du récif *Impérieuse*. Cependant une ligne de deux cents brasses n'a point trouvé le fond. Mais à six heures du soir nous avons eu fond de sable vasard à cent quarante brasses. 2.

Dans cette journée, et les trois suivantes, les vents continuellement à l'ouest nous contraignirent de cou-

1827. Novembre. rir alternativement des bordées au nord et au sud.
Les courans continuèrent de nous porter vers l'est, mais avec beaucoup moins de force qu'ils ne faisaient
5. d'abord. Le 5, à six heures du soir, nous trouvons fond de sable et débris de coquillages, en filant cent brasses de ligne. Nous ne sommes pas à plus de trente lieues de la côte.

6. Pour me contrarier de plus en plus, et me ravir l'espoir que j'avais de faire une relâche sur la pointe nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, le vent passe au S. O., et je suis obligé de reprendre les amures à babord. Cette nouvelle série de contrariétés dure encore cinq journées entières.

7. Les pétrels noirs ont reparu en foule. Le maître canonnier a pris à sa ligne un des coryphènes qui nous suivent depuis plusieurs jours. Ce poisson forme un excellent mets, bien préférable à la bonite.

Pour la première fois depuis long-temps, le vent a soufflé avec quelque force dans la nuit, et la houle a battu de nouveau les flancs de *l'Astrolabe*.

9. Les vents de l'O. et du S. O. font enfin place aux
10. calmes, et dans la journée suivante aux brises du S. Celles-ci nous permettent du moins de gouverner à l'O., tout en me forçant de renoncer définitivement à la relâche du golfe Exmouth.

11. Dans un calme, à cinq heures et demie du matin, le thermométrographe est envoyé à trois cents brasses de profondeur. Là il n'y a plus que 13°, 2 de température, tandis qu'il n'y en a pas moins de 26°, 7 à la surface de la mer.

La rosée devient très-abondante durant la nuit, la température est agréable, et tous les malades sont rétablis, à l'exception du seul Béringuier dont l'état donne beaucoup d'espoir.

1827.
12 novembre.

Toute cette journée a été consacrée à rider les haubans et les étais. Ces manœuvres avaient déjà beaucoup donné depuis notre départ, et nous devons nous préparer contre les gros temps des mers antarctiques.

Obligé définitivement de renoncer à visiter les côtes voisines de l'Australie, je vais diriger ma route afin de passer du moins sur la position assignée aux îles Tryals, sur les anciennes cartes, à quatre-vingts lieues des côtes et entre le dix-neuvième et le vingt-deuxième degré de latitude méridionale. 13.

La brise du S. a fraîchi, et nous pousse désormais un peu plus rapidement, malgré la houle qui s'est en même temps soulevée. L'air devient piquant, quoique nous soyons encore sous le dix-huitième degré de latitude australe. Le courant nous emporte régulièrement de douze à vingt milles à l'ouest chaque jour. Nous sommes fréquemment visités par les phaétons. 14.

Le vent redevenu mou nous abandonne aux longues houles du S. S. O. qui sont désormais permanentes. 17.

Béringuier a eu une rechute, et cette fois sa maladie donne de graves inquiétudes.

A neuf heures du matin je mets à profit un calme profond pour tenter une expérience plus concluante encore que toutes les précédentes. Le thermométrographe est envoyé avec le plus grand soin à huit cent 18.

1827. Novembre. vingt brasses de profondeur verticale. Cette intéressante expérience nous apprend qu'à cet immense abaissement la température de la mer n'est plus que de 4°, 5 tandis que celle de la surface est de 23°, et celle de l'air libre de 21°, 8. Malgré toute l'activité que l'on a apportée pour ramener le plomb à la surface, cette opération a exigé quarante-cinq minutes de travail, et déjà le mercure était remonté de plus de dix degrés dans le thermométrographe. Du reste le cylindre est revenu en bon état, à peu près plein d'eau, et cette eau a pétillé comme du vin de Champagne quand le couvercle a été enlevé.

A midi nous avons pris les amures à tribord dans la crainte de nous écarter trop au large.

Un joli scombéroïde coloré, de la division des céréales, a été pris à la fouëne. Deux ou trois poissons de cette espèce avaient constamment accompagné le navire, en se tenant le long de ses flancs ou contre la mèche du gouvernail. J'avais commencé pour la première fois à observer leur manœuvre, quand nous rangions les côtes de la Nouvelle-Bretagne.

20. A minuit nous avons repris les amures à tribord, et dans la matinée nous avons traversé l'espace sur lequel devaient se trouver les Tryals, d'après la version la plus probable. Mais nous n'avons rien remarqué qui ait pu faire soupçonner la présence des terres. Ces rochers prétendus n'ont jamais existé au large de la Nouvelle-Hollande. Sans aucun doute de grandes erreurs en longitude auront causé la méprise des navigateurs venant de l'ouest. Les uns auront pris pour

les Tryals la pointe nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, les autres les îles de Dampier avec leurs récifs, parce qu'ils ne voyaient point la côte. On sait que les recherches du capitaine King et de M. Duperrey n'avaient pas eu plus de succès que celles de *l'Astrolabe*. 1827. Novembre.

Le vent a enfin passé au S. S. E. et au S. E. en fraîchissant, et nous avons pu faire une meilleure route que les jours précédens.

Quarante jours se sont déjà écoulés depuis notre départ d'Amboine; à peine avons-nous pu faire quatre cent quatre-vingt lieues en route. Il est temps que nous marchions plus vite, autrement nous n'arriverions plus de tout l'été de cet hémisphère.

Quoique nous soyons encore sous le vingt-unième degré de latitude méridionale, le vent du S. a tellement rafraîchi l'atmosphère qu'il nous faut déjà recourir à nos vêtemens de drap. Le thermomètre a baissé à vingt degrés. Le courant nous fait dériver régulièrement chaque jour de vingt à vingt-cinq milles dans l'ouest. De grosses houles du S. ont de nouveau rendu notre navigation pénible. 22.

Dès le point du jour, par 23° latitude S. environ, on a recommencé à voir les pétrels à dos brun et ventre blanc, espèce qui avait complètement disparu depuis que nous étions rentrés entre les tropiques. L'augmentation des jours devient sensible, et il ne fait nuit qu'à sept heures et demie. Depuis six mois les jours étaient à peu près égaux aux nuits, à une heure près. 24.

Ce matin j'ai fait procéder à un nouvel examen des 26.

1827. Novembre. caisses de poules braisées. Il en restait cent cinquante, soixante-dix seulement ont offert l'aspect d'une conservation satisfaisante. Soixante-huit complètement gâtées et répandant une odeur infecte ont été lancées à l'eau, et les deux autres moins avariées ont été distribuées aux plats de l'équipage qui ont voulu s'en régaler. En outre j'ai donné l'ordre à l'agent-comptable de distribuer un repas de cette viande par semaine en place de lard. Par ce moyen du moins l'équipage retirera quelque profit de ces dispendieuses conserves qui, jusqu'à ce jour, nous ont causé beaucoup plus d'embarras qu'elles ne nous ont été utiles, attendu qu'elles ont été perdues presque en totalité. Bien certainement leur préparation a été défectueuse.

27. La brise du S. S. E. a beaucoup molli, et il a ensuite fait calme dans l'après-midi, ce qui nous fait espérer un changement prochain de vent, quoique nous ne soyons encore qu'à 27° de latitude australe.

Entre trois et quatre heures du soir, MM. Jacquinot et Lottin ont observé des distances du soleil à la lune qui, calculées sur-le-champ, ont donné pour résultat 96° 24' longitude E. Au même instant la montre n° 38 donnait 96° 19' 30" E., avec la marche obtenue à Amboine.

De mon côté j'ai fait une expérience de thermométrographe à trois cent cinquante brasses que j'ai réduites à trois cents brasses verticales, eu égard à l'inclinaison de la ligne de sonde. La température de la mer étant de 21°, 4 à la surface, a descendu à 11°, 3 à cette profondeur ; résultat parfaitement conforme à

ceux qui proviennent de toutes les observations précédentes. 1827. Novembre.

Cette expérience m'a procuré l'occasion d'observer un fait de météorologie fort remarquable. En retirant le thermométrographe du seau d'eau de mer, puisée à la surface, le mercure qui avait déjà descendu d'un degré environ par la transition de l'air libre dans l'eau plus froide, en rentrant dans l'air a continué de baisser promptement de deux ou trois degrés. Ainsi dans l'air libre il marquait d'abord 16°, immergé dans l'eau il a descendu à 15°, et en reparaissant dans l'air il a continué de descendre à 13°, et même à 12°, jusqu'à ce que le tube et l'échelle en cuivre réchauffés fissent remonter successivement le mercure à 14, 15 et 16°, et même plus haut, si on exposait l'instrument au soleil. Cette expérience a été répétée trois fois de suite, et chaque fois elle a donné le même résultat.

Le froid subit, occasioné par la vaporisation de l'eau qui s'était attachée aux parois du tube et de l'échelle, peut seul expliquer ce fait. En effet cette vaporisation est bien plus prompte dans l'atmosphère très-sèche de l'Océan-Australien que dans celle de l'Océan-Pacifique, nonobstant une température beaucoup moins élevée. La rapidité avec laquelle on voyait presque instantanément disparaître l'eau répandue sur le pont rappelait tout-à-fait la manière dont l'alcohol se vaporise dans nos climats.

Maintenant le courant nous pousse assez régulièrement de vingt milles au sud chaque jour.

Parvenus au vingt-huitième degré de latitude méri- 28.

1827. Novembre. dionale, nous avons enfin la satisfaction de voir le vent de S. E. tout-à-fait cesser, puis varier au N. et au N. O. Nous mettons le cap au S., et désormais, favorisés par le vent et le courant, nous cheminons plus rapidement.

29. Aujourd'hui nous avons eu la douleur de perdre Alexandre Béringuier, notre maître charpentier. A deux heures quinze minutes après midi, M. Gaimard est venu m'annoncer qu'après des souffrances modérées et une agonie très-courte, ce brave homme venait de rendre le dernier soupir. Alexandre Béringuier, maître charpentier à quatre-vingt-un francs, était âgé de quarante-sept ans ; il avait fait comme second maître, dans sa profession, la campagne de *l'Uranie*, comme premier, celle de la *Coquille*, et c'était dans la même qualité qu'il se trouvait encore embarqué sur *l'Astrolabe*. Conduite sans reproches, amour du travail, soumission et obéissance à ses supérieurs, douceur de caractère, zèle et dévouement sans bornes ; toutes ces qualités se trouvaient en lui réunies au degré le plus éminent. C'eût été le premier de tous les maîtres de la corvette que j'eusse proposé au ministre pour la décoration, et il m'eût été bien doux de lui faire obtenir cette faveur qu'il méritait sous tant de rapports [1].

La mort de Béringuier m'a été doublement sensible, tant pour l'intérêt et l'attachement particulier que

[1] J'ignorais alors que toutes mes réclamations à cet égard seraient destinées un jour à être dédaignées par tous les ministres ou directeurs de Charles X comme de Louis-Philippe!

je lui portais, que parce qu'elle prive l'expédition des services d'un excellent sujet. Cependant comme, au témoignage des médecins, sa constitution était complètement altérée par suite de longues douleurs d'estomac et d'entrailles, et par l'effet des fièvres réitérées qu'il avait éprouvées, l'existence était devenue pour lui un fardeau douloureux, et je n'avais plus d'espoir d'améliorer sa position dans le cours du voyage. En conséquence j'ai dû me consoler de ce qu'une mort prompte l'eût enlevé à ses souffrances plutôt que de le voir languir plus long-temps sous les atteintes d'une maladie cruelle et sans ressources. Je n'ai plus à remplir envers l'infortuné Béringuier que deux devoirs, d'abord de veiller aux intérêts de sa veuve à l'égard des effets qu'il a laissés à bord, ensuite de lui procurer la pension qui doit lui revenir eu égard au grade qu'occupait Béringuier dans la marine. Le premier est facile à remplir, et il ne tiendra pas à moi que l'autre ne le soit également [1].

1827. Novembre.

30. A dix heures du matin les derniers devoirs ont été rendus aux restes de Béringuier. Son corps a été déposé sur le pont, un matelot a récité auprès de lui l'office des morts. Tout l'équipage et l'état-major assistaient à cette cérémonie, la tête découverte et dans un morne silence. Un détachement de dix hommes était sous les armes. L'office terminé, le corps a été lancé dans les flots, et nous avons dit le dernier adieu aux restes de notre digne compagnon de voyage, tandis

[1] *Voyez* note 14.

1827. Novembre. qu'une triple décharge de mousqueterie lui rendait les honneurs militaires.

Dans la nuit, la brise a fraîchi, et la mer assez dure a secoué le navire plus rudement. Mais nous rallions avec joie les parages où nous n'avons plus à redouter les vents contraires.

1 décembre. A midi, dans un grain chargé de pluie et de vent, celui-ci saute subitement du N. N. O. au S. O. Nous gouvernons au S. E. 1/4 E., et nous filons cinq ou six nœuds au travers d'une grosse houle. Nous avons déjà dépassé le trente-troisième degré de latitude méridionale; et comme nous sommes à une grande distance de la côte australienne, nous n'avons plus à craindre de ne pouvoir doubler le cap Leuwin, quand bien même le vent se rapprocherait beaucoup du sud.

Huit jours ont suffi pour nous faire passer des douces brises et des eaux paisibles du tropique aux vents impétueux de l'hémisphère austral et aux immenses houles qui soulèvent habituellement ses flots.

2. Grand frais d'O. S. O. avec une houle énorme. Nous avons reçu quelques grains de pluie que le vent chassait presque horizontalement, tant il était violent. Ce matin, les albatros chlororynques et épomophores (de Lesson) reparaissent autour du navire. Dans leur puissant vol, ils se jouent de l'effort de la tempête, et viennent souvent effleurer la surface des hautes vagues du bout de leurs vastes ailes.

5. A midi, par 37° lat. S., nous voyons paraître

le premier damier. Les albatros sont fréquens, surtout ceux de l'espèce *diomedæa fuliginosa*. 1827. Décembre.

Maintenant nous faisons habituellement des journées de cinquante-cinq lieues, bien que le courant nous reporte chaque jour de dix-huit ou vingt milles au N. E.

J'ai perdu aujourd'hui un cacatoës de la grosse espèce, que j'avais acheté l'année précédente à Port-Jackson. Ce pauvre oiseau s'était singulièrement attaché à moi, et ne pouvait souffrir qu'aucun autre le touchât du bout du doigt. Il est mort dans des souffrances prolongées qui lui arrachaient des cris lamentables, semblables à ceux d'une personne à l'agonie. Je pense que les mouvemens violens que le navire éprouve depuis notre retour dans les grosses mers du Sud ont dû beaucoup contribuer à la mort de cet animal. Pourtant un autre cacatoës de la petite espèce, que j'ai acheté à Amboine, ne paraît nullement incommodé par ces secousses répétées. 8.

Le 10, notre estime nous plaçait sur le parallèle de la pointe australe de Van-Diemen's-Land; cependant j'ai conservé le cap à l'E. S. E. pour me soutenir contre les courans du S. O. 10.

Le ciel est entièrement couvert et l'horizon complètement enveloppé d'une brume épaisse, humide et grisâtre. Il vente grand frais de N. N. O., avec une mer très-grosse, et nous filons quelquefois jusqu'à neuf nœuds.

Nous avons en vue des albatros et des pétrels de diverses espèces, des marsouins et des baleines. Un

1827. Décembre. de ces derniers cétacées d'une grande taille est resté cinq ou six minutes à une vingtaine de toises du navire : toute sa tête était couverte d'une croûte blanchâtre formée sans doute par des madrépores et des coquilles.

11. Nous avons reçu un grain de grêle, et dans la nuit le thermomètre descend jusqu'à 9°. C'est le cas de faire remarquer combien la température est basse dans ces parages, bien que le soleil approche du solstice d'été de cet hémisphère. A peine y a-t-il une différence sensible entre la température actuelle par 44° lat. S., au milieu de l'été, et celle que nous éprouvâmes l'année dernière, au fond de l'hiver austral, par 39 et 40° lat. S., tant il est vrai que les indications du thermomètre doivent osciller entre des limites très-rapprochées l'une de l'autre dans les saisons les plus opposées de l'hémisphère austral, surtout en pleine mer.

12. Nous obtenons enfin des observations qui nous apprennent que le courant nous a entraînés de quarante-huit milles au N. N. E., dans les soixante-douze heures qui viennent de s'écouler. Nous gouvernons à l'est pour augmenter promptement notre longitude.

13. Nous avons cheminé toute la nuit sous le grand hunier, deux ris pris et la misaine, avec une forte brise de N. O. par rafales. A son lever, le soleil s'est montré, mais son disque était tout rouge, et dans le N. O. l'horizon était chargé de sombres nuages dont la teinte livide et bronzée annonçait une tempête prochaine.

Je fis carguer la misaine, hisser le petit foc et amener le grand hunier sur le ton, en continuant de fuir vent arrière. Aussitôt que cette manœuvre fut exécutée, un grain très-pesant, chargé de pluie, grêle et vent, éclata du N. O. à l'O. N. O. Il dura deux heures, puis le ciel sembla s'éclaircir; mais à sept heures et demie, dans un second grain plus impétueux encore, le grand hunier fut mis en pièces en un clin-d'œil. Cependant on en ramassa les morceaux restés sur la vergue, et nous demeurâmes sous le petit foc, filant encore près de huit nœuds sous cette unique voile au travers d'une houle énorme. Dans l'après-midi, la force du vent a encore augmenté; les lames sont devenues monstrueuses; les tourbillons de vent faisaient voler leurs cimes en poussière argentée. Le thermomètre est descendu à 8° et le froid est piquant. 1827. Décembre.

Dans la matinée, les grains ont cessé, le vent s'est apaisé, et nous avons eu beau temps dès midi. Nous avons obtenu des observations sûres, ce qui nous a causé beaucoup de satisfaction, attendu que nous approchons de terre. 14.

A midi, nous avons reconnu que le courant qui nous portait jusqu'alors au N. E. avait beaucoup diminué, et nous avons mis le cap à l'E. 1/4 N. E. La présence d'un fou à tête fauve nous annonce la proximité de la terre. 15.

En effet, dès neuf heures sept minutes du matin, le premier j'aperçois très-distinctement le rocher Mewstone à quatre ou cinq lieues de distance dans 16.

1827. Décembre. le N. E., et peu après les terres de la Tasmanie au travers de la brume. A dix heures quarante-huit minutes, nous passons à deux milles au sud de Mewstone, puis nous continuons à contourner la côte à trois ou quatre milles de distance pour nous diriger vers la baie des Tempêtes, poussés par une belle brise de l'O. N. O. variable à l'O. S. O.

Vers deux heures un quart après midi, *l'Astrolabe* rangeait le cap Sud à une lieue, et là je reconnus que nos montres nous plaçaient beaucoup trop à l'ouest. A trois heures et demie, j'étais arrivé devant l'entrée du canal d'Entrecasteaux, et je gouvernais sur la pointe Tasman. Mais je songeai qu'il était déjà fort tard, et je tenais à m'assurer un mouillage pour la nuit. En outre, je n'étais pas fâché que *l'Astrolabe* pût visiter le beau canal découvert et reconnu par les vaisseaux français que commandait d'Entrecasteaux.

Ainsi je me décidai à laisser porter au nord. Nous passâmes fort près de plusieurs pâtés dangereux qui semblent encore s'étendre au large des récifs marqués sur la carte à l'entour des *Iles Stériles*. Sur la pointe d'un de ces brisans, nous remarquâmes tout le devant d'un navire qui paraît s'être dernièrement perdu sur ces roches ; le beaupré est encore en place, et le bâtiment a dû être de cent tonneaux environ. A mesure que nous entrions dans le canal, la brise mollissait de plus en plus, en variant au sud et même à l'est. Enfin, à sept heures vingt minutes, comme nous nous trouvions par le travers de l'île aux Perdrix et à mi-chenal environ, il y eut calme plat, et je fus

bien obligé de laisser tomber l'ancre de babord par trente brasses fond de vase. Heureusement il fit beau durant la nuit qui suivit, car, dans cette position, la corvette eût été fort mal pour les vents du sud.

1827. Décembre.

Après une traversée de dix-sept cents lieues environ, après soixante-seize jours d'une navigation accompagnée de plus d'une privation, nous voilà arrivés à la pointe extrême de l'Australie, et je vais enfin visiter cette Tasmanie qui me fit éprouver tant de regrets lors de la campagne de *la Coquille*. Du bord, mes avides regards parcourent les alentours de notre mouillage, et ce que j'aperçois suffit déjà pour m'annoncer qu'une différence notable existe entre la constitution générale de cette contrée et celle de la Nouvelle-Galles du Sud. Ici les terres sont bien plus hautes, les pentes sont plus roides, le sol plus tourmenté, et son aspect extérieur se rapprocherait sous quelques rapports de celui de la Nouvelle-Zélande. Il y a de belles forêts, mais beaucoup d'espaces sont dépouillés et desséchés : la teinte de la végétation est triste et brûlée comme celle de la Provence au mois d'août. Nous ne pouvons découvrir aucune apparence de population civilisée ni sauvage, à l'exception d'une fumée unique qui s'élève de l'île Huon. Il paraît que les colons de Van-Diemen n'ont pas encore fait d'établissemens dans cette partie du canal.



APPENDICE.

J'ai pensé que quelques personnes seraient bien aises de trouver ici la partie de la relation du voyage de Schouten et Lemaire, relative à leur navigation le long de la côte de la Nouvelle-Guinée. Ce document est extrait textuellement de la relation en latin publiée à Amsterdam, en 1619, chez Guillaume Janson [1].

Novi freti a parte meridionali freti Magellanici, in magnum mare australe, detectio facta laboriosissimo et periculosissimo itinere, a Guilielmo Cornelio Schoutenio Hornano, annis 1615, 1616 *et* 1617, *totum orbem terrarum circum-navigante. Amstelodami, apud Guilielmum Jansonium*, 1619.

Die 5, flabat ventus Vulturnus, socio comitante Euro; currit rector navis Mesolibonotum versus, et in Africum, tonitrua et fulmina, et pluviæ erant molestæ, sub altitudine polari trium graduum quinquaginta-sex minutorum. 1616. Julius.

Die 6, aliquandò Æolus iracundior nobis erat molestus, aliquandò malacia cum pluviâ, fulmine et tonitru. Tempore

[1] Cette relation paraît avoir été écrite par le médecin de l'expédition, Nicolas de Wassenaer, et antérieure de trois ans à celle que cite Desbrosses, rédigée par le commis Aris Claessen.

1616. Julius. pomeridiano, sese obtulit nobis *mons* eximiæ magnitudinis ab Africo, currimus eò, navarchus noster suspicabatur se videre *Banda*, propter similitudinem maximam montis *Goemenapi* in eâ insulâ, ejusque vicinam altitudinem, sed cùm propiùs accederemus, offerebant se adhuc nonnulli alii montes ejusdem formæ, vergentes ab eo antea dicto in septentrionem, sed distabant inter se sex aut septem milliaribus, quare doctus mutavit opinionem suam tiphys noster. Post montem, tam a parte orientali, apparebat terra infinita nobis aliqua alta, etiam plana : vergens Eurum versus, quare judicabamus esse *Novam Guineam*, et quoniam nox irruebat, sistebamus cursum.

Die 7 in aurorâ, cùm totam noctem studio vento adverso navigâssemus, recta prora dirigitur in montem, appropinquamus, comperimus insulam ardentem, evomebat enim altissimas flammas, admixtis fumis : quare dicta a nobis *Vulcanus;* flabat Vulturnus, cœlo sereno. Erat hæc insula habitata, et cocis affluebat. Incolæ nonnullis canois, nos invisebant, et timidè compellabant nos, sed quid eorum oratio vellet non intelleximus, nec ipse quidem Æthiops *Moyses*, planè erant nudi, tantùm, ea quæ natura tecta voluit, tegebant, nonnulli capillos alebant, quidam abraserant. Hìc non licuit nobis vadum attingere, ita ut anchora non fuerit demissa ; in Septentrionem et *Caurum*, offerebant se et plures insulæ, Hyperagesten versus, in planum promontorium currunt, quod à prora conspectum : et sub vesperam superatum, tum vela omnia collecta, et totam noctem ferebamur pro libidine æstûs marini. Hic occurrebant nobis varii colores aquæ, ut virides, albæ, croceæ, quas nos judicabamus rivulos esse ex fluviis, sapore dulci enim vincebant aquas marinas : circumcirca fluctuabant multæ arbores, folia, et rami, quibus nonnunquam insidebant aves, et cancri.

Die 8, ventus erat varius, Proreta nos ducebat Lipafricum versus, et in Corum, cœlo sereno, et laudabili progressu, montosa quædam insula erat à dextris, à sinistris verò plana, non

tamen omninò à collibus liberata, quo nos properabamus, sub vesperam accessimus, comperimus vadum arenosum laudabile, ad ulnas 70, à terra dispositum, tormenti majoris jactum unum. Mox nonnullæ *canoæ* nos salutant, onustæ nescio profecto qua forma hominum, qui *Papoos* erant, habentes crines breves, crispos, gestantes annulos per nares et aures, ornati nonnullis plumis, capiti impositis, aut brachiis, porcorum dentibus circum colla, et in thorace, maximo ornamento. Comedebant etiam *betele*, imò multis corporum vitiis videbantur subjecti, hic erat luscus, alter laborabat crassitie pedum, quidam brachiorum, alii aliis morbis vexabantur, hinc conjiciebamus hìc valetudinis, et medicorum esse inopiam : maximè quia eorum ædificia, stipitibus octo aut novem pedum erant imposita. Elevatio erat poli trium graduum, quadraginta trium minutorum. Hoc loco incidebamus in specimen quoddam zinziberis, istic nati. 1616. Julius.

Die 9, anchorâ ejectâ, *scapha* nostra quærit juxtà littus commodam stationem nobis, revertitur, narrat commodissimum sinum conspectum, quò navigat Proreta, ponitur anchora ad ulnas viginti sex, optimo vado sabuloso, cui nonnihil argillæ adhærebat. Prope stationem nostram erant duo *pagi*, ex quibus incolæ canois quamplurimis erumpebant, adferentes *cocos* nonnullos, sed ipsis erant pretiosi valdè, petebant enim ulnam unam, panni lintei, pro quatuor nucibus, maximè enim appetebant lintea. Erant etiam ipsis *porci*, quos, magni faciebant, significabamus quidem nos alimentis indigere, sed illi nihilominus nihil adferebant.

Eo die *portio* unicuique sociorum distributa est; singulis quinque libræ panis; chopina una, et semis olei singulis in hebdomadam, tantumdem vini hispanici uno die, cum cyatho minimo vini stilbatitii; omnia quæ ollis coquuntur, ut pisa, fabæ, polenta, carnes, laridum, et pisces erant absumpti. Nec nobis constabat certo, quo loco eramus, num longè ab insulis Indiæ distaremus, an propius adessemus dubitabatur. Imò nihil certi erat apud nos, num istud littus quod quotidie

1616. Julius. legebamus, esset *Novæ-Guineæ,* necne; sed suspicabamur tantum, nam omnes tabulæ, quæ erant in manibus nostris, aliam terræ ideam referebant, quam istam quæ nobis apparebat. Hinc nobis animus penè abjectus. Sub vesperam oritur tempestas, cum socia pluvia, fulgure, et tonitru, quæ continua tota nocte, cœlo obscuro fuit.

Die 10, viginti *canoœ* nobis occurrunt, instructæ viris, mulieribus et pueris, prorsus nudis, parte pudenda tantum tecta. Nihil quod alicujus pretii esset, adferentes.

Die 11, sole oriente, vela facimus, navigamus Hyperargesten versus, et in corum, juxtà littus, terræ ut ora nobis semper esset conspicua, nonnunquam tribus milliaribus, aliquando duobus, sæpe uno et semi distantes ab ea: circiter meridiem altum quoddam promontorium superabamus. Hæc terra *Novæ Guineæ,* excurrit maximè hyperargesten versus, nonnunquam paulo in occidentem, aliquando magis in septentrionem.

Die 12, navigatur ut pridiè in *corum,* juxtà littora, cœlo sereno, et sole æstuante. In prandio, poli erat elevatio duorum graduum, quinquaginta octo minutorum: nonnihil hic proderat etiam maris æstus, qui nos in occidentem abducebat, quod et notatum nobis contegisse dum legeremus oram istam *Novæ-Guineæ.*

Die 13 et decimo quarto, legitur adhuc ora ista à nobis, conspeximus aliquando loca montosa, nonnunquam plana.

Die 15, nihil à cursu et vento mutatur, cœlo sereno, post meridiem conspectæ à nostris duæ insulæ habitatæ, à littore dissitæ milliare semi, *cocis* abundantes.

Eò statim curritur, et vadum anchoris gratum istic deprehenditur, ad quadraginta, triginta, viginti quinque, et viginti, imò ad ulnas sex et quinque, et tuto anchora jacta ad ulnas tredecim: navarchus noster valde de nobis sollicitus, cum *scapha,* et lintre, armis optimè munitus, ad littus se deferri jubet, ut nobis de cocis prospiceret, quorum maxima istic copia erat, sed cum littus nave appelleret, insulani se occulue-

rant in sylva, ut nos ex insidiis adorirentur, quod et factum, uno enim impetu in nos arcubalestis ruebant, ut sexdecim sagittis statim sauciati fuerint, hic in brachio, ille in cruribus, quidam in cervice, nonnulli in manibus; nos vero non immemores officii nostri in tali casu, sclopos majores, et tormenta lapidibus farcta, in cœtum eorum explosimus, sed illi toto exercitu in nos irruentes, ad naves nos compellebant. Eo die quo pugna hæc commissa, erat nobis altitudo polaris, unius gradus et quinquaginta sex minutorum. 1616. Julius.

Die 16 manè, navigatum intra duas insulas, anchora jacitur ad ulnas novem, satis tutò : sumpto prandio *scapha* et *linter* in insulam minimam navigant, ut cocos quærerent, humiles istas Æthiopum casas duas aut tres incendebant, quod cum vidissent alterius insulæ habitatores, intentioribus vocibus clamantes, et vociferantes, non audebant propius accedere, cum à nobis tormentis bellicis majoribus stantes in littore, et sylva, salutarentur; imò nonnunquam tela nostra totam sylvam pererrabant, hinc Æthiopes perculsi, non ausi fuere prodire in publicum : circiter vesperam nostri ad navim redeunt, ita onusti, ut unicuique socio tres *coci* distribuerentur. Paulo post ex insulanis quidam ad nos excurrit caduceator, secum adferens pileum, qui socio cuidam in superiori velitatione exciderat in mare. Hæc gens planè est nuda, nec genitalia ipsa tegit.

Die 17, tempore matutino duæ aut tres *canoæ*, Æthiopibus instructæ, nos invisunt, *cocos* nonnullos in mare projiciunt, ut fluxu refluo, ad nos ferrentur, etiam monstrabant ut nos caperemus, ineundæ amicitiæ gratia, tandem jubetur ut propiùs accederent, mox confidentius accedunt navem, tantam copiam cocorum, et bananarum adferentes, quantam optaremus, quæ omnes in pergula demisso funiculo, ex eorum canois ad nos mittebant, nos pro nostra consueta humanitate, non ingrati, offerebamus æruginosos clavos, cutellos et corallia. Adferebant nonnihil viridis zinziberis, et radices luteas, quarum usus est loco *croci*. Mutabant etiam suas sagittas, et arcus,

1616. Julius. cum sociis, ut sic mutuis beneficiis se nobis planè devinxerint.

Die 18, commutabant etiamnum *bananas* et *cocos*, adjunctis *kassavii* et *papede*, qui etiam in India-Orientali reperiuntur. Videbamus in usu his esse ollas fictiles, quas ab Hispanis allatas credebatur. Neque tantopere admirabantur naves, ut incolæ aliarum regionum, norant enim usum tormentorum bellicorum, et tonitru martis. Insula hæc dicebatur *Moa*, quæ magis vergebat in orientem, quæ vero erat ex adverso, *Insou* compellabant, at extrema, montosa; à *Nova-Guinea* distans quinque aut sex milliaribus nominabatur ipsis *Arimoa*.

Die 19, socii nostri piscatum abibant in insulam maximam. Amicè excipiebantur ab incolis, imo dum occupati erant piscando, sagenam animi gratiâ cum nostris extrahebant, obruentes nos muneribus cocorum. Ab oriente affluebant multæ canoæ, ab insulis in orientem sitis, nonnullæ erant valdè amplæ, quare nos à littore revocabamus piscatores nostros. Hi Æthiopes monstrabant ut tormenta nostra exploderemus in canoas istas, sed significabatur ipsis, hoc à natura batava alienum, nocere inculpatis, si vero nos læderent, arma nobis data defensioni, nihilominus advolant amicè, adferentes tantam abundantiam *cocorum* et *bananarum*, quantam desiderabamus, ut socio unicuique quinquaginta nuces distribuerentur et duo fasciculi bananarum. Hæc *gens* alebatur *cassavy*, panis vice, sed cum eo qui nascitur in India occidentali non est comparandus, pinsebant etiam forma lagani, aut placentæ.

Die 20, summo manè vela solvuntur, cum mutassemus eodem die multa quæ esui esse possint. Indicabant nobis ut differremus discessum nostrum, animus enim ipsis erat nobis prospicere de aliis alimentis.

Die 21, navigabamus juxtà littus in *eorum*; in prandio nobis erat altitudo polaris unius gradus, tredecim minutorum. Apparebant nobis nonnullæ insulæ, quo fluxus nos ferebat, superavimus eas circiter meridiem, anchora jacta ad ulnas tredecim. Sub vesperam pluviæ, fulgur, et tonitru, erant molestæ.

Die 23, sole oriente velificatur, cœlo sereno, et vento felici, cum modicum à terra elapsi essemus, sex magnæ *kanoœ* nos sequebantur (licet ne homo quidem in littore apparuisset) onustæ pisce arefacto, quem judicabamus bramam saxatilem, nec deerant ipsis *coci, bananæ, tabacum,* et nonnulli parvi fructus, ut *pruna.* Quidam etiam Æthiopes nos accedebant ex alia quadam insula, adferentes commeatum aliquem, exhibebant nobis exemplum quoddam vasorum porcelanorum, duas enim scutellas mutebamus cum ipsis, ita ut nos conjiciebamus, naves aut Chinensium, aut christianorum oras istas lustrasse, ideoque magis, cum non adeo tenebantur desiderio videndi navem. Aliud genus erat hominum, fulvius colore, majus statura, nonnullis crines erant abrasi, quidam alebant capillos, usus erat arcuum, et sagittarum, quas nobiscum mutabant. Avidi erant corallorum, et ferramentorum, gestabant virides, luteos et albos vitreos annulos, lobis aurium insertos, quos suspicabamur ab Hispanis ipsis allatos. 1616. Julius.

Die 24, altitudo erat polaris semis gradus, vento languido, iter erat in *caurum,* in occidentem, hinc in africum, juxtà regionem virentem, et amænam visu, ei nomen indabamus navarchi nostri æternæ memoriæ digni *Guilielmi Schoutenii,* et promontorium occidentale, *de cap van Goede Hoop* (Lingua latina *promontorium* sive *caput Bonæ-Spei*) dicebatur.

Die 25, à sinistris apparebat nobis multum terræ dissitæ à nobis circium versus, aliquando montosa, subinde plana.

Die 26, rursum se produnt tres insulæ, ora maritima adhuc vergebat in *caurum,* et hyperargesten.

Die 27, altitudo erat poli viginti novem minutorum, à parte australi lineæ æquinoctialis, multum terræ apparebat eo die in austrum, aliqua montibus immensis, quædam planitie grata; cursus noster erat juxtà littus in *corum.*

Die 28, et vigesimo nono, cœli status erat varius, de nocte terribilis nos excitavit *terræ motus,* ita ut omnes socii terrore impulsi, e lectulis exsilirent, videbatur carina nonnunquam illidi vado, bolis sæpè ejicitur, sed vadum non reperiebatur.

1616. Julius. Die 30, navigatur in sinum insignem, ita ut undique videremur terra cincti, repetebamus viam, qua ingressi eramus, sed non reperiebatur, nisi cursu in septentrionem directo. Molesta nobis eo die fuere tonitrua et fulmina, ut omnibus artubus navis tremeret sæpè, imo nonnunquam tota erat flammea, quod nobis non exiguum horrorem omnibus incurrit, sed benefica dei manu evasimus pericula omnia. Mox tanta ingruebat pluvia, quanta nunquam antea nobis visa fuit, etc., etc.

EXPLICATION

Des Noms latins employés pour les divers Airs de vent dans la relation précédente.

N. Septentrio.
N. 1/4 N. E. Hyperboreas.
N. N. E. Aquilo vel Boreas.
N. E. 1/4 N. Mesoboreas.
N. E. Arctapeliotes.
N. E. 1/4 E. Hypercæcias.
E. N. E. Cæcias.
E. 1/4 N. E. Mesocæcias.
E. Subsolanus.
E. 1/4 S. E. Hypereurus.
E. S. E. Eurus.
S. E. 1/4 E. Meseurus.
S. E. Vulturnus.
S. E. 1/4 S. Hypereuronotus.
S. S. E. Euronotus.
S. 1/4 S. E. Meseuronotus.
S. Notus.
S. 1/4 S. O. Mesolibonotus.
S. S. O. Circius vel Libonotus et Austro-Africus.
S. O. 1/4 S. Hyperlibonotus.
S. O. Africus.
S. O. 1/4 O. Noto-Zephyrus et Mesolips.
O. S. O. Lips.
O. 1/4 S. O. Hyperlips.
O. Zephyrus, Favonius.
O. 1/4 N. O. Mesargestes.
O. N. O. Argestes vel Corus.
N. O. 1/4 O. Hyperargestes.
N. O. Caurus.
N. O. 1/4 N. Mesotrascias.
N. N. O. Phœnix.
N. 1/4 N. O. Hypercirius.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU QUATRIÈME VOLUME.

NOTES.

NOTES.

Extraits des Journaux des Officiers de l'Expédition.

PAGE 406.

Et que la curiosité seule les avait poussés en masse vers notre canot.

Depuis que le naturel de Tonga-Tabou était à bord, il nous avait affirmé qu'il existait un port à l'île de Laguemba, et qu'il y avait sur le rivage une ancre provenant d'un navire naufragé ; que les natifs y attachaient peu de prix, n'en tirant pas d'autre utilité que d'y casser leurs noix de cocos, quand ils se trouvaient par hasard à portée.

Il nous laissait entendre qu'il jouissait parmi eux d'une certaine autorité ; qu'il nous céderait lui-même cette ancre pour quelques outils plus nécessaires, la majeure partie des habitans étant originaires des îles Tonga, par conséquent plus civilisés que les Fidjiens : tout cela nous était expliqué par le moyen du jeune Espagnol de Guam.

Le 26 mai, étant à trois milles de Laguemba, une pirogue vint communiquer : trois jeunes marins espagnols naufragés demandèrent et obtinrent la permission de rester à bord.

Le même jour, étant à deux milles de la côte sud de l'île, la corvette mit en panne, et le commandant m'expédia avec le grand canot, armé au complet, avec M. Dudemaine, le Tongais que nous appelions le pilote, et le jeune Espagnol de Guam pour interpréter tant bien que mal, car aucun de nous n'entendait bien cette langue.

J'avais l'ordre de reconnaître l'ancre et de la rapporter si son poids le permettait. Le canot devant être ainsi un peu encombré, nous emportâmes seulement deux caisses de pistolets en bon état et quelques sabres.

En approchant de terre, nous trouvâmes la côte défendue par une ceinture de récifs sur lesquels la mer déferlait sans laisser aucune apparence d'ouverture. Le pilote nous soutenait que la passe était devant nous; mais ne voyant aucune coupure, et la houle, qui était forte, menaçant de compromettre le canot s'il approchait davantage, je fus sur le point de revenir à bord de la corvette.

Je pris le parti de côtoyer les récifs à bonne distance, et à un demi-mille plus ouest nous trouvâmes la passe qui a au plus deux tiers de câble de largeur, et que son obliquité nous avait empêché d'apercevoir plus tôt.

La mer, déferlant sur les récifs extérieurs, s'élevait à huit ou dix pieds de hauteur, et, retombant presque verticalement par son propre poids, formait un rempart derrière lequel l'eau était unie comme dans un étang : une trentaine de femmes y étaient occupées à la pêche. Presque entièrement nues, noires, âgées et laides, elles traînaient après elles des filets, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Elles nous accueillirent à notre passage par une nuée d'injures, accompagnées de divers gestes de mépris, comme de frapper les mains l'une contre l'autre, de nous envoyer de l'eau et de se battre les fesses.

Le rivage était désert, la mer était basse, une plage de vase d'environ trois encâblures de largeur régnait devant la lisière du bois, sous lequel on distinguait quelques cabanes et de vastes hangars semblables à ceux de Tonga-Tabou.

Nous accostâmes à l'endroit qui nous parut le plus convenable, ayant soin de faire mouiller le grapin au large. Le fond était acore, et il y avait six pieds d'eau derrière le canot, tandis que l'avant touchait le rivage.

Pendant que nous prenions ces dispositions pour nous amarrer en sûreté, les naturels arrivaient peu à peu, et entrèrent en pourparler avec le pilote qui se tenait de l'avant sans vouloir mettre pied à terre. En vain, au bout de quelque temps, je lui fis demander par l'Espagnol : — Où était l'ancre, — si les natifs consentaient à nous la donner, — ce qu'ils désiraient en échange, — s'ils pouvaient l'apporter eux-mêmes au rivage, ou si nous devions l'aller prendre. — Je n'obtenais aucune réponse claire. Il était évident qu'il n'avait aucun droit sur l'ancre, et probable qu'il ne jouissait dans l'île d'aucune autorité.

Dans cet intervalle, le nombre des naturels grossissait, les nouveaux venus étaient armés d'arcs, de lances et de casse-têtes, la tête couverte d'un morceau d'étoffe blanche. Ils étaient au nombre d'environ deux cents. Je cherchais vainement parmi toutes ces têtes noires une figure de Tonga, le pilote nous avait trompés sur cet article.

Les naturels, devenus plus bruyans, s'avançant dans l'eau, entouraient peu à peu le canot, s'appuyant sur la fargue et considérant l'intérieur avec curiosité. La profondeur de l'eau s'opposait à ce qu'ils vinssent jusqu'au derrière où je tenais le cablot du grapin prêt à hâler dessus; je fis retirer la bosse avec laquelle ils tenaient l'avant du canot à terre; ils la lâchèrent avec humeur, et l'un d'eux présenta le bout de son casse-tête au brigadier pour la remplacer. Je consentis à cet arrangement qui nous laissait les maîtres de notre manœuvre.

Je demandais toujours à parler à un chef, car nul doute qu'il y en avait dans la foule, mais aucune marque apparente ne les faisait reconnaître. Enfin le pilote, se tournant vers nous, nous prévint que les chefs voulaient que quatre d'entre nous fussent à terre. Les quatre individus étaient désignés, c'étaient

les plus apparens de la troupe, M. Dudemaine, le patron, un timonnier et moi. Je trouvai cette espèce d'ordre assez singulier, et je fis demander à ce qu'un chef restât dans le canot pendant notre absence.

Après quelques paroles échangées, il se présenta pour ôtage un individu que le pilote affirma être un chef; mais en même temps l'Espagnol, me tirant vivement par l'habit, me dit que c'était un homme du peuple.

Incertain de ce que je devais faire, j'allais laisser le commandement du canot à M. Dudemaine et aller voir moi-même où était l'ancre, lorsque, par un mouvement spontané, une trentaine d'enfans qui étaient dans la foule se sauvèrent à toutes jambes, plusieurs grimpèrent sur les arbres les plus près du rivage : en même temps, tous les naturels se rapprochèrent de l'embarcation, et le pilote se cacha sous les bancs du canot, sans pouvoir ou sans vouloir nous donner la signification de tout cela.

Pour moi, j'y vis évidemment des intentions hostiles; et faisant lâcher de force les natifs qui retenaient le canot par les fargues, on hâla à pic du grapin.

Nous étions trop peu nombreux pour aller prendre l'ancre malgré les natifs, si elle existait; il aurait fallu, en supposant qu'elle fût sous les premiers cocotiers, la porter à bras l'espace de trois cents toises, marchant sur la vase. Nous bordâmes les voiles, et avec les avirons sortîmes du port à la bordée.

En voyant notre départ, les insulaires se mirent à parler chaudement et à crier. Le pilote ne consentit à sortir de dessous les bancs que lorsque nous fûmes en dehors de la passe; alors il vint prendre sa place derrière, mais ne put nous donner une explication claire, pas même de la cause qui l'avait fait se cacher.

Une pirogue nous suivit à quelque distance, les natifs montèrent à bord de la corvette après quelques hésitations; il y avait parmi eux deux chefs, qui s'annoncèrent de suite comme tels. Ils étaient tous deux à terre, près du canot, lorsque je

demandai un chef en ôtage et qu'un homme du peuple fut présenté.

Leur confiance à venir à bord semble prouver qu'à terre leurs intentions n'étaient pas hostiles; je suis porté à croire que les difficultés venaient du pilote, qui voulait s'approprier l'ancre et nous la faire enlever aux véritables propriétaires pour en recevoir seul le prix.

Quant au port, nous n'avons pas sondé : je pense qu'un navire comme *l'Astrolabe* pourrait y entrer avec beau temps, s'il en avait un besoin urgent. Un coup-d'œil sur le croquis mettra plus au fait que ce que j'en pourrais dire.

(*Extrait du Journal de M. Lottin.*)

PAGE 443.

Puis nous continuâmes notre route au nord.

Le 7 juin, à 14 lieues dans le N. O., nous vîmes ou plutôt découvrîmes l'île basse de Vatoulêlé. Elle n'est point marquée sur la carte. Son étendue est d'environ six lieues; elle est bien boisée et habitée. Les insulaires étaient en assez grand nombre sur le rivage. Le commandant voulait bien y envoyer un canot, mais une brise des plus fortes contraria ses désirs et les nôtres. Nous en eûmes d'autant plus de regrets, que le lendemain on nous dit que cet homme blanc pouvait bien être un Américain naufragé depuis vingt ans. Cependant ces insulaires doivent avoir des pirogues, quoique nous n'en ayons pas vu : et est-il supposable que ce malheureux n'aurait fait aucune tentative pour nous joindre?

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 458.

D'autres voyageurs auront la satisfaction de procurer à la science des documens plus complets sur ces nombreuses îles.

Les routes que nous avons parcourues dans ces îles suffisent pour en faire connaître géographiquement la plus grande partie; mais n'ayant malheureusement pu descendre nulle part, nous ne pouvons donner des renseignemens, vus par nous-mêmes, sur le sol, ses productions, les habitations et les mœurs des insulaires. Cependant il faut dire que ce que nous en avons appris par Tomboa-Nakoro et les Espagnols, doit en donner une assez juste idée; ce qui vaut encore mieux que de ne rien savoir sur un pays encore inconnu.

Les Fidjiens sont remarquables en ce qu'ils n'appartiennent plus à la race polynésienne qui, de la Nouvelle-Zélande, s'étend jusqu'aux Sandwich. Ils font partie de la race papoue, qui, occupant la Nouvelle-Guinée et les grandes îles qui l'environnent, est arrivée jusque-là, à toucher Tonga-Tabou, qui n'est qu'à soixante lieues, sans qu'il y ait eu mélange entre ces deux peuples, si ce n'est cependant dans ces derniers temps.

Les cent cinquante naturels que nous avons vus étaient, en général, tous très-beaux hommes. Quelques-uns avaient de cinq pieds six à huit pouces de hauteur, et étaient bien pris dans leurs proportions, n'ayant point, comme les Tongas, le bas de la jambe gros et n'offrant point comme eux de tendance à l'obésité. Plusieurs de ces individus auraient pu servir de modèle au gladiateur combattant. Leur peau est d'un noir tirant sur le chocolat. Le haut de la figure est élargi; le nez et les lèvres sont gros. Quelques-uns ont de beaux traits fortement prononcés. Mais nous n'en avons point vu, comme à Tonga, avec le nez effilé. Après la couleur de la peau, c'est surtout la chevelure qui les distingue. C'est celle des Papous, très-ample, très-frisée. Ils en prennent

le plus grand soin dès l'enfance. Elle est noire naturellement, mais ils augmentent encore l'intensité de cette couleur avec du charbon ; c'est ce que fait le plus grand nombre, tandis que d'autres la rougissent avec de la chaux , ou bien la blanchissent en la rendant blonde, ce qui augmente l'épaisseur des cheveux et les fait ressembler à du crin frisé. Ils sont taillés en rond avec beaucoup d'art et sans se dépasser. La chevelure de quelques-uns est divisée en deux grosses touffes par un large sillon qui va d'une oreille à l'autre. Ils maintiennent cet appareil par une étoffe blanche et claire de mûrier à papier, arrangée en forme de turban, ce qui leur donne l'air de musulmans. Cet usage tiendrait-il à une tradition éloignée et perdue de leur origine? Lorsque Tomboa-Nakoro laissa M. Gaimard, il lui demanda son mouchoir pour s'envelopper la tête et conserver sa coiffure. Leur tatouage est en relief, c'est-à-dire que sur les bras et la poitrine ils se creusent des trous qu'ils avivent jusqu'à ce que la cicatrice, se boursoufflant, devienne grosse comme une petite cerise. Pendant tout ce temps ce sont autant d'ulcères dégoûtans. Nous n'avons que très-peu vu d'autres tatouages noirs par empreinte. Il est vrai que sur une peau si foncée, ils produiraient peu d'effet.

Une industrie qu'ils ont manifestement apportée avec eux dans leur migration, c'est la fabrique des vases de terre, qu'on ne trouve dans aucune des îles de la Polynésie. A un certain âge ils pratiquent la circoncision : usage qui appartient aussi aux îles Tonga et à beaucoup d'autres. Ils mangent leurs ennemis tués à la guerre, et paraissent même porter cette horrible coutume beaucoup plus loin qu'aucun autre peuple. Si l'on en croit Mariner, un individu lui aurait raconté avoir assisté à un de ces festins où l'on servit alternativement cinquante hommes et cinquante cochons rôtis.

Leurs pirogues sont à balancier et vont à la voile. Ils ne se servent point de la pagaie dans les grandes quand le vent leur manque; ils goudillent verticalement derrière et devant, ce qui fait qu'ils n'avancent que lentement. Leur langue diffère

de celle de Tonga, qui est la polynésienne, et la même, avec quelques différences locales, qu'on parle aux Sandwich, à Taïti et à la Nouvelle-Zélande.

Laguemba paraît être la seule île où se soient fixés un nombre de Tongas mêlés aux Fidjiens. Le chef que nous avions à bord était un de ces métis. Par la couleur de la peau et des cheveux, il tenait des Fidjiens; mais, par l'ensemble des traits et l'obésité, il était de la race tonga. Le jeune Espagnol qui vint des premiers à bord avec des Tongas, était occupé sur une île à construire des pirogues pour être conduites à Tonga-Tabou. Ils choisissent pour cela un beau temps, et franchissent cet espace en deux jours sans relâcher.

Ce fut en vain que nous cherchâmes à savoir si Lapérouse avait passé aux Fidji où il aurait bien pu périr. Pour cela il eût fallu aller à terre et s'adresser aux plus vieux habitans.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

Toumboua-Nakoro, d'Embaou, est un homme très-remarquable, supérieur à son pays, et chargé par le roi d'Embaou, dont il est le neveu, de recueillir les tributs payés à ce souverain par un grand nombre d'îles de l'archipel des Viti. Il resta à bord de *l'Astrolabe* du 25 mai au 2 juin 1827, jour où il fut mis à terre sur l'île Mouala. Toumboua-Nakoro, venu à bord lorsque nous étions devant Laguemba, connaît à peu près toutes les îles Viti qu'il a visitées lui-même; il les nommait de nouveau à mesure que nous en faisions la géographie. Tout ce qu'il a dit paraît mériter beaucoup de confiance. Tomboua-Nakoro est le don Luis de Torrès de cet archipel : c'est une mine que j'ai soigneusement exploitée.

Plusieurs chefs de l'île Laguemba, les uns Vitiens, les autres de Tonga-Tabou, vinrent à bord de *l'Astrolabe*, le 25 mai, en même temps que Toumboua-Nakoro. Le vent nous éloigna de cette île; et ils conçurent, non sans fondement, de très-vives craintes. Nous ne pouvions plus espérer de gagner Laguemba; et il n'était pas sûr qu'on pût les déposer sur quelque autre île

de cet archipel. Tabéouni et Mouala étaient les seules, disaient-ils, où on pût les mettre sans danger. Dagonrobé et Viti-Lévou sont moitié amis et moitié ennemis : dans une partie de ces îles, ils seraient bien reçus; et, dans l'autre, ils étaient certains d'être mangés. D'un autre côté, en continuant à venir avec nous, ils s'éloignaient peut-être pour toujours de leur pays. Leur position était réellement pénible et inquiétante : ils pleuraient tous à chaudes larmes, à l'exception de Toumboua-Nakoro dont la fermeté ne se démentit pas un instant. « Quant à moi, » me disait-il, je pourrais être absent pendant un an, aller dans » une autre terre, et même en France; mais pour ces hommes » que vous voyez, dont l'un, *Toki*, est le frère du roi de La- » guemba, l'île la plus riche de toutes les Viti : c'est un chef » très-recommandable, très-riche, qui possède plus de cin- » quante femmes, et que je serais fâché de voir loin de son » pays. *Loualala* est aussi l'un des chefs; et il est cousin du roi » de Laguemba. De plus, ajoutait-il, s'ils restaient absens pen- » dant un mois, on les croirait morts; et, dans leur île, on » tuerait, d'après l'usage, plusieurs de leurs femmes. »

L'île qui a donné le nom à tout l'archipel est appelée par les naturels *Viti-Lévou*, c'est-à-dire Viti la grande, la plus populeuse de toutes les îles : elle a 20,000 habitans d'après Toumboua-Nakoro. Les insulaires des Viti s'appellent eux-mêmes *Kaï Viti* comme ils appellent *Kaï Ton-ha* les habitans des îles Tonga ou des Amis, et *Kaï Papalan-hi* tous les peuples civilisés, ou mieux tous les hommes *à vêtemens* qui les visitent. Leurs connaissances géographiques sur notre globe paraissent se borner à savoir qu'il est habité par trois races d'hommes ou trois peuples différens : les *Kaï-Viti*, les *Kaï Ton-ha* et les *Kaï Papalan-hi*. Il est donc constant que leur archipel doit s'appeler l'Archipel des Viti.

L'origine du nom de *Fidji* est due probablement aux habitans des îles Tonga qui nomment Vitchi-Lévou la grande Viti, et Vitchi les habitans de tout l'archipel. Quelques-uns même disent assez souvent Fitchi-Lévou, et parmi les Vitiens eux-

mêmes il en est qui disent aussi Vitchi-Lévou. De Vitchi et Fitchi, les premiers navigateurs ont fait Fidji. C'est ce qui arriva à plusieurs d'entre nous, qui, prévenus par le nom vulgaire adopté par les géographes, croyaient entendre les Vitiens dire Fidji. En y prêtant quelque attention, il fut facile de se convaincre qu'ils prononçaient Viti bien distinctement; et bientôt tout le monde en demeura d'accord.

Le roi des îles Viti se nomme *Abounivalou;* il réside à Embaou. Il possède à lui seul plus de cent femmes, ce qui est une très-grande richesse. Les tributs qu'on lui paie consistent en dents de baleine, qui sont la monnaie du pays, en pirogues, en jeunes filles de dix à douze ans, en étoffes de mûrier à papier, nattes, fils de coco pour faire des cordes, coquilles, bananes, cocos, poules, cochons, ignames, et en général toutes les productions de la terre dont ils font usage.

Les dents de baleine servent de monnaie, comme nous venons de le dire. Les Vitiens les achètent des baleiniers : ils en font des colliers en divisant chaque dent, suivant sa longueur, en quatre ou cinq morceaux. Ces colliers sont portés par les chefs dans l'exercice de leurs fonctions, quand ils lèvent les tributs, etc.

Les coquilles blanches, les ovules surtout, servent d'ornemens; les coquilles colorées se portent en colliers.

Quand le roi meurt, son frère lui succède; s'il n'a point de frère, c'est son fils. Si le roi actuel *Abounivalou* venait à mourir, son frère Bisa-Ouanka lui succéderait; à celui-ci, le deuxième frère Bikoso; et à ce dernier, le troisième frère Zaouzaou. Si, par accident ou naturellement, les trois frères du roi venaient à mourir, Toumboua-Nakoro, fils aîné de Bisa-Ouanka, serait l'héritier du trône.

Le roi Abounivalou n'a point d'enfans de sa première femme, nommée Léoua-Bouki-Bouki.

De la deuxième femme, nommée Rendini-Kamba, il a une fille, Oungou-Liasa-Asa, mariée au chef Kania.

De la troisième femme, Dambokola, il a deux fils: Roboulo,

qui est l'aîné, et Tubonouabo; ce sont deux jeunes enfans.

Le premier frère du roi, Bisa-Ouanka, a pour fils: Toumboua-Nakoro, Oenbouta et Serrou; pour filles, Déné-Souba et Dilanhi-Lanhi.

Le deuxième frère du roi, Bikoso, a deux fils : Mata-Ika et Bisa-Ouanka; et une fille mariée, Dabila.

Le troisième frère, Zaouzaou, a un seul fils : Nanhou-Damou; et deux jeunes filles : Kaïnona et Léoua-Bouké-Bouké.

Je demandai à Toumboua-Nakoro si le roi gouvernait despotiquement ou bien s'il y avait une espèce de conseil d'État. — Le roi fait ce qu'il veut, me répondit-il, mais il se soumet aux lois établies par les prêtres. —

Le roi est le chef suprême de la justice.

Un homme qui en tue un autre sans motif est tué lui-même à coups de casse-tête.

Chaque homme a une portion de terre en propriété; mais les chefs peuvent la lui enlever.

Les hommes, nommés *Mata-Boulais* à Tonga-Tabou, dignité qui nous a paru correspondre à celle de premier lieutenant ou conseiller d'Etat, sont appelés *Mata-Nivanoua* aux îles Viti. Leurs fonctions consistent surtout à aller chercher les tributs et à faire les discours publics.

Les prêtres se nomment *Ambetti*.

Auprès du roi est le grand-prêtre nommé Ambetti-Lévou : il a trois femmes, et il est très-riche en dents de baleine.

Il y a une prêtresse, nommée Ambetti-Lévoua, dont le mari est un des chefs de l'île N-haou.

Zan Haoualou est le dieu du premier ordre. Kalou est le dieu du Tabou, que l'on nomme Tambou aux îles Viti.

Les dieux subalternes sont les suivans :

Kalou-Niouza, Réïzo, Vazougui-Bérata, Vazougui-Ton-ha, Koméï-Bouni-Koura, Babé-Bounti, Léka, Oulégoum-Bouna, Banoubé, Tamba-Kana-Lanhi, Bouta-Gouibalou, Daouzina, Komaïnen-Toulougoubouïa.

Les déesses que la prêtresse invoque sont Goulio-Zavazo et Goli-Koro.

Tous ces dieux habitent les cieux, que les Vitiens nomment Louma-Lanhi.

Onden-héï, nommé plus souvent encore Onden-hi, est le créateur du soleil, de la terre, de tout ce qui existe, et de tous les dieux.

Les Vitiens disent qu'à la mort l'ame va rejoindre Onden-hi.

L'ame de ceux qu'ils tuent, l'ame de ceux qu'ils mangent, l'ame des suppliciés, l'ame des bons et l'ame des méchans vont également rejoindre Onden-hi.

Il n'y a point de cérémonies religieuses à l'occasion de la naissance et de la mort des Vitiens. Le prêtre ne vient les voir que pendant leur maladie, parce que, disent-ils, il est inutile qu'il vienne lorsque le malade est mort, puisque l'ame du mort est allée rejoindre Onden-hi.

Les Vitiens ne font point de sacrifices humains. Ils offrent seulement à leurs dieux des cochons, des bananes, des étoffes, etc., etc.

Ils n'ont point de fétiches, mais beaucoup de maisons sacrées nommées Ambouré.

A la mort du roi ou de la reine, ils se coupent un doigt de la main ou du pied.

Quand les chefs ou les parens sont malades, les Vitiens offrent des présens à leurs prêtres, mais jamais ne se coupent les doigts, comme font, en pareilles circonstances, les habitans de Tonga-Tabou.

Les Vitiens ne mâchent point le bétel ni le tabac : ils ne font usage d'aucune espèce de masticatoire.

Ils prennent le kava tout-à-fait comme les insulaires de Tonga.

A l'âge de quinze ans, on fend le prépuce à tous les garçons. Cette opération se fait avec une coquille mince et tranchante ou avec un couteau : pour arrêter l'hémorragie qui en résulte,

les Vitiens se servent d'une étoffe très-fine de mûrier à papier.

Les Vitiens sont mariés de très-bonne heure, mais ils ne doivent cohabiter avec leurs femmes qu'à l'âge de vingt ans, quand ils ont la barbe assez longue. Si, avant cette époque, ils cohabitaient avec leurs femmes, ils mourraient, me disait Toumboua-Nakoro. C'est sans doute une interdiction religieuse.

Les chefs, selon leurs richesses, ont depuis dix jusqu'à soixante femmes. Les hommes du peuple ne doivent en avoir qu'une seule.

On ne marie les jeunes filles que quand elles ont eu cinq ou six fois leurs évacuations périodiques.

Les femmes ne mangent point avec les hommes, mais après eux. Les femmes vont à la pêche, à l'exclusion des hommes; elles font la cuisine, vont chercher l'eau et les alimens. Les hommes font la guerre, travaillent la terre, construisent les pirogues, les maisons, etc.

Les femmes ont ordinairement de deux à six enfans : il en meurt quelques-unes en couche. Les médecins vitiens donnent à boire une décoction des bois du pays aux femmes prises de mal d'enfant. Il existe quelques exemples d'accouchemens de deux enfans à la fois.

Les Vitiens ne vendent point les femmes.

Les Vitiens se couchent à la nuit et se lèvent avec le jour. Dès qu'ils sont levés, ils prennent le kava et ils mangent ensuite.

Le végétal qui produit le kava se nomme angona. Les excès de kava sont fréquens, mais les suites n'en sont pas dangereuses, disait Toumboua-Nakoro. Lorsque les Vitiens n'ont rien à manger, ce qui arrive quelquefois, ils se contentent du kava.

Ils allument le feu par le frottement d'un morceau de bois dans un autre cannelé.

Ils montent sur les cocotiers au moyen d'une corde qui joint leurs pieds.

Ils ne se font point la barbe. Ce n'est que d'après les Euro-

péens, et avec leurs instrumens, qu'ils se la font quelquefois.

Pour couper les cheveux, ils emploient des dents de requin.

Le tatouage est universel. Cette opération se fait avec un os de poule, que l'on frappe avec une longue baguette. La couleur noire dont on se sert également pour teindre le corps et les cheveux, est fournie par une noix nommée alaouzi aux îles Viti, et touï-touï aux îles Tonga.

Quant aux vêtemens, les Vitiens mettent, à la guerre, des nattes diversement colorées autour de la tête : le reste du corps est peint et entièrement nu, à l'exception du langouti.

Les armes dont ils se servent pour faire la guerre sont les flèches, les casse-têtes, les lances, et maintenant quelques fusils et baïonnettes.

Les maisons et les meubles sont semblables à ce qui existe à Tonga-Tabou.

Il y a beaucoup de petites maisons où les femmes travaillent à la fabrication des étoffes de mûrier à papier.

Pour s'éclairer pendant la nuit, les Vitiens se servent de régimes de cocos secs.

Ils ont des esclaves des deux sexes, qu'ils nomment *kaïci*. Le roi Abounivalou a environ cent esclaves mâles : il peut rendre esclaves toutes les femmes des îles sous sa dépendance.

La population éprouve une augmentation progressive en temps de paix. Le contraire a lieu pendant la guerre : elle existe en ce moment (mai 1827).

Les Vitiens ont des fusils dont ils se servent quelquefois pour tuer des oiseaux, mais le plus souvent contre leurs ennemis.

La pêche se fait seulement avec des filets de deux à quatre brasses. Ils n'ont pas de lignes. Les femmes seules s'occupent de la pêche, comme nous l'avons déjà dit.

Les Vitiens ont beaucoup de pirogues doubles.

Dans leurs îles on trouve un grand nombre de tortues.

Les enfans, à leur naissance, reçoivent un nom; quand ils sont grands, on leur en donne un autre.

Lorsqu'un chef meurt, on tue plusieurs de ses femmes : c'est un usage constant.

Les causes ordinaires de guerre, dans les îles Viti, sont le refus de payer le tribut et de donner les femmes qui sont demandées.

Un certain nombre d'îles se réunissent pour payer tribut au roi d'une de ces îles; et tous les rois qui ont reçu ces tributs partiels vont les porter au chef suprême, au souverain des îles Viti.

Le roi de Laguemba reçoit les tributs des îles qui l'avoisinent.

Celui qui ne paie pas le tribut imposé est puni de mort.

Les ennemis tués dans le combat sont mangés par les vainqueurs. Toumboua-Nakoro m'a assuré n'avoir pris part qu'une seule fois à un pareil festin. Les chefs le menaçaient de le tuer lui-même s'il ne mangeait pas. Pour ces repas, les Vitiens coupent les parties du corps en plusieurs morceaux, dont ils séparent les os, et les font cuire sur le feu, après les avoir entourés de feuilles. L'Espagnol de Manille, Guttierez, a vu un repas de cette espèce sur l'île N-haou.

Voici un chant vitien qui m'a été donné par Toumboua-Nakoro :

Caou namoua aci latoka,
Eïa-hé éïa-hé.
Uomoumbaï oua oua méré,
Oua toguia éta céré.
Bouki bouki Ouden-héï,
Ea bana labanoua.
Satigo salako ougué,
Ouloun damoun damoun.
Satogui satogui togui
Ana soué togui lougui.
Din-hin, din-hin, kémou ramanda,
Kémou atigo iboum bana.

Les Vitiens chantent ces paroles après le combat, lorsqu'ils vont s'emparer des morts et avant de les manger. Toumboua-Nakoro n'a pu m'en faire connaître le sens.

Les Européens naufragés qui ne sont pas tués par ces barbares, deviennent souvent pour eux des soldats d'avant-garde auxquels ils confient les armes à feu qu'ils peuvent avoir, comme plus habiles qu'eux à s'en servir. Les différentes îles Viti sont entre elles dans un état de guerre presque permanent.

Lorsqu'on veut demander la paix, on envoie un ambassadeur qui est choisi parmi les chefs; il apporte des présens, surtout des dents de baleine, etc.; et bientôt la paix est faite.

J'ai demandé plusieurs fois à Toumboua-Nakoro s'il avait ouï dire que deux navires français, dont le chef se nommait Lapérouse, se soient perdus sur les îles Viti depuis une quarantaine d'années. Il m'a constamment répondu qu'il n'en avait aucune connaissance.

Il a ajouté qu'un Anglais très-jeune, qui fit naufrage sur ces îles il y a fort long-temps, est mort à la guerre à Embaou; que plus récemment un navire se brisa sur l'île Néïréï; qu'on lui a raconté plusieurs naufrages; qu'il en a vu lui-même plusieurs, mais jamais il n'a été question de Français.

Les Anglais, dit toujours Toumboua-Nakoro, qui ont fait naufrage sur Dagonrobé, n'ont pas été tués par les Kaï-Viti : ils sont tous morts à la guerre.

Il y a deux canons à Néïréï, et trois à Embaou : ils proviennent des bâtimens naufragés.

Les Vitiens de Laguemba possèdent quelques poignées de piastres qui leur ont été données en échange des provisions qu'ils fournissent aux navires.

Sur l'île nommée Laouzala, une pirogue de Tonga-Tabou fit naufrage : tous les Kaï-Tonha furent mangés.

Les Vitiens n'ont pas l'usage de changer de nom en signe d'amitié. Il paraît que depuis qu'ils ont des relations avec les Européens, ils sont devenus meilleurs; car ils disent eux-

mêmes que beaucoup de navires ont traversé ou visité leur archipel sans leur faire aucun mal.

Le vol est fréquent chez les Vitiens. Toumboua-Nakoro, à qui je demandai comment on le punissait, me répondit : « Il » n'y a point de punition ; seulement, si les chefs sont mécon- » tens, on tue le coupable. »

Il y a peu de maladies aux îles Viti. Il y existe cependant quelques affections vénériennes.

On cite quelques exemples de folie : les hommes qui deviennent fous sont étranglés.

Le suicide est connu aux îles Viti. Lorsqu'il a lieu, c'est à la suite des mauvais traitemens que les chefs du pays font éprouver aux hommes du peuple. Dans ces cas, ces derniers se pendent.

Les habitans de Tonga-Tabou qui sont venus s'établir sur l'île Laguemba ont apporté des dents de cachalot au roi des îles Viti. Celui-ci, en revanche, les nourrit. Ils sont amis de ce roi et indépendans de lui. Les Vitiens et ceux de Tonga qui habitent Laguemba se marient entre eux : ils suivent chacun les usages de leur pays.

Il y a un mouillage sur la côte méridionale de l'île Kantabou.

D'après ce que m'a dit Toumboua-Nakoro, il paraît que Dagonrobé n'est qu'une partie de l'île Banoua-Lébou, île qu'ils nomment Dagonrobé, du nom de la grande ville qu'ils habitent.

Toumboua-Nakoro disait aussi que ses amis n'habitent de Dagonrobé que la partie où se trouve la ville. Il n'est pas étonnant que le nom d'une ville si importante leur serve pour désigner toute l'île Banoua-Lébou.

Toki, frère du roi de Laguemba, me dit que les chefs ne chantaient pas, mais seulement les gens du peuple, les enfans et les femmes; que les hommes chantent avec les hommes, les enfans avec les enfans, et les femmes avec les femmes.

Toki me dit aussi que lorsque notre canot est allé à La-

guemba, le roi de cette île avait déjà fait préparer un cochon et d'autres provisions pour envoyer à bord; qu'eux, les Vitiens, étaient bien loin d'avoir l'intention de faire du mal à nos hommes; qu'ils désirent l'arrivée des navires pour faire des échanges; que s'ils faisaient du mal aux navires, les Papalan-hi ne reviendraient plus; que les Vitiens, qui entouraient et retenaient notre canot, étaient venus seulement par une extrême curiosité; qu'il y a assez long-temps un brigantin anglais étant venu à Laguemba, le capitaine et cinq hommes couchèrent chez le roi qui les traita fort bien.

Ce que Toki disait était tout-à-fait conforme à l'opinion des Espagnols que nous avons emmenés, et qui avaient fait sur cette île un séjour de plusieurs années. Quel intérêt ces Espagnols auraient-ils pu avoir à me tromper, surtout lorsque nous étions déjà loin des îles Viti? Lorsque Toki allait s'embarquer dans le grand canot, son fils lui demanda pourquoi il allait à bord; il lui répondit que c'était seulement par curiosité pour voir le navire. S'il avait eu quelque mauvaise intention, serait-il ainsi venu se mettre tout-à-fait à la discrétion de ceux à qui il voulait nuire? Je ne le pense pas.

Lorsque je demandais à Toki quelques renseignemens sur la population des îles Viti, il répondait constamment qu'il ne pouvait rien donner de satisfaisant, n'ayant visité qu'un petit nombre d'îles; mais que Toumboua-Nakoro était le Vitien le plus propre à me fournir tous les renseignemens de ce genre.

Les rois particuliers des différentes îles Viti portent le titre de *touï*. Ainsi le roi de Mozé s'appelle Touï-Mozé; le roi de Zizia, Touï-Zizia; celui de Ligoumbia, Touï-Ligoumbia; celui de Rambé, Touï-Rambé; ainsi des autres. Cependant il y a plusieurs exceptions; je vais les citer toutes, et les rois des îles que je ne mentionnerai pas ont, comme les précédens, le titre de touï auquel il faut joindre le nom de l'île sur laquelle ils règnent.

NOM DE L'ILE.	NOM DU ROI.
Komo	Rabou
Laguemba	Touï-Néaou
Banouan-Balabou	Touï-Mabana
Tabéouni	Touï-Bouna
Mazouata	Raoun-Roza
Dagonrobé	Touï-Zagaou
Mouala	Touï-Tokounbitou
N-haou	Tagali-N-haou
Batigui	Torounembaou
Ouakaïa	Alabatou
Ovalaou	Touï-Lébouka
Eanouza	Angatou-Ha
Viti-Lévou	Nasobosoba
Béoua	Rogoti-Bioua
Hono-Laïlaï	Touï-Tabouki
Rabouni	Touï-Bambéa
Batoa	Matagui-Laguemba
Ong-Héa-Lébou	Touï-Ong-Héa
Oésava-Lébou	Touï-Oésava
Oésavaï-Rara	Touï-Oésava
Hono.	Batoa-Hono.

J'ai toujours écrit le nom des îles Viti d'après la prononciation des Vitiens eux-mêmes, et surtout d'après celle de Toumboua-Nakoro, le plus éclairé d'entre eux. Leurs voisins, les habitans des îles Tonga, prononcent les mêmes noms différemment; ce qui peut quelquefois induire en erreur les navigateurs. Pour éviter ou prévenir cet inconvénient, je vais, à côté des noms vitiens, mettre les mêmes mots tels que les prononcent les insulaires de Tonga-Tabou.

PRONONCIATION DES VITIENS.	PRONONCIATION DES INSULAIRES DE TONGA-TABOU.
Ong-Héa-Lébou	Ong-Héa-Labé
Boulang-Ha	Foulang-Ha
Kambara	Kapala
Mozé	Moté
Laguemba	Laguéba
Toubouza	Toufouta
Zizia	Tchitchia
Kanazéa	Kanadéa
Ligoumbia	Tchikobia
Banouan-Balabou	Vanoué-Balabou
Néï-Taoumba	Néïtaoupa
Laouzala	Laoutara
Tabéouni	Taféouni
Rambé	Labé
Nanguélé-Lébou	Nakélé-Lévou
Zigoumbia	Tchikobia
Mazouata	Madouata
Oundou	Outou
Zavaro	Savalo
Enganga	Ekaka
Dagonrobé	Takaou-Nové
Koro	Kolo
Ouazata	Atata
Néïraï	Néïléï
Batigui	Batchigui
Eanouza	Éanouta
Magoun-Haï	Makou-Haï
Viti-Lévou	Vitchi-Lévou
Bioua	Guioua
Benga	Péka
Kantabou	Katafou
Hono-Laïlaï	Hono-Tchi
Batoa	Fétoa
Poutouï-Zaké	Poutouï-Také
Ouangaba	Fouakafa
Tabouné-Civi	Tabouné-Cici

PRONONCIATION des Vitiens.	PRONONCIATION des insulaires de Tonga-Tabou.
Holoroua	Hololoua
Ponouémas	Vanouémas
Kataban-Ha	Katafan-Ha
Oïaroua	Ealoua
Pékaï	Fékaï
Tabou-Noukou	Tafou-Noukou
Marambo	Malambo
Kabéoua	Kaféoua
Malima	Manima
Nougou-Banra	Nougou-Vala
Mazouata	Madouata
Batou-Bara	Fatou-Fala
Kaïmbou	Kaïbou
Néïkobou	Néïkofou
Soudouni-Lébou	Soudouni-Lahé
Soudouni-Léïléï	Soudouni-Tchi
Dagouï	Tagouï
Eazioua	Ėaeioua
Magoun-Ran-Ha	Magounan-Ha.
Vatou-Zoou	Vatou-Soou
Lélé-Oubia	Lélé-Oupia
Toumbéroua	Tobéloua
Mauboua-Laou	Maboua-Laou
Palolo	Panono
Rabouni	Labouni
Batou-Izaké	Vatou-Itaké
Batou-Ira,	Vatou-Ila.

Les noms des îles qui ne sont pas mentionnées sont prononcés par les insulaires de Tonga-Tabou comme par les Vitiens eux-mêmes.

Cette énumération sera non-seulement utile pour savoir à quoi s'en tenir sur les vrais noms géographiques, mais encore elle offrira quelque intérêt pour la comparaison de la langue des îles Viti et de celle des îles Tonga.

Énumération des îles Viti, d'après Toumboua-Nakoro.

ILES VITI HABITÉES.

NOM DES ILES.	HABITANS.	NOM DES ILES.	HABITANS.
Hono,	500	Laguemba,	1,000
Embaou,	2,000	Toubouza,	40
Ong-Héa-Lébou,	10	Néaou,	100
Boulaug-Ha,	80	Zizia,	1,000
Namvaka,	60	Mang-Ho,	400
Kambara,	100	Kanazéa,	100
Komo,	40	Mounia,	80
Mozé,	100	Ligoumbia,	20
Onéata,	80	Banouan-Balabou,	2,000
Néïtaoumba,	60	Magoun-Haï,	50
Laouzala,	100	Nen-Hann,	40
Tabéouni,	1,000	VITI-LÉVOU,	20,000
Rambé,	100	Bioua,	100
Nanguélé-Lébou,	10	Benga,	1,000
Zigoumbia,	100	Eaou-Goupé,	100
Mazouata,	1,000	Eandoua,	40
Oundou,	100	Oésava-Lébou,	1,000
Zavaro,	10	Oésavaï-Rara,	1,000
Kia,	50	Malolo,	1,000
N-haloa,	100	Biton-Ho,	1,000
Banoua-Lébou,	10,000	Bioua,	50
Koro,	1,000	Banoué-Batou,	50
Ouazata,	50	Kantabou,	10,000
Totoïa,	1,000	Hono-Laïlaï,	100
Motougou,	1,000	Rabouni,	1,000
Mouala,	1,000	Boulia,	100
N-haou,	5,000	Batou-Lelé,	1,000
Néïraï,	1,000	Batoa,	20
Batigui,	1,000	Andoua,	10
Ouakaïa,	100	Matazoua-Lébou,	100
Ovalaou,	1,000	Oumbenga,	2,000
Motou-Riki,	1,000	Ovioumbani,	500
Eanouza,	100		
		Population des îles Viti,	73,850

ILES VITI INHABITÉES

Ong-Héa-Riki	Mazouata	Nougou-Laou
Eng-Hasa	Batou-Bara	Namouka
Poutouüzaké	Nougou-Tolou	Vatou-Lélé
Ouangaba	Nougou-Tolou	N-baloa
Tabouné-Civi	Nougou-Tolou	Hono
Holoroua	Kaïmbou	Ouano-Goula
Eïhoua	Néïkobou	Rabouni
Ponouémas	Soudouni-Lébou	Batou-Izaké
Kataban-Ha	Soudouni-Léïléï	Batou-Ira
Oïaroua	Dagouï	Aléouaka-Laou
Pékaï	Oïazioua	Vadou-Vadou
Tabounoukou	Naména	Ovatou
Marambo	Magoun-Ran-Ha	Magou-Louba
Loa	Vatouzoou	Sobou-Lébou
Kabéoua	Toumbéroua	Sobou-Léïléï
Malima	Lélé-Oubia	Vélanhi-Lala
Kio-Ha	Manboua-Laou	Guimbonbo
Eanouza	Nasoata	Oaïbioua
Nougou-Banra	Palolo	Naïzombo-Zombo.

Autres renseignemens recueillis, le 8 *juin* 1827, *dans une entrevue que nous eûmes avec plusieurs pirogues de Viti-Lévou.*

Quelques pirogues de l'île Viti-Lévou, venant de la ville nommée Toumbani-Ouaï, communiquèrent avec *l'Astrolabe* le 8 juin 1827.

Le chef de Toumbani-Ouaï, âgé d'une cinquantaine d'années, se nomme Ratoutouna-Lévou.

A Toumbani-Ouaï existe une rivière nommée Aouïn-Roka.

Les habitans de cette ville, au nombre de mille environ, ne se coupent pas le petit doigt, comme font ceux d'Embaou. Ils ont le même usage relativement à l'incision du prépuce. Leur

teint est en général comme celui de Toki, chef de Laguemba, peut-être un peu plus noir. Ils ont le nez large, gros et aplati; la bouche grande; les lèvres assez épaisses; les dents très-blanches; les sourcils noirs et bien fournis ainsi que les cheveux.

Sur l'île Vatou-Lélé, que nous avons vue le 7 juin, se trouve un Anglais depuis un an : il provient du bâtiment qui se brisa sur l'île Néïréï (*l'Elise* sans doute). Il est probable que c'est cet Anglais, nommé *Obaro* par les Vitiens, qui agitait un pavillon blanc qu'il tenait à la main : la brise qui fraîchit alors empêcha M. d'Urville d'envoyer une embarcation sur la côte.

L'île Matazoua-Lébou est éloignée d'une nuit de l'endroit où nous étions le 8 juin. Des récifs sont tout auprès. Il y a, ont-ils ajouté, dans la direction de Matazoua-Lébou, une multitude d'autres îles.

Assez souvent ils voient des navires. Ils en ont vu deux depuis cinq mois : l'un à un seul mât, et l'autre à deux mâts.

A peine les pirogues de Toumbani-Ouaï avaient-elles quitté *l'Astrolabe,* que d'autres pirogues arrivèrent venant de Nanron-Ha, autre ville de l'île Viti-Lévou.

Le roi de Nanron-Ha se nomme Ounoun-Ounoun-Lébou. Les Vitiens me disaient que c'était un grand chef : *Touran-Ha-Lébou.* Il est en guerre avec Embaou; il connaît Toumboua-Nakoro, qu'il dit être *tamata tza* (méchant homme). Cependant il ajoute que Toumboua-Nakoro recueillit et soigna les Papalanhi.

Il y a un an ils communiquèrent avec un navire à trois mâts, qui leur donna le fusil qu'ils nous présentent. Il y a un mois, ils ont vu un autre navire à trois mâts.

Je demande au roi de Nanron-Ha s'il n'a jamais entendu parler de deux navires français commandés par Lapérouse, qui auraient fait naufrage ici. Il me répond que jamais aucun navire ne s'est brisé dans le lieu où nous sommes.

Il nous engage vivement à aller dans son île; là, nous dit-il, on trouve beaucoup de cochons qui sont fort gros, des igna-

mes, des cocos, etc., et des femmes. Nous lui disons d'envoyer à terre une de ses pirogues pour rapporter toutes ces choses, et de plus des pierres, coquilles, oiseaux, etc. C'est ce qu'il fait aussitôt.

Voici l'énumération des îles Viti, faite par le roi de Nanron-Ha : elles sont mises dans le même ordre qu'il a suivi lui-même en les énumérant.

ILES VITI,

D'après Ounoun-Ounoun-Lébou, roi de Nanron-Ha, sur l'île Viti-Lévou.

Omalolo	Bouaki	Ingouara
Galito	Iaro–Iaro	Naviti-Vanoua
Mana	Onrola	Bétoa
Tabaroua	Tamou-Soua	Inatchi-Nono
Naoutanivono	Tézi	Ozoubo
Taboua	Iasaoua	Oualobo
Mamanouza	Koto	Ianouza
Ouatan-Boun-Hassaou	Navini	Nazoa-Méké
Motou-Riki	Kandabou	Booua
Nakoro-Koïava	Eakouïlaou	Guélen-Guébé
Nabanra	Patchinaugalou	Nanroumaï
Kouata	Vatoun-Bouloou	Naïa-Oua
Oïa-Céoua	Namotou	Ounou-Cila
Ouaï-Lévou	Kouri-Kouri	Koro-Kitou
Ouaï-Laïlaï	Aboutouni-Niou	Inazoumbou
Bioua	Onabo	Kiémouri
Narara	—	Ita-Ouahou
Naoukan-Balatou	Viti-Lévou	Inakoro-Lévou
Naouka-Zoumou	Noko-Noko	Ibenu-Garoun-Garo
Raouanga	Nabaka	Ina-Korongolo
Onaviti	Ici-Ecé	Ina-Lélé
Iakobomo	Inamara	Koné-Indiri
Ianguéta	Onapouébou	Kondélé
Matazoua-Lévou	Cila	Konabandoun-Hou

Malo-Malo
Anda-Andara
Kobou-Nanboua
Konamoï-Toutou
Nasa-Bouréoua
Nasouni
Oaï-Ranoun-Ranoun
Onguéré
Onaïbi-Sama-Sama
Koro-Ton-Ho
Obérata
Obalan-Ha
Koro-Mani
Ana-Ouaïza
Tahou
Ona-Boula
Rabi-Rabi
Ona-Lébaka
Latou-Talé
Céni-Lolo
Onandi
Ouaï-Salanha
Béta-Raouraou
Nabétaou
Nangonga
Bounda
Koulou-Balou
Ombacé-Oua
Namoli
Viton-Ho
Ivanraï-Oua
Sainsamo
Baha-Lébou
Koroïna-Solo
Ousouna-Botoa
Taboua
Tabouï-Vanoua
Raki-Raki

Ouanaton-Holo
—
Andoua
Naroukou
Noukou
Okorouïngara
Na-Sama
Nacinatoka
Namouaziri
Lobosa
Aïroro
Koro-Oua
Koro-Inanbouroua
Monouïto-Kolou
Koroboou
Zaloué
Nan-Hata
Koro
Ona-Roro
Vatou-Voko
Koro-Lévou
Nandoulen-Doulélo
Sovi
Rabi-Rabi
Abouna-Nitchou
Tan-Hangué
Oulou-Batou
Lavaki-Lévou
Nabétaou
Kaoumbou
Koréïna-Saou
Ina-Mara
Koumbouna-Tamba
Koréï-Nambouroua-Tzolo
Koroï-Batouma
Anan-Galimaré
Nambou-Zioua

Koroï-Boutchia
Ono-Songoï-Banoua
Koro-Lélé
Soki-Soki
Mata-Lima
Rion-Rio
Ina-Moli
Isana-Lambitou
Saouïliri
Batilaou
Koringamo
Oumbousa
Vato-Lalaï
Tan-Houagué
Koro-Lébou-Lébou
Oula-Niou
Kouri-Kandjé
Sonéa-Koto
Inoura
Ibouni-Bonbaou
Diaoumba
Imahou
Onato
Olan-Hani
Oucilan-Houa
Lacé-Lacé
Tama-Boua
Lami
Souba
Nakoro-Lébou
Néréré-Ouanga
Solia
Kalambou
Réken-Réké
Natata
Onatataï-Vanoua
Onatataï-Ouaïa
Olokia

Toha	Matabéa	Ounrabo
Onakourou-Lébou	Nakélo	Eïasa
Ouano-Konoko	Ramacicéï	Nandali
Korembizi	Ouaï-Kété	Réoua
Dagouï-Lévou	Rabouni	Nacilaï
Ona-Oousori	Mouli-Touba	Mataï-Réoua
Robérata	Nandourou	Mataï-Baou
Ouïlimaloua	Toumapia	Nakourou
Matakala	Naamata	Eïniou
Nacélaï	Bourétou	Tékéna
Noukou	Oundakou	Natoï
Bourébasan-Ha	Izaou-Tata	Tabouïa.

Après avoir fait cette longue énumération, le roi de Nanron-Ha, à qui je lis les noms des îles Viti, indiqués par Toumboua-Nakoro, me dit connaître les îles suivantes :

Hono, Embaou, Ong-Héa, Boulan-Ha, Namouka, Kambara, Komo, Mozé, Onéata, Laguemba, Toubouza, Néaou, Zizia, Man-Ho, Kanazia, Mounia, Likoumbia, Banouan-Balabou, Néï-Taoumba, Tabéouni, Rambé, etc., etc.

Il paraît que le roi de Nanron-Ha connaissait toutes les îles indiquées par Toumboua-Nakoro. Toutes appartiennent-elles à l'archipel des Viti? Je suis disposé à le croire, au moins quant à celles de Toumboua-Nakoro; car ce Vitien indiquait avec assez de précision la position respective de chacune de ces îles sur la carte des îles Fidji de M. l'amiral de Krusenstern.

L'énumération du roi de Nanron-Ha contient certainement plusieurs doubles emplois, c'est-à-dire des îles nommées plusieurs fois sous le même nom ou sous des noms à peu près semblables. Au lieu d'une courte entrevue, un séjour assez long dans cet archipel eût été nécessaire pour pouvoir donner cette énumération avec la critique convenable.

A Nanron-Ha, on ne coupe ni les doigts des mains ni ceux des pieds; mais dans d'autres parties de l'île Viti-Lévou cet

usage existe. Le roi de Nanron-Ha, en parlant de la grande Viti, dit bien *Vitchi-Lévou.*

Plusieurs Vitiens entourent leurs cheveux d'étoffes blanches et fines de mûrier-papier, qu'ils disposent un peu en turban. Serait-ce par suite de quelque ramification égarée de l'islamisme?... Leurs cheveux sont généralement bien arrangés, durs, épais, teints en noir et quelquefois en rouge. Sur quelques-uns l'arrangement est tel qu'on dirait un casque, disposition que nous avions déjà vue à Vaigiou et aux îles Sandwich, dans le voyage de *l'Uranie,* avec M. de Freycinet.

Toumboua-Nakoro, dont les traits se rapprochent du type arabe, a le front ordinaire, la bosse frontale prononcée; les arcades sourcilières saillantes; les sourcils peu fournis; les yeux gris; le nez aquilin; les pommettes saillantes; les dents blanches, très-belles, mais un peu larges; les lèvres légèrement saillantes et un peu épaisses; la bouche grande; les oreilles percées de deux larges trous; la physionomie noble, douce et riante; les cheveux noirs, très-touffus, très-épais, parfaitement arrangés, teints en noir en devant et sur les côtés, en rouge par derrière et enveloppés d'une étoffe extrêmement fine de mûrier-papier. Il a des moustaches et de la barbe au menton. Depuis quatre ans il a un éléphantiasis à la jambe gauche.

Les Vitiens, quoique si voisins des îles Tonga, n'appartiennent point à la *race jaune* du Grand-Océan. Ils font évidemment partie de la *race noire,* et tiennent beaucoup des Papous par leur chevelure très-ample et très-frisée, et par la couleur de leur peau qui est d'un noir tirant sur le chocolat. Ils ont le haut du front élargi de même que le nez; les lèvres grosses. Leur tatouage est en relief. Ils ont tous un langouti de mûrier-papier; plusieurs ont des bracelets de coquille et un morceau d'écaille pendue au cou. Leur taille est souvent au-dessus de la moyenne; et nous avons vu parmi eux de fort beaux hommes. Leur constitution physique est de beaucoup supérieure à tout ce que nous a offert ailleurs la race noire océanienne : les détails suivans en donneront une idée.

	pieds.	pouces.	lignes.
Songo-Songo-Lébou, de Koro-Lébou, avait	5	10	7
Kolibalan, de Batou-Lélé,	5	8	3
Mandon-Ha, de Nanron-Ha,	5	3	0
Madou-Rabou, de Batou-Lélé,	5	3	2
Ouna-Lobo, de Nanron-Ha,	5	4	6
Olété, de Koro-Lébou,	5	6	0
Ounendaou, de Nanron-Ha,	5	1	8
Lagan-Hi-Lamba, de Tamou-Soua,	5	6	4
Le terme moyen pour ces huit Vitiens est de	5	5	5

Nous avons remarqué chez les Vitiens une industrie particulière, qui nous a d'autant plus frappés qu'on ne la trouve dans aucune île du Grand-Océan : c'est la fabrication des vases de terre.

L'île Oumbenga est séparée de Kantabou par un petit canal.

Rambé est une petite île placée entre Ovioumbani et Dagonrobé. Cette dernière est aussi nommée Banoua-Lébou. La partie de Banoua-Lébou, qui est alliée des naturels de Laguemba, est celle qui est vis-à-vis Tabéouni. Les petites îles placées devant cette partie de Banoua-Lébou sont ses tributaires.

Entre Tabéouni et Kaméa ou Gaméa, est la petite île Ovioumbani. A marée basse, on peut aller à pied sec de Tabéouni à Ovioumbani.

Le 24 mai, nous voyons l'île de la Tortue, que les Vitiens désignent sous le nom de *Batoa*.

Le lendemain 25, à neuf heures et demie du matin, nous avons la satisfaction de voir deux pirogues se détacher de l'île Ong-Héa-Lébou, et faire route sur nous. A dix heures, l'une d'elles accoste la corvette, et cinq des naturels qui la montaient grimpent lestement à bord. Quatre d'entre eux sont de Tonga-Tabou ; le cinquième, chose singulière! est une de nos anciennes connaissances de Guam : il se souvient de nous avoir vus, M. Quoy et moi, pendant notre séjour aux îles Mariannes avec

M. de Freycinet. Mon premier soin, quoique en présence de l'archipel si intéressant des Viti, est de lui demander des nouvelles de nos amis les Mariannais : le major don Louis de Torres, le capitaine don Justo de la Cruz, le curé don Ciriaco, etc., sans oublier la *belle Chrétienne* et le fort d'Aguéda. *José Médiola,* c'est le nom de notre insulaire, me donna les détails les plus satisfaisans, quoique déjà un peu anciens. Depuis trois ans il avait quitté sa ville d'Agagna, sur un bâtiment espagnol, *la Concepcion,* qui allait aux Viti pour y acheter du bois de sandal : à cette époque, don José Ganga était gouverneur des Mariannes, où il avait remplacé notre excellent et généreux ami, don José de Médinilla y Pinéda.

Recevoir en pareil lieu des renseignemens aussi inattendus, c'était commencer d'une manière piquante, et sous les meilleurs auspices, notre aventureuse exploration des îles Viti. Médiola, abandonné par les siens, nous disait-il, avait erré depuis lors d'une île à l'autre, espérant toujours de rencontrer un navire qui pourrait le reconduire dans son pays. Heureux de trouver enfin ce qu'il avait si long-temps cherché, Médiola supplia M. d'Urville de le recevoir à bord de *l'Astrolabe,* ce qui lui fut immédiatement accordé. Après nous avoir témoigné tout le bonheur qu'il éprouvait de quitter un peuple féroce, toujours en guerre d'île à île et dévorant ses prisonniers, il nous apprit que sur l'île de Laguemba se trouvait une petite ancre provenant d'un baleinier américain qui s'était perdu sur les récifs de l'île Batoa.

Le chef des naturels de Tonga-Tabou, nommé *Vougui,* consent à nous accompagner jusqu'à Laguemba; il couche à bord avec les siens.

Le 26 mai, à onze heures trois quarts du matin, une grande pirogue double appartenant à Vougui, armée d'une vingtaine d'hommes, et surmontée de plusieurs plates-formes, accoste la corvette. A midi une autre pirogue, plus petite, vient à bord : celle-ci amène trois Espagnols, de Manille, qui avaient fait naufrage sur le navire *la Concepcion,* le même que celui

de Médiola. Le commandant leur accorde, comme à ce dernier, la faveur de rester avec nous : l'un d'eux, Guttierez, était muni d'une médaille russe de l'année 1818, et à l'effigie de l'empereur Alexandre.

A midi et quelques minutes le grand canot, commandé par MM. Lottin et Dudemaine, va à terre, avec Vougui et Médiola, pour prendre l'ancre, si faire se peut.

M. Lottin revient promptement, et nous raconte ce qui suit : bientôt après son arrivée, il a vu accourir un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfans, Vougui n'a pas pu contenir tout ce monde; plusieurs étaient armés de baïonnettes; Vougui lui-même s'est un instant couché à plat-ventre dans le fond du canot que les Vitiens voulaient retenir. Les deux Espagnols qui s'y trouvaient ont persisté à dire qu'il n'y avait pas de danger; que c'était seulement une extrême curiosité de voir des Européens, leur costume, leur couleur, etc. Vougui, qui en disait autant, est reparti promptement pour Laguemba.

Plusieurs naturels, deux de Tonga, deux de Viti et un Tonga-Vitien, sont restés à bord de la corvette.

Le 27, le mauvais temps nous empêche de nous approcher de Laguemba, et nos passagers ne sont pas fort contens.

Le 28, toujours assez mauvais temps. Les naturels, à qui M. d'Urville déclare qu'il ne peut les déposer sur l'île de Laguemba, mais qu'il les mettra sur Tabé-Ouni s'ils le désirent, sont d'abord assez tristes, et peu à peu ils paraissent prendre leur parti et se résigner. L'un d'eux, *Toumboua-Nakoro*, est le *receveur-général* du roi d'Embaou. Au moment où la curiosité l'a conduit à bord de *l'Astrolabe*, il était en tournée pour percevoir les tributs qui sont payés à ce roi par les chefs des îles sous sa dépendance. Ces tributs consistent, comme nous l'avons indiqué, en dents de baleine, pirogues, jeunes filles, etc., etc.

Dans la soirée, tous les naturels, à l'exception de Toumboua-Nakoro, pleurent à chaudes larmes, en disant que si on les dépose sur une île ennemie, ils seront infailliblement man-

gés. Toumboua-Nakoro reste parfaitement calme, et au moyen de Guttierez, qui me sert d'interprète, il me fournit un assez bon nombre de renseignemens sur l'archipel Vitien.

Le 29 et le 30, continuation des travaux hydrographiques. Les naturels n'aiment que les ignames : on leur en donne deux fois par jour.

Le 31, nous voyons le passage entouré de récifs, qui a été découvert par le navire *le Duff*. Il nous paraît certain, surtout d'après les observations faites par M. Guilbert, qui était monté sur les barres de perroquet, que ce passage n'a pu être franchi que par un très-beau temps et par une mer très-calme.

Le 2 juin, à sept heures du matin, M. d'Urville me fait demander si je veux aller à terre avec les naturels que l'on va déposer sur l'île Mouala. — Sans doute et de grand cœur. — Le commandant donne du drap bleu, une herminette et une médaille en bronze, de l'expédition, à Toumboua-Nakoro, et une semblable médaille à Toki. M. Pâris et moi nous nous embarquons dans la baleinière avec nos passagers que nous conduisons à Mouala. Avant la séparation, Toumboua-Nakoro me prie de lui donner un mouchoir blanc de batiste pour envelopper sa vaste chevelure; et Toki me demande un couteau; je les satisfais l'un et l'autre, et nous nous quittons bons amis. Si nous attendons quelque temps, disent-ils, ils nous apporteront des cocos; et si nous étions plus rapprochés de la ville, ils nous donneraient des cochons, etc.

J'avais un extrême désir de faire une course sur l'île Mouala; mais le ressac était très-violent, et d'ailleurs, faut-il le dire! il y avait plus d'un poltron dans la baleinière. L'un de nos canotiers, témoin du regret que je manifestais de ne pouvoir descendre à terre, me disait très-sérieusement : *M. Gaimard, vous avez envie de nous faire manger,* comme si, en cas d'accident, j'aurais pu éviter moi-même un pareil sort. La prudence est sans contredit bien nécessaire dans un voyage de découvertes; mais si l'on craint tour à tour et quelquefois simultanément les récifs, les tempêtes, les sauvages, les maladies, on n'est pas

propre à de telles expéditions. Si parfois la poltronnerie s'est manifestée d'une manière un peu trop marquée à bord de *l'Astrolabe*, on doit dire, pour l'explication d'un fait si extraordinaire dans un équipage français, qu'un grand nombre de nos matelots avaient été pris dans les prisons de Toulon. Et je dois ajouter, pour l'honneur du port auquel je me glorifie d'appartenir, que des hommes de bonne volonté, des matelots dignes de ce nom par leur bravoure et leur instruction, se présentèrent en foule à M. d'Urville. L'autorité ne crut pas devoir leur permettre de quitter leur navire pour embarquer sur *l'Astrolabe*.

Le 5 juin, à dix heures du soir, après avoir laissé la côte et porté au large, nous tombons, avec une grosse mer, sur des brisans. A leur aspect instantané, la vigie terrifiée manqua de voix pour les annoncer. Ils étaient tellement près de nous, que nous ne pouvions plus virer vent arrière, et qu'il fallut les prolonger à une demi-encâblure. Chacun passa le reste de la nuit sur le pont, pouvant réfléchir à son aise à la dramatique existence des navigateurs qui explorent les îles à corail.

Le 6 juin, nous voyons la belle montagne conique de Kantabou, excellent point de reconnaissance pour les navires que le commerce du bois de sandal attire dans ces parages.

Le 7, nous apercevons sur la côte de Vatou-Lélé, île charmante et couverte d'une belle végétation, un grand nombre de naturels qui nous font des signaux avec un pavillon blanc.

Le 8, plusieurs pirogues viennent à bord de *l'Astrolabe*. Ounoun-Lébou, roi de *Nanron-Ha*, me donne plusieurs renseignemens sur Viti-Lévou.

Jusqu'alors je n'avais pu examiner aucune femme de cet archipel. J'en vois quelques-unes dans une grande pirogue sur laquelle je descends aussitôt, dans le but de faire quelques remarques sur le beau sexe vitien. Par suite d'une manœuvre qu'exécuta *l'Astrolabe*, la pirogue où j'étais se trouva éloignée de la corvette, et de telle manière que les naturels auraient pu bien facilement me faire prisonnier et m'emmener avec eux.

Déjà les Vitiens commençaient à examiner mes vêtemens avec une grande curiosité, en me disant impérieusement de les leur donner. Je leur fis entendre qu'à bord de la corvette nous possédions un grand nombre d'étoffes diverses, et je leur montrai beaucoup de sang-froid et de tranquillité. Ils me ramenèrent sans m'avoir rien pris, et alors je crus devoir leur faire quelques légers cadeaux.

Si les Vitiens s'étaient emparés de moi, mon parti était pris :

Du peuple lanternois j'adoptais les coutumes.

Je devenais Vitien, et, soldat d'avant-garde, je serais certainement parvenu à leur inspirer promptement de la confiance par quelques expéditions militaires ; j'aurais étudié la langue et l'histoire de cet archipel, en attendant que, comme Médiola, un navire vînt me chercher. —

Depuis notre retour à Paris, j'ai montré à M. le capitaine Dillon les notes que j'avais recueillies sur les îles Viti, et voici les observations qu'il m'a faites à ce sujet :

L'île de *Hono*, découverte par le capitaine Dillon, qui l'a nommée île *Joseph Barretto*. Elle a, d'après lui, mille habitans, au lieu de cinq cents.

Embaou, que M. Dillon nomme Bow, aurait trente mille combattans.

A Ong-Héa-Lébou, les habitans de Tonga-Tabou ont tué tous les insulaires avant l'arrivée des Européens. Il n'y a maintenant que quelques matelots pour la pêche des tortues. On n'y trouve plus de naturels.

Les tortues que l'on pêche à Ong-Héa-Lébou sont portées à Laguemba, d'où on les transporte à Embaou.

Boulang-Ha a deux cents habitans.

Namouka, de cent à cent cinquante habitans. Elle était très-peuplée en 1825. Depuis cette époque, les guerres qu'elle a

soutenues avec Embaou et Laguemba ont presque anéanti sa population. On va y chercher des ignames et des cochons.

Kambara, quatre cents habitans. Cette île, appartenant à Laguemba, est habitée par des esclaves qui sont occupés à construire des canots, à faire des lances, et à pêcher des tortues.

Kambara touche presque l'île de Morambo.

Mozé, cinq cents combattans. C'est sur cette île que s'est perdu le premier navire européen.

Laguemba, mille combattans.

Embaou tire ses combattans de Viti-Lévou.

A Viti-Lévou, il y a quatre districts : 1° *Réva*, qui a presque autant d'habitans que *Bow*; 2° *Taouzara*; 3° *Brata*, très-puissant, qui a été attaqué sans succès, de 1801 à 1820, par vingt mille hommes de Bow, et quinze Européens qui avaient avec eux un canon de deux livres; 4° *Bow*, nom du quatrième district, que les Anglais ont appliqué à l'île entière.

En tout, cent mille habitans, dont cinquante mille hommes pour le district de Bow.

Le chef de Laguemba est tributaire de Bow. Il a sous sa dépendance tout ce qui l'entoure.

Takon-Robé, tributaire de Bow, a sous ses ordres un grand nombre d'îles.

Kantabou est nommée, par les Anglais, Maï-Ouala.

Abounivalou signifie empereur. Son nom propre est *Oulibaou*.

Les dents de baleine sont les diamans du pays.

Une brasse d'étoffe de mûrier-papier est la monnaie ordinaire. On apprécie tout en brasses de mûrier-papier. Combien de brasses pour telle chose? demande-t-on aux Vitiens lorsqu'on veut faire quelque acquisition.

Lorsqu'un chef tue quelqu'un, il prend son nom.

En 1825 le roi était *Oulibaou*. Ses frères étaient : 1° *Tanoa*; 2° *Guira-Koman-Koula*; 3° *Fokatou-Boular*; 4° *Nex-Kaïniano* (il a été tué et mangé à côté du capitaine Dillon, à

Ouaïler) ; 5° *Kaï-Latché-Kaou* (il est mort à son retour de Tonga); 6° *Dilanamati.* C'est le plus jeune frère et le plus grand guerrier; sa mère est de Laguemba : il demeure à Bow.

Tanoa, Fokatou-Boular et Dilanamati vinrent visiter le capitaine Dillon.

(*Extrait du Journal de M. Gaimard.*)

Le 26 mai, sous un ciel sombre et de sinistre apparence, nous commencions l'exploration difficile de l'archipel des Viti. Sur l'une des pirogues qui nous avaient accostés, nous reconnûmes un naturel de Tonga; cet homme, monté à bord, sembla tout joyeux de ce que nous avions habité son pays; il nous parla de l'état actuel de l'île et de ses chefs, avec une facilité et une intelligence parfaites. J'avais dessiné à Tonga une quarantaine de portraits; mais, pressé par l'abondance des matériaux, je m'étais souvent borné à esquisser au simple trait les naturels qui avaient consenti à poser un instant devant moi. Lorsque je fis voir à l'homme dont il est question cette partie de ma collection, je l'entendis, à mon inexprimable satisfaction, me nommer chacune des figures qui passaient sous ses yeux, et lui-même était dans le ravissement s'il venait à reconnaître les traits de quelque personne de sa famille. Si ce témoignage naïf de la ressemblance de mes esquisses dut flatter mon amour-propre, il ne m'étonna pas moins par le haut degré d'intelligence qu'il marquait dans le sauvage de Tonga. Certainement il y avait dans cet enfant de la nature une finesse de conception, un sentiment des arts, qui manquent quelquefois aux hommes les plus civilisés.

En parcourant l'archipel des Viti nous eûmes aussi au milieu de nous un exemple bien remarquable d'intelligence et de dignité, dans la personne d'un naturel de l'une des Viti. Cet homme, nommé Toumboua-Nakoro, était venu nous visiter avec deux personnages considérables, tandis que nous étions sous voiles devant Laguemba. Contraints par la rigueur du temps

de reprendre le large, nous nous vîmes dans l'obligation de donner à nos insulaires une hospitalité bien faite pour les inquiéter. Durant huit jours de captivité involontaire, Toumboua-Nakoro se comporta avec une décence et une fermeté qui nous firent prendre la meilleure idée de son caractère. Tandis que ses compagnons manifestaient leurs craintes par des gémissemens et des larmes, cet insulaire ne parut pas abattu un seul instant; il ne changea rien à ses manières, jusque-là empreintes d'une noble affabilité. Je ne crois pas exagérer en affirmant que nul Européen, dans quelque classe qu'on l'eût pris, n'eût conservé, en pareille circonstance, une attitude plus digne et plus convenable que celle de Toumboua-Nakoro au milieu de nous. M. Gaimard se chargeait d'occuper les loisirs de notre bon hôte, en tirant de lui tous les renseignemens possibles sur le vaste et dangereux archipel que nous parcourions. Toumboua-Nakoro, espèce de collecteur des impôts, était plus que personne à même de fournir une bonne statistique de ces îles sans nombre, qu'il parcourait en exerçant sa charge. Au moyen des longues séances, où notre docteur livrait de rudes assauts à la complaisance imperturbable de l'officier du fisc des Viti, l'expédition de l'Astrolabe s'est enrichie d'une foule de documens nouveaux sur ces parages si justement redoutés.

Les habitans des îles Viti, renommés par la férocité de leurs mœurs, sont doués d'une stature et d'une force remarquables; leurs formes, aussi belles que celles qui distinguent les guerriers de Tonga, offrent un caractère beaucoup plus mâle, et décèlent des habitudes plus énergiques; nous n'avons pas remarqué parmi eux cette disposition à l'obésité, qui est si commune aux îles des Amis. Les traits des *Vitiens* portent en général une expression de dureté, que la couleur noire de leur peau rend encore plus marquée. Ils marchent presque nus; une étroite ceinture qui passe entre les cuisses est leur unique vêtement; des colliers de dents humaines, des bracelets aux bras et aux jambes, composent leur parure, qu'ils complètent en disposant d'une manière très-symétrique leurs cheveux hérissés de toutes

parts, et en les poudrant de charbon ou de chaux. Toumboua-Nakoro, notre hôte, était doué d'une physionomie noble et douce; ses traits se rapprochaient beaucoup du type arabe; sa chevelure, fort noire sur le front et les tempes, était d'un roux très-ardent par derrière : c'est, à ce qu'il paraît, un raffinement de coquetterie usité chez quelques chefs, et toujours ceux qui se distinguent par cette parure l'entretiennent avec le soin le plus minutieux.

Nous ne quittâmes pas les Viti sans y planter aussi un *jalon*, selon l'expression de notre docteur Gaimard. Le 6 juin, à dix heures du soir, un récif inconnu, comme celui de la baie de l'Abondance, faillit nous arrêter pour toujours. Il y eut un moment de violente émotion à bord, car l'écueil s'étendait loin sous le vent, et une grosse mer nous portait sur la longue bande, brillante d'écume, que, par bonheur, la lune nous montrait assez distinctement : la manœuvre qui nous avait déjà sauvés nous fut encore une fois salutaire. Dans l'impossibilité de virer, nous couvrîmes de voiles la corvette, et *l'Astrolabe*, comme accoutumée à de pareilles secousses, doubla lentement, mais avec un plein succès, le redoutable récif qu'elle venait de découvrir.

(*Extrait du Journal de M. Sainson.*)

PAGE 488.

Auparavant ce n'était que des masses de coraux recouvertes çà et là de monceaux de sable.

Le 1er juillet nous fûmes en vue des îles basses de Laughlan. Elles forment un demi-cercle, et sont liées par des bancs de sable. Nous en ajoutâmes une qui est un rocher plat et beaucoup plus élevé que les autres qui sont probablement madréporiques. Le mauvais temps qui nous accompagnait toujours nous empêcha encore ici d'aborder à ces terres cou-

vertes de cocotiers et de verdure. Nous ne pûmes même nous assurer si elles sont habitées.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 496.

La pointe fatale qui semblait devoir être le terme de nos longues caravanes.

Le commandant, jugeant sans doute par le temps que nous éprouvions que c'eût été compromettre l'expédition et les travaux déjà faits que de passer le détroit de *Torrès* sans ancres à jets, ni *haussières*, voulut commencer la géographie de la Nouvelle-Guinée par le nord, et non par le sud, comme il l'avait projeté avant ce qui nous arriva à Tonga-Tabou. Ayant besoin d'eau et de bois, nous allâmes en faire à la Nouvelle-Irlande, sur laquelle nous arrivâmes le 5 juillet par un temps sombre et pluvieux.

A l'instant où nous entrions dans l'anse aux Anglais, un grain nous cachant tous les alentours, nous fûmes obligés d'en sortir et de laisser porter pour le hâvre Carteret. Vis-à-vis, le temps continuant à être très-sombre et pluvieux, M. Lottin fut envoyé pour reconnaître le mouillage. A trois heures on n'y voyait plus à une longueur du navire, et la pluie tombait par torrens. La position de ce canot sans vivres, et parti à la hâte, devint dès-lors des plus critiques; il courait les risques d'être abandonné pendant un temps que nous ne pouvions prévoir. Car nous trouvant à l'entrée du détroit que forment la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande, où les courans sont très-forts, ils allaient nécessairement pendant la nuit nous entraîner loin sous le vent malgré nos manœuvres.

En louvoyant pour nous maintenir à portée d'être vus par le canot, dès que le temps lui permettrait de venir, nous fûmes entraînés par les courans sur l'île Leigh, qui est à l'entrée du

hâvre Carteret, et bientôt dans un état de perdition qui dura dix minutes, lesquelles nous furent nécessaires pour doubler cette île que nous longeâmes à dix brasses par une pluie battante et sans presque de vent. Heureusement que dans les houpées de la lame, dans lesquelles nous passions, il se trouvait assez d'eau pour ne pas toucher. Pendant un instant nous nous considérâmes heureux d'avoir doublé la pointe élevée de l'île sur laquelle la mer déferlait, et de voir que nous n'allions être jetés que sur un haut-fond où elle serait beaucoup moins mauvaise. Pendant le moment critique on essaya de virer de bord; mais le commandant vit rapidement qu'il y avait plus de chances à tenir le plus près. On força de voiles, et par le temps le plus affreux nous entrâmes dans le hâvre Carteret sans voir même les hautes montagnes boisées qui s'élevaient au-dessus de nos têtes. Ici, si la catastrophe se fût accomplie, on aurait probablement perdu une partie de l'équipage. Et que serait devenu le reste dans un pays qui n'offre aucune ressource?

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

Le 6 juin, au moment où nous allions donner dans un port commode et sûr, à la Nouvelle-Irlande, un grain furieux vint nous assaillir. Des torrens de pluie, comme nous n'en avions jamais vus, nous dérobèrent bientôt la vue de la côte, et nous fûmes entraînés sous le vent du port que nous avions vu de si près. L'obscurité nous environnait de toutes parts, et nous n'entrâmes dans le hâvre de Carteret, vers cinq heures du soir, qu'en courant le plus grand danger de nous perdre sur la pointe de l'île Leigh. Nous ne doublâmes cette pointe hérissée d'écueils, qu'à la distance de quelques brasses; nos vergues semblaient toucher les arbres qui, du haut des rochers, s'étendaient sur la mer; enfin, notre bonheur fut tel dans cette incroyable position, que j'entendis plus d'un homme de l'équipage remercier ardemment le ciel du miracle éclatant dont il venait de favoriser *l'Astrolabe* en la sauvant d'une perte certaine. Cette rude épreuve passée, nous trouvâmes au fond du

hâvre, sous l'île aux Cocos, un beau mouillage, où la corvette fut amarrée tout près du rivage.

Mon ami Guilbert, en faisant seul le tour de l'île aux Cocos, avait rencontré daus un site sauvage, au milieu des rochers, un caïman qui, à sa vue, s'était aussitôt dirigé vers la mer. D'après cette découverte, le 14 juillet au matin, Guilbert et moi nous prîmes la belle résolution d'aller chercher dans sa retraite le terrible amphibie. Munis des armes convenables, nous descendîmes par la grande chaleur de midi, et nous ne tardâmes pas à trouver l'endroit où le caïman paraissait avoir établi son repaire. Tout était silencieux autour de nous; nous présumâmes que c'était l'heure où l'animal allait chercher la fraîcheur au fond des eaux, et, résolus de l'attendre, nous nous assîmes côte à côte sur le sable brûlant de la plage. La chaleur était étouffante, l'air chargé de vapeurs pesait sur nous, et nous engourdissait de telle sorte, que Guilbert ne put résister davantage, et qu'il céda au sommeil en me priant de veiller auprès de lui. Bientôt cependant, malgré tous mes efforts pour rester éveillé, l'indomptable sommeil s'empara aussi de moi, et quand nous ouvrîmes les yeux une grande heure s'était écoulée. Nous rîmes beaucoup tous deux de notre vigilance et de notre ardeur pour la chasse, tout en nous estimant heureux d'avoir sommeillé si tranquillement; si l'hôte de ce lieu sauvage était pendant ce temps remonté de la mer, notre réveil n'eût pas été aussi paisible. Nous reprîmes le chemin du bord, d'un air un peu moins guerrier qu'en partant.

Le lendemain, le caïman lui-même vint chercher la mort dans les flots de la baie. Vers midi, on le vit traverser la rade; trois embarcations lui donnèrent la chasse, et il succomba sous une grêle de coups de fusil. Amené sur la plage voisine, il y fut disséqué malgré son horrible puanteur. Cet amphibie avait douze pieds trois pouces de longueur.

(*Extrait du Journal de M. Sainson.*)

PAGE 496.

Et il m'apprit que partout où il avait sondé, il n'avait pas trouvé moins de quarante brasses de fond.

Vers une heure, M. d'Urville, profitant d'un moment d'embellie, me confia la baleinière avec neuf hommes pour aller reconnaître l'entrée du hâvre Carteret, et voir s'il était également sûr de passer à droite ou à gauche de la roche Booby. Le vent était bon frais, et nous fîmes route sous la misaine, un ris pris; mais à peine eûmes-nous quitté la corvette, qu'un grain nous la fit perdre de vue. La pluie recommença et continua jusqu'au soir sans interruption ; nous ne distinguions plus rien que Booby, dont le roc noirâtre faisait jaillir à plus de trente pieds une écume éblouissante : bientôt il disparut dans les torrens de pluie. La mer, grosse, prenait le canot par le travers, et semblait à chaque instant devoir le disloquer : deux hommes étaient occupés constamment à vider l'eau. Je fis amener la misaine; nous étions tous trempés jusqu'aux os; le froid commençait à me saisir, et je pris un aviron : nous quittâmes nos habits qui semblaient nous glacer; et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous nous mîmes à ramer de toutes nos forces contre le vent, tenant le canot le bout à la lame, et attendant à chaque instant une éclaircie pour voir où nous étions. J'estime que nous restâmes trois heures dans cette position, luttant contre le vent et la mer, ne voyant absolument rien à une toise de nous, et craignant d'être jetés sur quelque point de la côte. Enfin, les hommes harassés ne faisaient plus que battre l'eau avec leurs avirons, quand nous rencontrâmes un énorme tronc d'arbre. Je fis passer le cablot à une de ses branches, et nous pûmes reprendre haleine un instant, dérivant lentement avec lui et sondant sans trouver fond à quarante brasses.

Les matelots, gais en partant, ne soufflaient pas le mot, et

j'étais moi-même très-inquiet. La nuit approchait, la corvette avait dû courir au large; je connaissais la force des courans qui devaient l'entraîner au nord dans le canal, et l'impossibilité de regagner ensuite dans le sud. Je voyais la certitude de rester abandonné à nos propres moyens pendant un temps plus ou moins long, et sur une côte qui n'est rien moins qu'hospitalière.

Un grain violent, chassant la brume devant lui, nous permit de voir la côte. Nous étions à environ un quart de mille dans le sud de Booby; nous reprîmes courage, et vînmes passer entre cette roche et la terre, à mi-distance, sans trouver fond à quarante brasses. Après le grain, le vent mollit beaucoup, et nous prolongeâmes la côte à quelques toises pour ne pas la perdre de vue, remontant vers le nord, et cherchant quelque crique pour nous réfugier.

A près d'un demi-mille dans le nord de Booby, la côte formait un enfoncement dans lequel la mer était unie comme une glace; mais une digue de récifs nous empêchait d'y pénétrer. Nous découvrîmes enfin une coupure; la baleinière y toucha; mais nous sautâmes tous à l'eau, et elle fut bientôt tirée à terre sur une petite plage de sable, seul point où les barringtonias permettaient d'aborder. La pluie ne discontinuait pas; nous fîmes une tente avec des voiles, et nous nous mîmes tous dessous, nus et les uns contre les autres pour nous réchauffer; car nos dents claquaient, et nous n'avions aucun moyen de faire du feu, qui d'ailleurs n'aurait pas manqué d'attirer les sauvages, ce que je voulais éviter avant d'avoir perdu tout espoir de revoir la corvette. Un matelot, le nommé Grasse, que j'avais envoyé explorer la plage, revint me dire qu'à quelques pas de nous il y avait deux huttes abandonnées, où nous serions plus abrités pour la nuit; et je me disposais à les visiter moi-même, lorsque, mettant le pied hors de la tente, il s'écria : La corvette!... En effet, à travers la brume et la pluie, on apercevait alors distinctement *l'Astrolabe*, orientée vent arrière et roulant panne sur panne; elle avait dépassé l'île Leigh, et

se dirigeait lentement vers le mouillage, le vent étant tout-à-fait tombé, ou du moins ne se faisant pas sentir dans ce canal.

Bientôt un coup de fusil partit du bord pour signal, et nous fit voir que l'on n'était pas sans inquiétude sur notre sort. La baleinière fut remise à l'eau, les objets rembarqués, et peu de minutes après nous étions au milieu de nos camarades, qui nous apprirent que la corvette avait été à deux doigts de sa perte sur la pointe de l'île Leigh. M. d'Urville, depuis notre départ et malgré le danger, avait toujours manœuvré pour se rapprocher de la côte, ne pouvant se résoudre à nous abandonner à la discrétion des sauvages habitans de ces contrées.

(*Extrait du Journal de M. Lottin.*)

PAGE 519.

Tentons d'abord, et les événemens décideront du reste.

Tout le sol d'alentour était de calcaire madréporique; même une montagne de l'entrée qui, arrondie et élevée en piton, aurait pu être soupçonnée volcanique. Du reste elle ne devait cette forme qu'on aperçoit bien du mouillage, qu'à sa position par rapport à nous, parce qu'elle terminait un petit chaînon vers la mer.

Nous n'eûmes pas deux beaux jours dans les quinze que nous demeurâmes dans ce hâvre, assez mal déterminé, surtout pour la profondeur de l'eau, par un des officiers de Carteret qui ne le visita qu'en canot. Presque tous les soirs la pluie tombait par torrens. Le bois et l'eau s'y font facilement, et cette dernière est de bonne qualité. Cette contrée offre bien peu de ressources en vivres. Nous ne prîmes que quelques

poissons à la ligne. On renonça au tramail qu'on tendait le soir, et les madrépores empêchèrent de jeter la seine. A terre les oiseaux étaient plus difficiles à approcher, et surtout à tirer au travers d'aussi grands arbres. Notre collection s'augmenta cependant de quelques espèces nouvelles et rares. Nous citerons une grosse sorte de corbeau d'un noir bleu, à longue queue avec les joues nues; un joli gobe-mouche noir et orangé. On y trouve aussi le pigeon de Nicobar qui a les belles plumes de son cou effilées comme celles d'un coq; le lory-papou et la colombe muscadivore; mais ici le gros tubercule de son bec est couleur cerise au lieu d'être noir. Malgré l'espace resserré dans lequel nous étions, les bords de la mer et un très-petit récif me fournirent, en mollusques et zoophytes seulement, de quoi remplir vingt-sept planches coloriées.

En arrivant, le commandant fit tirer quelques coups de canon pour appeler les naturels dont nous n'apercevions aucune trace. Ce moyen réussit. Ils vinrent d'abord par terre nous reconnaître à l'aiguade, puis dans leurs pirogues; et nous en eûmes presque tous les jours le long du bord, qui venaient de deux points opposés. Ils étaient pauvres et peu industrieux. Nous n'eûmes d'eux, en petite quantité, que des bananes, de très-petits cochons, du taro, peu de poissons et quelques phalangers d'un blanc jaunâtre. Leurs pirogues, très-minces et fragiles, sont élégantes et très-relevées en avant et en arrière. Elles sont à balancier. L'espèce humaine, à la Nouvelle-Irlande et sur les terres environnantes, paraît répartie en tribus éparses. Elle appartient évidemment à la race Papoue avec un type inférieur à ceux qui habitent plus près de l'équateur, à la Nouvelle-Guinée ou dans la grande île de Waigiou. Cela tiendrait-il à la grande humidité dans laquelle ils doivent être plongés une partie de l'année? Influence assez grande pour agir sur la paroi osseuse de la tête, ainsi que le fait observer M. le docteur Gall sur un assez grand nombre que nous apportâmes de Waigiou. Du reste les Nouveaux-Irlandais sont d'une taille médiocre, avec le ventre gros et les

extrémités grêles. Leur face est élargie par la saillie des pommettes; ils ont les yeux petits, un peu obliques; le nez épaté. Ils se percent d'un ou deux trous les narines en dessus pour y fixer de petites dents canines de cochon, qui vont en divergeant comme de petites cornes : ce qui leur donne une singulière physionomie. Leur peau est noire, le plus souvent couverte de la lèpre écailleuse. Ils vont entièrement nus. Leurs cheveux, longs et très-crépus, sont teints de plusieurs couleurs. Ils semblent préférer la rouge. Ils se peignent aussi la face et portent des bracelets de coquillages ou tissus. Ils n'ont presque pas de barbe. Il y a loin de ces insulaires à ceux des Fidji pour le développement et la proportion des formes, quoiqu'ils semblent appartenir à la même race. Ils nous approchèrent toujours avec défiance, écartant toutes les propositions qui tendaient à visiter leurs villages, et ne nous montrant jamais leurs femmes. Un jour ils volèrent de force du linge à un matelot qui lavait à terre. Ce qui fit que nous ne revîmes plus les auteurs du larcin.

Nous laissâmes ce pays sans avoir pu donner de rafaîchissemens à l'équipage. Nous n'eûmes même pas la ressource des cocos, ainsi qu'on pourrait le croire d'après le nom de la petite île sur laquelle nous étions. Il ne s'en trouve qu'un seul plant. Ces arbres ne prospèrent pas d'ailleurs au milieu d'une végétation humide et pressée. Ils aiment à s'élancer librement sur le bord des plages sablonneuses. Mais du reste munis d'excellens vivres en farine, biscuits et viande salée, dans le même lieu où jadis Carteret avait manqué mourir de faim, nous pouvions sous ce rapport comparer les avantages de la navigation moderne aux privations de l'ancienne.

J'allais oublier que nos messieurs tuèrent un crocodile de douze pieds de long, que nous avions vu rôder dans la rade. Assailli d'un grand nombre de coups de fusil, il succomba, et ne fut malheureusement trouvé flottant que quelques jours après. Sa puanteur était horrible; cependant nous conservâmes sa tête, et M. Sainson en fit un bon dessin.

Nous ne fussions pas demeurés dans un lieu qui ne nous offrait ni ressources ni intérêt, sans une violente colique nerveuse qui tint M. d'Urville pendant plusieurs jours.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 539.

Rien que pour envoyer un canot sur l'île du volcan et visiter ses abords.

Nous appareillâmes le 17 juillet. Nous eûmes assez de peine à sortir de ce lieu étroit; nous faillîmes même échouer faute de vent. Le soir nous étions dehors, et le lendemain en vue de la côte de la Nouvelle-Bretagne, dont on commença la géographie. Nous comptions la faire à l'aide du beau temps auquel on doit s'attendre par quatre degrés de latitude. Il n'en fut rien, et nous eûmes constamment des averses de pluie accompagnées de forts vents et d'une grosse mer qui rendaient les approches de la terre aussi difficiles que dangereuses. On ne l'apercevait quelquefois pas à une demi-lieue, et souvent pas du tout. De sorte que, malgré toute la persévérance que mit M. d'Urville, on ne put avoir de cette terre que quelques parties, saisies par M. Lottin dans les intervalles des grains sombres qui se succédaient rapidement. Quand on verra sur la carte ces fragmens de travaux et ces routes multipliées en divers sens, on aura de la peine à croire à tant de contrariétés qui semblaient faire route avec nous. Une semaine de beau temps eût suffi pour faire ce travail. Loin de là nous fûmes six jours sans avoir d'observations, de sorte qu'entraînés par la force des courans vers le détroit de Dampier, nous ne pûmes nous en apercevoir qu'à l'aspect des terres qui l'avoisinent. Notre position devenait de plus en plus difficile à mesure que l'espace qui existe entre la Nouvelle-Bretagne et la Louisiade se resserrait. Heureusement le ciel s'éclaircit à l'entrée du dé-

troit lorsque nous y arrivâmes le 1er août au soir. La nuit on courut des bordées pour se maintenir devant. Mais les courans nous entraînèrent vers l'enfoncement que forme la Nouvelle-Guinée, et il nous fallut revenir le lendemain vers le détroit. Nous y entrions à pleines voiles, filant de quatre à cinq nœuds, lorsque nous donnâmes dans des hauts-fonds, que la vigie du haut des mâts ne put apercevoir à temps, probablement à cause de l'éclat du soleil vers lequel nous allions. On ne pouvait plus reculer, il fallait passer ou y rester. En lofant pour un rocher, en arrivant pour l'autre, on finit par trouver un passage en touchant deux fois; la dernière assez fortement, pour échouer, peut-être, si l'on n'eût pas fait assez de voiles. Ce banc était la continuation de celui sur lequel les deux navires de d'Entrecasteaux se trouvèrent aussi engagés sans toucher toutefois. M. d'Urville, en passant à environ quatre lieues plus à l'est, croyait l'éviter. On le voyait s'étendre encore à notre droite, de manière que pour passer avec quelque sûreté ce dangereux détroit, il faut approcher de près la terre de la Nouvelle-Bretagne qui nous a paru saine, comme le sont en général les terres élevées. Cette partie est peuplée et offre de grandes clairières qu'on prendrait d'abord pour le résultat de grandes cultures; ce qui n'est pas. Il n'y a presque point de plages, et les arbres croissent presque dans la mer.

Une très-forte brise, qui nous fit franchir le détroit, nous fit voir que si nous eussions échoué sur le banc, privés d'ancres et de cordages convenables, comme nous l'étions, la campagne finissait là ; qu'il eût fallu abandonner *l'Astrolabe* pour s'embarquer dans les canots, tenter de contourner la Nouvelle-Guinée, et faire six cents lieues avant que de gagner Amboine, seul lieu qui fût le plus à notre portée.

Les terres de cette extrémité de la Nouvelle-Guinée sont de grandes îles volcaniques, la plupart élevées en cône, qui décèlent leur origine. Le volcan, isolé à l'entrée nord du détroit, dont le feu servit comme de fanal à Dampier dans son intrépide navigation, paraissait calme depuis long-temps. Son re-

vers oriental était couvert de verdure. Nous ne pûmes voir la forme de sa cime couronnée par les nuages.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 555.

Présentait à l'intérieur de hautes montagnes avec un terrain plus bas au rivage.

Les îles Schouten, au nombre de huit, sont très-élevées et en cône; ce qui dénote une origine ignée. Leur élévation contraste singulièrement avec le peu d'élévation de la terre de la Nouvelle-Guinée qui leur correspond. Elles sont boisées. En passant près de l'une d'elles, nous vîmes la plage bordée d'une forêt de cocotiers. Deux pirogues, montées par un assez grand nombre d'habitans couronnés du fruit rouge du pandanus, se dirigèrent vers nous. Elles hésitèrent d'approcher lorsqu'elles furent à une certaine distance de nous, et ne profitèrent pas de ce qu'on avait mis en *panne* pour des observations géographiques. De sorte que nous ne pûmes voir les habitans de cette partie de la Nouvelle-Guinée. La dernière de ces îles, très-rapprochée de terre, est la seule qui nous ait présenté une anse où l'on puisse mouiller. Du reste toutes ont leurs côtes abruptes, et la mer nous a paru saine dans leur intervalle. Le lendemain nous vîmes près de la côte quelques petites îles très-basses, habitées, et qui reçurent les noms de diverses personnes de l'état-major. La grande terre vis-à-vis de ces îles est elle-même très-basse, et les montagnes ne paraissent que dans l'éloignement.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 560.

Ces naturels paraissaient, en général, aussi misérables que méchans et perfides.

Le 11 au soir, après dîner, le calme nous ayant mis à environ quatre milles de la côte, près d'une sorte de baie, nous vîmes venir quinze pirogues portant environ une quarantaine de naturels. Ils paraissaient avoir employé tout le jour à se décider à nous aborder. Lorsqu'ils furent à portée de canon ils poussèrent de grands cris. Peu à peu ils approchèrent jusqu'à portée de pistolet, sans aller plus loin, causant et gesticulant beaucoup. Tous étaient armés d'arcs et de flèches qu'ils agitaient parfois, hésitant cependant à en lancer. Enfin il en partit une. Pour prévenir tout engagement qui pût leur être fatal, le commandant leur fit tirer deux coups de fusil à balle. Incontinent ils revirèrent de bord et pagayèrent pour se retirer, mais assez lentement. On essaya de tirer un coup de canon au-dessus de leur tête. L'effroi qu'ils en eurent et la vitesse avec laquelle ils cherchaient à s'éloigner étaient vraiment comiques.

Ils étaient nus, les parties génitales couvertes d'une coquille. Quelques-uns avaient des fruits rouges sur la tête. Leur couleur n'était pas très-noire, mais ils avaient le ventre gros. Les petites embarcations qu'ils montaient étaient à balancier, sans élégance. Tous leurs gestes tendaient à nous engager à aller à terre, et la lenteur qu'ils mirent à nous reconnaître, leur grand nombre de pirogues, leurs armes, sans aucun objet comestible, indiquaient qu'ils n'avaient que des intentions hostiles.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 612.

Le kangarou d'Arrow et une petite espèce de mammifère nouvelle.

Tous les contours de la rade sont bas, marécageux, et la plus grande partie sans plage, de sorte qu'on est dans les forêts aussitôt à terre. Lè sol est entièrement formé de calcaire madréporique. Nous l'avons également trouvé tel au sommet de la petite montagne qu'habitent quelques Alfaquis près du village de Dorey proprement dit. Par une latitude aussi chaude, la végétation ne souffre point d'un aussi mauvais sol. C'est même le point où je l'aie vue atteindre les dimensions les plus gigantesques. Sur la montagne dont je viens de parler, près des maisons, il est un arbre déraciné et tombé, auquel j'ai compté quarante-sept bons pas de tige jusqu'à la naissance des premières grosses branches; sa grosseur est proportionnelle. C'est en marchant sur la tige même que je la mesurai. Il est quelques-uns de ces énormes végétaux du sommet desquels pendent jusqu'à terre le long du tronc des rameaux déliés en forme de cordes. D'autres fois ce sont des lianes qui produisent cet effet qui fixe toujours l'attention du voyageur. Malgré l'embarras qu'occasionent parfois des plantes rampantes épineuses, des lianes ou des troncs morts, on ne peut pas dire que ces forêts soient impénétrables. Il est même des endroits où l'on marche assez à l'aise et à l'abri du soleil le plus violent. Toutes ces forêts sont animées par une foule d'oiseaux ornés des couleurs les plus variées et les plus brillantes, et dont nous entendions le matin, à la naissance du jour, les ramages divers. Celui des cassicans et des corbi-calaos était surtout remarquable par sa force et sa durée. Il précède celui des autres oiseaux. On entendait par intervalle le son métallique d'un oiseau qu'on appelait pour cela cor de chasse. C'est très-probablement le même dont la trachée-artère sort de la poitrine

et décrit une sorte de spirale sur le sternum. Il est d'un beau noir métallique à reflets d'acier. Les plumes de sa tête sont serrées; celles du cou effilées. Il a deux ou plusieurs petites cornes plumeuses. Les calaos, les perroquets, les colombes et les pigeons y sont très-communs. Les oiseaux de paradis, le manucode et le vert-émeraude, dont les femmes ornent leur tête, n'y sont point rares et point difficiles à tuer lorsqu'on est conduit par les naturels. Leur cri fort et répété par intervalles, ouake, ouake, ouake, les fait facilement reconnaître. La femelle crie, à peu de chose près, de la même manière. Les jeunes mâles, qui n'ont point encore leurs flancs et le vert-émeraude sous le cou, ressemblent presque en tout aux femelles. Il faut les ouvrir pour connaître la différence du sexe. Ces oiseaux se nourrissent d'un fruit jaune de la grosseur d'une petite cerise. Les Papous les tuent avec des flèches en forme de trident, qui les saisissent sans les endommager; ils les vident, leur arrachent les pattes, souvent les ailes, passent un long morceau de bois dans le corps par le bec, les font ainsi sécher et les vendent aux Chinois et aux Malais. On les appelle manbéfor en langue du pays. Les manucodes paraissent un peu plus rares, et leur petitesse les rend difficiles à tuer. Il y a des arbres dont les fruits les attirent, mais sur lesquels ils ne font que s'arrêter un instant. Les insectes sont aussi beaux que peu nombreux. Leur rareté tient à ce qu'il y a peu de clairières, et que le plus grand nombre, comme les papillons, aiment le soleil et fuient l'ombre des grands bois. Nous avons déjà fait cette remarque pour le Brésil, où nous n'avons trouvé des insectes et des oiseaux en abondance qu'aux environs des habitations.

Il n'y a point de rivière à Dorey, les eaux s'écoulent à la mer en petits ruisseaux. L'aiguade la plus commode et qui se trouve au fond de la rade à gauche, fournit une assez bonne eau quoiqu'elle soit un peu fade, ce qui tient au calcaire friable sur lequel elle coule.

La mer fournit très-peu de poissons, de mollusques et de zoophytes. Nous devons la plupart de ceux que nous avons

dessinés aux naturels qui, pour avoir de nos objets d'échange, les recherchaient avec soin. Les récifs, qui ordinairement dans ces parages sont riches de ces productions, ici étaient morts. La cause n'en serait-elle point due à ce que dans les fortes pluies les eaux qui descendent des montagnes rendent presque douces et entièrement limoneuses celles de toute la rade? Cet effet doit même s'étendre au loin, et faire croire, à un navire qui passerait près de terre, à la présence d'une rivière qui n'existe pas.

Nous avons reconnu la présence du kanguroo d'Aroé à la Nouvelle-Guinée. Nous n'avons eu qu'un jeune individu, mais des ongles de ces animaux, que les Papous fixent aux extrémités de leurs arcs, annoncent qu'il y en a d'une forte taille. La découverte la plus remarquable est celle du genre péramèle, qu'on ne croyait appartenir qu'à la Nouvelle-Hollande. En y ajoutant des phalangers, voilà trois animaux communs à ces deux grandes îles. Les rapports entre plusieurs oiseaux des mêmes pays ne sont pas moins remarquables.

L'espèce humaine de cette contrée est formée de ceux qui habitent les côtes, et qui se nomment Papous ou Papouas, et de ceux qui habitent les montagnes plus ou moins loin dans l'intérieur; ces derniers prennent à Dorey le nom d'Alfaquis ou d'Arfaquis. Ce sont les Alfours des autres îles environnantes. Quoiqu'ils soient forcés de cultiver la terre pour vivre, ils paraissent de mœurs féroces, et sont en guerre avec les Papous qui les redoutent beaucoup. Ces derniers ont un commencement de civilisation qui paraît bien ancien, sans avoir fait de progrès; leurs rapports avec les Malais, et quelquefois avec les Chinois dont les jonques s'avancent jusque dans cette mer, ont établi une sorte de petit commerce d'oiseaux de paradis et d'holoturies, dont les effets ont été de rendre leurs mœurs plus douces. Aussi s'avancent-ils sans crainte à la rencontre des navires, et n'abandonnent-ils plus leurs cabanes comme ils le faisaient autrefois, en commençant d'abord par mettre leurs femmes en sûreté hors de la vue des Européens. Dispositions

qui avaient lieu lors du premier voyage de *l'Astrolabe*. Il n'en fut point ainsi cette fois, et nous vîmes cette petite population de mille à douze cents ames réunies dans trois villages dont les maisons sont bâties dans la mer sur des pieux. Chaque maison est un assez long édifice où logent plusieurs familles. Les appartemens sont séparés, au devant règne un grand corridor en varangue. Ces demeures, assez mal construites, sont basses, enfumées et malpropres. Les Papous mettent plus d'art dans la construction de leur pirogue à double balancier, relevées aux deux bouts, et quelquefois couvertes. Ils font aussi d'assez belles nattes, et sculptent diverses figures symboliques qui tiennent à leur religion. C'est ainsi qu'une grande case vide est supportée par des poteaux sur lesquels on voit des hommes à gros phallus et des figures de crocodile. A la mort d'un chef important, ils lui élèvent très-rapidement un tombeau en bois sculpté, qui a la forme d'un bois de lit.

Ce peuple, dont les mœurs nous ont paru aussi simples que douces, a beaucoup de sagacité, et l'on peut dire de finesse même dans ses rapports avec les Européens. Chez quelques individus cette qualité paraissait portée jusqu'à l'astuce. Il est vrai aussi que notre manière d'agir pouvait bien y donner lieu, car notre avidité à avoir des oiseaux de paradis, ou plutôt tout ce qu'ils possédaient de remarquable, ou qui pût avoir quelque valeur en France, a pu nous faire passer à leurs yeux pour les hommes les plus mercantiles de la terre. Les enfans, intéressans dans tous les pays, ont ici une intelligence qui devance de beaucoup leur âge.

Cependant cette race est loin d'être belle. Ils sont petits, à gros ventre, à extrémités assez grêles. Leur nez est épaté, la bouche large, et les deux diamètres de la face presque égaux. Leurs cheveux, dont ils prennent soin, frisent naturellement et sont très-touffus. La couleur de leur peau est d'un jaune légèrement rougeâtre. Parmi ces physionomies, qu'il est assez difficile de bien caractériser pour en donner une idée nette, nous ne fûmes pas peu surpris, comme à notre premier voyage, sur

l'Uranie, de voir des têtes et des coupes de visage s'approchant infiniment de celles des nègres. Les cheveux coupés ras et frisans ajoutaient encore à la ressemblance. La couleur de la peau seule était celle des Papous. Et cependant ces individus, la plupart jeunes gens, appartenaient bien à la même peuplade, et étaient Papous comme ils le disaient eux-mêmes.

Les femmes sont laides sans aucune exception : et ce qui ne contribue pas peu à les flétrir de bonne heure, ce sont les soins domestiques dont elles sont entièrement chargées. Nous souffrions beaucoup d'en voir surchargées de poids énormes, de charges de bois qu'elles apportaient de loin, tandis que les hommes ne faisaient rien. Les deux sexes vont presque nus. Quelques individus ont, sur la figure et les bras, un tatouage ponctué noir. Ils se liment aussi les dents sur le plat. Singulier usage, difficile à expliquer. L'usage du bétel ne contribue pas peu aussi à leur gâter la bouche et les dents.

Leur nourriture ordinaire est le sagou, qu'ils ne préparent point en brique, mais qu'ils entassent en masse de douze ou quinze livres. C'est pour le transporter plus commodément, car il paraît venir d'assez loin. Du moins nous n'avons aperçu aucuns des arbres qui le fournissent dans les environs du port. Cette manière lui donne un commencement de fermentation désagréable. Il faut joindre à ce comestible un peu de poisson, quelques cocos, des racines tubéreuses en petit nombre. Nous avons souvent vu nos conducteurs manger dans les bois des fruits sauvages, des tiges et des feuilles de plantes.

A quelque distance du village de Dorey, est une petite montagne sur le sommet de laquelle habitent, dans trois ou quatre cases élevées sur des pieux, plusieurs familles d'Alfaquis. Ils vivent en bonne intelligence avec les Papous, mais séparés et sans avoir de grandes relations avec eux. Ils sont essentiellement cultivateurs, et leurs champs, bien entourés de palissades, sont remplis de taros et de bananiers. Nous y avons remarqué une menthe odorante comme plante d'agrément. En comparant les individus de cette peuplade avec les Papous,

nous y avons bien trouvé quelques différences, mais si peu grandes qu'il serait difficile de les signaler. C'est absolument comme celles qui existent en France des hommes d'une province à une autre, avec cette différence qu'ici la couleur noire rend les nuances plus difficiles à saisir.

Ce peuple, comme tous ceux qui habitent dans la zône torride, sont sujets à la lèpre sicthiose, qui dès la plus tendre enfance leur couvre le corps et les membres en les moirant parfois de lunules très-régulières.

Nous avons examiné une petite fille albinos dont la couleur entièrement blanche contrastait singulièrement avec la teinte noire de ses parens. Ses yeux, d'un bleu-gris, d'une grande mobilité, supportaient avec peine la lumière.

Tous les jours nous avions autour de nous un grand nombre de naturels, nous vendant des oiseaux de paradis. Ils en firent venir même d'un point plus éloigné lorsqu'ils en manquèrent. Ils furent agréablement surpris qu'on les leur portât tout de suite au prix très-élevé de trois ou quatre piastres d'Espagne, et même davantage. Cet argent dont ils paraissaient examiner le titre avec attention, leur sert à faire des bracelets et des boucles d'oreilles. Ils réunissent et forgent quatre pièces ensemble pour former l'un de ces premiers ornemens.

La veille de notre départ on envoya à l'aiguade faire de l'eau. Un de nos matelots se sentit tout-à-coup blessé au dos par une longue flèche qu'il arracha en fuyant. Aussitôt deux naturels traversèrent le ruisseau en se jetant dans les bois. Nos gens épouvantés demandèrent des secours et revinrent vis-à-vis de la corvette. Lorsqu'on apporta l'homme blessé qui crachait le sang, les naturels qui se trouvèrent à bord s'enfuirent effrayés, en annonçant que le coup partait des Alfaquis, leurs ennemis, cachés dans les bois, et qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour tuer quelqu'un d'eux. L'alarme se répandit aussitôt dans les villages. Toute la population prit les armes; on fit sauver les femmes et les enfans dans les bois; les pirogues furent armées et se tinrent à l'écart dans une anse.

Le commandant, ignorant si cet acte d'hostilité venait réellement des Alfaquis ou des Papous, envoya le grand canot armé vis-à-vis le grand village pour recevoir et protéger les personnes qui se trouvaient à terre. J'étais de ce nombre, et je descendais de chasser dans la montagne, lorsqu'étant encore dans les bois, près du rivage, j'entendis le son de guerre des conques, et m'aperçus de beaucoup de mouvement dont je ne pouvais encore deviner la cause ainsi que mes trois jeunes guides. Bientôt je vis courir devant moi un homme, un arc et des flèches à la main, protégeant une troupe de femmes et d'enfans qui ne tardèrent pas à se disperser. Je prévis alors que comme à Tonga-Tabou la bonne harmonie avait cessé, et que nous étions en guerre avec eux. Malgré cette idée, je fus attendri de voir de petits enfans nus fuyant au milieu des bois, une petite natte sous le bras. C'était en vain que je leur adressais des paroles de paix, ils se sauvaient toujours. Cependant mes guides me restaient fidèles. Je chargeai mon fusil, et en arrivant au village je vis une grande agitation. Les chefs, qui étaient armés dans leurs maisons, m'y appelaient en me faisant signe qu'ils me conduiraient à la corvette, distante d'une demi-lieue, et qu'on n'apercevait pas. Croyant qu'ils voulaient m'attirer dans un piége pour m'y tuer sans risque, je refusai, en gagnant la plage, sans autre but que de prolonger mon existence, car je m'attendais à chaque instant à être percé de flèches sans pouvoir même utiliser l'arme que je portais. Enfin quelques-uns de ceux que je connaissais vinrent à moi la pointe de leur coutelas tourné vers eux pour ne pas m'effrayer; ils me firent comprendre que la crainte des Alfaquis, qui avaient blessé un de nos hommes, occasionait toutes ces dispositions, et que nous étions toujours amis. Bientôt j'aperçus aussi notre canot au travers des pieux des maisons qui me le cachaient. Ils m'y conduisirent, et tout fut éclairci. Nous regagnâmes le bord dès que deux officiers qu'on attendait furent rendus. Le lendemain les naturels revinrent à bord. Le calme fut rétabli, et nous nous quittâmes bons amis. Le matelot blessé, quoi-

qu'ayant eu la poitrine un peu lésée, se rétablit peu à peu. Il se nommait Bellanger, et était un de ceux que les naturels de Tonga-Tabou enlevèrent. Il est encore heureux pour nous et pour nos recherches que cet événement ait eu lieu à la fin de notre relâche. Autrement on n'eût pu se hasarder dans des bois touffus où il est si facile de décocher des flèches sans être aperçu. Ces sauvages Alfaquis ne paraissaient avoir d'autre but que de tuer un homme et d'emporter quelque partie de lui-même comme un trophée. C'est du moins ainsi qu'ils agissent envers les Papous, qui de leur côté aussi conservent leur tête lorsqu'ils peuvent en tuer.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 648.

Aux récits de MM. Gaimard et Sainson, qui eurent plus de patience que moi.

Les accords du mariage se font entre les parens, sans que les futurs y participent en rien, car ils ne se sont jamais vus, l'usage en Chine étant de sequestrer les filles jusqu'à ce qu'elles soient mariées; et alors même elles ne sortent que rarement et voilées. Les préliminaires durent quarante jours, pendant lesquels les parens du jeune homme et lui-même reçoivent les nombreuses visites de leurs amis qu'ils régalent de confitures et de vin. (A Amboine.)

Notre Chinois était un riche marchand, parent du capitan; l'entrée de sa maison était ornée de devises, et le premier appartement était une vraie chapelle éclairée par des bougies et des torches, et dans laquelle on brûlait des aromates. L'autel représentait les emblêmes de la religion chinoise, avec force inscriptions. Le dragon était figuré partout. Des musiciens permanens placés dans la galerie, à côté de la porte, faisaient entendre la plus bruyante musique, formée de trompettes, de cornemuses, de tam-tam et d'autres timbres métalliques.

Le futur joignait l'élégance du costume à d'assez bonnes manières. Il montrait, ainsi que son père, d'autant plus de contentement que la foule était plus nombreuse; tant l'opinion a de force, puisqu'elle l'emporte sur une extrême avarice qui est la passion dominante de ces hommes qui représentent dans les colonies les juifs de chez nous.

Pendant les quarante jours on fait par la ville diverses processions, portant des drapeaux de couleur, des lanternes de papier doré. Les amis des époux suivent pour faire honneur. Le dernier jour est le plus solennel; c'est celui où la mariée, prise chez elle, est amenée à son époux qui devant le public lève le voile qui lui couvre la figure, et reçoit la première impression de ses traits. Nous étions dans la compagnie de M. le gouverneur et aux premières places; car il vient un instant où la foule est considérable.

Pendant que le marié dans un riche palanquin et à la tête d'une grande procession était allé chercher sa femme, nous visitâmes l'appartement des époux, orné de tout ce qu'ils ont de plus précieux. Le lit, tout doré et enjolivé de brillans, est une sorte d'alcôve où sont deux couches collées l'une à l'autre; celle de la mariée est plus élevée de deux pouces, et a pour défense un simple rideau. Même après le mariage elle doit en défendre l'approche à son mari au moins pendant trois jours. C'est l'usage que l'entrée de cette couche doive être prise d'assaut.

Une table, couverte de mets, de bonbons, de confitures de toute espèce, de bière et de vin, était dressée pour ceux qui voulaient en prendre. Indépendamment de cela, des serviteurs faisaient constamment circuler des plateaux couverts de petits plats d'argent contenant les confitures les plus fines que l'on prenait avec une fourchette d'or. On sait que les Chinois excellent dans ces sortes de préparations.

Les époux arrivèrent magnifiquement habillés. Ils nous dirent, ce qui est très-vrai, que cette solennité était celle qui appartenait, en Chine, pour le luxe, aux mandarins. Leurs

robes étaient de soie brochée et brodée d'or, et garnies de diamans de prix. Beaucoup de ces pierres précieuses appartenaient à la famille, le plus grand nombre était seulement prêté.

Le jeune homme sortit le premier de son palanquin, ouvrit celui de sa femme, voilée d'une gaze bleue et le front ceint d'une triple couronne de diamans. Il la conduisit dans l'appartement du lit, avec une lenteur inconcevable. Elle ne faisait que deux pas par minute. Toutes les particularités de la cérémonie se passèrent de la même manière, ce qui était vraiment désespérant pour nous, car la curiosité nous forçait à nous tenir, par une température aussi élevée, dans une chambre parfaitement close, remplie d'autant de personnes qu'elle pouvait en contenir, et où brûlaient des torches et un grand nombre de bougies et de parfums. Je crois que nous n'eûmes jamais à supporter une chaleur aussi accablante. Que devait-ce être pour ces pauvres époux qui chargés de vêtemens y demeuraient plus de quatre heures?

Enfin la mariée arrivée dans son appartement, on fit cercle autour d'elle, et l'époux leva son voile avec une petite baguette. La jeune personne demeura immobile, les yeux fixés en terre. Sa figure, pour celle d'une Chinoise, n'était ni belle ni laide. L'impassibilité de ses traits était une chose bien remarquable. Aucun pli, aucun sillon ne semblait sur ce teint avoir jamais manifesté l'expression d'un désir ou d'une volonté. C'est une vraie figure de cire absolument semblable à celle de nos madones de campagne, et ornée comme elles. Je ne peux dire quelle était la couleur et l'expression de ses yeux, elle ne les leva point dans notre présence; ce qui semblait demander un grand exercice. Il en était de même de celui qu'exigèrent les longues cérémonies dans lesquelles on leur apportait diverses sortes de fruits qu'ils faisaient semblant de goûter, toujours avec beaucoup de lenteur; c'était des emblêmes relatifs à leur nouvel état et concernant les devoirs du mariage. Plus tard ils prirent des robes blanches et plus légères.

Ce qui paraîtra assez plaisant dans cet usage de prendre une

femme sans la connaître, c'est le sens d'une des devises de l'entrée que M. Paape nous expliqua et qui disait : *Je cherche un cœur*, qu'il fallait plutôt traduire par : Je cherche de l'argent. Un jour que nous allâmes rendre visite au marié, M. Gaimard et moi, après les politesses d'usage, la gravité de son état ne l'empêcha point de demander à mon compagnon s'il voulait lui vendre son parapluie. Preuve que rien ne peut ralentir le désir brocanteur de ce peuple. C'est lui qui fait tout ce qui est relatif au commerce, et sous le gouvernement doux des Hollandais ils doivent se trouver très-heureux.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

Si nous voulions citer toutes les personnes qui nous ont accueillis à Amboine avec la plus cordiale hospitalité, il nous faudrait nommer l'un après l'autre tous les Européens qui habitent cette colonie. C'est cependant pour moi un devoir de reconnaissance de consigner dans ce journal la complaisance avec laquelle M. Paape, secrétaire du gouvernement, me procura les occasions de réunir pour la collection de l'Astrolabe les dessins les plus curieux.

Il n'était bruit à notre arrivée à Amboine que des noces prochaines du fils d'un riche marchand chinois avec la jeune fille d'un mandarin qui, sous le titre de *capitaine*, préside au commerce de la colonie. M. Paape eut assez de crédit pour faire apporter chez lui le costume complet des deux futurs époux; bien plus, le capitaine chinois lui-même poussa la condescendance jusqu'à poser devant moi, revêtu de la magnifique robe du fiancé. Tandis que je dessinais, dans tous leurs détails, les bizarres figures qui chamarraient ce riche vêtement, le bon capitaine me suppliait de ne pas essayer à retracer son visage; car c'était, assurait-il, une cause de mort. Il apportait pour preuve, que M. Lejeune à son passage sur *la Coquille*, ayant dessiné les traits d'un Chinois, le malheureux modèle n'avait pas manqué de mourir, tout juste un an ou

deux après cet événement. J'aurais été un grand ingrat d'attirer un pareil malheur sur le digne mandarin, qui se montrait si complaisant pour moi; je lui affirmai qu'il n'aurait rien à craindre de mon indiscrétion. Malgré ma parole, il se cacha constamment la figure avec ses mains, et, le dessin achevé, il vint s'assurer lui-même si je n'avais point usé de quelque supercherie pour tracer le talisman mortel qu'il redoutait si fort.

La veille des noces, un dîner splendide réunit chez le père du fiancé M. Moorrees, lieutenant-gouverneur, l'état-major de la colonie et quelques-uns d'entre nous. Un magnifique couvert à l'européenne remplissait la plus grande salle de la maison, et dans une galerie voisine une table particulière était réservée aux nombreux convives chinois. Le père de famille présida à notre festin qui fut des plus recherchés, mais il ne toucha à aucun mets. Son fils faisait les honneurs du gala chinois, seulement il vint, à diverses reprises, dans la salle où nous mangions, offrir avec une grâce toute aimable des toasts aux principaux personnages de la réunion. Tout se passa avec une élégance et une politesse admirables. A l'issue du dîner nous accompagnâmes l'honorable M. Moorrees à la belle résidence de *Batou-Gadja*, où les troupes se livraient à l'exercice de la cible. La présence de notre nombreuse société excita l'émulation des soldats qui tirèrent à merveille. M. Moorrees nous fit ensuite servir des rafraîchissemens dans sa jolie maison de *Aër-Hollanda*, où l'on trouve, sous l'ombre des arékiers, les bains les plus purs et les plus frais. Il eut même la bonté de nous offrir le séjour de cette maison, et de mettre à notre disposition tout ce qui s'y trouvait, et cela avec cette bonne franchise et cet abandon si aimable qu'on ne trouve peut-être que chez les bons Hollandais d'Amboine.

Pendant que nous terminions la soirée dans cette charmante et opulente retraite, la maison du Chinois s'était remplie d'une foule d'individus qui se livraient à la joie au milieu du bruit d'une musique éclatante et des sons étourdissans des tam-tams.

Une brillante illumination éclairait la demeure des deux futurs époux.

Le lendemain eut lieu la cérémonie des noces. Vers cinq heures du soir, le marié, en présence d'une nombreuse assemblée, exécuta avec son père une quantité de génuflexions et de salutations devant deux autels dressés à cet effet dans la chambre principale de la maison. Chacun de ces autels était chargé de dorures, de dragons hideux, de belles fleurs en cire et de nombreuses bougies colorées. Au dehors de la maison des centaines de flûtes, de timbres et de tam-tams faisaient retentir l'air, et d'énormes détonnations d'artifices achevaient d'assourdir les assistans. Le fiancé sortit et fut enfermé dans une chaise magnifique de soie bleue chargée des plus riches ornemens. Son costume était bleu, orné d'une broderie d'or et de perles qui représentait des dragons aux yeux enflammés ; sa boucle de ceinture et le sommet de son bonnet se composaient de superbes diamans. Il se mit en marche vers la maison de l'épouse, accompagné d'un nombreux cortége de musiciens, de tireurs d'artifice et d'une double haie d'hommes qui portaient de longues lances chargées d'innombrables banderolles. Ce tableau plein de mouvement, ce bruit, cette magnificence, composaient un spectacle véritablement extraordinaire et dont la nouveauté nous frappa.

Pendant l'absence du jeune fiancé, la famille faisait distribuer à l'assemblée des rafraîchissemens abondans, mais principalement des confitures. On les servait sur de petites soucoupes d'or avec des fourchettes de même métal, et telle fut la profusion et la variété de ces jolies friandises, que les plus intrépides amateurs ne purent venir à bout d'en goûter une parcelle de chaque espèce différente. Les femmes de la famille, qui sont admises dans ces grandes occasions en présence du monde, se tenaient dans la chambre nuptiale, et formaient un charmant tableau par la douce expression de leurs traits et leurs cheveux noirs d'ébène relevés sur le sommet de la tête, et ornés de quelques pierreries. La chambre des époux offrait un tel assem-

blage d'étoffes précieuses, de bijoux et d'objets de luxe d'un goût et d'une exécution ravissante, qu'on en était réellement ébloui. Le lit, aussi large que long, était entouré de draperies où l'or et les perles fines brillaient de toutes parts. Au milieu de la chambre, deux siéges, une table richement ornée, et deux tasses à thé, en or sculpté, attendaient les deux époux qui devaient accomplir la cérémonie de l'échange des coupes.

Le fracas qu'on entendit dans la rue annonça le retour de la procession qui ramenait les fiancés. Au milieu d'un tumulte extrême, la mariée, portée dans une chaise rouge d'une grande richesse, vint mettre pied à terre au seuil de la maison où elle fut reçue par son beau-père. Elle était vêtue d'une ample robe écarlate brodée des mêmes dessins que celle du fiancé; une gaze noire parsemée d'étoiles d'argent voilait ses traits, et lui tombait jusqu'à la ceinture. Dès que le père lui eut offert la main, elle commença à s'avancer, mais d'un mouvement si lent, si imperceptible, qu'elle resta plusieurs minutes à parcourir l'espace de deux ou trois toises qui la séparait de la chambre nuptiale. Dans cette chambre on recommença une série de saluts, de postures, de génuflexions exécutés avec cette incroyable lenteur de mouvemens qui paraît constituer la principale condition de la célébration du mariage. Enfin un crescendo de bruit, d'instrumens, de pétards, de cris, un tapage infernal, en un mot, annonça la conclusion de la cérémonie des noces. En ce moment, le mari prit une main de la jeune femme, et enleva le voile qui lui dérobait les traits de celle qui était devenue son épouse et qu'il n'avait jamais dû envisager jusque-là. C'est une condition fort dure, si on l'observe, mais on nous assura qu'en Chine, comme ailleurs, on trouve, grâce au ciel, des matrones charitables qui compatissent aux maux des pauvres fiancés, et parviennent, au moyen d'innocentes supercheries, à éluder la sévérité absurde des usages.

Les mariés furent conduits à la table où ils procédèrent à l'échange des tasses de thé, avec des mouvemens dont la vitesse n'excédait pas celle de l'aiguille d'une montre. Il paraît que

nos deux jeunes gens avaient fait de nombreuses répétitions de cette espèce d'exercice, car ils réussirent parfaitement à imiter des automates, et plus d'une fois la famille parut notablement édifiée de l'auguste majesté empreinte sur leurs immobiles physionomies. Nous n'y trouvâmes pas tout-à-fait le même charme. Étouffés dans la foule, au milieu d'une atmosphère de quarante degrés, nous quittâmes la place vers minuit, au moment où la mariée, toujours avec la même lenteur, se disposait à quitter sa robe rouge pour en prendre une blanche. En ce moment, comme pour nous récompenser de notre persistance à subir une telle corvée, la mariée leva les yeux pour la première fois, et c'était vraiment dommage qu'elle les eût tenus si long-temps cachés. La physionomie de cette jeune femme, sans être précisément jolie, offrait un ensemble fort agréable. L'étonnante blancheur de son teint contrastait avec le noir brillant de sa chevelure, et la magnifique couronne de diamans dont elle était parée ne contribuait pas peu à relever ses modestes attraits.

Les fêtes du mariage durèrent encore trois jours au milieu des festins et de la musique. Quelques jours après, le jeune marié était installé à la place de son père, et continuait son commerce en digne Chinois, c'est-à-dire qu'il pratiquait avec perfection l'art profitable de vendre un objet six ou huit fois plus que sa valeur.

(*Extrait du Journal de M. Sainson.*)

Le 2 octobre, M. de Sainson et moi nous sommes conduits par M. Paape, toujours plein d'obligeance, aux fiançailles d'un jeune Chinois, que l'on nous dit être l'un des plus riches marchands de la colonie. Nous trouvons déjà réunis chez lui MM. Moorrees, Steyman, Lengacker, Elgenhuizen, Lang, Rombout, Ohl, Martens, ainsi que MM. Lesson et Dudemaine.

Le nom du fiancé est *On-Kiekbinn. On* est le nom de maison; *Kiekbinn*, prénom, signifie *quelque chose qui éclaire.*

La fiancée se nomme *Limm-Dijion-Nion*. *Limm*, nom de maison, signifie *bois*, et *Djion-Nion*, *doux comme de la soie*, ou bien *agréable comme l'ombre dans la chaleur*.

Sur la porte d'entrée de la maison, on lit l'inscription suivante :

DAK
TCHO
ON.

c'est-à-dire *les oiseaux qui se caressent de plaisir*.

Au-dessus de la porte de la chambre à coucher, on lit ces mots :

KILINN
TO TCHO.

Kilinn est le nom d'un oiseau qui, d'après les Chinois d'Amboine, a la puissance d'écarter de la maison ceux qui voudraient nuire.

L'inscription de la porte d'entrée est si longue à traduire, me disait le fiancé, qu'il lui faudrait toute la nuit pour cela ; et certes, quelque fût l'intérêt de cette inscription chinoise, je n'aurais jamais eu la cruauté de donner une telle occupation la nuit des fiançailles.

Avant le dîner, qui fut splendidement servi, on nous offrit du thé et toutes sortes d'excellentes confitures. Des toasts furent portés par MM. Moorrees, Steyman, le futur et son père, au bonheur des conjoints, de leur famille, des enfans à naître, et des personnes qui avaient bien voulu honorer la fête de leur présence.

Quant aux détails relatifs à l'appartement et au costume des mariés, à la grande cérémonie nuptiale elle-même, qui eut lieu le 6 octobre, à la désespérante lenteur des mouvemens, et à l'instant si dramatique où le voile est levé et où l'époux voit sa femme pour la première fois, ils ont été décrits si exactement et d'une manière tellement gracieuse par M. de Sainson, que je ne pourrais qu'affaiblir l'impression produite par son

récit, et que je dois, dans l'intérêt du lecteur, garder le silence.

(*Extrait du Journal de M. Gaimard.*)

PAGE 673.

Et il ne tiendra pas à moi que l'autre ne le soit également.

Le 29 novembre, nous eûmes le malheur de perdre le maître charpentier Béringuier, un des meilleurs hommes de l'équipage, remarquable par sa douceur et la bonté de son caractère, qui le firent estimer à bord de tous les navires où il fut embarqué. Je l'avais connu sur *l'Uranie;* aussi je l'ai bien sincèrement regretté. Il avait fait aussi le voyage de *la Coquille,* et ce troisième allait lui attirer des récompenses qu'il méritait si bien lorsqu'il succomba à une longue maladie. Son souvenir est pour moi un de ceux des hommes de bien que j'ai connus.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

